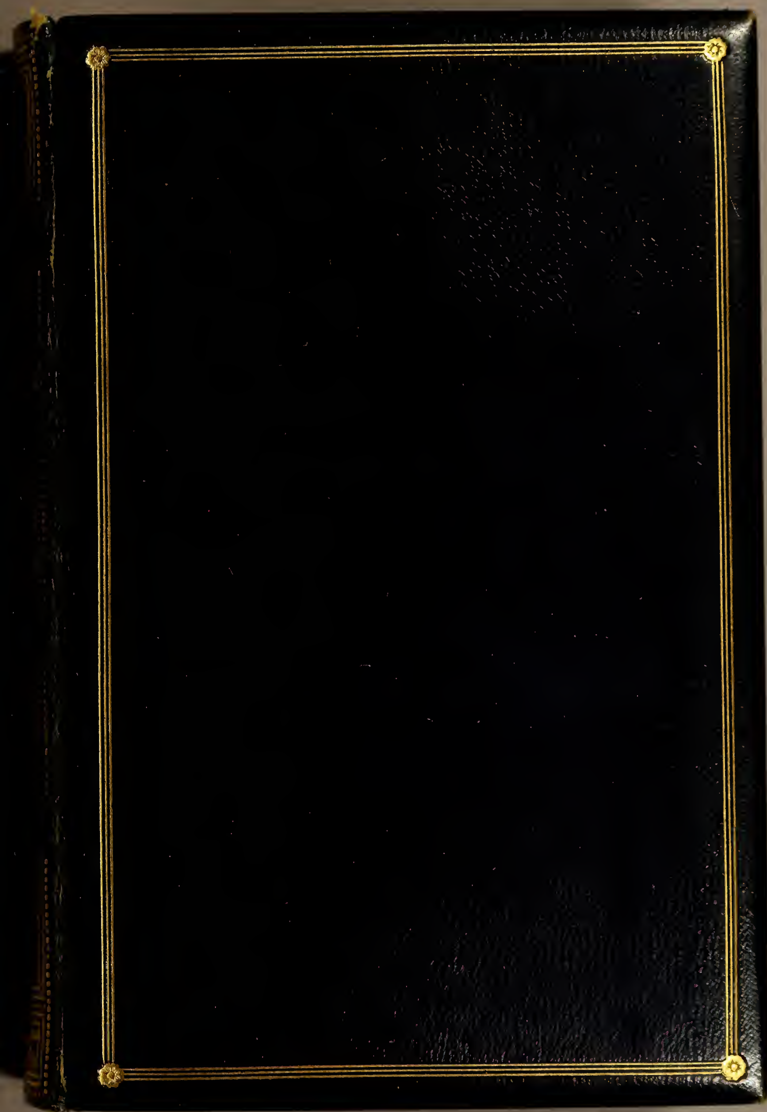
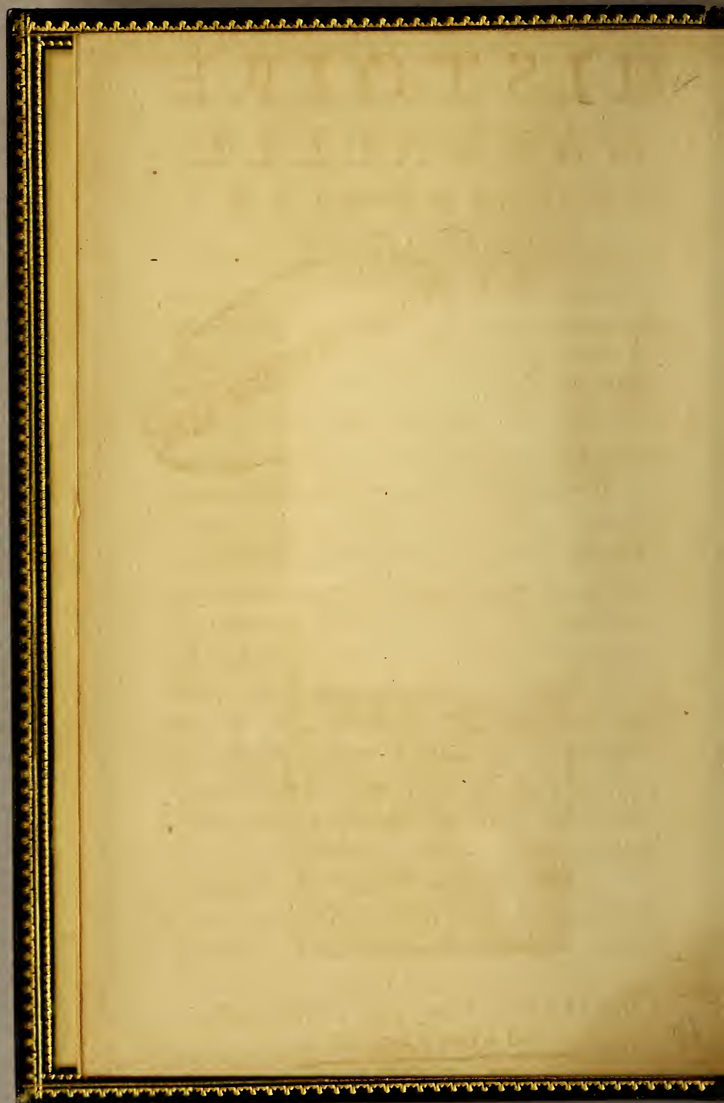



GAUDEO



HISTOIRE NATVRELLE ET MORALLE

des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles.

Où il est traitté des choses remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui sont propres de ce païs. Ensemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens, & guerres des mesmes Indiens.

Composée en Castillan par IOSEPH ACOSTA, & traduite en François par Robert Regnault Cauxois.

Derniere edition, reueuë & corrigée de nouueau.



A PARIS,
Chez MARC ORRY, ruë sainct Iaques, au Lyon Rampant.

M. DCXVI.





AV ROY TRES-CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, HENRY IIII. de ce nom.



IRE,

Cet admirable & inuincible guerrier Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par sa valeur & heureuse fortune rangea sous son pouuoir toutes les prouinces de Grece, auparauant des-vnies en plusieurs Cantons & Republiques, puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le tres-grand & tres-opulent Royaume des Perses, & de là continuant plus outre, fit retentir ses armes iusques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, & pour lors la plus renommée & plus heureuse region de la terre. Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en son ame genereuse & guerriere, auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vaincre & surmonter tous les autres, non point seulement en valeur & reputation d'armes, mais aussi en sçauoir & cognoissance des choses: &

ſur tout, des terres & regions eſtranges. De telle façon, qu'il faiſoit curieuſement rechercher, (& à quelque prix que ce fuſt) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de ſon temps. Et luy encor fort ieune, comme les Ambaſſadeurs de Perſe fuſſent venus vn iour deuers ſon pere, il les enquit ſi particulierement de la nature, grandeur & ſituation du Royaume de Perſe, des villes, fleuues, & montagnes d'iceluy; meſme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie, qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus ſignalé. Dont il ſceut bien faire ſon profit par apres; & ne ceſſa iamais depuis, iuſques à ce qu'il eut conquis ce grand & floriſſant Empire: de ſorte qu'on pourroit dire auec raiſon, que les propos & aduertiſſemens de ces Ambaſſadeurs furent comme la premiere eſtincelle, ou cauſe des grandes victoires & heureux ſuccez qui luy arriuerent depuis. Dequoy me reſſouuenant, SIRE, & de la comparaiſon que pluſieurs font auiourd'huy de ſa valeur, clemence, & bonne fortune à la voſtre, voire de pluſieurs autres dons & vertus heroïques, dont il eſtoit doüé, qui vous ſont pareillement communes: Outre ce que tous deux puiſſans & redoutez Princes, eſtes yſſus (quoy qu'en diuers ſiecles) d'vn meſme eſtoc de nobleſſe, & race

de Hercules, luy par Caranus, & vous, SIRE, *par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoignages, en estoit aussi descendu, & de la race duquel vous estes extraict par le Roy sainct Loys, & les autres Rois de France vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe feminin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Françoise l'Histoire Naturelle & Moralle des Indes Orientalles, nouuellement composee en Castillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que ce luy seroit chose agreable pour la delectable varieté & nouueauté des choses qui y sont contenuës: Comme ie croy qu'Alexandre mesme l'orroit fort volontiers s'il viuoit en ce present siecle; luy qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' vn autre monde, afin d'auoir vn plus large champ d'exercer ses proüesses. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols, jaloux & enuieux de ce bien, ayans fait brusler par Edict public (comme on m'a aduerty puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, afin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes; i'ay pensé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) vn si riche ioyau, & vne si gentille Hi-*

ſtoire, que l'Autheur a composee, la plus grand' part à veuë d'œil, & ſur les meſmes lieux, d'vn tel ordre & briefueté, qu'auec bonne raiſon il peut eſtre appellé l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement deſcouuert. Bref ie peux dire de ce Caſtillan, SIRE, *que c'eſt vn priſonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay ſurpris en ſa terre, luy ayant appris tellement quellement noſtre langue Françoiſe pour vous le preſenter, afin qu'il vous conduiſe & face voir toutes les ſingularitez plus exquiſes de ce nouueau monde, ſans crainte & danger de naufrage. Que ſi, comme Alexandre ſouuerain d'vne grande region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ſes deſſeins ſur l'Inde Orientale: Ainſi vous,* SIRE, *iſſu de ſa meſme race, & comme luy Prince & poſſeſſeur triomphant d'vn grand & floriſſant Royaume de l'Europe en la partie d'Occident, vueillez auſsi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentalles, encor plus riches & renommées à preſent que ne furent onc les Orientales: ceſtuy-cy meſme vous y ſeruira de guide & de tres-fidele eſpion, pour vous aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'auantage que ne firent onc les Ambaſſadeurs de Perſe au Roy Alexandre. Il plaira donc à voſtre Majeſté,* SIRE, *receuoir de bonne part*

ce thresor estranger, que vous offre l'vn de vos humbles & fideles subiects, pour tesmoignage du seruice qu'il vous doit, & vous a voüé pour toute sa vie.

Du Haure de Grace, le premier Decembre, 1597.

Vostre tres-humble & tres-obeissant subiect & seruiteur,

ROBERT REGNAVLD.



ADVERTISSEMENT
DE L'AVTHEVR
aux Lecteurs.



PLVSIEVRS autheurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouueau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouuelles, & estranges, que l'on a descouuertes en ces parties là, les actes, & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recerche. Ie n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œuures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receuë & practiquee, comme de monstrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant

de philoſophie, voire la plus part d'iceux eſcriuains ne ſe ſont pas apperceus de telle choſe. La ſeconde eſt, qu'elle traicte des beſtes, & hiſtoire propre des Indiẽs, laquelle choſe requeroit beaucoup de communication & de progrés dans le pays auec les meſmes Indiens : ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils ſe ſont contentez de racõter quelque choſe d'eux qui eſtoit le plus commun & ſuperficiel. Deſirant donc auoir quelque plus particuliere cognoiſſance de leurs choſes, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentés, & verſez en ces matieres, pour tirer, & recueillir de leurs diſcours & relations, ce qui m'a ſemblé ſuffire pour donner cognoiſſance des faicts & couſtumes de ces peuples. Et en ce qui eſt du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de pluſieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, diſcourir, & conferer auec perſonnes ſages & experimentez. Il me ſemble meſme qu'en ce faiſant, il ſe preſente quelques aduertiſſements, qui pourront ſeruir & profiter à d'autres eſprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de paſſer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainſi combien que le nouueau monde, n'eſt plus nouueau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a eſcrit d'iceluy, ce neantmoins ceſte hiſtoire pourra eſtre tenuë en quelque façõ pour nouuelle, d'autãt qu'elle eſt en partie hiſtoire, & en partie philoſophie, & non ſeulement, d'autant que ce ſont œuures de

nature,mais aussi celles du liberal arbitre,qui sont les faicts, & coustumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Moralle des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention ez deux premiers liures,de ce qui touche le ciel,temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures i'auois premierement escrits en Latin, & maintenant les ay traduits vsant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suiuãs est traicté ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plãtes & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que i'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies,coustumes,gouuernement,guerres & aduentures. Il sera dit en la mesme histoire,comme i'ay peu apprẽdre, & cognoistre,les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny charactere,comme nous auõs,ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce trauail est afin qu'ayant la cognoissance des œuures naturelles, que le sage autheur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en tout. Et qu'ayant cognoissance des coustumes & choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à suiure, & perseuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste natiõ

ſi aueuglee en ces derniers ſiecles. Outre toutes ces choſes, vn chacun pourra meſme tirer pour ſoy quelque fruict, attendu que le ſage tire touſiours quelque choſe de bon de quelque petit ſuject que ce puiſſe eſtre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philoſophie. Il reſte ſeulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceſte Hiſtoire, ou diſcours, ont eſté eſcrits eſtant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deça: ainſi les vns parlent des choſes des Indes comme de choſes preſentes, & les autres comme de choſes abſentes. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceſte diuerſité de parler ne luy ſoit ennuyeuſe.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acosta Hispanico sermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicè redditam.

Ad Lectorem.

SI lustrare nouos retinére cupidine mundos,
Lataque si Pelagi littora nosse cupis:
Huc cursus dispone tuos, non nausea lædet,
Nec stomachus ciuem te vetet esse maris.
Nil opus est velo, rimas sarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide, nil opus est.
Alter Tiphys adest, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera sub terris veteri non cognita seclo,
Ortaque in occiduo limine signa, refert.
Temperiem Zonæ, que non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in cursu quo signo vtatur, & aura,
Vendicet atque sibi quidquid vterque polus.
Noueris & montes. Germanique ora Typhœi
Igniuoma, & pisces, flumina magna, lacus,
Templa sacerdotes, verique imitãmina cultus,
Christicolûm ritus vt coluisse putes.
Annales, fastósque libros, elementáque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóque referta metallo,
Se peregrina tibi conspicienda dabit.
Deniq;, quod lustris, & sumptibus hausit Iberus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

AD ROBERTVM REGINALDVM TRADVCTOREM,

Epigramma.

TE Franciſcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Betica (demirans genium) mutare loquelam
Inſtitit, vt potius diceret eſſe ſuum.
Ipſe tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ ſecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & ſacras conteruiſſe manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deſerit auras,
Rectiùs ille ſuo munere functus abit.

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem de inſcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eos occiduóſque ſimul.
Attamen heſperias, tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi eſt mentio facta ſoli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error ſi fuerit conſpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius eſt, poſteriúſve globo.

ANT. BONDOR.



M. CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVLD SON Frere, ſur la traduction de l'Hiſtoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONNET.

ON dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toiſon d'or auoit eſté donnee,
Pour vn gage fatal de ſa vie honoree,
La faiſoit d'vn grand ſoing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en defendoient l'entree:
Mais Iaſon neantmoins, aßiſté de Medee,
La prit, & la fit voir à ſon Prince Gregeois.
Ainſi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des ſoldats Eſpagnols, qui en gardent accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces treſors retenus,
Et du riche Peru les ſecrets incognus
Bref, d'vn autre Colchos la toiſon deſiree.



A M. REGNAVLD SVR LA VERSION DE L'HISTOIRE des Indes de l'Eſpagnol de Ioſeph Acoſta.

SONNET.

POlyclete imager burinoit vn viſage
Si bien apres le vif, que nature auoit peur
Qu'elle ſemblaſt auoir ſur l'image trompeur
Elle meſme imité les traicts de ſon ouurage.
Mais le ſeul Hyponie entre ceux de ſon aage
Meſpriſa ceſt ouurier, deſireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournaſt au donneur,
Non à l'art que l'on euſt admiré d'auantage.
Ainſi tout Eſpagnol qui verra que tes doigts
Ont d'vn traict ſi diuin fait Acoſta François,
Qui deuancé par toy ne fait plus que te ſuiure:
Craindra que ton labeur ſoit du ſien le tombeau,
Ton renom ſon oubly, ſa cendre ton flambeau,
Prira que ton pinceau ne nous change ſon liure.

F. L'EPARMENTIER.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAr grace & priuilege du Roy, il est permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera, son Histoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Castillan en François, & ce pour l'espace & terme de dix années : & defenses sont faites à tous Libraires & Imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit Liure sans le consentement de ORRY, sur peine de cinquante escus d'amende, & de confiscation des exemplaires qui s'en trouueront imprimez. Et ledit Robert Regnauld a choisi & transporté son priuilege à MARC ORRY, marchand Libraire à Paris, pour le temps de dix ans. Donné le premier Decembre, mil cinq cens quatre vingts dix-sept. Et de nostre regne le huictiesme. Signé, HENRY. Et plus bas, POTIER. Et seellé en cire jaulne sur simple queuë.



LIVRE PREMIER DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE DES Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

De l'opinion que quelques Autheurs ont eüe pensans que le Ciel ne s'estendoit iusques au nouueau Monde.

CHAPITRE PREMIER.



Es ANCIENS ont esté si eslongnez de penser qu'il y eut peuple ou nation habitante en cestuy nouueau monde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé-cy y eut seulement terre: & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuertement que le ciel que nous y voyons à present, y peust estre. Car iaçoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le ciel estoit tout rond (comme en effect il l'est) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enserrant & comprenant dedans soy: Neantmoins plusieurs du nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus gran-

de authorité, ont eu ſur ce poinct differentes opinions: ſ'imaginans la fabricque de cet Vniuers, à la façon d'vne maiſon en laquelle le toict qui la couure, circuit & ſ'eſtend tant ſeulemẽt en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raiſon que la terre autrement demeureroit ſuſpenduë au milieu de l'air. Ce qui leur ſembloit choſe du tout hors d'apparence: & tout ainſi que l'on void en tout baſtiment le fondement & l'aſſiete ſituez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre oppoſite & contraire, ainſi qu'en ce grand edifice de l'Vniuers, tout le Ciel demeuraſt en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chryſoſtome, comme homme qui ſ'eſt plus occupé en l'eſtude des lettres ſacrees, que non pas aux ſciences d'humanité, ſemble eſtre de ceſte opinion, quand il ſe rid en ſes Commentaires ſur l'Epiſtre aux Hebrieux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et ſemble que la ſaincte Eſcriture ne vueille ſignifier autre choſe, appellant le ciel, tabernacle, ou taudis, faict de la main de Dieu. Et ſur ce ſubiect il paſſe plus outre, diſant, que ce qui ſe meut & chemine n'eſt pas le Ciel, mais que c'eſt le Soleil, la Lune, & les eſtoilles qui ſe meuuent au Ciel. En la façon que les paſſereaux & autres oiſeaux ſe meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philoſophes penſent, qu'ils ſe tournent auec le meſme Ciel, comme les bras d'vne rouë, auec la meſme rouë. Theodoret autheur fort graue ſuit en ceſte opinion, Chryſoſtome, & Theophile auſſi, ſelon qu'il a de couſtume, preſque en toutes choſes. Mais Lactan-

Chryſoſt. hom. 14. & 17. in epiſt. ad Hebr.

Heb. 8. Idẽ Chryſ. hom. 6. 13. In Gen. & hom. 12. ad pop. Antioc.

Tdeodoret. Theop. in c. 8. ad Hebr.

ce Firmian, deuant tous les deſſuſdits, ayant la meſme opinion, ſe moque des Peripateticiens & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: conſtituans la terre au milieu du monde: pour-autant que ce luy ſemble choſe ridicule, que la terre demeure ſuſpenduë en l'air, comme il eſt deuant dit. Par laquelle ſienne opinion, il ſe conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre il n'y a autre choſe qu'vn Chaos ou abyſme infini. Et ſemble meſme que ſainct Hieroſme ſ'approche aucunement de ceſte opinion, eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens en ces termes: *Le Philoſophe naturel par ſa contemplation penetre iuſques au haut du Ciel, & de l'autre part il trouue vn grand vuide, aux profonds & abyſmes de la terre.* L'on dit auſſi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) ſur le liure du Geneſe, que l'opinion d'Ariſtote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel eſt contraire & repugnant à la ſaincte Eſcriture. Mais quoy que diſent & tiennent là deſſus tous les anciens, il ne ſ'en faut eſmouuoir. Pource qu'il eſt tout cogneu & approuué qu'ils ne ſe ſont pas tant ſouciez des ſciences & demonſtrations de philoſophie: pourautant qu'ils ſe ſont occupez à d'autres de bien plus grande importance. Mais ce qui plus eſt à eſmerueiller, eſt que ſainct Auguſtin meſme, tant verſé en toutes les ſciences naturelles, voire fort docte en l'Aſtrologie, & Phyſique, neantmoins demeure touſiours en doute, ſans ſe pouuoir reſoudre, ſi le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me ſoucie-ie* (diſoit-il) *que nous penſions que le Ciel, comme vne boule enſerre en ſoy la terre de toutes parts, eſtãt icelle*

Lact. lib. 3. diuin. inſt. cap. 24.

Hier. in ep. ad Epheſ. l. 2. in c. 4.

Sixtus Senenſis l. 5. bibliot. annot. 3.

Aug. l. 2. de Gen. ad lit. c. 9.

Auguſt. Pſal. 35.

au milieu du monde, comme au peloton de fil le fondreau: ou que nous disiõs qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couure la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'vn grand plat qui est par le dessus. Au mesme lieu que dessus, il semble demonstrer, voire dit clairement qu'il n'y a demonstration certaine, pour affermer la figure ronde du ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroicts mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les Docteurs de la saincte Eglise, si en quelques poincts de la Philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu & receu pour bonne philosophie : veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens, & comme ayãs bien employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui attaignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures du cours & mouuement des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œu- *Sap.* 13.
ures, n'ont point monté par leurs imaginations *Rom.* 1.
iusques à cognoistre l'autheur souuerain d'icelles, ainsi que nous enseigne la saincte Escriture: ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point serui & glorifié comme ils deuoiẽt; aueuglez de leurs inuentions, dequoy les accuse & reprend l'Apostre.

Que le Ciel eſt rond de toutes parts, ſe mouuant en ſon tour de ſoy-meſme.

CHAP. II.

OR venans à noſtre ſubiect, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Ariſtote & les autres Peripateticiens auec les Stoiques (que la figure du Ciel eſtoit ronde, & ſe mouuoit circulairement en ſon tour) eſt ſi parfaitement veritable que nous, qui ſommes & viuons à preſent au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage que toute autre demonſtration philoſophique, d'autant que pour faire cognoiſtre que le ciel eſt tout rond, & qu'il comprend & circuit en ſoy la terre de tous coſtez, & pour en eſclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il ſuffit que i'aye veu & cõtemplé en ceſtui noſtre hemiſphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceſte terre, laquelle n'a eſté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, eſquels le ciel ſe tourne, comme dans ſes fiches. Ie dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel ſainct Auguſtin eſt en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans paſſé la ligne equinoctiale. Il ſuffit finalement que i'aye couru par nauigation plus de ſeptante degrez du Nort au Sud, ſçauoir quarante d'vn coſté de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laiſſant quant à preſent le teſmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que

Plutarch. de placit. phil. lib. 2 cap. 2.

Aug. lib. 2 de Gen. ad lit. ca. 10.

moy, & en plus grande hauteur, eſtans paruenus preſque iuſques à ſeptante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appellee Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix & le triomphe d'auoir le mieux deſcouuert & circuy la rondeur de la terre, meſme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philoſophes diſoient eſtre au deſſous de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immenſité du grand Ocean? Qui eſt donc celuy qui ne recognoiſtra par ceſte nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puiſſe eſtre plus grande qu'on ne la depeint pas, ne ſoit ſubiecte aux pieds d'vn homme, puis qu'il la peut meſurer? Ainſi, ſans aucun doute le Ciel eſt de figure ronde & parfaite. Et la terre auſſi ſ'embraſſant & ioignant auec l'eauë fait vn globe, ou boule ronde compoſee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui ſe peut ſuffiſamment prouuer, & demonſtrer par raiſons de Philoſophie & Aſtrologie, laiſſant arriere les ſubtiles definitions qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfait (qui eſt le ciel) ſe doit attribuer la plus parfaite figure, qui eſt ſans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit eſtre ferme & eſgal en ſoy, ſ'il auoit quelque coing, ou deſtour en quelque part, ou ſ'il eſtoit tortu (comme il le faudroit dire par neceſſité) ſi le Soleil, la Lune, & les eſtoilles ne faiſoient le tour, & circuiſſoient tout le monde. Mais ſans conſiderer toutes ces raiſons, il me ſemble que la Lune ſeule eſt ſuffiſante, en ce cas, comme vn

fidele tesmoing du Ciel mesme : veu que son eclipse aduient seulement, lors que la rondeur de la terre s'oppose diametralement entre elle & le Soleil, & par ce moyen empesche que les rayons du Soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iusques là, si la resplendeur qui est en la Lune, luy estoit communiquee de la lumiere du Soleil. Mais c'est par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer autre cause raisonnable des Eclipses, du plain, & quartiers de la Lune, que la communication de la resplendeur & lumiere qui procede du Soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons que l'obscurité de la nuict n'est causee d'autre chose que de l'ombre que fait la terre, empeschant la clarté du Soleil de passer de l'autre costé du Ciel, où il ne iette ses rais. Si donc il est ainsi que le Soleil n'outrepasse point, & ne iette ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force sera contraint d'accorder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre.) Il s'ensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que sainct Augustin escrit aux liures *de Genes. ad literam*. Que l'on

August. ep.109. ad Ianuariũ c.4.

Aug. lib. de Gen. ad lit. c.10.

pourra bien comprendre les oppoſitions, conuerſions, eſleuations, deſcentes, & tous autres aſpects & diſpoſitions des planettes & eſtoilles, quand nous cognoiſtrons qu'elles ſe meuuent, & que neantmoins le Ciel demeure ſtable & immobile. Choſe qui me ſemble bien aiſee à entendre, & le ſera à tout autre, m'eſtant permis de feindre ce qui me vient en la phantaſie. Car ſi nous poſons le cas que chaque eſtoille & planette ſoit vn corps en ſoy, & qu'elle ſoit demenee & conduite par vn
Dan. 14. Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: Qui ſera ie vous prie celuy tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aſpects diuers qu'on void apparoir aux planettes & eſtoilles, peuuent proceder de la diuerſité du mouuement que celuy qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire auec raiſon, que ceſte eſpace & region par où l'on feint que marchent & roulent continuellement les eſtoilles, ne ſoit elementaire & corruptible, puis qu'il ſe diuiſe & ſepare quand elles paſſent, leſquelles certainement ne paſſent pas par vn lieu vuide. Que ſi la region en laquelle les eſtoilles & planettes ſe meuuent, eſt corruptible, par raiſon donc les eſtoilles & planettes le doiuent eſtre elles meſmes de leur propre nature, & par conſequent ſe doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin. Pource que naturellemẽt le contenu n'eſt pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celeſtes ſoient corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Eſcriture dit au Pſalme,
Pſal. 148. *Que Dieu les fit pour touſiours.* Et encore moins ſe rapporte à l'ordre & conſeruation de cet vniuers.

Ie dy d'auantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouuons cognoistre auec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point seulement des parties luysantes & resplendissantes, cōme celle que l'on appelle la voye laictee, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en cet autre hemisphere ie les ay veuës plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsee, & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'vne mesme teneur & figure, comme nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauéture cela semblera à quelques-vns chose nouuelle, & pourroient demander d'où procede tel genre de taches au ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est cōposee des parties du ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoiuent plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblēt plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye rai-

ſon ou non,(ie n'en peux rien affermer de certain) ſi eſt-il pourtant veritable, que ſelon la figure que ces taches ont au Ciel, elles ſe meuuent auec vne meſme proportion quant & leurs eſtoilles, ſans aucunement ſe ſeparer d'elles. Qui eſt vne experience certaine & remarquee par pluſieurs fois tout exprés. Il ſ'enſuit de tout ce que nous auons dit, que ſans doute le Ciel contient en ſoy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, ſans que l'on puiſſe plus propoſer queſtion là deſſus.

Que la ſaincte Eſcriture nous enſeigne que la terre eſt au milieu du monde.

CHAP. III.

COMBIEN qu'il ſemble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de ſon opinion, que ce ſoit contreuenir à la ſaincte Eſcriture, de figurer
Heſter 13. *Sap*.1.2. la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel
7.11.18. eſt tout rond : ſi eſt-ce qu'à la verité ceſte doctrine
Pſal.91.7. non ſeulement ne luy eſt point contraire, mais
23.39.97. auſſi ſe trouue du tout conforme à ce qu'elle nous
Iob 37. *Eccleſ*.1. en enſeigne. Car laiſſant à part les termes dont vſe la meſme Eſcriture en pluſieurs endroicts : *La rondeur de la terre*, (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui eſt corporel, eſt circuit & entouré du ciel, & comme embraſſé de ſa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le paſſage de l'Eccleſiaſte ne ſoit fort clair, où il eſt dit : *Le Soleil naiſt, ſe couche, & retourne en ſon meſme lieu : & va recommençant à naiſtre, il prend ſon chemin par le midy ſe tournant iuſques au Septentrion, cet eſprit chemi-*

ne circuissant à l'entour toutes choses, & s'en retourne à son mesme endroit. En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien ou Nazianzene dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iusques à son mesme poinct & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend sainct Hierosme escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste maniere: *La plus commune opinion afferme (se conformant auec l'Ecclesiaste) que le ciel est rond se mouuant en circuit à la maniere d'vne boule.* Et est chose certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon sainct Hierosme, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond, non seulement ne sont pas contraires à la saincte Escriture, ains au contraire se conforment à icelle, attendu principalement que sainct Basile & sainct Ambroise qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, se trouuent vn peu douteux en ce poinct. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde. Il est vray que sainct Ambroise ne demeure point d'accord de ceste quintessence, qu'Aristote attribuë au ciel. Et certainement c'est chose belle de voir auec quelle grace & quel style accomply la saincte Escriture traicte de la situation de la terre & de sa fermeté, pour causer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement sur l'ineffable puissance & sagesse du Createur. D'autant que en vn endroit

Hier. in c. 3. ad Eph.

Bas. hom. l. 1. hexam. pro pe finem.

Ambr. l. 10. hexam. c. 6.

Psal.74. Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably les colomnes qui soustiennent la terre, nous donnãt à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, Ambr.1. hexam.c.6. que le poids immense de toute la terre est soustenu par les mains du diuin pouuoir. La saincte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colomnes du ciel & de la terre, nõ point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les cieux & la terre. D'auantage la saincte Escriture Iob.9.26. en autre lieu nous demonstre comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnee Hebr.1. de l'element de l'eau, disant generalement que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la terre sur la mer. Et Aug. in Psal.135. encore que sainct Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre exposition à ces paroles du Psalme. Ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustient & enceint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondee & bastie sur les eaux, & sur la mer. Mais au contraire la terre est plustost au dessous de l'eau, que non pas dessus, pource que selon l'imagination & iugement commun; ce qui est de l'autre costé de la terre que

nous habitons, ſemble eſtre au deſſous de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſous, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'Vniuers : mais la ſaincte Eſcriture ſ'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eauë font vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte horrible machine? A cela reſpond en autre endroit la ſaincte Eſcriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puiſſance du Createur: Et dit ces propos: *La terre ſ'eſtend vers Aquilon ſur vn vuide, & demeure penduë ſur rien.* Iob. 26.
Ce que certes eſt tres-bien dit, pource que realement il ſemble que ceſte machine de la terre & de la mer eſt aſſiſe ſur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y eſt. Mais ceſte merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-meſme eſclarcie, demandant au meſme Iob en ces termes: *Dy moy ſi tu ſçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont eſté aſſis & ioincts ſes fondemens?* Pſal. 38.
Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accouſtumé de chanter & louër les œuures diuines, dit fort bien en vn Pſalme compoſé ſur ceſte matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre ſur la meſme ſtabilité & fermeté ſans qu'elle chancelle, ny tour-* Pſal. 103.

ne d'vn costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais. Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ni ne chancelle d'vn costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens asseurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenement. Donc en cet endroit se trompe l'imagination humaine, cherchãt d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pesante que semble ceste machine de la terre suspẽduë en l'air, qu'elle puisse tomber, ou contourner s'en dessus dessoubs: nous
Psal. 103. estans asseurez sur ce point, parce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuersera. Certes auec raison Dauid apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œuures du Seigneur, ne cesse de se resiouyr auec luy en icelles, disant: *O combien les œuures du Seigneur sont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: ie dy que souuentesfois que i'ay voyagé, passant les grands golphes de l'ocean, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à contempler & considerer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie sentois vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œuures, en comparaison desquelles, tous les palais, chasteaux, & bastimens des Roys, ensem-

ble toutes les inuentions humaines ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi: *Grande recreation m'auez donné Seigneur, par vos œuures, & ne ceſſeray de me reſiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de faict, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachee & ſecrette, qui combien qu'elles ſoient cõtemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & contentement: au contraire les œuures humaines, encor qu'elles ſoyent conſtruictes auec vn exquis artifice, toutesfois eſtans veuës ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoyent iardinis tres plaiſans, ou palais, ou temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peinctures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoyent doüées de toutes les beautez qu'il eſt poſſible: touſiours c'eſt choſe certaine, qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attẽtion, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veuë à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous cõſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant; finalement, quelques œuures de nature que ce ſoyent, quoy qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouelle recreation,

& iamais ne s'ennuye la veuë. Ce qui ressemble vn banquet magnifique & abondant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tousiours nouuelle consideration.

Contenant la response à ce qui est allegué de la saincte Escriture contre la rondeur de la terre.

CHAP. IIII.

REVENANT donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle authorité de la saincte Escriture on ait peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy
Hebr. 8. point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entēdre que le Ciel tout ainsi comme vn toict, couure la terre, d'vne part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traictoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre Iesus-Christ vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'autheur du nouueau, qui est Dieu, & cil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basti par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Be-
Exod. 36. seleel: & ne doit-on penser que ces comparaisons, paraboles

paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommodees, comme le bien-heureux Chrysostome a bien sceu dire à ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour monstrer que le Ciel n'est pas rond, est telle en disant, *Le Ciel s'estend comme vne peau.* Dont ils concluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort familierement le mesme S. Docteur, mais donnant à entendre que ce passage du Psalmiste, ne parle ny s'entend proprement de la figure du Ciel, mais dit cela seulement, afin de nous demonstrer auec quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy ayant esté non plus difficile de bastir vne si immense couuerture, comme est le Ciel, qu'il seroit à nous de desployer vne peau double, ou bien pretendant le Psalmiste nous donner à entendre la grande majesté de Dieu, auquel le Ciel sert, qui est si beau & si grand, de mesme façon que nous seruent les tentes ou couuertures aux champs. Ce qui a esté fort bien declaré par vn Poëte, disant: *Le taudis du clair Ciel.* Mesme le passage d'Isaye qui dit, *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'escabeau pour mes pieds.* Que si nous ensuiuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoient des membres corporels à Dieu selon sa diuinité, nous aurions occasion sur le dernier passage de rechercher comment il seroit possible que la terre fust l'escabeau des pieds de Dieu, & comme le mesme Dieu pourroit tenir ses pieds d'vne partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'entour, puis qu'il est en tout & par tout le monde,

Chrysost. in 10. cap.

Psal. 103.

August. 2. de Gen. ad liter. c. 9.

Isaia. 66.

qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux saincts Escritures nous ne deuons pas suiure la lettre qui tuë, mais
3.Corin. 2. l'esprit qui viuifie, comme dit sainct Paul.

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.

CHAP. V.

PLVSIEVRS en Europe demandent quelle est la façon & figure de ce Ciel qui est en la partie du Sud, pource qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon &
Plin. lib. 6. cap. 22. figure, quoy qu'à la verité ils facent mention d'vne belle & grande estoille qui se void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, à sçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennent de loing, se descriuent ordinairement auec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenant pour certain qu'en nostre costé du Nort il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deça estoilles qui excedent la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisee de deça est fort belle & aggreable à voir. Nous appellons Croisee, quatre estoilles notables & apparentes, qui sont en-

tre elles vne forme de croix, assises esgalement & auec proportion. Les ignorans croyent que ceste croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladite estoille du pied de la Croisee doit estre droite, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuict. qui est en diuerses parties de l'an, en differentes heures, & bien souuent en toute la nuict ne se monstre, qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communément les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il y a aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy-deuant nous auons fait mentiõ. Pour les autres particularitez, d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dit.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux poles.

CHAP. VI.

CE ne nous est point peu de chose faite d'estre sortis de ceste matiere, auec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie, & Afrique. Et no⁹ sert ce poinct quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respõdons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne : comme dit fort bien sainct Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi que les deux Elemens de la terre & l'eauë composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus re-

nommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupast toute ceste partie qui est soubs le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde, la terre soit descouuerte & sãs eauë. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non plus sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ja monstré à veuë d'œil estre ainsi comme en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est soubs le Pole Antartique, soit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: Mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eauë se vont embrassans l'vn l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons donc par la saincte Escriture, que au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se joignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. D'auantage la mesme Escriture saincte nous enseigne, que ces assemblemens d'eaux s'appellerent mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ait plu-

Plutarc. l. de placitis phil. c. 9. & 11.

August. l. 16. de Ciui. c. 9.

Gene. 1.

ſieurs mers. Et non ſeulement eſt ceſte diuerſité des mers en la mer Mediterranee, les vnes ſ'appellans Euxine, les autres Caſpie, autre Erythree, ou rouge, autre Perſique, autre d'Italie, & ainſi pluſieurs autres. Mais auſſi bien au grand Ocean que l'Eſcriture ſaincte a accouſtumé d'appeller abyſme, encore que realement & en verité ce ne ſoit qu'vne mer, mais en pluſieurs & differentes manieres: comme au reſpect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'vne ſ'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que i'ay nauigé moy-meſme que par la relation des autres, que iamais la mer ne ſe ſepare de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que ſe puiſſe eſtendre la grandeur de l'Ocean, ſi eſt-ce qu'il n'outre-paſſe iamais ceſte meſure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Oceane: qui ſeroit contre la verité, puis que nous ſçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond ſe peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons deſia veu, ſans que plus on en puiſſe douter. Mais ce que ie dy & afferme, eſt que en ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, aucune terre n'eſt diſtante & eſlongnee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Iſles, qui luy ſoiẽt plus proches, au plus que de mil lieuës, & que par ainſi entre deux terres, il n'y a point plus grãde eſpace de mer: le prenãt par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur

costé,les Canaries,les Açores, les Isles du Cap de vert,& les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cẽs de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidẽtales, à peine y a-il neuf cẽs lieuës, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courãt par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouẽte,qui sont,Cubà,Espaignolla, & Boriquen; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës,& en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny,depuis la terre de la Floride,iusqu'à la terre des Patagõs, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mẽdoce,court vne terre tres-lõgue, mais nõ beaucoup large:car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distante du Bresil d'enuiron mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud,encor qu'õ ne sçache rẽcõtrer la fin, en tirãt vers le Ponãt,neãtmoins il y a peu de temps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grãdes, distantes du Peru cõme huict cẽs lieuës. Et pour ce que l'on obserue,& se trouue ainsi,que là,où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee: de là viẽt que plusieurs, & moy-mesme auec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon,laquelle respond à nostre Amerique, du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud, iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques

doctes la peignet fort pres des Isles de Salomon: De sorte, que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à descouurir, puis qu'auiourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud, iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer que non pas allant d'Espaigne au mesme Peru. D'auantage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se ioignent, & continuent l'vne auec l'autre, (ie dy la mer du Sud auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se ioignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques auiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce poinct, si ce n'est seulemẽt, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques-vns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre suiect, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie, & l'Afrique mesme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'vne auec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAP. VII.

PVis donc que c'eſt choſe cogneuë, qu'il y a terre au coſté du Sud, ou Pole Antartique: reſte maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a eſté au temps paſſé, vne queſtion fort debatuë. Lactance Firmian & S. Auguſtin ſe mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des noſtres) Mais encor que ces deux autheurs s'accordet en ceſte moquerie, ce neantmoins aux raiſons, & motifs de leur opinion, ſont fort differents l'vn de l'autre, comme ils eſtoient fort diuers d'eſprit, & d'entendement. Lactance ſuit le vulgaire, eſtimant choſe ridicule de dire, que le ciel eſt formé en rond & circuit: & que la terre ſoit au milieu enuironnee & encloſe d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il eſcrit en ces termes. *Quelle raiſon y a il à ce quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux noſtres? Eſt-il poßible, qu'il y ait hommes ſi lourds, & ſi großiers, qui croyent, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en haut, & la teſte en bas, & que les choſes, qui ſont icy aßiſes, & arreſtees d'vne façon ſoient de ceſte autre part pendantes, & renuerſees au contraire: que les arbres, & les grains croiſſent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la greſle tombent, & s'eſcoulent de terre contremont?* Puis apres quelques autres propos le meſme Lactance tient ces propos: *L'opinion &*

Lact. l. 7. Inſtit. diuin. c 23. Aug l. 16. de Ciuitate c. 9.

imagination, que quelques-vns ont euë estimans le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuiuent, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendans les vns les autres. Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'est chose merueilleuse de considerer que l'esprit & entendement humain ne peut attaindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination : & d'autre part, qu'il luy est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons comprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigee, & reformee par la raison, & que nous l'ensuiuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience asseuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere, nous approuuõs, & reiettõs ce, que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force, & vigueur eternelle de la verité

preside au plus eminent lieu de l'homme: mesme l'on recognoit facilement, cõme ceste lumiere si pure, est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere: que qui ne sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuons dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demãdons à nostre imagination, ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rõd, le Soleil, & les estoilles deuroiẽt tõber lors qu'ils se mouuent, & qu'ils changent de place, & s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit penduë en l'air, les hõmes qui habitẽt en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluyes ne tõbent point d'enhaut, mais coulẽt de bas en amont: & plusieurs autres monstruositez ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'escoutera non plus l'imagination, qu'vne vieille folle. Mais auec ceste sienne grauité, & integrité respõdra la raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imaginatiõ, tout le mõde en la façon d'vne maison, en luy dõnãt pour fõdemẽt la terre, & le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que cõme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (biẽ que tous les animaux n'ayẽt pas la teste posee en mesme situatiõ, les vns l'ayans au plus haut, cõme l'hõme; les autres trauersãtes, cõme les brebis; les autres au milieu comme les sesches & araignees) ainsi le ciel, en quelque endroit

qu'il ſoit, eſt touſiours en haut, & la terre ne plus ne moins, en quelqne endroit qu'elle ſoit, demeure touſiours en bas. Parquoy eſtant ainſi que noſtre imagination, eſt fondee ſur le temps, & le lieu, leſquels elle ne peut pas meſme comprendre & conçeuoir vniuerſellement, mais ſeullement en particulier : Il s'enſuit que quand on la veut eſleuer, à la conſideration des choſes, qui excedent & ſurpaſſent le temps & lieu, qui luy ſont cogneus, auſſi toſt elle deſchet & ne peut bonnement ſubſiſter, ſi la raiſon ne la ſouſtient & ſouſleue, & elle ne peut bonnement ſe tenir en pied. De meſme nous voyons, que ſur le diſcours de la creation du monde, noſtre imagination extrauague pour chercher vn temps, auant la creation d'iceluy, & pour ſe baſtir le monde, elle remarque vn lieu. Mais elle ne paſſe pas outre à conſiderer, que le monde pouuoit eſtre fait d'vne autre façon. Comme ainſi ſoit neantmoins que la raiſon nous apprend qu'il n'y a point eu temps, auant qu'il y ait eu mouuement, duquel le temps eſt la meſure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en ſoy tout lieu. Enquoy l'excellent Philoſophe
Ariſt 1. de Cal. c. 3. Ariſtote ſatisfait clairement, & en peu de paroles à l'argument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de noſtre meſme vſage d'imaginer, quand il dit (& auec verité) *Que au monde, ce meſme lieu de la terre, eſt au milieu, & en bas, & que tãt plus vne choſe eſt au milieu, tant plus eſt elle en bas*. Laquelle reſponce ayant eſté alleguee & miſe en auant par Lactance Firmian, luy-meſme neantmoins paſſe ſans la debatre & confuter d'aucune

raiſon, ſe paſſant de dire qu'il ne ſe peut arreſter, pour traicter, & auancer d'autres choſes.

De la cauſe, pourquoy ſainct Auguſtin a nié les Antipodes.

CHAP. VIII.

LA raiſon, qui a meu S. Auguſtin de nier les Antipodes, a eſté bien autre, que celle prealleguee, comme eſtant d'vn entendement plus ſublime. Pource que la raiſon, qu'auons deduite cy deuant, (qui eſt que les Antipodes chemineroiét au reuers,) eſt deſtruicte par le meſme S. Docteur en ſon liure des predications, par ces paroles. *Les anciens tiennēt, que la terre de tous coſtez, eſt en bas & le Ciel par deſſus, pour raiſon dequoy les Antipodes qu'ils diſent, cheminer au cōtraire de nous, ont de meſme nous, le Ciel au deſſus de leurs teſtes.* Puis donc que S. Auguſtin a recogneu cela aïnſi, ſi vray-ſemblable & conforme à bonne Philoſophie, quelle ſera la raiſon dirons nous, pour laquelle vn perſonnage ſi docte & ſi ſuffiſant que luy, ait eſté pouſsé d'enſuiure l'opinion contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cauſe, des entrailles de la ſacree Theologie, ſelon laquelle, les lettres diuines nous enſeignent, que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde, trauerſants le grand Ocean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez, & experience de ce, que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinct, l'on euſt tenu

Aug. lib. Categoriarum c. 10. in I. tomo.

iusques à maintenãt ceste raison pour bõne. Mais encore que nous sçachions que ceste raison n'est pertinẽte, ny veritable, ce neãtmoins voulõs nous bien y dõner respõse, en declarãt de quelle façon & par quel chemin le premier lignage des hõmes peut passer icy: cõmẽt, & par quel endroit ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy-apres nous traicterõs ce suject fort succinctemẽt, il sera bõ d'entẽdre pour le present ce que le sainct docteur Augustin dispute sur ceste matiere, aux liures de la cité de Dieu, disant ainsi:

Lib. 16. c. 9. *Ce n'est point chose que l'on doiue croire ce que quelques-vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'est à dire des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region desquels le Soleil se leue lors & au temps qu'il se couche en la nostre, & que leurs pas sont au rebours, & au contraire des nostres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais seulemẽt par vn discours de Philosophie qu'ils font, par lequels ils concluent que la terre estant au milieu du monde de toutes parts enuironnee, & couuerte esgalement du ciel, necessairement doit estre le plus bas lieu celuy, qui le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la saincte Escriture n'erre, ni se trõpe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approuuee en ce qu'elle propose, des choses qui sont passees: pour-autant que ce qu'elle a prophetisé deuoir aduenir, est de point en point arriué: Cõme nous le voyõs. Et est chose hors de toute apparẽce de dire, que les hõmes ayent peu passer de ce cõtinent icy en l'autre nouueau mõde, & trauerser ceste immensité de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hõmes ayẽt passé en ces parties là, estãt chose certaine, que tous hõmes descendẽt de ce premier hõme.* Enquoy

l'on recognoit que toute la difficulté que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incõparable grãdeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, asseurant (cõme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible nauiger plus outre : & sur ce suject escrit en vne sienne epistre. *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hommes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il feit pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigãt la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar*, a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe cõbien les anciẽs se sont fichez & arrestez obstinémẽt sur ceste opinion, cõme aussi par les liures des Poëtes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquẽt les colõnes d'Hercules, là ils bornẽt les fins & limites de l'Empire Romain, là ils depeignẽt les limites du monde. Et non seulemẽt les lettres prophanes en parlẽt de ceste façon, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accõmoder à nostre lãgage, disans que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le monde fut enregistré:* & d'Alexãdre le Grãd, *qu'il estẽdit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que l'Euangile *a fructifié & cru en tout le mõde vniuersel.* Car la saincte Escriture par vn style qui luy est cõmun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques

Nazian. epi. 27. ad postumianum.

aujourd'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre l'Occidentale, peust estre nauigee, en quoy ils se sonr generallement accordez.
Plin. l. 2. cap. 67. Pour raison dequoy, Pline escript comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

De l'opinion d'Aristote touchant le nouueau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nier.

CHAP. IX.

OVtre toutes les raisons susdites, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouueau monde. C'est qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayẽt eux mesmes afferme, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles

les

les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasee, & par consequent luy cause vn defaut d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neantmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe donc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornee & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conjointe & continuee l'vne à l'autre. Pour-autant que la region du milieu est trop intemperee : car il est certain qu'en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par-ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement.* Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours

Arist. 2. Metaph. cap. 5.

plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au Midy. Ce qui est veritable non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme & tousiours semblable temperance du ciel de l'Orient au Ponant: attendu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du Midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allãt & cheminant tousiours en longitude l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts succedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude; d'autãt que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Polacque, en laquelle il y a nuict continuelle de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre, reprenant les Geographes, qui descriuoiẽt la terre en son temps, & dit ainsi: *L'on peut bien cognoistre ce que i'ay dit par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude & la latitude, d'autant que l'espace & interualle qui est depuis les colomnes d'Hercules, ou destroit de Gibaltar, iusques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui est depuis l'Ethiopie iusques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui est approuué par le compte des iournees des chemins & de la nauigatiõ, que nous sçauons à present par la mesme experience. D'autre part nous auons aussi cognoissance de la terre habitable, iusques aux parties d'icelle qui sont inhabitables.* Et certes en ce poinct l'on doit pardonner à Aristote, puis que de son temps l'on n'auoit point en-

core descouuert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalement incogneuë de son temps; mesme toute ceste grande terre que nous appellons auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme aussi n'ont point eu cognoissance du reste de la terre qui gist sous l'Equinoxe, & va courant iusques à outrepasser le Tropique de Capricorne, pour s'arrester au Cap de bonne esperance, si bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais, que si l'on mesure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceste espace & latitude se trouuera aussi grande comme l'espace & la longitude, qui est depuis Gibaltar iusques à l'Inde Orientale. C'est chose certaine que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & sources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain reprend la curiosité de Iules Cesar, de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers:

Que te sert-il Romain de prendre tant de peines *Lucan. 10. Pharsal.*
A rechercher du Nil les sources & fontaines?

Et le mesme Poëte parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachee encore,
Que qui tu sois, ô Nil, tout l'Vniuers ignore.

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile, *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre que les riuages*

d'Ethiopie. Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Poursuiuons donc maintenant & examinons ce qui s'ensuit du mesme Aristote : *Vne partie du monde* (dit-il) *qui est la septentrionale situee au Nort, outre la Zone temperee, est inhabitable pour l'excez de froidure : l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitee outre le Tropique, pour l'excessiue chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'vn costé, & les colomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent joindre, & continuer l'vne à l'autre : de telle façon que toute la terre habitable se tienne en vn seul continent à cause de la mer qui les separe.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit : *Il est necessaire que la terre aye mesme proportion, auec son Pole Antartique que ceste nostre partie habitable a auec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuent estre disposees comme en cestuy-cy, specialement en la naissance & ordre des vents.* Et apres auoir mis en auant d'autre raisons, hors de propos, conclud le mesme Aristote disant : *Nous deuons donc confesser par necessité, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procede de ceste region embrasee de chaleur : laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de pasturages.* Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grãd peine a peu passer plus outre. D'où souuentesfois ie vien à considerer, (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle, en la recherche

soph.c.3.c. [margin note beside "nons ce qui s'ensuit"]

des choses diuines, puisque mesme aux choses humaines, où ils semblent si bien versez, ils ont maintefois erré. Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande, qui est d'Orient au Ponant, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité, que toute l'habitation presque, qui est en ce costé du Pole Antarctique, a sa situation en la latitude, (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant est tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire d'auantage. L'autre opinion est, qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable, pour estre souz la Zone Torride embrasee de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté du Soleil, & par ceste raison n'a point d'eaux, ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde est situee entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplee, & habitee d'hommes, & d'autres sortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eauës & pasturages : & qui plus est fort temperee en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplee & habitee, quoy que les anciẽs l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique,

encore qu'en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle que le royaume de Chillé, & vne petite portion joignant le Cap de bonne Esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extremitez, & situee en mesme climat que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote : mais parlant de ce qui est auiourd'huy descouuert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaison de la grande espace de terre habitee estenduë souz la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la mesme opinion qu'Aristote.

CHAP. X.

L'Opinion susdicte d'Aristote a esté suyuie & tenuë par Pline, qui dit ainsi : La tempera-
Plin. lib. 2. c. 68. ture de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrazee & bruslee comme d'vn feu prochain, ioignant icelle region du milieu,

Il y en a deux autres aux deux coftez, qui pour eftre entre l'ardeur de cefte Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, font fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes auec les autres, à caufe de l'ardeur exceffiue du Ciel. Qui a efté la mefme opinion des anciens generalement defcrite par le Poëte, en ces vers:

Tout le Ciel eft circuit de cinq Zones, dont l'vne
Que Phebus ard toufiours d'vne braife importune,
Rend la terre au deffous toute rouge d'ardeur.

Et le mefme Poëte en autre lieu:

Oyez fi quelque gent habite en celle part,
Qui fous la large Zone a fon quartier à part,
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.

Et vn autre Poëte dit plus clairement,

Il y a fur la terre autant de regions
Comme au ciel qu'on diuife en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitee,
Des chauds rais du Soleil eft toute inhabitee.

Les anciens ont fondé leur opinion commune fur vne raifon, qui leur a femblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle eftoit chaude, (laquelle preuue eft fi certaine en ces regions, que pour cefte mefme raifon, en la Prouince d'Italie la Pouille eft plus chaude, que la Tofcane, & en Efpaigne, l'Andalufie plus que la Bifcaye: chofe fi apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrez, & encore moins, on voit que l'vne eft fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la

region ſi proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, neceſſairement deuoit eſtre continuellement embraſee de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuerſitez des ſaiſons de l'annee, du Printemps, de l'Eſté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, eſtoient cauſées de l'aprochement, & eſloignement du Soleil. Voyans auſſi que, combien qu'ils fuſſent fort eſloignez du Tropique, par où chemine le Soleil en Eſté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la meſme ſaiſon ils ſentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que ſi ils euſſent eu le Soleil ſi proche d'eux, qu'il cheminaſt au deſſus de leurs teſtes, & tout le long de la nuee, la chaleur ſeroit tant inſupportable, que ſans doute elle conſumeroit & embraſeroit les hommes par ſon excez. C'a eſté la meſme raiſon, qui a eſmeu les anciens à croire que la region du milieu n'eſtoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruſlante. Et à la verité, ſi l'experience oculaire, que nous en auons, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinćt, nous dirions auiourd'huy, que ceſte raiſon eſtoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible eſt noſtre entendement, pour comprendre ſeulemẽt ces choſes naturelles; Mais ores que nous pouuons dire qu'il eſt eſcheu au grand heur & felicité de noſtre ſiecle, d'auoir la congnoiſſance de ces deux grandes merueilles, à ſçauoir que l'on peut fort facilemẽt nauiger la grande mer Oceane, & que ſouz la Zone Torride les hommes iouyſſent d'vn Ciel fort temperé. (Choſe que les anciens n'ont peu iamais croire.) De là derniere

de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons auec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subject de cest œuure. Mais auãt que de venir à ce poinct, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouueau monde dedans les liures des anciens.

CHAP. XI.

REprenant doncques ce qui a esté mis en auãt cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par delà le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux Tropiques (ainsi que l'ont affermé Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cydeuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant qu'à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau mõde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens par tant de siecles passez. D'où quelques-

Plutarc. 3. de placitis phil. c. 11.

vns auiourd'huy, pretendans amoindrir en cest endroit la felicité de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrer que ce nouueau monde a esté congneu des anciens. Et de faict l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur

Hier. super c.2. ad Eph. l'Epistre aux Ephesiens dit. *Auec raison nous recherchons ce que veut dire l'Apostre, en ces paroles qu'il dit, Vous auez cheminé vn temps selon le cours de ce monde, sçauoir si d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point de ce monde, mais d'autres mondes desquels escrit Clement en son epistre, l'Ocean, & les mondes qui sont par de-là l'Ocean.* Ce sont les termes de S. Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre soit celle de S. Clemẽt que cite sainct Hierosme: neantmoins sans doute ie croy, que S. Clemẽt l'a escrite, puisque S. Hierosme l'a mis en auant. Et auec raison dit S. Clement, que par de là la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puisque il y a si grande distance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde. (I'entẽs dire du Peru & des Indes Occidẽtales, à la Chine & Indes Orientales.)

Plin. lib. 2. c. 67. D'auantage, Pline qui a esté si diligent rechercheur des choses estrãges, & admirables, rapporte en son histoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le destroit de Gibaltar, costoyant tousiours la terre iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste siẽne nauigation. Que s'il est ainsi comme Pline l'escrit, il s'ensuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent auiourd'huy les

Portugais, trauerſans deux fois par deſſoubs l'equinoxe, qui eſt vne choſe eſpouuentable. Et qui plus eſt le meſme Pline rapporte de Cornele Nepueu auteur fort graue, & dit que le meſme chemin a eſté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que ceſt Eudaxius ſuiuant le Roy des Latyres, ſortit par la mer rouge dans l'Ocean, & en tournoyant paruint iuſques au deſtroit de Gibaltar: ce que le meſme Cornele Nepueu afferme eſtre aduenu de ſon temps. Comme auſſi d'autres auteurs graues eſcriuent, qu'vne nauire de Carthaginois pouſſee par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iuſques à ce tẽps n'auoit eſté cogneuë, & qu'eſtant de retour à Carthage, donna vn grand deſir & enuie aux Carthaginois de deſcouurir & peupler ceſte terre. Ce que voyant le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant qu'auec le deſir de nouuelles terres, l'on delaiſſaſt à aimer ſon pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoiſſance du nouueau monde, encore que parlant de noſtre Amerique & de toute ceſte Inde Occidentale, à peine en trouue-l'on choſe certaine ės liures des Eſcriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a aſſez ample mention, non ſeulement de celle de par-delà, mais auſſi de celle de par-deçà, qui anciennement eſtoit la plus eſloignee, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait auiourd'uy. Pourquoy n'eſt-il pas aiſé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cher-

ſoneſe, le Cap de Comorni, qui ſ'appelloit le Promontoire de Cori, & la grande & renommee Iſle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en ſoit fait mention pluſieurs fois? Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point dedans Pline, que en ceſte nauigation l'on paſſaſt les Iſles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale deſquelles il dit auoir eſté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui eſtoiẽt en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait aujourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bõne raiſon ils appelloient grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetiſé de ces Indes Occidentales, parce que nous liſons en ſa tragedie de Medee en vers Anapeſtiques, qui reduicts en vers François, diſent ainſi:

Plin. lib. 6. cap. 21.

Senec. in Med. act. 2. in fin.

Il viendra ſur le dernier aage
Vn ſiecle nouueau, bien-heureux,
Où noſtre Ocean ſpacieux
Eſtendra plus loing ſon riuage.
Vne grand terre ſe verra
Nauigeant ceſte mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains ſe deſcouurira.
La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eſlongné
Tantoſt apres ce poinct gaigné
Sera pour voiſine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers,& ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. Car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si c'est dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veuë d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer est, à sçauoir si Seneque a dict cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronostiqué auec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez: attendu qu'en son temps l'on entreprenoit desia de nouuelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre cõtraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiesse & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de trauerser la mer Oceane, & l'ayant trauersee pourroient descouurir de nouuelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à en-

tendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit ainsi:

Auiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passe-temps.

Et plus bas il dit ainsi :

Tout batteau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre :
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.
Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant : *Il viendra sur le dernier âge*, &c. ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

De l'opinion que Platon a cuë des Indes Occidentales.

CHAP. XII.

OR si quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timee dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe* (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Ocean, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibaltar) *pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules*, (qui est le mesme destroit de Gibaltar). *Et ceste Isle estoit joincte en ce tẽps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblemẽt: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'on alloit à la terre ferme, qui estoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadẽt que ceste narration de Platon est vne vraye histoire deduicte & cõtenuë souz ces termes, disent que ceste grande Isle appellee Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appellee Atlantique, que les Espagnols nauigent auiourd'huy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouante, à sçauoir Cube Espagnolle, sainct Iean du Portriche, Iamaique & autres Isles de ceste contree : mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'auiourd'huy nous appellons

terre ferme, à ſçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceſte vraye mer, qu'il dit, eſt joignant icelle terre ferme, ſçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaiſon de ſa grandeur, les autres mers Mediteranees, voire la meſme Atlantique, ſont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnẽt vne interpretation fort ingenieuſe & artificieuſe à ces propos de Platon. Mais ſi ceſte interpretation doit eſtre tenuë pour veritable, ou non, i'ay deliberé l'eſclaircir en autre lieu.

Que quelques-vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Eſcriture ſaincte, où il eſt faict mention d'Ophir, on le doit entendre de noſtre Peru.

CHAP. XIII.

QVelques-vns ont ceſte opinion qu'il eſt fait mention en la ſaincte Eſcritue de ceſte Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour ceſt Ophir tant celebré en icelle. Robert Eſtienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort verſé en la langue Hebraïque (comme i'ay ouy raconter à noſtre Precepteur qui fut ſon diſciple) dit aux annotations ſur le neufieſme chapitre du troiſieſme liure des Roys, que l'Iſle Eſpagnolle, que trouua Chriſtofle Colõb, eſtoit celle d'Ophir, dont Salomon faiſoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les noſtres apportent de l'Eſpagnolle, eſt de telle façon & qualité. Et ſ'en trouuent encore pluſieurs

In 3. l. Reg. c. 9.

In apparatu Bibliæ regiæ imphaleg. c. 9.

plusieurs autres qui afferment que cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirans vn nom de l'autre, lesquels croyent que dés lors que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'on appelloit Peru comme auiourd'huy ils se fondent en ce que la saincte Escriture rapporte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses auec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignee de verité, que le Peru soit Ophir tant celebré par les lettres sacrees. Car iaçoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon que l'on le doiue esgaler à la renommee des richesses qu'a euë anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru il y ait des pierres si precieuses, ny de bois si exquis, qu'on n'en ait iamais veu de semblables en Hierusalem. Car encore qu'il y ait des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique : ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la saincte Escriture donne à Ophir. Mesme il me semble qu'il n'est pas vraysemblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoier ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venuës tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouuerions plus de reste & de tesmoignage d'icelles que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant

2. Paral. 9.
3. Regum. 10.
2. Par. 8.
4. Reg. 22.
3. Reg. 9.

certain que le nom du Peru n'eſt pas fort ancien, ny commun à toute ceſte contree. L'on a eu de couſtume ordinairement en ces deſcouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, ſelon l'occaſion qui ſe preſentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a eſté ainſi trouué, & mis en vſage. Car nous tenons icy, que le nom a eſté donné à toute ceſte terre du Peru, à cauſe d'vn fleuue ainſi appellé par les naturels du pays, auquel les Eſpagnols arriuerent quand ils firent la premiere deſcouuerte. Et de là nous diſons que les meſmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne ſe ſeruent aucunement de ce nom & appellation pour ſignifier leur terre. Il ſemble d'auantage que les meſmes autheurs veulent dire que Sepher, denommee en la ſaincte Eſcriture, eſt ce qu'auiourd'huy l'on appelle les Andes, qui ſont des montagnes treshautes du Peru. Et ceſte reſſemblance des mots & appellations n'eſt pas choſe ſuffiſante. Car ſi cela auoit lieu, nous pourrions auſſi bien dire que Iectan eſt Iecſan, mentionné en la ſaincte Eſcriture. Auſſi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, deſquels ont vſé les Rois Inquas de ce Peru, ſoient prouenus des Romains, ou Chreſtiens; d'autant que c'eſt vn argument trop foible & trop leger, pour tirer concluſion de choſes ſi grandes. L'on voit clairement que c'eſt choſe contraire à l'intention de l'Eſcriture ſaincte, ce que quelques-vns ont eſcrit que Tharſis & Ophir n'eſtoient en vne meſme route & prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxieſme du quatrieſme liure des Rois,

Iectan filius Heber. Gen. 10. Iecſan filius Abrahæ ex Cetura Gen. 25.

auec le chapitre vingtiesme du secõd liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber pour aller querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressee pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures susdits, quand l'Escriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'vn me pourroit demander sur cecy, quelle region ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, *3. Reg. 9.*
& où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, *4. Reg. 22.*
perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Escriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est faict mention au Genese dixiesme, & estoit celle *Genes. 10.*
prouince abondante d'or trés-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autant comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loüons & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute

l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, dõt nous vsons auiourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finalement en ces choses quand il n'apparoist indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

Que signifie en la saincte Escriture Tharsis & Ophir.

CHAP. XIIII.

Si les opinions & coniectures d'vn chacun doiuent estre receuës, ie tiens quant à moy qu'en la saincte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebrieux, comme en nostre vulgaire ce mot des Indes nous est general en nostre vsage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, esloignees & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelconques parties de celles-cy que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes,

eſtans neantmoins leſdites terres & Royaumes de grande diſtance & diuerſité entre elles; iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier, que le nom des Indes ſ'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eſlongnee, de là eſt venu, que à la deſcouuerture de ces autres terres, auſſi bien eſloignees, a l'on donné le nom des Indes: pour eſtre diſtantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble, que Tharſis en la ſaincte Eſcriture le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinee, mais ſeulement des regions fort eſlongnees, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtranges. Car ce que Ioſephe & quelques-vns veulent dire, que Tharſis eſt Tarſo ſelon l'intention de l'Eſcriture, il me ſemble auec bonne raiſon auoir eſté reprouué par ſainct Hieroſme: non ſeulement d'autant que ces deux vocables ſ'eſcriuent par diuerſes lettres, l'vn auec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration; mais auſſi, pource que l'on eſcrit beaucoup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas bien conuenir ny ſe rapporter à Tarſo cité de Cilicie. Il eſt bien vray, que en quelques endroits de l'Eſcriture, il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit qu'ayant paſſé les limites d'Aſſyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange, (qui par aduenture eſt Taurus) leſquels monts ſont à la feneſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chaſteaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee cité de Melothi,

Hieron. ad Marcell. in 3. tomo.

Iudith. 2.

Lege Plin. l. 5. c. 27.

despouilla, & ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient joignant le desert, & ceux qui estoient au midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates : mais (comme i'ay dit) ce qui est ainsi escrit de Tharsis ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret & autres suiuãs l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & auiourd'huy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que sainct Hierosme s'y vueille incliner. Ie ne veux pas à present debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il est certain que les Mages ou Roys qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perse. Et neantmoins le Psalmiste & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous nous accordons donc auec sainct Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs & diuerses significations en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinthe, tãtost quelque certaine regiõ des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinthe à la reuerberation du Soleil. Mais auec raison le

Theod. in 1. Ioan. Artasmõt. ibid. & in alphabeto apparatus.

Hieron. ad Marcell.

Psal. 44. Isayæ 60.

mesme sainct Docteur nie que Tharsis soit regiõ des Indes, où vouloit fuir Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'auiourd'huy nous appellons Iaffe, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faisoit la flote de Salomon partant de Asiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expresément attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Asiongaber est le port d'vne cité d'Idumee, assise sur le destroit, où la mer rouge se ioint auec le grãd Oceã. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argẽt, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doute doiuent estre entẽduës de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondãte en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monines. Finablement il me semble que l'Escriture saincte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande mer, ou des regions fort eslongnees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui

parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accõmoder aux choses de nostre nouueau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

CHAP. XV.

Guido Boderian. in epi. ad Philippum Cathol. regem in 5. Com. sac. Bibl. in Marrag. in Hispã. hist.

PLusieurs disent & afferment, qu'en la saincte Escriture il a esté predit bien long temps deuant, que ce nouueau monde deuoit estre conuerty à Iesus Christ par la nation Espaignolle, & à ce propos mettẽt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi : *A la transmigration de cest exercite des enfans d'Israël possedera toutes les choses des Chananeẽs iusques en Sarepte, & la transmigration de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les citez du midy, & monteront les sauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suyuant la lettre. Mais les autheurs que i'entens, en l'Hebrieu lisent ainsi : *Et la transmigratiõ de cest exercite des enfans d'Israël* (qui sont les) *Cananeans iusques à Zarphat* (qui est France) *& la transmigration de Ierusalem, qui est en Sapharad* (entendez pour Espaigne) *possedera pour heritage les citez du midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent suffisant tesmoignage des anciens, ny raison pertinente, pour monstrer que Sapharad, que sainct Hierosme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante Interpretes

Ludouicus Leo Augustinian. in comment. super Abdia.

l'Euphrate, doiue ſignifier l'Eſpagne, que leur ſeule opinion. Les autres alleguent la Paraphraſe Chaldaïque, qui eſt de ceſte opinion, & meſme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceſte façon, comme auſſi ils expliquent Zarphat eſtre France (que noſtre vulgaire & les ſeptante diſent eſtre Sarepte). Et laiſſant ceſte diſpute, qui appartient aux gens plus de loiſir, quelle neceſſité y a-il de croire, que les citez de l'Auſtre, ou de Mageb (ainſi qu'eſcriuent les ſeptante) ſoient les gens de ce nouueau monde? D'auantage, quel beſoin eſt-il de croire, & de prendre la nation Eſpagnolle pour la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad? ſi ce n'eſt que nous vueillions prendre Hieruſalem ſpirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Egliſe. De ſorte que par la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad, le ſainct Eſprit nous demõſtre les enfans de la ſaincte Egliſe, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque eſt dict Sapharad, & ſe rapporte bien à noſtre Eſpagne, qui ſelon les anciens eſt la fin & le bout de la terre, eſtant preſque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Auſtre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde eſt aſſiſe au midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui ſ'enſuit eſt facile à interpreter, ſçauoir *ceux qui procurent la ſaluation, monteront au mont de Sion pour iuger le mont d'Eſau*: parce qu'on peut dire que ceux là ſe retirent à la doctrine, & au fort de la ſaincte Egliſe, qui pretendent rompre & diſſiper les erreurs profanes des gentils, car cela

peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuit bie͂, qu'alors le Royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Christ nostre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre reprins puis qu'il est certain que le sainct Esprit a sceu & cogneu tous les secrets lo͂g temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est faict mention en la saincte Escriture d'vne affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouueau monde, & conuersion d'iceluy en la foy.
Isai. 18. iuxta 70. Inter. Isaie mesme dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs auteurs tres doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en d'au-
Isaie 66. tre endroit dit, *Que ceux qui eschaperont d'Israël iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort eslongnees, où ils conuertiront au Seigneur plusieurs & diuerses nations.* Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui sans doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose asseu-
Matth. 24. ree que l'Euangile doit estre preschee par tout l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il s'ensuit, & ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estenduë du monde il y a beaucoup de nations à qui Iesus Christ n'a esté annoncé. Partant nous deuons de là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du mo͂de incogneuë aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouurir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAP. XVI

MAintenant il eſt temps de reſpondre à ceux qui diſent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceſte region où nous viuons, ne peut eſtre habitee. L'immenſe grandeur de l'Ocean, eſpouuenta tellemẽt ſainct Auguſtin, qu'il ne pouuoit penſer comment le lignage humain euſt peu paſſer à ceſtuy noſtre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous ſçauõs de certain que paſſez ſont pluſieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la ſaincte Eſcriture nous enſeigne clairement, que tous les humains ſont procedez d'vn premier homme, que ſans doute ſerons contraincts de croire & confeſſer que les hommes ſeront paſſez icy de l'Europe, de l'Aſie, ou de l'Afrique : toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & diſcourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'eſt pas vray-ſemblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé, en laquelle les hommes puiſſent eſtre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait tranſporté les premiers hommes de ce nouueau monde, attachez & ſuſpendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute puiſſance de Dieu, mais ſeulement de ce qui eſt conforme à la raiſon & à l'ordre & diſpoſition des choſes humaines. C'eſt pourquoy ces

deux choſes doiuent eſtre tenuës pour admirables & dignes de merueille, voire d'eſtre cõptees entre les ſecrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu paſſer vne ſi grande trauerſe de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy ſi grand nombre de peuple, ils ayẽt eſté neãtmoins incogneus par tant de ſiecles. Pour ceſte cauſe ie demande par quelle deliberation, force & induſtrie, le lignage des Indiens a peu paſſer vne ſi large mer, & & qui pouuoit eſtre l'inuenteur d'vn paſſage ſi eſtrange. Veritablement ie l'ay pluſieurs fois recherché & ruminé à moy-meſme, (comme pluſieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer choſe qui me peuſt ſatisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à preſent en la fantaſie, puis que les teſmoins me manquent, leſquels ie peuſſe ſuiure & me laiſſer aller par le fil de la raiſon (quoy qu'il ſoit fort delié) iuſques à ce qu'il ſe diſparoiſſe du tout de deuant mes yeux. C'eſt vne choſe certaine que les premiers hõmes ſont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, ſçauoir ou par terre, ou par mer. Que s'ils ſont venus par la mer, ç'a eſté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard eſtans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempeſtueux. I'entens auſſi de propos deliberé qu'ils euſſent dreſsé leur nauigatiõ, pour chercher & deſcouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'eſt point poſſible d'en trouuer d'autres, ſi nous voulons ſuiure le cours des choſes humaines, & ne nous arreſter

à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuſes. Car il ne faut pas que quelqu'vn ſe perſuade de trouuer vn autre Aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perſeus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aduenture ces premiers hommes ſe ſoient ſeruis de poiſſons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir paſſez là. Mais delaiſſant arriere ces propos de menſonge, & dignes de riſee, examinons vn peu chacune de ces deux manieres miſes en auant: attendu que ceſte diſpute ſera plaiſante & vtile. Premierement il me ſemble que ce ne ſeroit pas choſe trop eſlongnee de raiſon de dire, que les premiers & anciẽs peuples de ces Indes ſont venus, ont deſcouuert, & peuplé par la meſme façon, que nous autres à preſent y venons iournellement, à ſçauoir part l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, leſquels ſe conduiſent par la hauteur & cognoiſſance du Ciel, & auec l'induſtrie qu'ils ont de chãger & manier les voiles ſelon le temps qui ſe preſente. Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien eſtre? faut-il croire que nous ſeuls hommes, & en ceſtuy noſtre ſiecle, tant ſeulement, ayons comprins & cogneu l'art de n'auiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps meſme, l'on nauige & trauerſe encore l'Ocean pour deſcouurir nouuelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ſes compagnons ont nauigé, eſtans partis du port Lima, & ſuiuy la route du Ponant pour deſcouurir la terre qui giſt à l'Eſt, où eſt le Peru, & au bout de trois mois, deſcouurirent les Iſles, qu'ils appellerent Iſles de

Salomon, qui ſont pluſieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles giſent joignant la nouuelle Guynee: ou pour le moins qu'elles ſont fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de ſon conſeil l'on delibere d'appreſter vne nouuelle armee pour aller à ces Iſles. Puis donc qu'il eſt ainſi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens auſſi bien n'ayent peu auoir le courage, & reſolution de voyager par mer à meſme deliberation de deſcouurir la terre, qu'ils appellent Antiςthon, oppoſite à la leur, & que ſelon le diſcours de leur philoſophie, deuoit eſtre auec deſſein de ne ſ'arreſter iuſques à la veuë des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, ſoit ainſi anciennement arriué: attendu meſme que la ſaincte Eſcriture teſmoigne que Salomon print des maiſtres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer, & que par leur induſtrie, l'on feit ceſte nauigation de trois ans. A quel propos penſez vous qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur ſcience, enſemble leur nauigation ſi longue de trois ans, ſinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte opiniō, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin auoit peu de raiſon de ſ'eſpouuenter, & eſmerueiller de la grandeur de l'Ocean puiſqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à nauiger, veu ce qui eſt rapporté par la nauigatiō de Salomon. Mais pour dire la verité mon opinion eſt bien

2. Para. 9.
3. Reg. 10.

autre, & ne me puis persuader que les premiers Indiens soient arriuez en ce nouueau monde, par vne nauigation ordonnee,& faite à propos. Mesme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & industrie de nauiger par le moyen duquel les hómes auiourd'huy trauersent la mer Oceane de quelque partie que ce soit à quelconque autre,qu'il leur prẽne fantasie. Ce qu'ils font auec vne incroyable vistesse & resolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reste, ou tesmoignage d'vne chose si notable, & de si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens soit faite aucune mention de l'vsage de la pierre d'Aymant, ne de l'Esguille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune cognoissance. Que si l'on oste la cognoissance de l'Esguille à nauiger,l'on cognoistra facilement qu'il est impossible qu'ils ayent trauersé l'estenduë du grand Ocean. Ceux qui ont quelque cognoissance de la mer, entendent bien ce que dis. Pource qu'il est aussi facile de croire, que les mariniers estans en pleine mer puissent dresser la prouë de la nauire, où ils voudront, si l'Esguille de nauiger leur deffaut, comme de penser que l'aueugle puisse monstrer auec le doigt ce qui est proche ou ce qui est eslógné en quelque endroit. Et est vne chose esmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne si excellente proprieté de la pierre d'aymant, & qu'elle ait esté descouuerte & cogneuë par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceste proprieté, en ce que Pline, qui est si curieux historien des choses naturelles, neantmoins parlant

Plin.lib.3. c.6.& lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

de ceste pierre d'Aymant, ne dit aucune chose de ceste vertu & proprieté, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui est la vertu la plus admirable qu'elle ait. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece ny aucuns historiens ny philosophes naturels, que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'Aymant. Sainct Augustin escriuant d'autre part plusieurs & diuerses proprietez, & merueilleuses excellences de la pierre d'Aymāt aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain, que toutes les merueilles que l'on conte de ceste pierre, ne sont rien au respect de ceste proprieté si estrāge, qu'elle a de regarder tousiours au Nort, qui est vn grād miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'Esguille à nauiger, ny de la pierre d'Aymant: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles, a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont sceu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquās les riuages, Caps, & differences des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veuë de la terre, ils ne sçauoient en quelle part dresser la prouë par autre discours, sinon par les estoilles, Soleil & la Lune, & cela leur defaillant (comme il aduient en temps nebuleux, & couuert,) ils se gouuernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir

Diosco. l. 5. c. 10.
Lucret. l. 6.
Aug. de Ciuit. Dei. c. 4. vbi multa de magnete.
Plin. l. 7. c. 56.

auoir fait, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce sujet ce qu'escrit Pline des insulaires de la Taprobane (qu'auiourd'huy nous appellons Sumatra) disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce defaut, portans auec eux certains petits oiseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oiseaux par naturel instinct vollent tousiours vers la terre, les mariniers dressent leur prouë à leur suite.* Qui doute donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'Esguille, ils ne se fussent aidez pour guide de ces petits oiseaux pour descouurir la terre? Bref, il suffit pour monstrer que les anciens n'ont cogneu ce secret de la pierre d'Aymant, de veoir qu'à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebrieu qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouuernail, se seent au haut de la pouppe, qui est afin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Eguille, là où anciennement, ils seoiēt en la prouë, pour regarder les differēces des terres & des mers, & duquel lieu ils cōmandoient au gouuernail. Cōme auiourd'huy l'on vse encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloiēt les Pilotes *Proritas*, pource qu'ils se tenoient en la prouë.

E

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le faict de la nauigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

CHAP. XVII.

PAr ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la nauigation des Indes si briefue & si certaine que nous l'auons de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama, & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dix-huict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences de ceux qui auoient passé ny rencontré voyageurs à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'Aymant, il se faict en cest Ocean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste proprieté, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort,

Sap. 5.

ſans y faillir en quelque partie du monde que ce puiſſe eſtre. Quelques-vns recherchent quelle eſt la cauſe de ceſte proprieté merueilleuſe, & veulent dire, & ſ'imaginer ie ne ſçay quelle ſympathie : mais quant à moy, ie prends plus de plaiſir & de contentement conſiderant ſes merueilles, à loüer la grandeur & pouuoir du Tout-puiſſant, & me reſiouyr en la contemplation de ſes œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant ſur ce propos : *O Pere, duquel la Prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin aſſeuré ſur la mer, & au milieu des bondiſſantes ondes, pour monſtrer que de meſme façon tu pourrois ſauuer & deliurer l'homme de tout peril & naufrage, encor qu'il fut ſans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures ſont pleines de ſageſſe, les hommes mettẽt & hazardent leurs vies ſur vn peu de bois, & pour trauerſer la mer, ſ'eſchapent & ſe laiſſent aller en vn bateau.* Et ſur ce meſme propos le Pſalmiſte dit : *Ceux qui montent ſur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauerſant les eaux, ſont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du Seigneur, & ſes merueilles.* Et à la verité ce n'eſt pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre ſi petite commande à la mer, & cõtraigne l'abyſme infiny de luy obeyr & ſuiure ſon commandement. Mais pour-autant que c'eſt choſe qui ſe void tous les iours, & ſemble ſi facile, les hommes ne ſ'en eſmerueillent point, & ne ſe ſouuiennent pas d'y prendre garde : & d'autant que ceſte liberalité eſt telle, les ignorans pour cela en font moins d'eſtat. Neantmoins ceux qui le veulent conſiderer de prés, ſont conduits par la raiſon à benir la ſa-

Sap. 14.

Pſal. 106.

geſſe de Dieu, & luy rendre graces d'vn ſi grand benefice. Eſtant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont eſté cachees fuſſent cogneuës & deſcouuertes, & que ceſte route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinſſent à la cognoiſſance de IeſusChriſt, & gaignaſſent le ſalut eternel, il a eſté pourueu de guide aſſeuree pour ceux qui font ce chemin, ſçauoir l'Eſguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut ſçauoir au certain, depuis quel temps ceſt vſage & art de nauiger a eſté pourueu de guide aſſeuree pour ceux qui font ce chemin, ſçauoir l'Eſguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut ſçauoir au certain, depuis quel temps ceſt vſage & art de nauiger a eſté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'eſt pas fort ancien, d'autant que outre les raiſons deſduites au chapitre precedẽt, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il ſoit faict aucune mention de la pierre d'Aymant. Et neantmoins il eſt certain que le principal & plus neceſſaire inſtrument des cadrans au Soleil, dont nous vſons auiourd'huy, eſt l'eſguille de fer touchee de la pierre d'Aymant. Quelques autheurs approuuez eſcriuent en l'hiſtoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à deſcouurir ce ſecret ſur mer, fut Vaſco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vſoient de l'Eſguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Eſguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'eſcriuent point de qui ils auoient apprins ceſt artifice: & quelques-vns

Li. 1. de Ital. illuſtr. regni 13. Plin. l. 2. c. 71. & lib. 7. cap. vlt. Ozorius de rebus geſtis Emmian. lib. 1.

d'entre'eux mesmes sont de nostre opinion, qui est que les anciens ont ignoré ce secret. D'auantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Esguille de nauire, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner tousiours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains poincts & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est ce que les mariniers appellent nordester, ou nortoester. Nordester, vaut autant à dire comme costoyer, s'inclinant au Leuant, & nortoester s'inclinant au Ponant. Et est chose de telle consequence, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esguille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la nauigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me disoit qu'il y auoit quatre poincts en tout le monde, ou l'Esguille se dressoit au Nort, & me le contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeste,

qui 'eſt à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeſte, qui eſt incliner à l'Orient. Les maiſtres en ceſt art pourront enſeigner de combien, & iuſques où: de ma part ie demanderois volontiers aux bachelliers qui preſument ſçauoir tout ce qui eſt, qu'ils me diſſent la cauſe de ceſt effect, & pour quelle raiſon vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder touſiours au Nort: mais encor auec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerſes ſituations du monde, & où il ſe doit ficher & dreſſer, où ſ'incliner en vn coſté ou en l'autre, auſſi bien qu'aucun Philoſophe & Coſmographe qui ſoit. Que ſi ne pouuons bonnement deſcouurir la cauſe & la raiſon de ces choſes que nous voyons iournellement à l'œil, qui ſans doute ſeroiēt fort difficiles à croire, ſi nous ne les voyons ainſi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là noſtre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & aſſubiectir à noſtre raiſon & diſcours les choſes diuines & ſouueraines. C'eſt pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raiſon ſ'aſuiettiſſe à la foy, puiſque en ſa maiſon meſme elle ne ſe peut pas biē gouuerner. Mais cecy nous doit ſuffire, retournons à noſtre propos, & concluons que l'vſage de l'Eſguille à nauiger n'a point eſté cogneuë des anciens, d'où l'on peut reſoudre qu'il leur a eſté impoſſible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en ceſtuy-cy par l'Ocean.

Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps passé comme auiourd'huy l'on a nauigé sur l'Ocean.

CHAP. XVIII.

CE que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressément que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vraysemblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de sa route pour la diuersité des ports & regions qu'elle alloit recognoissant : comme auiourd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iusques à la neuue Espagne, laquelle nauigation encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point ès liures des anciens qu'ils se soient beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement que de la façon qu'on nauige encor auiourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyant la terre, & semble que l'Escriture *Ion. 10.*

ſaincte le vueille ainſi donner à entendre, quand elle parle de ceſte fameuſe nauigation du Prophete Ionas, où il eſt dict que les mariniers eſtans forcez du temps, ramerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y ſont arriuez par tourmente & contre leur volonté.

CHAP. XIX.

AYant monſtré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y ſoient venus de propos deliberé, il ſ'enſuit donc que ſ'ils y ſont venus par mer, ç'a eſté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit la mer Oceane, puis qu'il en eſt autant aduenu de noſtre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorõs encore le nom, afin qu'vn œuure ſi grand & ſi important ne ſ'attribuë point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayãt par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laiſſa pour payé de ſon logis, où il l'auoit receu, à Chriſtofle Colon, la cognoiſſance d'vne ſi grande choſe. Ainſi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Afrique, au temps paſsé ayent eſté eſté pouſſez par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par de-là la mer Oceane. Qui eſt-ce qui ne ſçait point que pluſieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a deſcouuertes en ce nouueau monde, a eſté par ce moyen, deſquelles l'on doit pluſtoſt attribuer la deſcouuerture à la violence des temps & orages, que non

pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulemẽt que l'on a faict & entreprins de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont faict de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon : *L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery.* Et dit apres: *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compagnon au consulat de Caius Affranius (estant alors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoient esté presentez par le Roy de Suede, lesquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempestes.* Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point auiourd'huy d'auantage que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne iusques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusques en Allemagne. Le mesme autheur escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vẽts du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusques à recognoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'auiourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut poussé d'vn vent de bize, iusques à la veuë du nouueau monde. Ce qui n'est pas chose nouuelle à ceux

Plin. lib. 2. cap. 69.

Plin. lib. 6. cap. 22.

qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, i'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peuplee des Espagnols. Et sans doute, ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillez toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray-semblable, qu'au temps passé les hommes soient arriuez aux Indes, contre leur intention, poussez & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyẽt encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont-ils monstrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & specialement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme raconte que les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour monstrer que l'on ait nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouueau monde a

commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veuë descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grand part, ont esté trouuees fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus-part des herbes medecinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietez & vertus sont plustost venuës en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour-autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses auec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

CHAP. XX.

IE conclus donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce poinct vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les pre-

miers hommes ſoient venus à des terres ſi eſloignees, que celles-cy, & que les nations que nous voyons icy ſoient ſorties d'eux, & ſe ſoient tellement multipliez qu'ils ſont à preſent. Neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les beſtes & animaux, dont il ſe trouue grande abondance aux Indes, y ayent peu arriuer, n'eſtant pas croyable que l'on les ait embarquez & portez par mer. La raiſon pour laquelle nous ſommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes ſont venus de l'Europe ou de l'Aſie, eſt pour ne contredire à la ſaincte Eſcriture, qui nous enſeigne clairement que tous les hommes ſont ſortis d'Adam: Par ainſi nous ne pouuons donner autre origine aux hommes qui ſont és Indes; veu que la meſme Eſcriture nous dit, que toutes les beſtes & animaux de la terre perirent, ſinon celles qui furent reſeruees en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur eſpece. De façon que nous deuons neceſſairement referer la multiplication de tous les animaux ſuſdits à ceux qui ſortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle ſ'arreſta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hommes que pour les beſtes, le chemin par lequel ils ſont paſſez du vieil monde au nouueau. Sainct Auguſtin traictant ceſte queſtion, pour quelle raiſon l'on trouue en certaines Iſles des loups, des tygres, & autres beſtes rauiſſantes qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont ſe ſeruent les hommes, y ont eſté portez tout expres

Geneſ. 7.

Aug. l. 16. de ciuit. c. 7.

en des nauires,comme nous voyons auiourd'huy que l'on les porte depuis l'Oriẽt iusques en l'Europe,& de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dommageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche,ayent peu passer aux Indes, supposé (cõme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté,ce docte & sainct homme essaye à se demesler de ces difficultez,disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le desduit de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist: *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauuages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassee; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lyons,les tygres & les loups, s'engendrent de la terre, sans leur generation, comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaicts s'engendrent communément. D'auantage,à quel propos est-ce que l'Escriture dit,& repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept, masles & femelles,à fin que leur generation s'entretienne sur la terre*, si tels animaux apres le Deluge de-

Genes. 1.

Genes. 7.

uoient eſtre creez derechef par vne nouuelle ma-
niere de creation, ſans la conjonction du maſle
& femelle? Et ſur ce pourroit encor ſe faire vne
autre queſtion: Pourquoy tels animaux naiſſans
de la terre (ſelon ceſte opinion) il n'y en a pas
auſſi bien en toutes les autres parties de la terre
ferme, & és autres Iſles: puiſque nous ne deuons
pas conſiderer l'ordre naturel de la generation,
mais ſeulement la liberalité du Createur. D'au-
tre-part que l'on ait paſsé quelques-vns de ces
animaux, pour le deſduit de la chaſſe (qui eſt ſon
autre reſolution) ie ne le veux pas tenir du tout
pour choſe incroyable: d'autāt que nous voyons
ſouuentesfois que les Princes & grāds Seigneurs
tiennent & nourriſſent en leurs cages, pour leur
plaiſir & grandeur tant ſeulement, des lyons, des
ours & autres beſtes ſauuages, principalement
quand elles ſont amenees de terres lointaines:
mais de dire cela des loups, renards & autres
animaux qui n'apportent aucun profit, & qui
n'ont rien de rare ny de bon que de faire domma-
ge au beſtial; & de dire auſſi qu'ils ont prins la
peine de les apporter par mer pour la chaſſe: cer-
tainement c'eſt choſe qui n'a point de raiſon.
Qui eſt-ce qui pourra penſer qu'en vne nauiga-
tion ſi longue & infinie il y ait eu des hommes
qui ayent prins la peine de porter au Peru des re-
nards, principalement de ceux qu'ils appellent
Anas, qui eſt vne eſpece des plus ords & in-
fects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire auſſi
qu'ils y ayent apporté des tygres & des lyons?
certainement c'eſt choſe digne de riſee & mo-
querie, de le vouloir penſer. Car c'eſtoit aſſez

voire beaucoup aux hommes, pouſſez malgré eux par l'orage & la tempeſte en vn ſi lointain & incogneu voyage, de pouuoir eſchapper du danger de la mer leurs propos vies, ſans ſ'amuſer à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux ſont venus par mer, il faut croire que ç'a eſté à nage: ce qui ſe peut faire en quelques Iſles, peu diſtantes & eſloignees des autres, ou de la terre ferme: comme on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux eſtans preſſez nagent iour & nuict ſans ſe laſſer, & en fin ils ſ'eſchappent de la façon. Mais cela ſ'entend en de petits golphes & trauerſes, pource qu'en noſtre Ocean l'on ſe moqueroit de tels nageurs: veu que les aiſles faillent aux oiſeaux, meſmes de grand vol, ſur le paſſage d'vn ſi grand abyſme. Et combien qu'il ſe trouue bien des petits oiſeaux qui volent plus de cent lieuës, comme nous l'auons veu pluſieurs fois en voyageant, toutesfois c'eſt choſe impoſſible aux oiſeaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir paſſer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy deſſus eſtant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces beſtes ſauuages & aux oyſillons pour les paſſer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils ſont paſſez d'vn monde à l'autre? Ie coniecture donc par le diſcours que i'ay fait, que le nouueau monde, que nous appellons Indes, n'eſt point du tout diuiſé ny ſeparé de l'autre monde; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps que i'ay penſé que l'vne & l'autre terre ſe joignent &

continuent en quelque part, ou à tout le moins ſ'auoiſinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iuſques à preſent n'y a aucune certitude du contraire : pour autant que vers le Pole Arctique, que nous appellons le Nort ; toute la longitude de la terre n'eſt pas deſcouuerte & cogneuë, & y en a pluſieurs qui afferment qu'au deſſus de la Floride, ſ'eſtend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils diſent ſe venir rendre iuſques à la mer Scytique ou Germanique. D'autres adiouſtent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coſte de Bacaleos, qui ſ'eſtend quaſi iuſques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne ſçait non plus iuſques où ſ'eſtend la terre qui court au deſſus du Cap de Mendoce en la mer du Sud, ſinon que l'on dit que c'eſt vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie ; & retournāt à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui ſçache où ſ'arreſte la terre qui eſt de l'autre coſté du deſtroit de Magellan. Vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance qui paſſa le deſtroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre ; le meſme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente paſſa deux ou trois degrez au deſſus dudit deſtroit. Ainſi n'y a-il raiſon ny experience qui contrediſe mon imagination ou opinion : Sçauoir eſt que toute la terre ſe joint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle ſ'approche fort l'vne de l'autre. Si cela eſt vray, comme en effect il y a de l'apparence, la reſponſe eſt aiſee au doute ſi difficile que nous auions propoſé, comment peurent paſſer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles : pour ce que l'on doit

croire

croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre,& auroient peu faire ce chemin sans y penser,en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAP. XXI.

Es signes & arguments qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soustenir l'opinion susdite: pour-autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és isles, qui sont beaucoup esloignees de la terre ferme, ou des autres isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient qu'aux costes prochaines, & tousiours à veuë de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-l'on passé des Balsas, Barquettes, ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes,desquelles sortes de vaisseaux seulemēt vsent les Indiens, auec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu

des nauires suffisans, ils ne sçauoient l'art de l'esguille, Astrolabe, ou cadran. Que s'ils eussent esté huict ou dix iours sans voir la terre, il estoit impossible qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir recognoistre où ils eussent esté. Nous recognoissons plusieurs Isles fort peuplées d'Indiens, & leur nauigation fort vsitée, mais c'estoit celle qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes sans l'Esguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Espagnols qui nauigeoiēt au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demeurerent fort estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fussent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent des rochers. Mais voyans qu'ils aduançoient sans s'enfoncer, demeuroient tous rauis & transportez d'espouuentement; iusques à ce que regardās de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus qui cheminoient en iceux, qu'ils estimerent alors deuoir estre quelques Dieux, ou gēs du ciel. D'où il appert combien c'estoit chose incogneuë aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a encor vne autre raison qui nous fait croire, & tenir plustost l'opinion susdite, sçauoir que ces animaux desquels nous disons qu'il n'est pas croyable qu'ils ayent esté embarquez par aucuns hommes, pour porter és Indes, ne se tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Isles qui sont à quatre iournées de terre ferme. I'ay fait ceste recerche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a semblé que c'estoit vn poinct de grande impor-

tance, pour me resoudre en l'opinion que i'ay
dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie &
d'Afrique ont quelque communication ensem-
ble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort
par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru
beaucoup de bestes sauuages, comme des Lyons
(encor qu'ils ne soient semblables en grandeur,
fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux re-
nommez Lyons de l'Afrique.) Il y a aussi grand
nombre de Tygres qui sont fort cruels, & plus
communément aux Indiens, que non pas aux
Espagnols. Il y a aussi des Ours, non pas toutes-
fois en fort grande abondance. Des Sangliers &
des Renards vn nombre infiny. Neantmoins si
nous voulons chercher de toutes ces especes d'a-
nimaux en l'isle de Cuba, Espagnolle, Iamaique,
la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trou-
uera aucuns. Tellement que esdites Isles, quoy
qu'elles fussent fertiles & de grande estenduë, il
n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice,
quand les Espagnols y arriuerent: mais à present
y a si grand nombre ce troupeaux de Cheuaux,
Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont
multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de
Vaches n'ont plus de maistre asseuré, mais ap-
partiennent au premier qui les tuë, & iartiere,
soit en la montagne ou aux champs: ce que les
Insulaires font seulement pour auoir le cuir,
dont ils font grand trafic, laissans perdre la chair,
sans la manger. Les chiens y ont tellement mul-
tiplié, qu'ils marchent en troupes, & endom-
magent fort le bestail, & font autant de des-
gast que des Loups, qui est vne grande incom-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la plus grand part, d'oiseaux & oisillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu, comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oiseaux. De perdrix il ne me souuient point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grand prix, & s'en trouue quelquesfois d'aussi grosses qu'vn œuf de poulle, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voitures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & sont de peu de frais à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure ny en fin d'autre harnois ; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondante & remplie. Mais il ne se trouue aux Isles que ceux que les Espagnols ont apportez. Il est bien vray qu'vn de nos freres veid vn iour vn Tygre en vne isle, comme il nous a raconté sur le propos d'vne sienne peregrination & naufrage. Mais interrogé combien cest

Isle estoit esloignee de terre ferme, respondit comme de six à huict lieuës pour le plus: laquelle trauerse de mer les Tygres peuuent aisément passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pource que c'est chose indubitable qu'vn monde doit estre ioint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAP. XXII.

IL y en a quelques-vns qui suiuans l'opinion de Platon, mentionnee cy-dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe, ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommee Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pour ce que le Crisias de Platon en son Timee, en discourt de ceste façon. Car si l'isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iusques aux Isles du nouueau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son isle Atlantique se noya, & par ce *Sap.c.12.*

moyen rendit ceste mer innauigable, pour la grā-
de abondance des bancs, rochers, & impetuosité
des vagues qui y estoient encore de son temps.
Mais qu'en fin les ruines de ceste isle noyee, se
rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy
a esté fort curieusement traicté & discouru par
aucuns hommes doctes & de bon entendement,
& neantmoins estant de prés consideré, à vray di-
re se trouuent choses ridicules, qui ressemblent
plus les fables ou contes d'Ouide, qu'vne histoire
ou philosophie digne d'estre mise en auant. La
plus-part des interpretes & expositeurs de Pla-
ton afferment que c'est vne vraye histoire tout ce
que Crisias raconte de l'estrange origine de l'isle
Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des
guerres qu'ils ont eues contre ceux de l'Europe,
& plusieurs autres choses. Ce qui fait croire da-
uantage que c'est histoire vraye, sont les paroles
de Crisias, que Platon introduit en son Timee,
disant que le sujet qu'il veut traicter est de cho-
ses estranges, mais qui sont neantmoins verita-
bles. Les autres disciples de Platon considerans
que ce discours a plus d'apparence de fable, que
non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre
cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de
leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Pro-
cle, & Porphyre, voire Origene, lesquels esti-
ment tant les escrits de Platon, que quand ils en
parlent, il semble que ce soient les liures de
Moyse, ou d'Esdras, & là où il leur semble que
les escrits de Platon ne sont pas vrais semblables
disent qu'on les doit entendre en sens allegoric
& mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte

point tant de reſpect à l'authorité de Platõ, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me ſemble trop difficile de croire qu'il ait peu eſcrire ces choſes de l'iſle Atlantique pour vne vraye hiſtoire, leſquelles pour cela ne laiſſent point d'eſtre de pures fables: veu qu'il confeſſe ne l'auoir appris que de Critias qui eſtoit petit enfant, & entre autres chanſons chantoit celle de l'iſle Atlantique. Quoy que c'en ſoit, que Platon l'ait eſcrit pour hiſtoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a eſcrit de ceſte iſle, commençant au Dialogue du Timee, & pourſuiuant à celuy de Critias, ne peut eſtre tenu pour choſe vraye, ſinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune ſ'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventrée, & que d'vne montagne il tira trois pellotes rondes de mer, & deux de terre, qui ſe reſſembloient ſi bien, que l'on euſt dit qu'elles euſſent eſté faites toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce Temple de mil pas de lõg, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors eſtoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciſelé & entrelaſſé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de ſa ruine finale, il conclud ainſi au Timee: *En vn iour & vne nuict ſuruint vn grand deluge, par lequel tous nos ſoldats furent engloutis à monceaux dans la terre, & de ceſte façon l'iſle Atlantique eſtant ſubmergée diſparut en la mer.* Pour certain ce fut bien à propos que ceſte iſle diſparut ſi ſubitement, veu qu'elle eſtoit plus grande que l'Aſie & l'Afrique enſemble, & qu'elle eſtoit faicte par

enchantement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste: *Pour ceste cause iusques auiourd'huy ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc qui peu à peu s'est formé en ceste isle submergee.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelconque: veu qu'il est tout cogneu & esprouué que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignee de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontees par passe-temps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre pour signifier simplement comme en peinture la prosperité d'vne ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceste Isle Atlantique ait esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auiourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance, veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que joignant le mont

Plin. l. 5. c. 1. & l. 6. c. 31.

susdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

CHAP. XXIII.

MAINTENANT que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi : *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu sçauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozee que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignee, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoiēt peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par les chemins estroits du fleuue Euphrate: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste*

4. Esdr. 13

multitude auec paix. Quelques-vns veulent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent dauantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoient les Iuifs, pource qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout autour, vont les pieds nuds, ou seulement auec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellent Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures qui les representent en ceste façon, que cet habit estoit l'ancien vestement des Hebrieux, & que ces deux sortes d'habits dont les Indiens vsent tant seulement, estoient ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*, qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost contr'eux, que pour eux: car nous sçauõs bien que les Hebrieux vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres estoient fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs s'ils n'estoient circoncis ne s'estimeroient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le

ſont ny peu ny point, & iamais n'ont vſé de ceremonie qui en approche, comme pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde où ils ſont, ils different & les cognoiſt-on touſiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Meſſe, & finalement tout leur Iudaiſme? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſtitieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy-deuant, ils en vſent ainſi, pource que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun non ſeulement aux Hebrieux, mais à toutes les autres nations. Veu meſme que l'hiſtoire d'Eſdras (ſi nous deuons adiouſter foy aux Eſcritures apocryphes) eſt plus contraire, qu'elle ne ſe rapporte à leur intention. Car il dit en ce paſſage, que les dix tributs ſ'eſloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens ſont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceſte opinion meſme voyent bien ſi les entrées du fleuue Euphrate vont iuſques aux Indes,

& s'il est necessaire aux Indiens de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

CHAP. XXIIII.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour-autãt qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs;& que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny ciel. A raison dequoy celuy-là sembleroit fort temeraire & presomptueux qui penseroit descouurir & monstrer la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouueau monde, & ce par l'aide & le moyen de la conti-

nuité ou voiſinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me ſemble auoir eſté le moyen par lequel ils y ſont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur ſoit arriué aucun naufrage, ou tempeſte qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choſes puiſſent eſtre arriuees, d'autant que ces regions eſtans ſi grandes qu'elles comprennent en elles des nations ſans nombre, nous pouuons croire que les vns y ſont venus pour peupler d'vne ſorte, & les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me reſous à ce poinct, que la vraye & principale cauſe & moyen de peupler les Indes, a eſté pource que les terres & limites d'icelles ſe ioignoient & continuoient en quelques extremitez du mōde, ou qu'à tout le moins elles eſtoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas pluſieurs milliers d'années que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales, meſme que les premiers hommes qui y entrerent, & eſtoient pluſtoſt hommes ſauuages, & chaſſeurs, que non pas eſleuez & nourris en Republique ciuile & policée, & qu'ils arriuerent au nouueau monde pluſtoſt ſ'eſtans perdus de leur terre, ou ſ'y eſtans trouuez en trop grand nombre, & en neceſſité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'vn peu d'inſtinct naturel, & encor fort obſcur, & pour le plus quelques couſtumes qui leur ſont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fuſſent ſortis de terres policées & bien gouuernées, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas

incroyable de penſer qu'ils euſſent oublié le tout pour la lõgueur du tẽps,& le peu d'vſage; veu que l'on ſçait qu'en Eſpagne & en Italie meſme, l'on trouue des cõpagnies d'hõmes qui n'en ont rien que la figure & geſte ſeulemẽt, d'où l'on peut cõiecturer que de la façon, les mœurs barbareſques & inciuils ſont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAP. XXV.

CE n'eſt pas choſe de grãde importãce de ſçauoir ce que les meſmes Indiẽs ont accouſtumé de raconter de leur commencemẽt & origine, veu qu'ils reſſemblẽt plus leurs ſonges que vrayes hiſtoires. Ils font entr'eux grãde mentiõ d'vn deluge adueeu en leurs pays, mais l'on ne peut pas biẽ iuger ſi ce deluge eſt l'vniuerſel, dõt parle l'Eſcriture, ou ſi ç'a eſté quelque autre deluge, ou inondatiõ particuliere des regions où ils ſont. Aucuns hommes experts diſent que l'on voit en ces pays là pluſieurs notables apparẽces de quelque grande inondatiõ, & ſuis de l'opinion de ceux qui penſent que les veſtiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne ſont de celuy de Noé, mais de quelque autre particulier, comme de celuy que raconte Platõ, ou celuy que les Poëtes chantent de Deucaliõ. Quoy qu'il en ſoit, les Indiens diſent que tous les hommes furẽt noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca ſortit vn Viracocha qui s'arreſta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & veſtiges d'anciens edifices fort eſtranges, & de là vint à Cuſco: ainſi recommença le genre humain à ſe multiplier. Ils

monſtrent en ce meſme lac vn petit iſlet, où ils feignent que le Soleil ſe cacha & ſ'y conſerua: & pour ceſte raiſon ils luy faiſoient de grands ſacrifices en ce lieu, non ſeulement de brebis, mais d'hommes meſmes. D'autres racontent que ſix ou ne ſçay quel nombre d'hommes ſortirent d'vne certaine cauerne par vne feneſtre, qui donnerent commencement à la multiplication des hõmes, & à ceſte occaſion les appellent Pacaritampo. C'eſt pourquoy ils ſont d'opinion que les Tambos eſt la race la plus anciẽne des hommes. Ils diſent que Mango Capa, lequel ils recognoiſſent pour fondateur & chef des Ingas, eſtoit iſſu de ceſte race là,&que de luy ſortirent deux familles & lignages, l'vn de Hauan Cuſco, & l'autre de Vrni Cuſco. Ils diſent dauantage que quand les rois Ingas entreprenoient guerre &conqueſtoiẽt diuerſes prouinces,ils donnoient couleur & prenoiẽt pretexte de leur entrepriſe, diſans que tout le monde les deuoit recognoiſtre, pour-autant que tout le monde ſ'eſtoit renouuellé de leur race & de leur patrie; & meſme que la vraye Religion leur auoit eſté reuelée du ciel. Mais que ſert d'en dire dauantage, veu que tout y eſt plein de menſonge & de vanité, & du tout eſloigné de raiſon? Quelques hommes doctes eſcriuent, que tout ce dont les Indiẽs font mention,& n'eſt plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils diſent du parauant n'eſt qu'vne confuſion embrouillée de ſi obſcures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit ſembler eſtrange, d'autant que les liures & eſcritures leur defaillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur

conte de leurs Quipocamayos, qui leur est particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuēt rapporter ne peut estre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligēment d'eux, pour sçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils passerēt autresfois, là où ils sont & viuent à present, ie les ay trouué si esloignez de pouuoir donner raison de cela, qu'ils tiennēt pour certain qu'ils sont creez de leur premiere origine en ce nouueau mōde où ils habitent. Mais nous leur auons osté cet erreur par nostre foy, qui nous enseigne que tous les hōmes procedent d'vn premier hōme. Il y a grande coniecture & fort apparente, que ces hōmes par longue espace de temps, n'ont point eu de rois ny de republiques, mais qu'ils viuoient par troupes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres natiōs qui n'ont aucuns rois asseurez, sinon selō l'occasion qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs capitaines comme il leur plaist. Mais quelques hōmes surpassans les autres en force & industrie, auec le temps commencerēt à seigneurier & commander, cōme fit anciennemēt Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combiē qu'ils fussent barbares, surpassoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdite nous demonstre, que la race des Indiens a commēcé à multiplier pour la plus grād part d'hōmes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dōt nous parlōs, laissant le surplus quād l'on traitera leur histoire plus à loisir.

Act. 17.

Gen. 10.



LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.

CHAPITRE PREMIER.



OVR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable, veu que la plus grand' part de ce nouueau monde que l'on a dernierement descouuert, gist & est situé souz ceste region du milieu du ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques-vns disent que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'vn & l'autre monde, procede des proprietez de cet equinoxe. Et faut noter que tout cet espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellée, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par

tout le monde les iours & les nuicts esgaux; mesmes que ceux qui habitent au dessouz d'icelle, iouyssent tout le long de l'année de ceste mesme esgalité des iours & des nuicts. Or en ceste ligne equinoxiale, nous trouuõs tant d'admirable proprietez, que c'est auec bonne raison que l'entendement humain se resueille & trauaille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à ce par la doctrine des anciens Philosophes, que par la mesme raison & certaine experience.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

CHAP. II.

RECHERCHANT à presẽt ce subject dés son commencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en s'approchant eschauffe, & refroidit en s'esloignant. Tesmoins en sont les iours & les nuicts, tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la varieté desquels & le froid & le chaud est causé par l'approchement & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi certain que plus le Soleil s'approche & iette ses rayons directement, plus la terre est arse & embrasée: ce qu'on void clairement en la chaleur du Midy, & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentons que les terres & regions qui s'approchent d'auantage du Septẽtrion ou Nort, sont les plus froides, & au cõtraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barba-

rie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon; & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionales, d'autant moins sont-elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du Soleil, & sont plus à plomb frapées de ses rayons, se ressentent dauantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrazée de chaleur pour trois causes & raisons, l'vne pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directemẽt ses rayõs, la troisiesme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignẽt, touchant la cause du froid & chaleur des regiõs de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse? tout le mesme. Car la secheresse semble estre causée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuict estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'Hyuer pendant que le Soleil est plus esloigné, se void plus froid & plus pluuieux, & l'Esté au cõtraire, auquel le Soleil est plus proche, certainemẽt est plus chaud & plus sec. Pource que tout ainsi que le feu a la proprieté de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de dessecher

l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasée & desechee: & que par consequẽt elle n'auoit point d'eaux ny de pasturages, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

TOVT ce que nous auons proposé cy-dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se trouue apertement faulse, d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplée & habitée d'hommes realement, & de faict; & nous mesmes y auons demeuré long temps: aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'vne proposition veritable, l'on ne peut tirer vne conclusion faulse, & que neantmoins ceste conclusion soit faulse, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere par les mesmes pas, pour considerer & regarder vn peu de plus prés ceste proposition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc premierement quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le mõstre, puis apres nous le prou

uerons (combien que ſoit choſe fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raiſon, ſuiuant les termes de Philoſophie. Le dernier poinct que nous auons propoſé cy-deſſus, que la ſechereſſe eſt plus grãde lors que le Soleil eſt plus prochain de la terre, ſemble choſe certaine & veritable, & ne l'eſt pas toutesfois, au contraire eſt totalement faulſe. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil paſſe par deſſus, & en eſt fort proche. C'eſt certainement choſe admirable, & digne d'eſtre remarquée, que l'air eſt plus ſerain, & ſans pluyes, ſouz ceſte Zone Torride, lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, & au contraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillas au temps que le Soleil en eſt plus proche. Ceux qui n'ont point eſté en ce nouueau monde, parauanture tiendrõt cecy pour choſe incroyable, & ſemblera eſtrange meſme à ceux qui y ont eſté, ſ'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres ſ'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a eſté dit en ce coſté du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en eſt plus eſloigné, lors & au meſme temps qu'il eſt plus prochain de l'Europe, à ſçauoir en May, Iuin, Iuillet, & Aouſt, qu'il fait ſon cours au Tropique de Cancer, durant leſquels mois, au Peru y a vne grande ſerenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleuues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tariſſent du tout: Mais comme l'année ſ'aduance, & que le Soleil ſ'approche du Tropique de Capricorne, alors commencent les

eaux,pluyes,neiges, & se font les grandes creuës des riuieres, qui est depuis Octobre, iusques en Decembre, puis apres le Soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rais donnent droitemẽt sur les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force & fureur des eauës est grande, c'est le temps des pluyes,neiges,& grands desbordemens des riuieres,qui est en la mesme saison de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianuier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye & si certaine,que personne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors se rencontre és regions du Pole Arctique,outre l'Equinoxe,ce qui procede d'vne mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste, tant de la neufue Espagne,des Isles de Barlouent, de Cuba,Espagnolle & Iamaique, de Sainct Iean de Port-riche, nous trouuerons sans faute que depuis le commencement de Nouembre iusques en Auril, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort serein, dont la raison est, pour-autant que le Soleil passant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il se va esloignant de ces regions, plus qu'en autre saison de l'année: Et au contraire ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale(bien qu'en aucuns lieux il y ait exception)

qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui eſt vne meſme choſe, l'air y eſt plus ſerain, & y a plus de ſechereſſe alors que le Soleil en eſt plus eſloigné: & au contraire, que quand il ſ'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainſi comme le Soleil ſ'aduance ou ſe retire peu ou plus, ainſi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui ſont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, tout au contraire de ce qui eſt ſouz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

ES regions qui ſont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui eſt dit cy-deſſus; pource que la pluye ſe meſle auec le froid, & la ſechereſſe auec la chaleur, ce qui eſt fort biẽ cogneu en toute l'Europe & en tout le vieil monde, comme on le void de meſme façon en tout ce nouueau. Dont eſt teſmoin tout le royaume de Chillé, qui pour eſtre dehors le Tropique de Capricorne, & en meſme hauteur que l'Eſpagne, eſt ſubiect aux meſmes loix de l'Hyuer & de l'Eſté, excepté que l'Hyuer eſt là quand l'Eſté eſt en Eſpagne, d'autant qu'ils ſont en diuers Poles. Par ainſi quand le froid eſt en ces prouinces, les eaux y ſont en fort grande abondance, qui eſt quand le Soleil ſ'en eſloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iuſques à la fin de Septembre. Finalement la diſpoſition des ſaiſons y eſt telle qu'en Europe, ſçauoir que la chaleur & ſechereſſe y viennent quand le Soleil

y retourne. De là vient que ce royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va eslargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne Esperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil, qui sont en Esté, desquelles les anciens ont tant disputé: d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblét & font de grands lacs & estangs, desquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eslargissant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finalement au temps de l'Esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui s'y rapporte. Car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte, située au Tropique de Cancer, l'Hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se desborder si terriblement de son cours, & va gaignant tellement ceste region, que les habitans sont contraints du-

rant ces mois là de se retirer & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, auec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

CHAP. V.

POVR resolution, l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer aussi de froidure & d'humidité: Mais en la Zone Torride les susdites qualitez ne se trouuẽt point ensemble de la mesme façõ, d'autãt que les pluyes y suiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse & d'vn air serain. I'entends par le froid le defaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'Hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neufue Espagne, voyans que ces deux qualitez ne se trouuoient point ensemble comme elles font en Espagne, appellẽt l'Hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Esté, celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidemmẽt, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune que l'Esté est aux montagnes du Peru, depuis le mois d'Auril, iusques en Septembre, pour-autant que les pluyes cessent en ce temps là, & que l'Hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois

d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est Hyuer & l'Esté au Peru, lors & au mesmetemps qu'il l'est en Espagne. De sorte que quand le Soleil chemine au dessus de leur teste, alors ils croyent que c'est le fond de l'Hyuer, pource qu'il y a plus grande abondãce de pluyes. Mais c'est chose digne de risee, comme venant de gens ignorans & sans lettres : car tout ainsi comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la presence ou absence du soleil, en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict, ainsi la difference que nous voyons entre l'Hyuer & l'Esté, procede de l'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Doncques à vray dire, il est l'Esté lors que le Soleil est plus proche, & Hyuer quand il est le plus eslongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil : mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outre ceste opinion vulgaire) qu'au Peru l'Hyuer est serain, & sãs pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'Hyuer soit chaud, & l'Esté soit froid. Ils tombent en la mesme erreur sur la differẽce qu'ils font entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pource qu'alors l'air est fort clair & serain en la mon-

tagne, ſans aucunes pluyes ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine des brouillars qu'ils appellent guarüa, qui eſt comme vne roſee fort douce, de laquelle eſt couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Eſté, comme il eſt dit, ſont cauſez de l'approchement & eſloignement du Soleil. Puis donc qu'il eſt ainſi qu'en tout le Peru, tant en la montagne comme en la plaine, le Soleil ſ'en approche & eſloigne en vn meſme temps: il n'y a donc point de raiſon de dire, que quand il eſt Eſté en vne partie, l'Hyuer ſoit en vne autre. Toutesfois c'eſt choſe de peu d'importance de debatre ſur la ſignification des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & diſent qu'il ſoit Eſté quand il ne pleut point, encore qu'il face dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'eſgard, eſt à la verité du ſubiect qui eſt declaré, à ſçauoir que la ſechereſſe ou defaut de pluyes ne ſont pas touſiours en plus grande abondance quand le Soleil ſ'approche le plus, ainſi que l'on void en la Zone Torride.

Que la Zone Torride abonde en eauë & paſturages, contre l'opinion d'Ariſtote, qui a mis en auant le contraire.

CHAP. VI.

PAR le diſcours precedent l'on peut facilement entendre que la Zone Torride n'eſt ſeche, mais abondante en grande quãtité d'eaux, ce qui eſt tellement vray, qu'elle ſurpaſſe les autres regions du monde en abondance d'eaux,

d'eaux,ſi ce n'eſt en quelques endroits où il y a des ſablons ou terres deſertes, cōme l'on trouue meſme és autres parties du monde. Quant eſt pour les eaux du Ciel, l'on a deſia mōſtré qu'il y a grande abondance de pluyes,neiges & greſles,qui ſpecialement abondent en la prouince du Peru:mais pour les eaux de la terre,comme ſont riuieres,fōtaines, ruiſſeaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iuſques icy, toutesfois eſtant choſe ordinaire que les eaux d'embas ſe rapportent à celles d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & ſi grande abondance de ſources & de fontaines, qu'il ne ſe peut trouuer lieu, regiō ou cōtree dans tout le reſte du mōde,où il y ait tāt de lacs,mareſcages,& ſi grandes riuieres.Car la plus grande partie de l'Amerique eſt preſque inhabitable pour ceſte trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres enflées de grandes pluyes de l'Eſté, ſortent à tous coups de leur lict; auec telle furie qu'elles rōpent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on cheminer en pluſieurs endroits,à cauſe de la boüe & fange des mareſcages & vallons. A ceſte occaſiō ceux qui demeurent ioignant le Paraguey,duquel nous auons cy deſſus fait mention, preuoyans la cruë du fleuue auant qu'elle aduienne, ſe mettent en leurs Canoës auec leurs meubles & hardes, & preſque par l'eſpace de trois mois, ils garantiſſent leurs vies & moyens en nageāt. Puis apres le fleuue retournant en ſon lict, ils reuiennent en leurs maiſons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et eſt ce fleuue de telle grandeur,que le Nil,le Gange,& l'Euphrate

s'ils estoient amassez ensemble, ne le pourroient pas esgaller à beaucoup pres. Mais que dirõs nous de la grande riuiere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre saincte Marthe & Carthagene, & est appellée auec bonne raison, grande riuiere? Nauigeãt en ces parties là, i'estois esmerueillé, comme son eaue, qui est tres-claire, demeuroit & s'escouloit dans la mer plus de dix lieuës auant, ayant en sa largeur deux lieuës & d'auantage, sans qu'elle se meslast, ny peust estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuiere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuiere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouuertes, doit esteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller ou riuiere, ou mer. Il fluë depuis les montaignes du Peru, desquelles il reçoit vne abondãce infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, presque à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large & si spacieuse, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contiẽt au milieu de soy plusieurs & grandes Isles: Et ce qui semble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eauë. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descouurir à l'œil plusieurs grandes & hautes mõtagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur.

Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleuue (qui doit bien ce me semble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de nostre compagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, auec lequel il se trouua à toutes les aduantures de ceste estrange entrée & descouuerte, & aux seditions & pernicieux actes de ce meschant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la region seche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Maronnon, afin de monstrer l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neãtmoins n'a pour sa vuide qu'vn seul courant d'eauë qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pont, pour la profondeur de son eauë, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant. L'on le passe par vn gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est auec vn pont de paille, posé sur la mesme eauë, lequel d'autant qu'il est fait d'vne matiere si legere ne s'enfonce point, & neãtmoins

est ce passage fort seur & fort aisé. Ce lac contient presque quatre vingts lieuës, trente cinq en sa longueur, & quinze lieuës au plus large. Il y a plusieurs Isles qui anciennement estoient habitées & cultiuées, mais auiourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totora, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leur Totora, tout ce dont ils ont de besoing; & sont ces Vros vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux qu'estans interrogez de quelle nation ils estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il s'est trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulement dans leurs bateaux de Totora, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque roche, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit auiourd'huy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparẽce d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru enuiron cinquante lieuës, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier, qu'ils appellent de Paria, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais l'on n'y voit aucune issuë. Quelques-vns pensent qu'il court dessouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naistre

& entrer en la mer fort proche du riuage, ſans en cognoiſtre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux de ce lac ſe reſoluēt & diſſipent dans le meſme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce diſcours me ſemble ſuffiſant, pour monſtrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par fauté d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel & de la terre.

Traictant la raiſon pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës quand il eſt plus eſloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il engendre moins quand il en eſt plus proche.

CHAP. VII.

PENSANT pluſieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe eſt ſi humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cauſe, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il eſleue & attire à ſoy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cet endroit eſt fort grand & fort eſtendu, & ayant tiré à ſoy ceſte grande abondance de vapeurs, auſſi toſt les reſoult & conuertit en pluyes, & eſt approuué par pluſieurs experiēces certaines que ces pluyes & torrents celeſtes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premierement, comme nous auons ja dit cy-deuant, il pleut en ces pays là au temps que le Soleil iette ſes rayons directement ſur la terre, & qu'en ce faiſant il a plus de force: mais quand le Soleil ſ'en eſloigne, la chaleur ſe tempere, & alors il n'y tombe point de pluye.
D'o

D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil sont au poinct de leur plus grād' force, & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyēt, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres Midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes est quand la Lune est en son plein: encor que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. Dauantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eauës des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enserre & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans pressées, & ne trouuans issuë, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais s'il est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en

haut contre le chapiteau (qu'ils appellẽt) le tournent incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainſi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effects, quand elle trouue matiere diſpoſée, qui eſt de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les reſoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obſtacle, pour les conſumer & reſoudre. Et bien qu'il ſemble que ce ſoient choſes contraires qu'vn meſme Soleil dans la Zone Torride eſtant proche cauſe les pluyes, & que hors la Torride eſtant eſloigné, il cauſe vn meſme effect : ſi eſt-ce que tout bien conſideré, il ne l'eſt pas reellement & de faict. Mil effects és choſes naturelles procedent de choſes contraires par vn moyen diuers. Nous mettons ſecher le linge au feu & à l'air, deſquels neantmoins l'vn eſchauffe, & l'autre refroidit. Les paſtes ſont ſechees & endurcies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, ſ'il eſt trop violent, il l'empeſche : ſi l'on met du bois au feu, finalement il ſ'eſteint, ſi l'on y en met beaucoup, & trop, il ſ'eſteint auſſi : car la ſeule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne choſe, elle ne doit eſtre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en diſtance raiſonnable & proportionnée : eſtant trop eſloigné d'vne choſe l'on en perd la veuë, & trop proche auſſi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil ſont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; ſ'ils ſont violents, auſſi toſt qu'il a attiré les vapeurs, il les reſout & conſomme, mais la chaleur moderée les attire & conſerue. Pour ceſte raiſon les vapeurs ne ſ'eſleuent point commune-

ment de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller si le Soleil pour estre fort proche engendre les pluyes ; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn poinct que l'on peut demãder, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causées par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelées & espaissies par la grande froideur, puis apres estans pressées, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le Soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus longues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desia telle, qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consomme, les dissipe & resoult : car la chaleur & la longueur des iours sont causées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'esloignement du Soleil a tout autant

d'effect que le plus grand approchement qui ſoit aux regions deſdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil eſt eſloigné, non plus que hors les Tropiques quand le Soleil eſt plus proche, d'autant qu'en cet approchement & eſloignement, le Soleil demeure touſiours en vne meſme diſtance, d'où procede vn meſme effect de ſerenité. Mais quand le ſoleil eſt au periode de ſa force en la Zone Torride, & qu'il jette ſes rayons directement ſur la teſte des habitans, il n'y a ny ſerenité ny ſechereſſe, comme il ſemble qu'il deuroit y auoir. Mais pluſtoſt de grandes & eſtranges pluyes, dautant que par la force exceſſiue de ſa chaleur, il attire & eſleue preſque en vn inſtant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, leſquelles ſont ſi eſpaiſſes & en ſi grande abondance, que le vent ne les pouuant diſſiper ny reſoudre facilement, elles viennent à ſe fondre en eau, qui cauſe les pluyes ſi froides & en ſi grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, leſquelles elle ne peut ſi toſt conſumer & reſoudre, & eſtans attirées & aſſemblées, par leur grande abondance ſe fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoiſtra fort bien par cet exéple domeſtique & familier. Quand l'on met roſtir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, ſi le feu eſt violent, & la viande en ſoit fort proche, nous voyons que la graiſſe ſe fond toſt & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & eſleue cet humeur & graiſſe de la chair, & pour eſtre en grande abõdance ne la peut

resoudre, & ainsi distille & tombe d'auantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnée, nous voyons que la chair se rostit propremẽt, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop prés ny trop loing, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire, car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire: pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decoule, pource que la flame va consommãt peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit cy-dessus de la Zone Torride.

CHAP. VIII.

S'Il est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infaillible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaite regle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut

point lors que le Soleil en eſt plus proche,ſe doit prendre & entendre de meſme: & de vray c'eſt bien ce qui eſt le plus commun & le plus ordinaire. Mais ce n'eſt pas pour empeſcher les exceptions que nature à voulu mettre à ceſte regle, rendant quelques regions de la Torride extremement ſeches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru,où toute la terre ou coſte, qu'ils appellẽt Plaines,manquent de pluyes,voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaux de riuieres qui deſcendent des montagnes, le ſurplus ſont ſablons & terres ſteriles , où à grand peine l'on trouue des fontaines , mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en ſon lieu, quelle eſt la cauſe pourquoy il ne pleut point en ces plaines (choſe que pluſieurs demandent) car à preſent ie pretends de monſtrer ſeulement qu'il y a pluſieurs exceptiõs aux regles naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride,qu'il ne pleut pas lors que le Soleil eſt plus proche, mais quand il eſt plus eſloigné.Bien que iuſques auiourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois ſ'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre: mais auſſi quelquesfois ſ'il aduient le contraire,l'on doit auoir eſgard qu'en ces choſes naturelles il aduient pluſieurs contrarietez & empeſchemens, par leſquels elles ſe changent & defont les vnes les autres. Pour exemple, il peut eſtre que le Soleil cauſera les pluyes, & que le vent les empeſchera;ou bien les rendra plus abõdantes qu'elles n'ont accouſtumé d'eſtre. Les

vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differents effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'année, qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu est vne verité bien certaine & experimentée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu, que nous appellōs Torride, n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche

---

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderée.

CHAP. IX.

IVSQVES icy nous auons traitté de l'humidité de la Zone Torride, maintenant il sera bō de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le cōmencement de ce discours, comme les anciens ont tenu que la Zone Torride estoit chaude & seche excessiuemēt, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost tēperée. Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si

nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois qu'arriuãt à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid, que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois-ie moins faire alors, que de me rire & me moquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y deuoit estre embrazé de chaleur suiuãt ses regles, moy & tous mes compagnons auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, cõme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneuë, nous deuons par force recercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'année, & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grande diuersité, que les vns sont embrazez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se

trouuent temperez d'vne chaleur moderée. Platon met sa tant renommée Isle Atlantique souz la Zone Torride, puis dit qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auiourd'huy Samatre) est souz l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulement riche & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'insigne Philosophe & medecin Auicenne en eurent meilleure resolution, estans tous deux d'opinion que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

Plat. in Tim. & in Critia.

Plin. lib. 6. cap. 22.

Que la chaleur de la Torride est temperée, pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.

CHAP. X.

DEPVIS que le nouueau monde a esté descouuert, l'on a cogneu & sans doute, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que qaand quelque chose qui est hors de nostre opinion nous vient à estre cogneuë par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region de

laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerant ceste matiere generalement, ie trouue deux causes generales, pour rendre ceste region temperée, l'vne est celle-cy deuant declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiecte aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraischisse, pource que l'esleuement de l'eauë est de son naturel froid: & encor que l'eauë par la force du feu s'eschauffe, ce neantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrazée du Soleil, pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruines empeschent que les rayons du Soleil n'offensent tant, & les pluyes qui procedēt d'icelles mesmes, rafraischissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on boit l'eauë de la pluye, & elle estanche la soif, cōme les nostres l'ont bien esprouué, ayans faute d'eauë pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant ja monstré comme la Zone Torride est fort pluuieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite bien qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres. Car pour le dire en peu de paroles, le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant

plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrazement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulierement. Ceux qui ſont verſez à la cognoiſſance de la Sphere, enſeignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque eſt oblique & trauerſant ſur noſtre hemiſphere, d'autant plus les iours & les nuicts ſont inegaux; & au contraire où la Sphere eſt droite, & les ſignes montent droictement, les iours & les nuicts y ſont eſgaux. C'eſt pourquoy en toute la region qui eſt entre les deux Tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux, & plus l'on approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité; ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils ſont au deſſous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours ny les nuicts plus courts en vne ſaiſon qu'en l'autre, mais y ſont continuellement eſgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils ſont diſtans de la ligne preſque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'eſt fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croiſſent d'vne heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoiſſent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Eſté, pource qu'ils ſont preſque ſouz le Tropique. Mais ceux qui ſont du tout hors des Tropiques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Eſté, qu'ils ſont eſloignez de la ligne, & ſont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours ſont plus longs en Eſté qu'en Italie & Eſpagne. C'eſt choſe qui

ſe void, que la Sphere enſeigne, & l'experience le monſtre clairement. Il faut adiouſter vne autre propoſition, qui eſt auſſi vraye, & bien conſiderable, pour tous les effects de la nature, ſçauoir la perſeuerance & continuation de ſa cauſe efficiente à operer & agir. Cela ſuppoſé, ſi l'on me demãde, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de ſi violentes chaleurs en Eſté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aouſt) ie reſpõdray pource que les iours d'Eſté ſont plus longs en Andeluzie, & les nuicts y ſont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il eſt enflame & cauſe la chaleur, la nuict auſſi comme froide & humide donne du rafraichiſſement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Eſté n'y ſont pas ſi longs, ny les nuicts ſi courtes, qui cauſe que la chaleur du iour eſt beaucoup temperée par la fraiſcheur de la nuict. Mais là où les iours ſont de quinze ou ſeize heures, par raiſon il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne ſont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraichiſſement. Et bien que la Zone Torride ſoit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, ſi eſt-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas ſi lõg temps: car c'eſt choſe naturelle qu'vn feu encor qu'il ſoit petit, ſ'il perſeuere, eſchauffe d'auantage qu'vn plus grand qui durera peu, principalemeut ſ'il y ſuruient du rafraiſchiſſement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietez de la Torride en vne balãce, ſçauoir quelle eſt plus pluuieuſe au temps de ſa plus grande chaleur, & que les iours y ſont plus courts,

on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgalles à ces deux autres contraires: qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoistra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.

CHAP. XI.

ESTANT chose resoluë que les deux proprietez susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre foide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes cõtraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourrant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachee. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiete & situation de la terre, & la troisiesme le naturel & proprieté de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiẽs pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la proprieté de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de pres les causes & raisons generales cy

deſſus deſduites,on trouuera qu'elles ne ſont ſuffiſantes pour la reſolution totale de ceſte matiere, veu ce qui arriue iournellemēt en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du royaume de Prete Ian, ſont ſituez deſſous la ligne,ou fort proches,eſquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naiſſent les hommes tous noirs. Ce qui n'eſt pas ſeulement en ces parties de terre ferme, eſloignées de la mer, mais auſſi en eſt-il de meſme és iſles enuironnees de la mer. L'iſle de ſainct Thomas eſt ſouz la ligne, les iſles de Cap de vert en ſont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuſes chaleurs,& y ſont meſmes tous les hommes noirs. Soubs la meſme ligne , ou bien proche d'icelle , giſt vne partie du Peru, & du nouueau royaume de Grenade,qui neantmoins ſont terres fort temperées, declinantes pluſtoſt à froidure, que nō pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle ſont blancs. La terre du Breſil eſt en la meſme diſtance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Breſil & toute ceſte coſte eſt extremement chaude,encore qu'elle ſoit en la mer du Nort, & l'autre coſte du Peru qui eſt en la mer du Sud, eſt fort temperée. Ie dis donc que qui voudra conſiderer ces differences,& donner la raiſon d'icelles, ne ſe pourra contenter des generales cy-deſſus traitees, pour declarer comme la Torride peut eſtre vne terre temperée. Entre les cauſes & raiſons ſpeciales, i'ay mis pour la premiere la mer, pource que ſans doute ſon voiſinage aide à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que ſon eauë ſoit

allee, elle eſt touſiours eau toutesfois, & l'eau de
a nature eſt froide, & ſi encore eſt remarquable
que pour la profondité de l'Oceã, l'eau n'en peut
eſtre eſchauffee par la chaleur du Soleil, comme
les eaux des riuieres. Finablement tout ainſi com-
me le ſel nitre (quoy qu'il ſoit du naturel du ſel) a
la proprieté de refroidir l'eaue: ainſi voyons nous
par experience en quelques ports & haures que
l'eau de la mer y rafraiſchit, ce que nous auõs veu
en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraiſchir
l'eaue ou vin pour boire dedans des cruches ou
flaſcons miſes en la mer. D'où l'on peut ſans dou-
te recognoiſtre que l'Ocean a ceſte proprieté de
temperer & rafraiſchir l'exceſſiue chaleur. Pour
ceſte occaſion l'on reſſent d'auantage la chaleur
en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & commu-
némẽt les terres ſituees ſur la marine, ſont plus
fraiſches que celles qui en ſont eſloignees *cæte-
ris paribus*, comme i'ay dict. Ainſi la plus grande
partie du nouueau monde eſtant fort proche de
la mer Oceane, nous pouuons dire auec raiſon,
encor qu'il ſoit ſoubs la Torride, qu'il reçoit de
la mer vn grand benefice, pour temperer ſa cha-
leur.

Que les plus hautes terres ſont les plus froides,
& quelle en eſt la raiſon.

CHAP. XII.

MAis ſi nous voulõs encor recercher particu-
lierement, nous trouuerõs qu'en toute ceſte
terre il n'y a pas vne chaleur totalemẽt égale, quoy

qu'elle soit en pareille distance de la mer, & en mesme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cause de cecy ne soit, pour-autant que l'vne est plus basse, & que l'autre est plus haute & plus esleuée, d'où vient que l'vne est chaude, & l'autre froide. C'est chose certaine que le sommet des montagnes est plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point seulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercussion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en soit vne grande raison, mais il y en a vne autre, qui est que la region de l'air est plus froide, d'autant plus qu'elle est haute & esloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neufue Espagne, font preuue suffisante de cecy. Car sans doute, toutes ces parties sont terres hautes, & pour ceste raison aussi sont-elles froides, combien qu'elles soient toutes enuironnées de hauts pics de montagnes fort exposées aux rayons du Soleil. Mais si nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Espagne, les plaines de la coste sont terres chaudes & les plaines de la mesme terre du Peru & de la neufue Espagne sont au contraire terres froides. A la verité ie ne voy point qu'il s'en puisse donne autre raison, sinon que les vnes sont en terre basse, & les autres en terre haute. L'experience nou enseigne que la moyenne region de l'air est plu froide que l'inferieure : & pource tant plus le montagnes s'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles sont froides, couuertes de neiges & de gelées. La raison mesme s'y accord

pourc

pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repoussée, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondité. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de faict l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrer que la Torride est temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des mõtagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eauës toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduiẽt le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la regiõ moyẽne de l'air est plus froide, a esté mesme dite cy-deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repousse & reiette arriere

toute la froidure, laquelle se retire & reserre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlẽt les Philosophes. En apres si quelqu'vn me demande & veut interroger de ceste façon, s'il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme tient Aristote, & comme l'on dit communémẽt, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu ? Car s'il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse regiõ de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que i'en pense, ie confesseray que cet argument & obiectiõ m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suiure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs arguments & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissans les autres à part, sçauoir qués iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air auec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'est vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du seul feu, qui est espars & meslé parmy toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordẽt tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la ter-

Arist. Ma.

Diony. cap. 15. de cæl. hierar.

re, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellẽt Torride, ayant d'vn costé la mer, & de l'autre les hautes mõtagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour tẽperer & rafraischir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAP. XIII.

LA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la proprieté du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses, a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrazee) afin que par leur fraischeur l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opiniõ, en ce qu'ils disoient que l'égalité des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opiniõ toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant:

—— & celle region
S'embraze incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.

Doncques la fraiſcheur de la nuict n'eſt pas telle, qu'elle ſoit ſeule ſuffiſante pour moderer & corriger de ſi aſpres & furieuſes ardeurs du Soleil, mais pluſtoſt ceſte Torride reçoit vne ſi douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle ſorte que combien qu'elle ait eſté tenuë des anciens, plus embrazée qu'vne fournaiſe ardente, & ceux qui l'habitent à preſent, la tiennent pour vn Printemps delicieux : il appert par argument & raiſons fort euidentes, que la cauſe de cecy giſt principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn meſme climat quelques regions & villes meſmes plus chaudes les vnes que les autres, pource ſeulemēt qu'ils ſe reſſentent moins des vents qui rafraiſchiſſent. De meſme en eſt-il en d'autres terres, où le vent ne court point, leſquelles ſont toutes embrazees cōme vn fourneau, & y eſt-on ſi fatigué de la chaleur, que d'y eſtre, c'eſt autant que de ſe voir dans vne fournaiſe. Il y a beaucoup de ces bourgades, & de ces terres au Breſil, en Ethiopie, & au Paraguay, comme chacun ſçait: & ce qui eſt plus conſiderable, c'eſt que l'on void ces differences non ſeulement parmy les terres, mais auſſi en la mer; il y a des mers où l'on ſent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique, & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceſte occaſion engendre & produit en ſoy des Cayamans) comme auſſi en la mer du Breſil. Il y a d'autres mers, voire en meſme degré de hauteur, fort froides, comme en celle du Peru, en laquelle nous euſmes froid, comme i'ay raconté cy-deſſus, quand

nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la proprieté du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de prés aduiser à ceste consideratiõ du vent, dont nous auons parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessouz vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauantage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuieuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des mõtagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quelquesfois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quãd l'on vient à en sortir aux rayons du soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dix-huict lieuës, & en vn mesme de-

gré, eſt toutesfois de ſi differente temperature, que le pays eſtant tres-froid, il eſt ſterile & ſec à merueilles: au contraire la ville d'Argent eſt temperee, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'eſt donc pour certain le vent qui principalement cauſe toutes ces eſtranges diuerſitez: car ſans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil eſt telle, qu'encor que ce ſoit au milieu des neiges, elle bruſle & embraze, mais auſſi quād la fraiſcheur de l'air reuiēt, auſſi toſt toute la chaleur ſ'appaiſe, quelque grande qu'elle ſoit: & où ce vent frais eſt ordinaire, & regne ſouuent, il empeſche que les vapeurs terreſtres & groſſieres que exhale la terre, ne ſe ioignent, & cauſent vne peſante & ennuyeuſe chaleur, dont le contraire aduient en Europe, dautant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruſlee du Soleil du iour, qui eſt cauſe que les nuicts y ſont ſi chaudes & ennuyeuſes, tellement qu'il ſemble pluſieurs fois que l'air ſorte comme d'vne fournaiſe. Pour ceſte meſme raiſon, au Peru ceſte fraiſcheur du vent cauſe que par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y eſt aſſez fraiſchement: au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Eſté eſt le matin, & le ſoir eſt le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en eſt pas de meſme, d'autāt que tous les matins que le vent de la mer y ceſſe, & que le Soleil y commence à jetter ſes rayons, pour ceſte raiſon l'on y ſent la plus grande chaleur aux matins, iuſques au retour dudit vent, qu'ils appellent autremēt, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence

à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouāte, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais, pource que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux y souffle alors.

Que ceux qui habitent souz l'Equinoxe viuent d'vne vie fort douce & delicieuse.

CHAP. XIIII.

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit en l'Equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux dont parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affermer pour chose certaine; mais ie dis que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre, ce doit estre en lieu où l'on ioüist d'vne temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn ciel ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, comme il n'est chose plus agreable que de ioüir d'vn ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participōs point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vsage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les

entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finablement nous pouuons dire que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny auec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'aggreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'Hyuer, qui par son froid gele & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'annee: Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auiourd'huy que si les hommes se vouloiẽt vaincre eux-mesmes, & se deslier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseins, sans doute qu'ils pourroiẽt viure aux Indes fort doucement & heureusemẽt: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hõmes les trouueroiẽt en ces terres, si d'vn cœur genereux ils aimoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cõuoitise, que d'en demeurer esclaues comme ils sont. Ce que nous auons traicté iusques icy suffira touchãt les qualitez de

l'Equinoxe, du froid, chaud, secheresse, pluyes, & des causes de sa temperature. Le discours en particulier des diuersitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux qui y sont, & dont y a aux Indes grande abondance, restera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est traitté en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'est.

ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.

LE lecteur doit eſtre aduerty que i'eſcriuy les deux liures precedens en Latin, lors que i'eſtois au Peru,& pource parlent-ils des choſes des Indes, comme de choſes preſentes. Depuis eſtant venu en Eſpagne, me ſembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y eſtoit couchée: mais aux cinq liures ſuiuans, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay eſté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choſes des Indes, comme terres & choſes abſentes: & parce que ceſte diuerſité de parler pourroit auec raiſon offenſer le lecteur, il m'a ſemblé bon l'aduertir de ceci.



LIVRE TROISIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante & agreable.

CHAPITRE PREMIER.

TOVTE histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand profit à ceux qui veulent esleuer leur discours, & contemplation en haut, en ce qu'elle les excite à glo-
ifier l'Autheur de toute la nature, comme nous
voyons que font les sages & saincts personnages, *Psal.* 103.
rincipalemẽt Dauid en plusieurs & diuers Pseau- 135. 91.
nes', où il celebre l'excellence des œuures de 92. 18. 8.
Dieu. Et Iob aussi traittãt des secrets du Createur,
où le mesme Seigneur respond à Iob si ample- *Iob.* 28. 38 39. 40. 41.
nent: Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes
euures de ceste nature si diuerse & si abondante,
ura vrayemẽt le plaisir & contentement de l'hi-
toire, & plus encor quand il cognoistra que ce ne
ont point simples œuures des hommes, mais

du Createur mesme, & qu'il passera plus outre, & paruiẽdra à cõprendre les causes naturelles de ses œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narratiõ des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes consideratiõs, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vne autre, qui est de traitter de choses esloignees, la plus-part desquelles ont esté incogneuës aux plus excellens autheurs de telle professiõ qui ayent esté entre les anciens. Que s'il falloit escrire ces choses naturelles des Indes aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuures qui ne seroiẽt pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veuës & cogneuës estant aux Indes, ou bien que i'ay entenduës de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneuës en l'Europe. A raison dequoy ie passeray succinctement sur beaucoup d'icelles

ant pource qu'elles ſont ja eſcrites par d'autres,
ou bien qu'elles requierent dauantage d'eſclair-
ciſſement & de diſcours, que ce que ie leur pour-
rois donner.

Des vents, de leurs differences, proprietez & cauſes en general.

CHAP. II.

AYANT traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel,& l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens,l'air,l'eau & la terre, & de leurs compoſez,qui ſont les metaux, plantes & animaux : car pour le regard du feu,ie ne voy choſe ſpeciale aux Indes qui ne ſoit és autres regions, ſi quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux baſtons l'vn contre l'autre, comme en vſent quelques Indiens, de cuire quelque choſe en des courges, y jettant vne pierre ardente, & d'autres choſes ſemblables fuſſent à remarquer, auſſi en ay-ie eſcrit ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui ſont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque,i'en diray à leur ordre en traittãt de la diuerſité des terres, eſquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vẽts, ie diray premieremẽt que c'eſt à bonne cauſe que Salomon,entre les grandes ſciences que Dieu luy auoit donnees, eſtime beaucoup la cognoiſſance de la force des vents, & de leurs proprietez certainement admirables: pource que les vns ſont pluuieux,& les autres ſecs,les vns maladifs,& les

autres ſains,les vns chauds,& les autres froids,les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempeſtueux,les vns ſteriles,& les autres fertiles,auec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & ſont comme ſeigneurs d'icelles, ſans ſouffrir l'entree ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils ſoufflent de telle façon,que tantoſt ils ſont vainqueurs, & tantoſt ſont vaincus, & bien ſouuent il y a des vents diuers & contraires, leſquels courent enſemble tout en vn meſme temps,diuiſans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns ſoufflent en haut d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois ſe rencontrent violemment les vns les autres,qui fait courir de grãdes fortunes à ceux qui ſont lors ſur mer. Il y a des vents qui aident à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeſchent,& y ſont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté, que quãd il ſouffle en quelque contree, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en ſi grande abondance, qu'ils en troublent & obſcurciſſent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petits crapaux.

Ces diuerſitez & d'autres qui ſont aſſez cogneuës, s'attribuent communément au lieu par où paſſent ces vents, pource qu'ils diſent que de ces lieux ils prennẽt leurs qualitez d'eſtre froids chauds, ſecs, ou humides, maladifs ou ſains,& ainſi de tout le reſte, ce qui eſt en partie veritable & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de diſtance l'on void en vn meſme vent beaucoup d

liuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus
ou vent de Leuant est communément chaud &
ennuyeux; en Murcia c'est le plus frais & plus sain
qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ce-
te si large campagne qu'on void assez fraische. En
Carthagene, qui n'est guere esloignee de là, le
mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meri-
dional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud,
& ceux de la mer Mediterranee Meziozorne,
communément est pluuieux & moleste, & en la
mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline
raconte qu'en Afrique il pleut du vent de Nort,
& que le vent de Midy y est serain. Qui voudra
donc considerer de pres ce que i'ay dit de ces vẽts,
il pourra bien comprendre qu'en peu de distance
& espace de terre ou de mer, vn mesme vent a
plusieurs & diuerses proprietez, voire quelques-
fois toutes contraires. D'où l'on peut inferer
qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du
lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon,
que l'on ne peut pas toutesfois dire infaillible-
mẽt que ce soit la seule & principale cause des di-
uersitez & proprietez des vents. Car c'est chose
que l'on apperçoit & recognoist fort bien, qu'en
vne region qui contienne cinquãte lieuës de cir-
cuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui
souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy
qui souffle d'vn autre, est froid & sec. Toutesfois
ceste diuersité ne se trouue point és lieux par où
il passe, qui me fait dire plustost que les vẽts d'eux
mesmes apportent quant & eux ces qualitez,
d'où vient que l'on leur approprie les noms de
ces qualitez. Pour exemple, l'on attribuë au vent

de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'eſtre froid & ſec, & de conſommer les bruines. A ſon contraire, qui eſt le vent de Midy, Leueche ou Sud, eſt auſſi attribué tout le contraire, qui eſt d'eſtre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc eſtant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cauſe vniuerſelle, pour donner raiſon de ces effects, & ne ſuffit pas de dire que les lieux par où ils paſſent leur donnēt ces proprietez qu'ils ont, puis que paſſans par de meſmes lieux, on void qu'ils ont apertemēt effects tous contraires. Tellement que nous deuons confeſſer par force, que la region du Ciel où ils ſoufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de ſoy eſt froid, pource qu'il procede du Nort, qui eſt la region plus eſloignee du Soleil. Le Sud qui ſouffle du Midy eſt chaud, & pource que la chaleur de ſoy attire les vapeurs, il eſt auſſi humide, & pluuieux: au cōtraire le Nort eſt ſec & ſubtil, d'autant qu'il ne laiſſe eſpaiſſir les vapeurs, & de ceſte façon l'on peut diſcourir des autres vēts, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils ſoufflent. Mais conſiderant cela de plus pres, ceſte raiſon encor ne me peut ſatisfaire. Parquoy ie veux demander, que fait la region de l'air par où paſſent ces vents, ſi elle ne leur attribüe point ſa qualité. Ie le dy, pour-autant qu'en Allemagne le Meridional eſt chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort eſt froid & ſec. Neantmoins il eſt tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où ſ'engendre le Sud, doit eſtre plus froide qu'aucune d'Afrique où ſ'engendre le Nort.
Qu

Que s'il est ainsi doncques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable: car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme tẽps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, sinon que la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elements interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne

raiſon pertinente, veu que nous voyons en vne meſme region où les vapeurs & exhalations ſont d'vne meſme ſorte & qualité qu'il ſ'y eſleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cauſe à l'efficient ſuperieur & celeſte, qui doit eſtre le Soleil, & au mouuement & influence des cieux, leſquels par leurs mouuements contraires donnent & cauſent de diuerſes influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences ſont ſi obſcurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs ſi puiſſans & de ſi grande efficace, que le ſainct Prophete Dauid en eſprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les
Pſal. 134. c. grandeurs du Seigneur, en parlent ainſi, *Qui pro-*
Hier. 10. *fert ventos de theſauris ſuis*, qui tire les vents de ſes threſors. A la verité ces principes & commencemens ſont des threſors bien riches & bien cachez : car l'Autheur de toutes choſes les tient en ſa main & en ſa puiſſance, quand il luy plaiſt les tire & les met dehors pour le biẽ ou pour le chaſtiement des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cet Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint auoir la charge de tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn antre, tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous ne voyõs point le commencement de ces vents, & ne ſçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils doiuẽt aller. Mais nous voyons & cognoiſſons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainſi que la ſupreme verité, autheur de toutes choſes nous l'a apprins, diſant: *Spiritus vbi vult ſpirat: & vocem eius audis, & neſcis vnde venit aut quò vadit.* L'eſprit ou

vent souffle où bon luy semble, & biẽ que tu sente son soufflement, tù ne sçais pas toutesfois d'où il procede, ny iusques où il doit arriuer: afin de nous enseigner, que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes & communes, nous ne deuons pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du S. Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissiõs ses operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouuerts en sa grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu des vents & des causes de leurs differences, proprietez & operations que nous auõs reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regiõs où ils soufflẽt, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

CHAP. III.

C'Est vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appellons Abreguo ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'est vn poinct sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. Car bien qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, *Arist. 2. Met. c. 5.*

encor qu'il paſſe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et ſemble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietez: l'vn d'eſtre chaud & humide, & l'autre froid & ſec, l'Auſter de cauſer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les conſommer, & de rendre le Ciel ſerain & tranquille. Toutesfois Ariſtote ſ'encline à la contraire opinion, pour-autant qu'en Europe le Nort eſt froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire eſt chaud, pource qu'il vient du Midi, qui eſt auſſi la region que le ſoleil eſchauffe dauantage. Par ceſte raiſon donc il faudroit croire que l'Auſter ſeroit froid à ceux qui habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur ſeroit chaud: car en ces parties l'Auſter vient du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il ſemble par ceſte raiſon que l'Auſter ou Sud doiue eſtre plus froid par delà que n'eſt pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cauſe que le ſoleil demeure ſept iours dauantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & ſolſtices qu'il fait és deux cercles. En quoy il ſemble que la nature ait voulu monſtrer la preeminence & excellence que ceſte moictié du monde qui eſt au Nort a ſur l'autre moictié qui eſt au Sud; d'où il ſemble qu'il y ait raiſon de croire que ces qualitez des vents ſe chãgent en paſſant la ligne: mais à la verité il n'en eſt pas ainſi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que i'ay eſté en ces par

ties des Indes, qui gisent au Sud de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froid & serein par delà, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimẽtent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cents lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne, Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas vne regle generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceste coste-là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce poinct, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne les proprietez que l'Auster a par deça, encor que tous deux soufflent du Midy à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas reigle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleut là aussi bien lors que nostre Auster y regne, comme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduancée en la mer. Et en Potozi mesme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort, si i'ay bonne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est pardeçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumie-

re par delà, que ce Nort diſſipe les nüages comme icy: au contraire (ſi ie ne me trompe) il cauſe ſouuentesfois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent & n'emprumtent ceſte grande diuerſité d'effects contraires dés lieux par où ils paſſent, & des prochaines regions d'où ils naiſſent, comme chaque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit pluſtoſt regarder aux coſtes & parties du monde, d'où ils naiſſent & procedent, que non point pour eſtre du coſté de deçà la ligne, ou autrement, comme il me ſemble que le Philoſophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui ſont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez ſi vniuerſelles, ne ſi communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux ſuſdits. Le Solanus ou Leuant eſt icy ordinairement ennuyeux & mal ſain, & le Ponant ou Zephyre eſt plus doux & plus ſain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent briſe, eſt au contraire d'icy fort ſain & delicieux. Du Ponant ie n'en pourray dire choſe certaine ny generale, d'autant qu'il ne ſouffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce que l'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la briſe y eſt ordinaire, mais pource que c'eſt vne des merueilleuſes œuures de nature, il ſera bon d'en entendre la cauſe & l'origine.

Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'abas & les brises y sont tousiours ordinaires.

CHAP. IIII.

LE chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descouurirent les Indes Occidentales, voire Orientales, trauaillerent beaucoup, & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps qu'on a veus à l'aller, & ne fait on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn instant, & encor quand il leur defaut, ils ont recours & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vent, que celuy qui court, parce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropique, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region

Iuan de Gacos in decada. I. l. 4. c. 6.

y a deux choſes merueilleuſes, l'vne qu'en icelle, (qui eſt la plus grande des cinq, en quoy ils diuiſent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Briſes, ſans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune ſaiſon de l'annee. L'autre merueille eſt que ces briſes ne ceſſent iamais de ſouffler, & le plus communémēt és lieux qui ſont plus proches de la ligne, eſquels il ſemble que les calmes deuſſent eſtre plus ordinaires, d'autāt que c'eſt la partie du monde plus ſubiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'eſt au contraire, car à peine l'on y voit des calmes, & ſi la briſe y eſt beaucoup plus froide, & y dure plus long temps: ce qui a eſté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'eſt donc là l'occaſion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Eſpagne aux Indes Occidentales, eſt plus briefue & plus facile, voire plus aſſeurée que celle que l'on fait au retour d'icelles en Eſpagne. Les flottes ſortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté à paſſer & arriuer iuſques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, eſt variable, eſtāt batu de pluſieurs & diuers vents, mais ayant paſſé les Canaries, elles vont baiſſans iuſques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la briſe, & y nauigent vent en poupe, de telle ſorte, qu'à peine eſt beſoin en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceſte raiſon ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour ſa douceur & ſerenité. En apres ſuiuant leur route elles arriuent iuſques aux Iſles de la Dominique, Guadelupe, Deſiree, Marigualante, & les autres, qui

ſont en cet endroit comme les faux-bourgs des Indes. Là les flottes ſe ſeparent, & ſe diuiſent, dõt les vns (qui vont en la neufue Eſpagne) tirent à main droite pour recognoiſtre l'Eſpagnolle, & ayans recogneu le Cap ſainct Antoine, donnent iuſques à ſainct Iean Delua, leur ſeruant touſiours la meſme brize. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoiſtre la haute montagne de Tayrone, puis ayant couché en Carthagene, paſſent outre à Nõbre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpagne, elles font leur voyage en ceſte façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Antoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port, de l'iſle de Cube, & celle de la neufue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtãt ſortie de la vraye Croix, ou de l'Iſle de ſainct Iean Delua: toutesfois ce n'eſt ſans trauail, pource que là ordinairement ventent les briſes, qui eſt vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtans iointes pour retourner en Eſpagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des vẽts d'abas, qui leur ſeruent iuſques à la veuë des Iſles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne ſ'eſloignans point de la ligne de plus de vingt degrez, qui eſt ja dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques en vingt-huict ou trente degrez de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raiſon ſuſdite, d'autant que dans les deux Tropiques conti-

nuellement regnent des vents d'Orient, lesquels sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Occidentales, pource que la route est d'Orient au Ponant, & hors les Tropiques, qui est en vingt-trois degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'abas, lesquels sont plus certains & ordinaires plus l'on s'eslongne de la ligne, qui sont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce sont vents de Midy & de Ponant, qui seruent pour courir à l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine, & retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile, pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponant, proche de la ligne, où ils trouuent continuellemẽt le vent de brise qui leur donne en poupe. En l'an quatre vingts quatre, sortit de Callao en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mil sept cẽts lieuës sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fut l'isle de Lusson, où il alloit & y print port, ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmente, & fut sa route presque tousiours sous la ligne, pource que de Lyma qui est à douze degrez au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autretant au Nort. Le mesme heur accompagna Aluaro de Mandana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pource qu'il eut tousiours le vent en poupe, iusques à la veuë de ces Isles; lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'où ils sortirent comme mil lieuës, ayant

ait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexique, afin de trouuer les vẽts d'abas, montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par la coste de la neufue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponant l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournans du Ponant en Orient, l'on doit chercher les vents d'àbas ou du Ponant hors des Tropiques en hauteur, de vingt-sept degrez. Les Portugais experimentent le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allãt de Portugal, le voyage est ennuyeux & de trauail, mais le retour est plus aisé, d'autãt qu'à l'aller leur route est du Ponant à l'Orient, tellement qu'il leur conuiẽt monter iusques à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisément, pource qu'ils viennent d'Oriẽt, en quoi les brises, ou Norts, leur seruent. Finalement les mariniers tiennent ja pour regle & obseruation certaine, que dãs les Tropiques regnẽt continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponãt. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairemẽt des vẽts d'abas: à raison dequoy ceux qui nauigent du Ponant en Orient

procurēt tousiours sortir de la Torride,& se mettre en hauteur de vingt-sept degrez, & pour ceste raison les hommes se sont ja hazardez d'entreprendre des nauigations estranges,& à des parties esloignees & incogneuës.

De la difference des brises & vent d'àbas, ensemble des autres vents.

CHAP. V.

BIEN que ce qui a esté dit cy-dessus soit vne chose si approuuee, & si vniuerselle, neantmoins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on nauige tousiours d'Orient en Occident auec telle facilité, & non pas au contraire d'Occident en Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit pourquoy les brises regnent là, & non les vents d'àbas,puis que selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel,vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre & de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste question qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons par les brises & vēts d'abas,à cause que cela seruira beaucoup pour ce subiect, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents & nauigations. Les pilotes mettent trente deux differences de vents, pource que pour conduire leur prouë au port desiré, ils ont de besoin faire leur conte fort punctuallement & le plus dstinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se

rouueroient beaucoup eſloignez d'où ils penſe-
oient aller: & ne content plus de trente-deux
ents, d'autant que ces diuiſions ſuffiſent, & ne
ourroit-on auoir la memoire pour en retenir
lauantage. Mais à la rigueur comme ils mettent
rente-deux vents, l'on en pourroit conter 64.
28.& 256. finalement aller multipliant ces par-
ies iuſques à l'infiny. Car le lieu où ſe trouue le
nauire eſtant comme le centre,& tout hemiſphe-
e en circonference, qui eſt ce qui empeſche que
'on ne puiſſe conter des lignes ſans nombre, leſ-
quelles ſortans de ce trente, tirent droit à ce cer-
cle lineal en tout autant de parties, qui feront au-
tant de vents diuers, puis qu'ainſi eſt que le vent
qui vient de toutes les parties de l'hemiſphere, &
qu'on le peut diuiſer en autāt de parties que nous
voudrons imaginer? Toutesfois la ſageſſe des hō-
mes ſe conformant à la ſaincte Eſcriture, remar-
que quatre vents,qui ſont les principaux de tous,
& comme quatre coings de l'Vniuers, que l'on
ferme, en faiſant vne croix auec deux lignes, dont
l'vne va d'vn Pole à l'autre,& l'autre d'vn equino-
xe à l'autre, & ſont d'vn coſté le Nort,ou Aquilō,
& l'Auſter ou vent de Midy,ſon contraire: & de
l'autre coſté l'Orient,qui procede d'où ſort le So-
leil, & le Ponant d'où il ſe couche. Et combien
que l'Eſcriture ſaincte parle en quelques endroits
d'autres diuerſitez de vents, comme de l'Eurus,
& Aquilon,que ceux de la mer Oceane appellent
Nort-d'eſt, & ceux de la mer Mediterranee Gre-
gual, duquel il eſt fait mention en la nauigation
de ſainct Paul; ſi eſt-ce que la meſme Eſcriture
ſaincte rapporte ces quatre differences remarqua-

bles, que tout le monde cognoist, qui sont, comme il est dit, Septentrion, Midy, Orient & Ponāt. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en Hyuer, l'Esté & en celle qui tiēt le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Oriēt de l'Hyuer, & par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huict vents, en huict poincts notables du ciel, qui sont les deux poles, les deux equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriēt estiual, il l'appellent Est: celuy qui sort du vray Oriēt equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriēt d'Hyuer. Au midy ou pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'Hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'Esté, celuy de nort oest. Ils diuisent entr'eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participēt & s'approchent des autres, comme nort nortoest, nort noitdest, est nortdest, est suest, sur soroest, susuest oest suroest, oest nortoest, de sorte que par leur

denominations l'on cognoist d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils suiuent la mesme diuision, & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & son contraire qui est le Sud, Mezoiorne, ou Midy, l'Est ils l'appellent Leuant, & l'Oest Ponant, & ceux qui trauersent ces quatre, ils les nomment ainsi : le Suest est par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & son opposite qui est le Nortoest, Mestral. Ils appellent græc, ou gregual, le nortdest, & le suroest son contraire leuesche, lybique, ou affriquain. En Latin les quatre cogneus sont, Septentrio, Auster, Subsolanus, Fauonius, & les entre-lassez sont Aquilo, Vulturnus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturnus & Eurus sont vn mesme vēt, qui est le suest, ou xaloque, fauonius est le mesme que l'oest ou Ponant, Aquilo & Boreas le mesme que nortest, ou gregual, & Tramōtane, l'Africus & lybique, est ce suroest ou leuesche, l'auster & notus, est le sud ou midy, corus & zephyrus, n'est autre que le nortoest, ou mestral, & à son prochain qui est nortdest ou gregual, on ne luy dōne autre nom que Phenicië. Quelques autres les diuisent d'vne autre maniere, mais parce que ce n'est pas à present nostre intentiō de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vēts, disōs seulemēt qui sont ceux d'entre ces vēts que nos mariniers de l'Oceā d'Inde appellēt Brises, & vents d'àbas. I'ay esté fort long temps en difficulté sur ces noms, voyāt qu'ils en vsoient fort differemmēt, iusques à ce que i'aye recogneu que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui ser-

uent pour aller aux Indes,& qui donnent quaſi en poupe,leſquels par ce moyen comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'àbas ceux qui ſont pres pour retourner des Indes,& qui ſoufflent depuis le Sud iuſques au Ponant eſtiual, de maniere qu'ils font comme deux eſcoüades des vents de chacun coſté, les Caporaux deſquelles ſont d'vne part le nortd'eſt ou gregual,& de l'autre le Suroeſt ou leueſche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huict vents & differences que nous auõs cottez, il y en a cinq qui ſont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage auec l'vn de ces cinq vents,encor qu'ils ne luy ſeruent pas eſgallement, mais il ne ſe peut pas ſeruir d'aucuns des trois, comme ſi le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le Nortd'eſt,le Nortoeſt,& auec l'Eſt,& l'Oeſt: Car ceux des coſtez ſeruent également pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud,il ne ſ'en pourra ſeruir,pource qu'il luy eſt directement contraire, ny de ſes deux collateraux, qui ſont Sueſt & Suroeſt qui eſt vne choſe fort triuiale & commune à ceux qui nauigent.C'eſt pourquoy il n'eſtoit beſoin de le deduire icy,ſinon pour ſignifier que les võts lateraux du vray Oriẽt ſont ceux qui cõmunémẽt ſoufflẽt en la Torride,qu'ils appellẽt Briſes,& les vents de Midy declinãs au Ponãt,qui ſeruẽt pour nauiger d'Occident à l'Orient, ne ſont point ordinaires en la Torride,parquoy l'on les và cercher hors des Tropiques,& les appellent les mariniers des Indes communément vents d'àbas.

Quel

Quelle est la cause pourquoy nauigeant en la Torride, l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.

CHAP. VI.

DISONS maintenant ce qui touche la question proposée, sçauoir, quelle est la cause pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponãt,& non pas au contraire. Surquoy nous deuons presupposer deux fondemens certains. L'vn est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauissant, ou diurnel, non seulement tire & esmeut quant & luy les Spheres celestes, qui luy sont inferieures; comme nous le voyons chacun iour au Soleil, en la Lune,& aux Estoilles, mais aussi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut point à cause de sa grande pesanteur, qui la rend mobile, & qu'elle est aussi beaucoup esloignee de ce premier mobile. L'element de l'eauë ne se meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il est ioint & assemblé auec la terre, & font ensemble vne Sphere, de façon que la terre l'empesche de se mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air sont plus subtils & plus proches des regions celestes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement,& sont meus & agitez circulairement, comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui est le poinct de nostre subiect) il est tres-certain

qu'il ſe meut du mouuement diurnel,qui eſt d'O-
rient à l'Occident, ce que nous voyons clairemẽt
ès Cometes qui ſe meuuent d'Orient à l'Occi-
dent, montans, deſcendans, & finalement tour-
noyans en noſtre hemiſphere, de la meſme façon
que les eſtoilles ſe meuuent au firmament. Car
autrement,ces cometes eſtans en la regiõ &Sphe-
re de l'air où elles ſ'engendrent, apparoiſſent &
ſe conſomment, il leur ſeroit impoſſible de ſe
mouuoir circulairement comme ils ſe meuuent,
ſi l'element de l'air où ils ſont, ne ſe mouuoit du
meſme mouuement du premier mobile.Car eſtãs
ces cometes d'vne matiere enflamee, par raiſon
deuroient demeurer arreſtees ſans ſe mouuoir
circulairement, ſi la Sphere où elles ſont demeu-
roit ſans ſe mouuoir, ſi ce n'eſt que nous feigniõs
que quelque Ange ou intelligence chemine auec
la Comete, la menant circulairement. En l'an
1577. apparut ceſte merueilleuſe Comete (de fi-
gure reſſemblant vn plumage (depuis l'horiſon
preſque iuſques à la moitié du ciel,& dura depuis
le premier Nouembre iuſques au huictieſme de
Decembre. ie dis depuis le premier de Nouem-
bre,car iaçoit qu'en Eſpagne on la veid & remar-
qua premierement au 9. de Nouembre (ſuiuant
le recit des Hiſtoriens de ce temps) neantmoins
au Peru, où i'eſtois pour lors,il me ſouuient bien
que nous la veiſmes & remarquaſmes huict iours
deuant, & tous les iours enſuiuans. Pour la cau-
ſe de ceſte diuerſité, quelques-vns la pourront
dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces
quarante iours qu'elle dura, nous remarquaſmes
tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous

utres aussi qui estions alors aux Indes, qu'elle se
nouuoit chaque iour du mouuement vniuersel,
'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres
stoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air,
stant sa region, il faut que le mesme element se
neuue de ceste façon. Nous recogneusmes aussi,
ue outre ce mouuement vniuersel elle en auoit
ncor vn autre particulier, par lequel elle se mou-
oit auec les planettes d'Occident en Orient, car
haque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainsi
ue font la Lune, le Soleil, & l'Estoille de Venus.
Nous remarquasmes dauantage vn troisiesme
nouuement particulier, dont elle se mouuoit au
odiaque vers le Nort, d'autãt que passees quel-
ues nuicts, elle se trouuoit plus coniointe aux si-
nes Septentrionaux. Et parauãture cela fut cau-
pourquoy ceste grãde comete fut plustost veuë
e ceux qui estoient plus Meridionaux, comme le
nt ceux du Peru. Et d'autre-part ceux de l'Eu-
pe cõmencerent à la voir plus tard, à cause que
ir ce troisiesme mouuement que i'ay dit, elle
pprochoit plus des Septentrionaux. Toutes-
is vn chacun a peu remarquer les differences
e ce mouuement, de façon que l'on peut bien
oir, que plusieurs & diuers corps celestes don-
nt leur impression à la Sphere de l'air, ainsi est-
certain que l'air se meut du mouuement circu-
re du ciel, d'Orient au Ponant, qui est le pre-
ier fondement mis en auant cy-dessus. Le se-
nd n'est pas moins certain ny notoire, qui est
e le mouuement de l'air aux parties qui sont
us la ligne, ou proches d'icelle, est tres-vi-
, & leger, & d'autant plus qu'il s'approche

de l'Equinoxe, par conſequent ce mouuement eſt d'autant plus lent & peſant, qu'il ſ'eſloigne de la ligne en ſ'approchant des poles. La raiſon de cecy eſt manifeſte, parce que le mouuemẽt du corps celeſte eſtant la cauſe efficiente de ce mouuemẽt de l'air, il doit par neceſſité eſtre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeſte a ſon mouuement plus viſte. Or de vouloir enſeigner la raiſon pourquoy le ciel a vn plus viſte mouuement en la Torride, qui eſt la ligne plus qu'en autre partie du ciel, ce ſeroit peu eſtimer les hommes: puis qu'il eſt aiſé de voir en vne rouë que ſon mouuement eſt plus tardif & peſant à l'endroit de ſa plus grande circonference, qu'à l'endroit de ſa plus petite, & qu'elle acheue ſon grand tour au meſme eſpace de temps, que la moindre acheue ſon petit. De ces deux fondemens procede la raiſon pour laquelle ceux qui nauigẽt grãds Golphes d'Orient au Ponant, trouuent touſiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils ſont proches de l'Equinoxe, tãt plus leur eſt certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent touſiours vent en prouë & contraire: pource que le mouuement tres-viſte de l'Equinoxe tire apres ſoy l'element de l'air, comme il fait le ſurplus des Spheres ſuperieures. Par ainſi l'air ſuit touſiours le mouuement du iour allant d'Oriẽt au Ponant ſans iamais varier, & le mouuement de l'air viſte amene meſme apres ſoy les vapeurs & exhalations qui ſ'eſleuent de la mer, ce qui cauſe en ces parties & regions vn continuel vent de briſe, qui court de Leuant. Le Pere Alonſo Sanchez, qui

vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidētale, comme homme ingenieux & experimenté, disoit qu'en nauigeant dessous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent ni exhalation, mais cet air esmeu du cours iournalier du Soleil. Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoin les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit émeu du ciel, il pourroit quelquesfois defaillir, quelquesfois se changer au cōtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyōs quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus froide, & remise de telle façon, qu'il aduiēt quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quant & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable és parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin qui suit le

Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

Pourquoy ſortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus ſouuent des vents d'àbas.

CHAP. VII.

QVi voudra bien regarder de prés ce qui a eſté dit, pourra auſſi bien entendre qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe eſtant ſi viſte, il eſt cauſe que l'air ſe meut deſſouz luy ſuiuant ſon mouuement, qui eſt d'Orient au Ponant, attirant quant & ſoy les vapeurs qui ſ'eſleuent de la mer, de ſorte que les vapeurs & exhalations qui ſ'eſleuent des coſtes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, ſont contraintes par la repercuſſion de retourner quaſi au contraire, d'où viẽnent les vents d'àbas, & Suroeſt, communs & ſ ordinaires en ces parties là. Tout ainſi que nous voyons au cours des eauës, leſquelles ſi elles ſon rencontrées d'autres qui ſoient plus fortes, re tournent quaſi au contraire. Et ſemble qu'il e ſoit ainſi des vapeurs & exhalations, d'où vien que les vents ſe tournent & ſe ſeparent d'vne par à l'autre. Ces vents d'àbas regnent le plus cõmu nement en la moyẽne hauteur, qui eſt de 27. à 37 degrez, combien qu'ils ne ſoient pas ſi certains & ſi reguliers que les briſes le ſont en peu de hau teur. La raiſon eſt pource que les vents d'abas n ſont pas cauſes de ce mouuement propre & eg

du ciel, comme les brises le sont, estans proches de la ligne. Mais, comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuent plus furieux & plus tempestueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'asseurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantost les Brises ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'àbas, ou Ponans, d'où viẽt que les nauigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.

CE que nous auons dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer, & aux grands Golphes: car en la terre c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes & les vallees, le grand nombre des riuieres & des lacs, & les diuerses situations des pays, d'où s'esleuẽt les vapeurs grosses & espaisses, lesquelles sont esmeuës de l'vne ou de l'autre part, selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait les vents diuers, sans que le mouuement de l'air, causé du ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir quant & soy. Et ceste diuersité de vents ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la

Torride, pource qu'il y a des vents forains qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains,& plus gracieux que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communément les forains ou terriens soufflent depuis la minuict, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commẽce à s'eschauffer,iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture,que la terre comme matiere plus grosse, fume dauantage alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus,tout ainsi que le bois verd, ou mal sec fume dauantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composee de parties plus subtiles, n'engendre point de fumees, sinõ quand l'on l'eschauffe:de mesme que la paille,ou le foing,estant humide & en petite quantité, engendre de la fumee quand on les brusle, & lors que la flame cesse,la fumée defaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe

comme il fait. I'ay desia dit comme vn nauire de Lyma allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cẽts lieuës, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenith, & en tout cet espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firẽt ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunesfois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire prés de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (cõme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vent de Sud qui y court, & auec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Comme nous trauersions

le Golphe,& allions tousiours auant dans la mer, presque tousiours souz la ligne, nous trouuasmes vn temps frais, paisible & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme proche de Nicaragua & de toute ceste coste, nous eusmes des vents contraires auec grande quantité de pluyes & broüillats, qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceste nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeasmes à dix-sept, où gist Guatulco, port de la neufue Espagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu prés ce que i'en ay dit, qui suffira pour la raison des vents qui regnẽt par la mer en la Zone Torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui sont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

CE seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eauë de la mer, & la rendẽt verte noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyssent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à soye, ont grãd soin de fermer les fenestres, lors que les vẽts d'abas soufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent

par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres : & qui y voudra prendre garde de prés, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposees, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoiue de si notables effects des vents és herbes, animaux, & és hõmes, puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon moulués & consommees, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seulemẽt du vent qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux seulement raconter deux. L'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ni d'incommodité dauãtage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauaillez, qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hõmes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort de la façon qu'il afflige & tourmẽte pendãt le tẽps qu'il dure par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidẽs fascheux. Mais à la verité ce

Exod.c.10 & 14.
Iob 17.
Ioan.4.
Osee 13.
Dan.3.

mal ſi commun & ſi ordinaire vient aux hommes pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il ſoit vray que le mouuement du nauire y aide beaucoup, en ce qu'il ſ'eſmeut plus ou moins, & meſme l'infection & mauuaiſe odeur des choſes des nauires. Neantmoins la propre & naturelle cauſe eſt l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'eſtomach qui n'y ſont point accouſtumez, qu'ils en ſont merueilleuſement eſmeuz & changez. Car l'air eſt l'element par lequel nous viuons & reſpirons, l'attirant dedans nos meſmes entrailles, leſquelles nous baignons & arrouſons d'iceluy: c'eſt pourquoy il n'y a choſe qui altere ſi toſt & auec tant de force, que le changement de l'air que nous reſpirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peſte. C'eſt choſe approuuee par plusieurs experiences, que l'air de la mer eſt principal moteur de ceſte eſtrange indiſpoſition, l'vne eſt que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui ſont en terre ſe ſentent du mal de la mer, comme il m'eſt aduenu pluſieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on ſ'eſloigne de terre, plus on eſt atteint & eſtourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque iſle, & venans par apres à embouſcher en la pleine mer, l'on y trouue en cet endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puiſſe cauſer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en ſont épris, paſſans des riuieres en des barques, & d'autres qui en ſont de meſme en allant dans des chariots ou caroſſes, ſelon les diuerſes

complexions d'estomacs : comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentee, que l'air de la mer cause ordinairemẽt cet effect en ceux qui de nouueau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition; de ma part ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changemẽt qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts: mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitemẽt atteint & surprins d'vn mal si mortel & estrãge, que ie fus presque sur le poinct de me laisser choir de la monture en terre : & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon, pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul auec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemens, que ie pensay jetter & rendre l'ame. D'autant qu'apres vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'vne jaulne & l'autre verde, ie vins iusques à jetter le sang de la violence que ie sentois en l'esto-

mach, ie dis en fin, que si cela eut duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui estoyent quatorze ou quinze, estoyent fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoyent pied à terre, & estoyent perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dict qu'autresfois quelques vns y auoiët perdu la vie de cest accident. Ie veis vn homme qui se despitoit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux degoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieuës de long, & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Ie l'ay passee mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venues, & tousiours en cet endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere

fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles, & la bouche, & de se couurir d'habits, specialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles: & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquefois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les puisse faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde: car l'on y monte vne espace desmesuree, & me semble que la montagne Neuade d'Espagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade, que l'element de l'air est en ce lieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veuës, combien que l'air y soit froid, & qu'il trauaille & contraigne ceux qui y passent de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomach: mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais cil des Indes que ie dy, sans trauailler

ny les pieds,ny les mains, ny aucune partie exterieure, broüille toutes les entrailles au dedans, & ce qui eſt plus admirable, il aduient au meſme endroit que le Soleil y eſt chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y reſpire, d'autant qu'il eſt tres-ſubtil & tres-delicat, & que ſon froid n'eſt pas tant ſenſible comme il eſt penetrant. Toute ceſte chaiſne de montagnes eſt communément deſerte, ſans aucuns villages ny habitations des hommes, de ſorte qu'à peine l'on y trouue des petites maiſons ou retraites pour y loger les paſſans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, ſi ce n'eſt quelques Vicunos, qui ſont des moutons du pays, leſquels ont vne proprieté eſtrange & merueilleuſe, comme ie diray en ſon lieu. L'herbe y eſt ſouuentesfois bruſlee & toute noire de l'air que ie dis, & ce deſert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerſe, & contient de longueur, comme i'ay dit, plus de cinq cents lieuës. Il y a d'autres deſerts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du ſecond poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hõmes, ſans le ſentir. Au temps paſſé les Eſpagnols cheminoient du Peru au royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coſte: & combien que le chemin y ſoit ennuyeux & faſcheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au paſſage deſquelles pluſieurs hommes ſont morts & peris, & d'autres en ſont eſchapez par grand

grande aduanture, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cet endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quasi sans se sentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutesfois c'est chose veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, parce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pomme gastee. Ce capitaine racontoit que d'vne bõne armee qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les annees precedentes, depuis la descouuerte de ce royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruption. Adioustant dauantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis comme il auoit vescu en ce lieu, dit qu'il s'estoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit, pour couper auec vn petit couteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il s'estoit ainsi substanté long temps auec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de celle façon, mais que desia ils y estoiẽt tous demeurez, l'vn mourant auiourd'huy, & demain l'autre; disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir

là auec les autres, veu qu'il ne ſentoit deſia plus en luy aucune diſpoſition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre gouſt en aucune choſe. I'ay entendu le meſme d'autres, & particulierement d'vn qui eſtoit de noſtre compagnie, lequel pour lors eſtant ſeculier auoit paſsé par ces deſerts, & eſt vne choſe merueilleuſe que la qualité de ceſt air froid, qui tuë & conſerue auſſi tout enſemble les corps morts ſans corruption. Ie l'ay auſſi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu paſſant par ces deſerts, & qui plus eſt, me conta, qu'eſtant contrainct d'y paſſer la nuict, pour ſe deffendre & remparer contre ce vent ſi mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre choſe à propos aſſembla grande quantité de ces corps morts qui eſtoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceſte façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'eſt vn genre de froid que ceſtuy-là ſi penetrãt qu'il eſteint la chaleur vitale en coupant ſon influence : & d'autant qu'il eſt auſſi tres-froid il ne corrompt ny dõne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre ſorte d'air que l'on oit reſonner ſouz la terre, & qui cauſe des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui eſt dit des vents & de l'air & paſſerons à ce qui ſe preſente du ſubiect de l'eauë.

De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer du Nort & celle du Sud.

CHAP. X.

ENTRE les eauës, la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuironnées d'elle mesme, car ou ce sont isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est tousiours bornee de cet Ocean. Iusques auiourd'huy l'on n'a point descouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenant les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranees se continuent & ioignent entre eux & auec le mesme Ocean, par le destroit de Gibaltar, que les anciens nommerent Colomnes d'Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranees, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint auec aucune autre. Doncques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cet Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'vn qu'il appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premieremēt descouuerte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute situee au Nort : & par icelle terre l'on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé,

laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusques à passer la ligne, & ayans perdu le Nort ou pole Arctique, qu'ils appellerent Sud: pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cet Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'vne grand' partie d'icelle soit situee au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons aujourd'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si prés l'vne de l'autre qu'il n'y a que sept lieuës de distãce. Car combien que l'on en chemine dix-huict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que i'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dix-huict lieuës de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disant qu'vne mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaissa l'entreprise de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge auec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis

de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montagnes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiement du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées & disposées en la fabrique de cet Vniuers. Laissant donc ce discours d'ouurir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysmes se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance, en la recherche de ce subiect, & heureux succés qu'il eut en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iustemẽt l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il s'estoit reserré, comme Dom Alonse d'Arsilla escrit en son Auracane, & auiourd'huy y en a qui disent qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles entre la mer & la terre, pource que la ter-

re ferme prẽd fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont toutes isles, outre lesquelles, l'vne mer se ioinct plainement auec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer. Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit, & de la terre fort longue, & fort estenduë d'vn costé & d'autre, bien que l'on n'ait encore peu cognoistre iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de Plaisance, Dom Guitieres, Caruaial, de laquelle ils disent que le mast est encor à Lyma à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud, pour descouurir ce destroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuant quoy, le Capitaine Ladrillero le trouua & le passa. I'ay leu le discours & la narration qu'il en a faite, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'Hyuer estoit ja entré qui causoit que les vagues venans du Nort estoiẽt grosses & bondissantes, & les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps François Drach Anglois, a passé ce mesme destroit. Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud & tout dernierement, en l'an mil cinq cens quatre vingts & sept, d'autres Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present raudent la coste du Peru: & pource que le rapport qu'en a fait le maistre pilote, qui le passa me semble notable, ie l'insereray icy.

Du destroit de Magellan, & comme l'on le passa du costé du Sud.

CHAP. XI.

EN l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chillé, & de tout le Peru, & prins le nauire de saint Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento, homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire qui souffle tousiours du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé peu plus de trente iours auec vn temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit, que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits, montant sur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyāt qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'armee luy firent; retournerent en fin à sortir en la mer, où il fit largue. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, auec lequel ils coururent, & au commencement de la nuict veirent ne feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que

l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuiuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauersain, ceux de la capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerent bon de s'y retirer à l'abry, iusques à ce que la tempeste fust appaisee. Ce qu'il leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils veirent qu'elle alloit de plus en plus entrant dedans la mer, & soupçonnās que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour s'asseurer dauantage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieuës dans ce bras de mer sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouuelles de la capitaine, & la suiuist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles isles, où ils recueillirent de l'eauë, & se rafraischirent. De là prindrent leur route au cap de vert. D'où le pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succez, dont il fut recompensé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Seuille, en la mesme nauigation qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa majesté le recompensa, & à son instance fit commandemēt de dresser vne grosse armee, qu'il enuoya sous la condui-

te de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despense & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-Admirale, qui alloit en la compagnie de la capitaine, l'ayant perduë, auec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prẽdre la mer le plus qu'elle peut, mais comme le vent estoit trauersain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir dõner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisiesme iour, que la tempeste s'appaisa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerẽt en cinquante six degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero, pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allõs par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps poussez de ce trauersain, mais ils ne passerent point plus outre, & ne veirent non plus si la terre s'acheuoit là (ainsi que quelques-vns veulent dire) que c'est vne isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle alloit courãt vers l'Est, iusques à se ioin-

dre auec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond au Cap de bonne esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encor auiourd'huy bien cogneuë, & ne se trouue aucun qui aye couru ceste terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois le bruit qui auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne isle, & se ioignoient les deux mers: pource qu'estant Viceroy de la neufue Espagne, il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit, & terre ferme des deux costez. Retournant donc ladite Vice-admirale, ils recogneurent le destroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree, qui est en plus de hauteur, à cause de certaine grande isle qui est à l'emboucheure du destroit qu'ils appellẽt la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il disoit, il le voulut passer, mais le capitaine & les soldats ne le voulurent point cõsentir, leur sembloit que le temps estoit ja bien aduancé, & qu'ils couroiẽt grand danger: par ainsi ils retournerent à Chillé & au Peru, sans l'auoir passé.

Du destroit que quelques-vns afferment estre en la Floride.

CHAP. XII.

TOVT ainsi comme Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouurir vn autre destroit, qu'ils

disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez, homme sçauant & experimẽté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit cõmandé de le descouurir: en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir, il mettoit en auant ces raisons, pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible, s'il n'y eust eu passage d'vne mer à l'autre. Et racontoit mesme, qu'en certaine grande baye, qui est en la Floride, laquelle entre trois cens lieuës dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concluoit finalement que c'estoit chose cõuenable à la sagesse du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communication & passage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniõ que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, auec grande quantité d'or, & autres richesses, ayẽt aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent ioignãt les Calliphornes, que les nauires retournãs des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre.

L'on asseure que comme auiourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyens de s'agrandir tel, qu'auant peu d'années l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres, aussi les hõmes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hõmes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son sainct Euangile aux peuples qui tousiours viuent és tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auiourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique, ja descouuert & recogneu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietez du destroit de Magellan.

CHAP. XIII.

CE destroit, comme i'ay dit, est à cinquante degrez iustes au Sud, &y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieuës. Au plus estroit il est d'vne lieuë, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour defendre le passage. Le fond en quelques endroits est si pro-

fond, qu'on ne le peut ſonder, & en d'autres l'on trouue fonds à dix-huict, voire à quinze braſſées. De cent lieuës qu'il contient de longueur de l'vne mer à l'autre, l'on recognoiſt clairement que les vagues de la mer du Sud courent iuſques à trẽte lieuës, & les autres ſoixante & dix lieuës ſont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceſte difference que les trente lieuës du coſté du Sud courent entre des rochers & mõtagnes tres-hautes, les ſommets deſquelles ſont continuellement couuerts des neiges, tellement qu'il ſemble (à cauſe de leur grãde hauteur) qu'elles ſe ioignent les vnes auec les autres, ce qui rẽd l'entree du deſtroit du coſté du Sud ſi difficile à recognoiſtre. En ces trente lieuës la mer y eſt tres-profonde, ſi bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autant que le riuage y eſt droit & coupé. Mais aux autres ſoixante & dix lieuës qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'vn coſté & d'autre de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas. Pluſieurs grandes riuieres d'vne eauë belle & claire entrent dans ce deſtroit, & y a és enuirons d'iceluy de grandes & merueilleuſes foreſts, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bõne odeur, leſquels ſont incogneus par deça, dont apporterent pour monſtre ceux qui y paſſerent du Peru. Il y a de grandes prairies auant dedans la terre, & y a pluſieurs iſles qui ſe font au milieu du deſtroit. Les Indiens qui habitent au coſté du Sud ſont petits & meſchans: ceux qui habitent du coſté du Nort, ſont grands & vaillans, ils en apporterent en Eſpagne quelques

vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparẽces que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, auec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondãce. Les eauës du destroit croissent & decroissent comme les marées, & void-on à l'œil que les marées d'vn costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme i'ay dit, est à trente lieuës du Sud, & à soixãte & dix du Nort, combien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé cidessus, la passa, ils n'eurent point de grand' tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grãd espace de soixante & dix lieuës qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cet endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la capitaine que i'ay dite, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy

appellé Hernande Alonſe, & ay veu la vraye deſcription & coſte du deſtroit qu'ils firent & tracerent en le paſſant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Eſpagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Occane és Indes.

CHAP. XIIII.

VN des admirables ſecrets de nature eſt le flux & reflux de la mer, non ſeulement pour ceſte eſtrange proprieté, de croiſtre & deſcroiſtre, mais auſſi beaucoup dauantage pour la difference qu'il y a en cela en diuerſes mers, voire en diuerſes coſtes d'vne meſme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranee interieure qui eſt en la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaque iour en la mer Mediterranee ſuperieure, qui eſt celle de Veniſe, qui donne occaſion à bon droict de ſ'en eſmerueiller, en ce que toutes ces deux mers eſtans Mediterranees, & celle de Veniſe non plus grande que l'autre; ſi eſt-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceſte autre mer d'Italie n'en a point. Il ſe trouue quelques mers Mediterranees, qui manifeſtement croiſſent & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croiſſent ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Eſpagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour, & outre ceſtuy-là ils ont auſſi celuy de chaſque mois qui vient deux fois, à ſçauoir à l'entree & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque

mer, qui aye le flux & reflux de chasque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esmerueillable, que la diuersité que l'on void és Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chasque iour monte & diminuë deux lieuës, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournel, & ce reflux iournel est deux fois au iour naturel, & s'aduance tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eauë de la mer, de sorte que l'eauë qui vient croissant en vn costé, va decroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est pleine mer en vn endroict lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë, quand elle panche d'vn costé l'eauë augmente, & à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminuë tout ainsi que le boüillon d'vn pot, sortant du centre s'estẽd à tous endroits, & quand il cesse il diminuë aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raisons que les Philosophes en donnen

nent en leurs Meteores, que pour l'experience certaine que l'on en a peu faire. Car pour me ſatisfaire de ce poinct & queſtion, ie demanday fort particulieremẽt au ſuſdit pilote, comment eſtoiẽt les marées qu'il trouua au deſtroit, & ſ'il eſtoit ainſi que les marées de la mer du Sud decroiſſoiẽt au temps que celles de la mer du Nort montoiẽt. Et au contraire, pourquoy ceſte demande eſtant veritable, il aduenoit que le croiſtre de la mer en vn endroit, eſtoit deſcroiſtre en l'autre, qui eſt-ce que la premiere opinion afferme. Il me reſpondit qu'il n'en eſtoit pas ainſi, mais que l'on voyoit & recognoiſſoit apertement que les marées de la mer du Nort, & celles de la mer du Sud croiſſoiẽt en meſme temps, tant que les vagues d'vne mer ſe rencontroient auec celles de l'autre, & qu'en vn meſme temps auſſi elles commençoient à deſcroiſtre chacune en ſa mer, diſant que le monter & deſcendre eſtoit choſe qu'ils voyoient chaque iour, & que le coup & le rencontre d'vn flux à l'autre ſe faiſoit (comme i'ay dit) aux ſoixante & dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifeſtement que le flux & reflux de l'Ocean n'eſt pur mouuement local, mais pluſtoſt vne alteration & ferueur, par laquelle realement toutes les eauës montent & croiſſent tout en vn meſme temps, & en autre elles ſ'abbaiſſent & diminuent ainſi que le boüillon du pot, dont i'ay parlé cy-deſſus. Il ſeroit impoſſible de comprendre ce poinct par experience, ſi ce n'eſtoit en ce deſtroit où ſe ioint tout l'Ocean d'vne part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peuſſent voir & recognoiſtre par

les coſtes oppoſites,d'autant que les hõmes n'ont point la veuë aſſez lointaine, ny le pied aſſez viſte & leger qu'il ſeroit de beſoin pour porter les yeux d'vn coſté à l'autre en ſi peu de temps qu'vne marée donne le loiſir, qui ſont ſeulement ſix heures.

De diuers poiſſons, & de la maniere de peſcher des Indiens.

CHAP. XV.

IL y a en l'Ocean des Indes vne innombrable multitude de poiſſons, les eſpeces & proprietez deſquels, le ſeul Createur peut declarer. Il y en a pluſieurs qui ſont de meſme genre que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme ſont faintes & alloſes, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, ſardines & pluſieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne penſe point en auoir veu par deçà de ſemblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui reſſemblent de quelque choſe les truites, & les appellent en la neufue Eſpagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de beſugues, ny de truites, encor qu'ils diſent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coſte du Peru, mais c'eſt fort raremẽt, & ſont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au deſtroit de Magellã, comme ils font en Eſpagne au deſtroit de Gibaltar. Et pour ceſte occaſion l'on en trouue dauantage en la coſte de Chillé, combiẽ que celle que i'ay veuë par delà n'eſt telle que celles d'Eſpagne. Aux iſles qu'ils appellẽt de Bar-

louente,qui sont Cube, sainct Dominique,Portriche & Iamaique, l'on trouue vn poisson qu'ils appellent Manati, estrange espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre ses petits viuans, & a des mãmelles & du laict dont il les nourrit, paissant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eaue, & pour ceste occasion ils le mangent cõme poisson, toutesfois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominique vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, non point tant pour ce qui est dit, comme parce qu'en couleur & saueur il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'vne vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay auec raison, lors que ie veids que d'vn qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand couteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'vne vache, auec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoiẽt point. Ie veids en vne anse que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour passe-temps vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais estoit esleuee en l'air ie ne sçay combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient, & d'vne atteinte en l'air coupoient chair & os, & d'vne estrange vistesse, tellement qu'ils decoupoiẽt le mesme iaret du roussin comme si c'eust esté vn tronc de laictue, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme rasoirs.

Il y a des petits poiſſons qu'ils appellent rambos, qui ſ'attachent à ces Tiburons, & leſquels ils ne peuuent chaſſer, & ſe nourriſſent de ce qui eſchape par les coſtez à ces Tiburons. Il y a d'autres petits poiſſons qu'ils appellent poiſſons vollans, leſquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne penſe point qu'il y en ait ailleurs: ils ſont pourſuiuis par les Dorades, & pour ſ'eſchaper d'icelles ſautent de la mer, & vont aſſez loing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent poiſſons vollans. Ils ont des aiſles comme de toille, ou parchemin, qui les ſouſtiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou ſauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mention és hiſtoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux coſtes & riuieres froides il ne ſ'en trouue point. C'eſt pourquoy il n'y en a point en toute la coſte du Peru, iuſques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit fort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va chercher ſa proye hors de l'eauë, & ce qu'il y prẽd vif, le va noyer en l'eauë, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eauë, d'autant qu'il a le goſier de telle façõ, que ſ'il y entroit de l'eauë, il ſe noyeroit facilement. C'eſt vne choſe eſmerueillable, que le combat d'vn caymant auec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des noſtres me racõta qu'il auoit veu ces beſtes combatre cruellement l'vne contre l'autre au riuage

de la mer. Le caymant auec sa queuë donnoit de fort grands coups au tygre, & taschoit par sa grãde force de l'emporter en l'eauë: & le tygre auec ses griffes resistoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut estre par le ventre, qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arcbuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymãt, fut encor plus excellente: le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se jetta incontinent apres, auec vn couteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eauë, il le blessa au ventre de telle façõ, que le caymant se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ja mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'Vniuers, & non seulement de la combatre, mais aussi de la vaincre & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine: *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine aussi grande qu'vne montagne, vaincuë & attachee auec vne corde? La façon & maniere dõt vsent les Indiens de la Floride (selon que m'ont

raconté perſonnes expertes) pour prendre ces balaines, deſquelles y a grande quantité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant ſ'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point, puis à ſa commodité met vn baſtõ aigu & fort qu'il porte auec ſoy, dans la feneſtre de la narine de la balaine, i'appelle narine, le conduit ou pertuis par où reſpirent les balaines. Incontinẽt le pouſſe auant auec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieuſement la mer, & eſleue des montagnes d'eaue, ſ'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine, le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtoupe du tout, & luy oſte la reſpiratiõ, & alors il ſe remet en ſa canoe, qu'il tient attachee au coſté de la balaine auec vne corde, puis ſe retire vers terre ayant premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va filant & laſchant ſur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eauë, ſaulte d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin ſ'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec, pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grãd nombre d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ſes deſpouilles. Ils acheuent de la tuer, la de-

coupant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viãde, qui leur dure long temps. En quoy est accomply ce qui est dit en vn autre Psalme de la mesme balaine: *Dedisti eum escam populis Æthiopum.* L'adelantade Pierre Mendés racontoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellẽt balsas, & les ayans portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y iettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans auec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portãs sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenans sur iceux, ils iettẽt leurs rets, & sont là peschans la plus grãde partie de la nuict, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, auec lesquels ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschẽt sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes qu'on peint dessus l'eaue, & estans arriuez en terre, tirent leur barque de l'eaue sur le dos, laquelle aussi tost ils defont & estendent sur le riuage, afin que les herbes se sechent

& esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoient de coustume d'aller pescher sur des cuirs ou peaux de loups marins, enflez & pleins de vent, & de fois à autre les soufloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfonsassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste terre, il feignit faire paix auec eux: c'est pourquoy afin de luy faire feste, ils ordonnerent vne pesche solemnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceste terre tant despeuplée, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Ie vis vne autre façõ de pescher, où me mena le Viceroy Dom François de Tollede, toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuiere qu'ils appellent Grande, en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeoient en l'eauë, & nageans auec vne admirable vistesse suiuoient les poissons, & auec des darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement auec la gauche, blessoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hõmes de terre. Mais ores que nous sommes sortis de la mer, venons à ces autres sortes d'eauës qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nou-eau de plusieurs lacs, dont y en a quelques-vns grands, que l'on peut propremẽt appeller mers: eu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palesti-e, qui n'est pas si grãd que quelques-vns de ceux-y. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est u Peru en la prouince de Collao, lequel, comme ay dit au liure precedent, contient presque qua-re vingts lieuës de tour, & y entrent dix ou dou-e grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on ommença à le nauiger auec des barques & des auires, & y procederent si mal, que le premier auire qui y entra s'ouurit d'vne tempeste qui eſleua en ce lac. L'eauë n'est pas totalemẽt ame-e ny salée comme celle de la mer, mais elle est si spaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de oissons s'engendrent en ce lac en fort grande a-ondance, l'vn desquels ils appellent Suches, qui st grand & sauoureux, mais flegmatique & mal ain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien u'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand ombre de canars sauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire feste, ou donner u passe-temps à quelque personnage qui passe le ong des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto c Omasuyo, ils assemblent vne grande quantité e Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans c enserrant les canards iusques à en prendre auec

les mains tant qu'ils veulent, & appellent cest façon de pescher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleures habitations du Peru. De son issue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombr de bestial, specialement de porcs, qui s'engraissen extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieu hauts de la montagne, d'où naissent des riuiere & des ruisseaux, qui viennent de là en auãt à estr fort grands fleuues. Au chemin d'Arequippa Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn costé & d'autre du chemin: de l'vn sort vn ruisseau, qui de puis deuient fleuue, & se perd à la mer du Sud. D l'autre, ils disent que la fameuse riuiere d'Apori ma prend son origine, de laquelle l'on dit que l renommee riuiere des Amazones, autrement di te de Maragnon, procede auec sa grande quantit & assemblée d'eaues qui se ioignent en ces mon tagnes. C'est vne chose que l'on peut souuente fois demander, d'où vient qu'il y a tant de lacs a haut de ces montagnes, esquels il n'entre aucun riuiere, mais au contraire plusieurs grands rui seaux en sortent, & si n'apperçoit-on point qu ces lacs diminuent presque en aucune saison d l'année. De penser que ces lacs s'engendrent d neiges fondues ou des pluyes du ciel, cela ne s tisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceu là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant d pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils dim nuent. Ce qui fait croire que ce sont sources q y naissent & sourdent naturellement, bien qu

ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuiere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaue est fort nette & claire,& s'y engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques-vns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille. Au bout de la vallee de Tarapaya, proche de Potozi, y a vn lac de forme rond, tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eaue duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner prés du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré,qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme,ou qu'il ait quelque issue cachee & incognue. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iaçoit que l'on en ait tiré vn gros ruisseau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaue qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru,& passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuẽt ne sõt pas moins remarquables,specialemẽt ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eaues, l'vne sallée & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrẽt.

Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaiſant & delicieux, où il a des baings d'eauë chaude qui y ſourdent, leſquels ils eſtiment beaucoup pour la ſanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez ſur l'eauë meſme, où l'on void des parterres pleins de mille ſortes d'herbes & de fleurs, & ſont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre ſinon en les voyant. La cité de Mexique eſt fondée ſur ce lac, encor que les Eſpagnols ayẽt remply de terre tout le lieu & aſſiete d'icelle, laiſſans ſeulement quelques courans d'eauë grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de beſoin, comme bois, herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choſes. Quand Cortes conqueſta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy ſembla qu'il eſtoit plus ſeur de ne s'en ſeruir point. C'eſt pourquoy ils vſent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poiſſon & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poiſſon de prix, toutesfois ils diſent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a pluſieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beaucoup de poiſſon à Mexique. La prouince de Mechouacan eſt ainſi appellée, pource que c'eſt vne prouince abondante en poiſſon. Il y a de tres-beaux & grands lacs, eſquels il y a beaucoup de poiſſon, & eſt ceſte terre ſaine & fraiſche. Il y a pluſieurs autres lacs, deſquels il n'eſt pas poſſible faire mention, ny les ſçauoir en particulier: ſeulement l'on peut remarquer par ce qui en a eſté diſcouru au liure precedent, que ſouz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre par-

ie du monde: & ainsi par ce que nous auons dit
cy-dessus, & le peu que nous dirons des riuieres
& fontaines, nous mettons fin à ceste matiere
d'eauës.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

CHAP. XVII.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuersité de sources, fontaines & riuieres, & quelques-vnes de proprietez estranges. En Guancauelica du Peru où sont les mines du vif argent, il y a vne fontaine qui jette l'eauë chaude, & en coulant son eauë se conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre est molle & aisée à couper, car auec vn fer l'on la coupe & taille aussi facilement comme si c'estoit du bois, & est legere & de durée. Si quelques hõmes ou animaux boiuent de ceste eauë, ils meurent, d'autant qu'elle se congele dedans leur ventre, & s'y conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eauë se va cõuertissant en pierre, celle qui decoule bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de saincte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits

de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me mõstra l'isle qu'ils appellẽt l'isle des Loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, auec lequel mesmemẽt ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy estoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neãtmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la terre, telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'eaue qui sort toute chaude & bouïllante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eaue est aussi froide que neige. L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'vne auec l'autre, & est vne chose remarquable qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes, specialement en la prouince des Charcas, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne metairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel qui ainsi comme elle va courant, se va conuertissant en sel, qui est blanc, & bon à merueilles : qui si elle estoit en autre contree, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils en font peu d'estat, pour l'a

ondance du ſel qu'il y a là. Les eaues qui courent
n Guayaquil qui eſt au Peru, preſque ſous la li-
ne equinoxiale, ſont tenues pour ſalutaires pour
e mal Neapolitain, & autres ſemblables. A rai-
on dequoy l'on y vient de pluſieurs lieux fort
ſloignez pour y receuoir guariſon. Et diſent que
a cauſe de cela eſt, pource qu'il y a en ceſte cõtrée
rande abondance de racines, qu'on appelle ſal-
epareille, la vertu & operation de laquelle eſt ſi
ogneuë, & qu'elle communique ſa proprieté aux
aux où elle eſt miſe, de guarir ceſte maladie. Bil-
anota eſt vne montagne, qui ſelon l'opinion du
ommun, eſt au plus haut lieu du Peru, le ſommet
le laquelle eſt tout couuert de neige, & en quel-
ues endroits, eſt noir comme charbon. Il ſort
l'icelui deux ſources en lieux tout contraires, qui
leuiennent incontinent fort grands ruiſſeaux, &
eu à peu grãds fleuues, l'vn deſquels va à Collao
lans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Lan-
les, & eſt celuy qu'ils appellent Yucay, qui ſe ioi-
gnant auec vn autre, ſort à la mer du Nort, ayant
n cours furieux & impetueux. Ceſte ſource quãd
lle ſort de la roche Bilcanota que i'ay dit, eſt de
a meſme ſorte & couleur que l'eau de lexiue, ayãt
a couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme
le choſe bruſlee, laquelle court ainſi vn long tẽps
uſques à ce que la multitude des eaux qui y en-
trent, luy eſteignent ce feu & fumee qu'elle tire
le ſon commencemẽt. En la neufue Eſpagne i'ay
veu vne ſource cõme d'encre quelque peu bleuë,
vne autre au Peru de couleur rouge comme ſang,
d'où ils l'appellent la riuiere rouge.

Des Riuieres.

CHAP. XVIII.

ENTRE toutes les riuieres non ſeulemẽt des Indes, mais auſſi de tout le monde vniuerſel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auõs parlé au liure precedent. Les Eſpagnols l'ont pluſieurs fois nauigé, pretendans deſcouurir des terres, qui ſelõ le bruit commun, ſont fort riches, ſpecialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn paſſage qu'ils appellent le Pongo, qui doit eſtre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere eſtant reſerrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droitement du haut en bas, auec vne grãde roideur, où l'eauë par la cheute qu'elle fait de ſi haut, fait vn boüillon, qu'il ſemble impoſſible de le paſſer ſans ſe noyer. Neantmoins la hardieſſe des hommes a bien oſé entreprendre de paſſer ce paſſage, pour le deſir de ce Dorado tant renommé. Ils ſe laiſſerent couler du haut en bas: pouſſez de la roideur & du courant du fleuue, ſe tenans bien aux Canoës ou barques où ils eſtoient: & encor qu'elles fuſſent renuerſées ſens-deſſus-deſſous en tombant, & eux & leurs Canoës s'enfonçaſſent en l'eauë, neantmoins par leur force & par leur induſtrie ils ſe remettoiẽt & retournoiẽt touſiours en haut, & de ceſte façon eſchapa toute l'armée, excepté quelque peu qui ſe noyerent.

Et c

Et ce qui eſt plus admirable, ils ſ'y comporterent ſi dextrement, qu'ils ne perdirent pas meſme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour (pource qu'apres auoir enduré beaucoup de trauaux, & de dangers, ils furent contraints en fin de retourner par ce meſme lieu) ils monterẽt par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le capitaine Pierre d'Orſua fit vne autre entree par le meſme fleuue, lequel eſtant mort ſur ce voyage, & les ſoldats ſ'eſtans mutinez, d'autres capitaines pourſuiuirent l'entreprinſe, par le bras qui vient iuſques en la mer du Nort. Vn religieux de noſtre cõpagnie nous diſoit, qu'eſtant ſeculier il ſe trouua quaſi en toute ceſte entrepriſe, & que les marées montoient bien pres de cent lieuës à mont le fleuue, & qu'à l'endroit où il va ſe jetter dans la mer, qui eſt quaſi ſous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a ſoixante & dix lieuës d'emboucheure, choſe incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranee, encor qu'il y ait quelques autres qui en leurs deſcriptions ne luy donnent que vingt-cinq ou trente lieuës d'embouchure. Apres ceſte riuiere, tient le ſecond lieu en l'Vniuers la riuiere de Plata, ou d'argent, qui ſ'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & ſe va perdre en la mer, en la hauteur de trente-cinq degrez au Sud. Elle croiſt, comme ils diſent, en la meſme façon du Nil, mais beaucoup dauantage ſans comparaiſon, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer par l'eſpace de trois mois, apres retourne à ſon cours, où les nauires montent beaucoup de lieuës à mont. Il y a

plusieurs aûtres fleuues qui ne sont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins esgalent, voire surpassent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdelaine, proche de saincte Marthe, la riuiere Grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, & vn nombre infiny d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les fleuues cõmunément ne sont pas si grands, pource qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuuent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des creuës subites: à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur ils croissent & se desbordent le plus. I'ay trauersé vingt-sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mil artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerse d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle se met celuy qui veut passer, & alors ils le tirent du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut passer, & vogant auec vn bout d'aix, passe de ceste façõ. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriere poussans les citrouilles pou[r]

ur aider. Passez qu'ils sont, ils prennent sur leurs spaulles leur barque de citrouilles, & retournent nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte au eru. Nous passasmes celuy d'Aluarado en la eufue Espagne, sur vne table, que les Indiens ortoient sur leurs espaules, & quand ils perdoiēt erre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, ont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, ertainement font auoir crainte en les regardant contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si ebiles & fragiles: mais neantmoins ils sont fort leurez. Ils n'vsent point d'autres ponts que de ins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres es ponts de pierre, bastis par la diligēce de quelues gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne eroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant e deniers, desquels non seulement l'Espagne, ais aussi d'autres royaumes estrangers bastissent e superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montagnes aux allees & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux our arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé e faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas e meilleurs en Murcia, ny à Milan mesme: ce ui est aussi la plus grande & totale richesse des laines du Peru, & de plusieurs autres parties es Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

L'On peut cognoiſtre la qualité de la terre des Indes en la plus grand' part, (puis que c'eſt le dernier des trois elemens deſquels nous auons propoſé de traitter en ce liure) par le diſcours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes ſe trouue ſituée en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulierement, i'ay remarqué trois ſortes de terre en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui eſt baſſe, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre baſſe eſt celle qui eſt en la coſte de la mer, dont il ſ'en trouue par toutes les Indes, & eſt ordinairement fort chaude & humide, qui cauſe qu'elle n'eſt pas ſi ſaine, & qu'à preſent on la voit moins peuplee, combien qu'au temps paſſé elle ait eſté bien peuplée d'Indiens, comme il appert par les hiſtoires de la neufue Eſpagne & du Peru, & ſ'y conſeruoient & viuoiét, entant que la region leur eſtoit naturelle, comme ceux qui y auoient eſté engendrez. Ils y viuoient de la peſche de la mer & des ſemences qu'ils faiſoient, tirans des ruiſſeaux des riuieres deſquels ils ſe ſeruoient faute de pluye, d'autāt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceſte terre baſſe a beaucoup de lieux inhabitables, tant à cauſe des ſablons qui y ſont dangereux, car il ſ'y trouue des montagnes entieres de ces ſablons, qu'à cauſe des mareſcages qu

y sont des eaues descendans des montagnes,lesquelles ne trouuans point d'issue en ces terres lattes & basses les noyent du tout,& les rendent nutiles. Et à la verité la plus grande partie de oute ceste coste de la mer est de ceste sorte és Ines, principalement du costé de la mer du Sud. 'habitation desquelles costes est à present si diinuee & mesprisee,que des trente parts du peule qui y habitoit, les vingt-neuf y defaillent, & son opinion, que le reste des Indiens finira auãt eu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opiions attribuent cela à diuerses causes, les vns au op grand trauail que l'on a donné à ces Indiẽs, s autres au changement & diuersité des vianes,& boire dont ils vsent,depuis qu'ils communiquent auec les Espagnols ; les autres au trop rand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce desordre est la plus rande cause de leur diminution, & n'est pas tẽps aintenant d'en discourir dauantage. En ceste erre basse, (que ie dy generalement estre mal saie & peu conuenable à l'habitatiõ des hommes) y a exception en quelques endroits qui sont tẽerez & fertiles, comme la plus grand' partie des laines du Peru, où il y a des vallons frais, & qui ont fort fertiles. La plus grande partie de l'habiation de la coste entretient tout le commerce 'Espagne par mer, duquel despend tout l'estat es Indes. En ceste coste il y a quelques villes asez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo au Peru,Panama & Carthagene en la terre ferme, & s isles sainct Dominique,Port-riche,& la Hauae, & plusieurs autres villes qui sont moindres

que celle-cy, comme est la vraye Croix en la neufue Espagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru; & mesmes les ports sont communement habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre est au contraire fort haute, & par consequent froide & seche, cõme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peuplee & habitee. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante en la plus grand part la vie humaine, & auec le bestial ils suppleent le defaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs & eschanges. Mais ce qui rend encor dauantage ces terres habitees, & quelques-vnes fort peuplees, est la richesse des mines, qui se treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreuës & augmentees, comme est Potozi, & Guancauelicqua au Peru, & Caçatecas en la neufue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens qui auiourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant, sinon que le trauail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generales en ont mesme destruit vne grande partie, comme le Cocolistè, en la neufue Espagne. Toutesfois l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seiche, il y a deux cõmoditez que i'ay dites des pasturages, & des mines, qui recompẽsent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, &

a fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres
ort chaudes. Entre ces deux extremes y a la terre
e moyenne hauteur; laquelle combiẽ qu'elle soit
n quelques endroits plus basse ou plus haute l'v-
e que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny
e la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des
nontagnes. En ceste sorte de terre il croist beau-
oup de semences, de froment, d'orge, & de mays,
esquelles ne se trouuẽt aucunemẽt és terres hau-
es, mais bien aux basses: il y a mesme abondance
e pasturages, de bestial, de fruicts, & de forests as-
ez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure ha-
itation des trois pour la santé, & pour la recrea-
iõ. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé
s Indes, est de ceste qualité, ce que i'ay remarqué
ort curieusement en plusieurs chemins & voya-
es que i'ay faits, & ay trouué pour vrai, ce que les
rouinces & parties mieux peuplees d'Indiẽs sont
n ceste situation. Que l'on regarde de prés en la
eufue Espagne (qui est sans doute la meilleure
rouince que le Soleil enuirõne) par quelque en-
roit de la coste que l'õ y entre, l'on y va tousiours
nontãt, & encor qu'apres auoir monté beaucoup
'on commence à descendre, toutesfois c'est fort
eu, & tousiours la terre y demeure beaucoup
lus haute que celle de la coste. Tout le terroir de
Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui
st és enuirõs du Vulcan, qui est la meilleure ter-
e des Indes, comme aussi le sont au Peru, Are-
uipa, Guamangua, & Cusco, combiẽ que ce soit
'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y est ter-
e haute, encor que l'on y descende à des vallees
rofondes, & que l'on monte de hautes monta-

gnes, ils en diſent autant de Quito, Saincte Foy, & du meilleur du nouueau royaume. Pour reſolution, ie croy que la ſageſſe & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceſte terre des Indes fuſt haute & eſleuee, afin qu'elle fuſt d'vne meilleure temperature. Car eſtant baſſe, elle euſt eſté fore chaude ſouz la Zone Torride, principalement eſtant diſtante & eſloignee de la mer. Auſſi toute la terre que i'ay veuë és Indes, eſt auoiſinee de montagnes d'vn coſté, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay pluſieurs fois dit par delà que ie deſirois me voir en vn endroit d'où l'horiſon ſe formaſt & finiſt par le ciel, & vne terre eſtenduë & vnie, comme l'on void en Eſpagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de ſouuenance d'auoir iamais veu telles veuës aux Indes, fuſt aux iſles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de ſept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voiſinage des montagnes eſt fort à propos en ceſte region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainſi tout le plus habité des Indes eſt de la façon que i'ay dit, & generalement toute ceſte terre eſt abondante en herbages, paſturages & foreſts, au contraire de ce qu'Ariſtote & les anciens ont penſé. De ſorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on ſ'eſmerueille de voir la terre belle, ſi verdoyante & pleine de friſcades. Neantmoins ceſte regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui eſt d'vn naturel eſtrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietez de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOvs entendons par le Peru non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle est compris le Bresil, le royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au royaume de Quitto, qui est souz la ligne, & qui va courant en longueur iusques au royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroient six cents lieuës en longueur, & en largeur ne contient point dauantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieuës cõmunes, encor qu'en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait dauantage. Ceste partie du monde que l'on appellu Peru, est fort remarquable, & contient en soy des proprietez fort estranges, qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute la coste il ne souffle continuellement qu'vn seul vent, qui est le Sud ou Suroest, contraire à celuy qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent, tempestueux & maladif de tous, neantmoins il est en ceste region merueilleusemẽt gracieux, sain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste, laquelle sans doute seroit inhabitable & ennuyeuse, à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit

addoucie. La troisiesme est que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste, qui est vne chose digne d'admiration. Quartement à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne mesme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes forests, & y pleut la plus-part de l'année, estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nuë & descouuerte, & fort froide, de sorte que l'Hyuer & l'Esté sont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties, longues & estroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos sont la coste de la mer, la Sierra, sont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes sont montagnes aspres & rudes. Les Lanos, ou costes de la mer, ont quelque dix lieuës de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingts lieuës en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est donc chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieuës, esgalement esloignees de la ligne, & Pole, y ait vne si grande diuersité, que en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encor qu'il y tõbe quelquesfois vne eauë menuë, qu'ils appellent Guarua, & en Castille Mollina, laquelle quelquesfois

s'espaissit en certaines petites goutes d'eauë qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny telle, qu'il soit besoin de se couurir pour cela. Les couuertures y sont de nattes auec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andes presque durant toute l'annee il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre iusques en Auril, mais en l'autre saison, le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire quand il en est le plus proche, dequoy nous auons assez amplement traitté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de mõtagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieuës à veuë l'vne de l'autre, & presque esgalement. Il y a vn nombre infini de vicugnes, qui naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont proprement comme cheures sauuages, fort vistes & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux qu'ils appellent Guanacos & Pacos, qui sont des moutons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays, dequoy il sera traitté en son lieu: & aux Andes se trouuent des singes fort gentils & plaisans, & des perroquets en grande quãtité. L'on y trouue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Ce qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroits où elle s'ouure, qui sont les meilleures habitations du Peru, comme est la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas,

& de Yucay. En ces vallées il croiſt du froument du mays, & d'autres ſortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cuſco (qui eſtoit anciennement la cour des Seigneurs de ces royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dites ſe retirent & ſ'eſloignēt dauātage les vnes des autres, & laiſſent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & paſturages fertiles, & là eſt auſſi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce ſoit terre pleine, & à la meſme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de foreſts, toutesfois le defaut qu'ils ont du pain y eſt recompenſé par les racines qu'ils ſement, leſquelles ils appellent Papas, & croiſſent dedans la terre. Ceſte racine eſt le manger des Indiens. Car les ſechans & nettoyans ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui eſt le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a meſme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'eſt vne terre ſaine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des beſtiaux qui ſ'y nourriſſent, tāt de l'eſpece meſme de ceux qui ſont en Europe, cōme brebis, vaches, & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, & y a des perdrix aſſez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aſpres, leſquelles ſont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou costes de la mer.

CHAP. XXI.

D'AUTANT que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuue iamais, ny tonne, les hommes desirent naturellement sçauoir la cause de telle nouueauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recerché & consideré cecy de pres, est qu'il ne s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engẽdrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillats & rosees : comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillats. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pource que ceste region est tres-seche & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grande profõdité de quinze stades (qui est la hauteur d'vn homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eauë desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estãt

destourné,les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cet effect : mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable,qui est que la hauteur excessiue de la Sierre , qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos,de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre,si ce n'est si haut qu'il soit par dessus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'vn seul vent, qui est celuy de la mer,lequel ne trouuant point de contraire, ne presse ny exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour en engendrer la pluye,de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaississent, & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours,d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Atico, & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques annees que les Norts ou Brises y souffloient,voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme il arriua en soixante & dix-huict aux lanos de Trugillo , où il pleut abondamment ; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. Dauantage, il pleut en la mesme coste és lieux où les Brises, ou Norts sont ordinaires,comme en Guayaquil , & és lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes comme en ceux qui sont plus outre que Ariqua Quelques-vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra : c'est vne

chose certaine que descendant de la Sierre en ces
lanos l'on a accoustumé de voir comme deux
ciels, l'vn clair & serain par le haut, & l'autre ob-
scur, & comme vn voile gris tendu au dessous, qui
couure toute la coste: mais encor qu'il n'y pleuue
pas, ceste bruine y est merueilleusement profita-
ble pour produire de l'herbe, & pour esleuer, &
nourrir les semences: car encor qu'ils ayent l'eauë
au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estāgs
ou lacs, toutesfois ceste humidité du ciel a vne
telle vertu, que cessant de tomber sur la terre, elle
cause vne grande incommodité & diminution
aux grains & semences. Et ce qui est plus digne
d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste
rosee ou bruine se reuestent d'herbes & de fleurs,
qui est vne chose plaisante & agreable à voir, &
de grande vtilité pour les pasturages du bestial,
comme l'on void en la montagne, qu'ils appel-
lent de sablon, proche de la cité des Rois.

De la proprieté de la neufue Espagne, des isles & des autres terres.

CHAP. XXII.

LA neufue Espagne surpasse les autres pro-
uinces en pasturages, qui cause qu'il y a vn
nombre infini de troupes de cheuaux, vaches,
brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante
en fruicts, & en toute sorte de grain; en somme
c'est la terre la mieux pourueuë, & la plus accom-
plie qui soit és Indes. Toutesfois le Peru la sur-
passe en vne chose, qui est au vin, pource qu'il y en

croist abondamment,& de bon,& de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux valées fort chaudes où il y a arrousement d'eauës. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Espagne, toutesfois le raisin n'y vient point en sa maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit : c'est pourquoy il ne paruient à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit cõme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche & autres en ces enuirons, sont ornees de beaucoup de verdure,& pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches,& de porcs,qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces isles sont, les engins de sucre,& les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle,& de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vraysemblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuent mesme du bois de qualité & de couleur excellente,comme l'ebene,& autre qui seruent aux edifices & menuyserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces isles & celles qui sont en ces enuirons qui sont en tres-grand nombre,ont vn tres-beau & tres-plaisant regard,pource que durant toute l'annee elles sont reuestuës d'herbes & d'arbres,tellemẽt qu'il ne peu

e peuuent discerner quand il est Automne, ou
stè, pour la continuelle humidité qui y est ioin-
e auec la chaleur de la Torride, & combien que
este terre soit de tres-grãde estenduë, il y a neãt-
moins peu d'habitations, d'autant que d'elle-mes-
me elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils ap-
pellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, &
u'il y a beaucoup de marescages & bourbiers ès
laines. Ils donnent vne autre raison notable, de
e qu'elles sont peu habitees, qui est d'autãt qu'il
est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'incon-
deration & desordre des premiers conquesteurs
: peupleurs; parquoy ils se seruent la plus grand'
art de Negres, mais ils coustent cher, à cause
u'ils sont font propres à cultiuer la terre. Il ne
roist ny pain, ny vin en ces isles, pource que la
rop grande fertilité & vice de la terre ne les lais-
e grener, mais elle jette le tout en herbe fort in-
galement. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins
s ne portent point d'oliues, mais beaucoup de
eilles vertes, & plaisantes à la veuë, qui toutes-
ois n'apportent aucun fruict. Le pain dont ils
sent est de la Cacaue, de laquelle nous dirons en
on lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces isles, que
uelques-vns tirent, mais c'est en petite quantité,
r faute de naturels qui l'approfitent. I'ay esté
eu moins d'vn an en ces isles, & à ce qui m'a esté
côté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point
té, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, &
itres, i'ay entendu & apprins qu'elle est presque
e ceste qualité que i'ay dite. Toutesfois ie ne
ets les choses plus particulieres de nature, qui
ont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en

auoir parfaite cognoiſſance. La terre qui plus reſſemble à l'Eſpagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occidentales, eſt le royaume de Chillé, qui eſt hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il eſt ſitué hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceſte terre de ſoy eſt fraiſche & fertile, & produit de toutes les eſpeces de fruicts qui ſont en Eſpagne, & rapporte auſſi grande abondance de pain & de vin, comme meſme elle abonde en paſturages & beſtial. Le ciel y eſt ſain & ſerain, entre le chaud & le froid. L'Hyuer & l'Eſté y eſt parfaitement, & s'y trouue grãde quantité d'or qui eſt tresfin. Neantmoins ceſte terre eſt pauure & peu peuplee, pour la guerre continuelle que les Auracanes & leurs alliez y font, d'autant que ce ſont des Indiens robuſtes, & amis de leur liberté.

De la terre incogneuë, & de la diuerſité d'vn iour entier qui eſt entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la Zone temperee, qui eſt au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iuſques au iourd'huy elles ne ſont deſcouuertes, & ne cognoiſt-on d'autres terres en ceſte Zone, que celle de Chillé, & quelque partie de la terre qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Eſperance, comme il a eſté dit au premier liure. On ſçait auſſi peu s'i y a habitation aux deux autres Zones ou Poles, & ſi la terre continuë & paruient iuſques à celle du coſté de l'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoi

pas mesme la terre qui gist passé le destroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle est de cinquãte six degrez, ainsi qu'il est dit cy-deuant, & du costé du pole Arctique ou Nort, n'en sçait-on non plus iusques où va la terre, qui court passé le Cap de Mendocin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouuert vne nouuelle terre, qu'ils appellent le nouueau Mexique, où ils disent qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexiquains. Les Philippines & les isles suiuantes, comme racontent aucuns qui le sçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës : mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit cõtre mon intention, qui est seulement de traitter des Occidentales. L'on ne cognoist pas mesme la plus grand part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans royaumes, s'imaginans que là sont le Paytiti, le Dorado, & les Cesars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. I'ay ouy dire à vn de nostre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habitations, & des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladolit, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua, & depuis luy ceux

qui luy ſuccederent firent l'entree & deſcouuer-
te, par la grande riuiere des Amazones, leſquel
croyans que le Dorado qu'ils cherchoient eſtoi
plus auant, ne ſe ſoucierent de peupler là, & apre
demeurerent ſans le Dorado qu'ils ne trouueren
point, & ſans ceſte grande prouince qu'ils laiſſe
rent. De vray c'eſt choſe iuſques auiourd'huy ca
chee, que l'habitation de l'Amerique, excepté le
extremitez, qui ſont le Peru, le Breſil, & l'endroi
où la terre commence à s'eſtreſſir, qui eſt en la ri
uiere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour
Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temp
que nous auons entendu par lettres des noſtre
qui cheminent en ſaincte Croix de la Sierre, qu
l'on va deſcouurant de grandes prouinces & ha
bitations qui tombent en ceſte partie, qui eſt en
tre le Breſil & le Peru. Le temps les deſcouurira
car comme la diligence & hardieſſe des homme
eſt auiourd'huy grande à vouloir circuir le mon
de d'vne part & d'autre, nous pouuõs croire qu
tout ainſi que l'on a deſcouuert tout ce qui e
cogneu iuſques à preſent, l'on pourra de meſm
deſcouurir ce qui reſte, afin que le ſainct Euangi
ſoit annoncé à l'vniuerſel monde, puis que de
les deux couronnes de Portugal, & de Caſtille
ſont rencontrees par l'Orient & par le Ponan
iuſques à ioindre leurs deſcouuertures enſembl
qui eſt à la verité vne choſe remarquable, que l
vns ſoient paruenus iuſques en la Chine, & Ia
pon par l'Orient, & les autres aux Philippine
qui ſont voiſines & preſque contigues à la Ch
ne, par l'Occident. Car de l'iſle de Luſſon, qui e
la principale des Philippines, où eſt la cité

{ammille,iuſques à Macan,qui eſt l'iſle de Cau-
on, il n'y a que quatre vingts ou cent lieuës de
ıer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe,
ı'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à
ıutre,il y a neãtmoins,ſelon leur conte, vn iour
ıtier de difference entr'eux, de ſorte qu'il eſt Di-
anche à Macan, lors qu'à Mammille il eſt Sa-
edy,& ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chi-
e ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines
ı ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe San-
ıés, duquel il eſt fait mention cy-deuant, que
ırtant des Philippines il arriua à Macan le deu-
eſme iour de May ſelon ſon conte, & voulant
re l'office de ſainct Athanaſe,trouua qu'ils cele-
oient la feſte de l'Inuention ſaincte Croix,par-
e qu'ils contoient là le troiſieſme de May. Il luy
ı aduint tout autant en vn autre voyage qu'il fit
ır delà. Quelques-vns ont trouué ceſte varia-
on & diuerſité eſtrange, & leur ſemble que cela
ocede de la faute des vns, ou des autres, ce qui
eſt pas toutesfois,mais eſt vn conte vray & bien
oſerué: car ſuiuant la difference des chemins par
ı ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſaire-
ent dire, que quand l'on ſe rencontre on doit
ıoir vn iour de difference. La raiſon eſt pource
ıe nauigeãt d'Occident à l'Orient,l'on va touſ-
urs gaignant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le
uer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent
Orient au Ponant, vont touſiours perdant le
ur,& ſ'en retirent arriere, pource que le Soleil
e plus en plus leur va leuant plus tard,& comme
us ils vont approchant du Leuant ou Ponant,
us ils ont le iour toſt ou tard. Au Peru, qui eſt

Occidental,au respect de l'Espagne,l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quãd il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est pardeça, la my-nuict se trouue estre par delà. I'ay fait preuue certaine de cela, par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant dõc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient,& les Castillans d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisiesme de May, quand les autres content le deuxiesme, & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct,les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyãs encor vne autre fois le monde, & qu'ils vsassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de differẽce. Car, comme i'ay dit,ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost: & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autant que ceux qui vont nauigeans du Leuant au Ponant, vont changeans leurs midis sans le sentir, & tou

ours neantmoins pourſuiuent le meſme conte
ù ils ſe trouuent quand ils partent,il eſt neceſſai-
e qu'acheuant le circuit du monde ils trouuent
aute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIIII.

OMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Etna & Vveſuuio, qu'auiourd'huy ils appellent e mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remarquable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans ſont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui ſ'eſleuẽt par deſſus les ſommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs ſommitez vne planure, & au milieu vne foſſe ou grande bouche qui deſcend iuſques au profond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable à voir. De ces bouches il ſort de la fumee, & quelquesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui iettent bien peu de fumee, & preſque n'ont aucune forme de Volcans, comme eſt celuy d'Arequipa, qui eſt d'vne hauteur deſmeſuree, & preſque du tout de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparẽce de feu, mais ſeulement les veſtiges de quelques ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils eſtoiẽt Gẽtils, & quelque peu de fumee qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui eſt proche du bourg des Anges, eſt auſſi d'vne hauteur admirable où l'on mõte trente lieuës en tournoyãt.

De ce Volcan ſort, non pas continuellement, mais de fois à autre, & preſque chaque iour, vne groſſe exhalation & tourbillon de fumee qui ſort droit en haut comme vn trait d'arbaleſte, qui par apres ſe fait ſemblable à vn tres-grand plumage iuſques à ce qu'il ceſſe du tout, & auſſi toſt ſe reſoult en vne nuee noire & obſcure. Plus communément elle ſort au matin apres le leuer du Soleil, & au ſoir quand il ſe couche, encor que i'en ay veu ſortir en autres heures. Il ſort auſſi quelquesfois apres ceſte fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu ſortir iuſques à preſent, toutesfois l'on a crainte qu'il ne ſorte & bruſle la terre qui eſt à l'entour, laquelle eſt la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correſpondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en eſt aſſez proche, qui cauſe les tonnerres & eſclairs ſi grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Eſpagnols ont monté en ce Volcan, leſquels ont rapporté de la mine ou terre du ſoulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour deſcouurir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla ſont plus renommez, tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud deſcouurent de fort loin, que pour l'eſpouuentement & violence des feux qu'ils jettent de ſoy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an paſſé 1586. que toute la cité de Guatimalla preſque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurerent meſmes quelques perſonnes. Il y auoit deſia ſix mois que de iour & de nuit le Volcan ne ceſſoit de jetter par le haut, & com

ne vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tõ-
bante aux coſtez du Volcan, ſe conuertiſſoit en
cendre comme terre bruſlee(choſe qui ſurpaſſe le
iugement humain d'entendre comme il peut ti-
rer de ſon centre tant de matieres qu'il jettoit
hors de ſoy durant ces ſix mois: pource qu'il n'a-
uoit accouſtumé de jetter que de la fumee, & non
pas touſiours, mais quelquesfois de petites flam-
meſches. Cela me fut eſcrit eſtant en Mexique,
par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla,
hõme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors
ceſſé ce Volcan de jetter ces feux que ie dy. Ces
ans paſſez me trouuant en Quitto en la Cité des
Rois, le Volcan qu'ils ont proche jettoit tant de
cẽdre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut
tant de cendre, qu'elle obſcurciſſoit la lueur du
iour, & en tomba telle abondãce en Quitto, qu'il
n'eſtoit poſſible de cheminer par les ruës. L'on a
veu d'autres Volcans qui ne jettent ny flamme ny
fumee, ny cendre meſme, mais l'on les void bruſ-
ler au fonds d'vne viue flamme, ſans s'amortir: de
telle façõ eſtoit celuy qu'en noſtre temps vn Pre-
ſtre cupide & auaricieux ſe perſuada que ce qu'il
voyoit bruſlant eſtoient maſſes d'or, iugeant en
ſoy-meſme que ce ne pouuoit eſtre autre metal,
ny matiere, choſe qui depuis tant d'annees ardoit
ſans ſe conſommer, & eſtant en ceſte perſuaſion,
il fit de certaines chaudieres & chaines, auec ne
ſçay quel inſtrument pour cueillir & retirer l'or
de ce puits ou Volcan: mais le feu ſe moqua de
luy, pource que la chaine de fer, & la chaudiere
n'approchoient pas pluſtoſt du feu, qu'auſſi toſt
elles ne ſe defiſſent & fuſſent coupees comme ſi

c'euſt eſté des eſtoupes. Ce neantmoins on me dit que ce perſonnage ſ'obſtinoit touſiours, & alloit recherchant d'autres inuentiōs pour tirer & puiſer cet or qu'il imaginoit.

Quelle eſt la cauſe pourquoy le feu & la fumee durent ſi long temps en ces Volcans.

CHAP. XXV.

IL n'eſt ja beſoin de faire mention des autres Volcans, puis que par les deſſuſdits l'on peut entendre ce qui en eſt, toutesfois c'eſt choſe digne de rechercher quelle eſt la cauſe qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pource qu'il ſemble que ce ſoit choſe prodigieuſe, voire qui excede le cours naturel de ietter de leur eſtomach tant de flammes comme ils en vomiſſent. D'où procede ceſte matiere, qui la leur donne, ou comme eſt-elle engendree là dedans? Quelques-vns ont eu opinion que ces Volcans von[t] conſommant la matiere interieure qu'ils ont d[e] leur nature, & croyent pour ceſte cauſe que natu[-]rellement ils prendront fin, quand ils aurōt con[-]ſommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont e[n] eux. Suiuant ceſte opinion, l'on void auiourd'hu[y] quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire d[e] la pierre bruſlee, qui eſt fort legere, mais fort du[-]re, & eſt excellente à faire edifices & baſtimen[s] comme celle que l'on apporte en Mexique po[ur] baſtir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'o[n] dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autre[-]fois vn feu naturel, qui ſ'eſt eſteint apres la mati[e-]re cōſommee. Et par ainſi ces pierres ſont deme[u-]

rees bruslees & penetrees du feu, comme on les
void. Quant est de moy, ie ne veux pas contredire
qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'ẽ ces lieux
au temps passé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce
m'est chose difficile à croire qu'il en soit ainsi de
tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils met-
tent hors, est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit
plus estant amassee ensemble, estre comprise dans
ceste concauité mesme dont elle sort. Outre cela
il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers
d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, jet-
tans continuellement de la fumee, du feu, & de la
cendre. Pline historiographe naturel (selon que
refere l'autre Pline son nepueu) recherchant ce
secret pour voir comme se passoit ceste affaire, &
s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu
de l'vn de ces Volcans, mourut, & pensant en ve-
nir à bout par sa diligence, vint à bout de sa vie.
Pour moy sur ceste consideration ie pense, & est
mon opinion, que comme il y a des lieux en la
terre qui ont la vertu d'attirer à soy la matiere va-
poreuse, & de la conuertir en eauë, qui sont les
fontaines lesquelles tousiours decoulent, & touf-
iours ont dequoy decouler, entant qu'elles atti-
rent à soy la matiere de l'eauë: aussi de mesme il y
a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les
exhalations chaudes, & de les conuertir en feu
& en fumee, & par leur force & violence iet-
tent mesme d'autres matieres espaisses qui se re-
soluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre
matiere semblable, & qui est vn argument suffi-
sant, qu'és Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettẽt
en certain temps de la fumee, non pas tousiours,

& en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondẽt, & en Esté diminuẽt, voire quelques-vnes sechent du tout selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente: ainsi est-il de ce que ces Volcans en diuers temps jettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là, pour seruir d'aduertissement, afin de considerer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger que ce feu soit du centre, dautant plus que le feu d'enfer, selon que sainct Basile & autres enseignent, est fort different de cestui que nous voyons, pource qu'il est sans lumiere, & ard & brusle sans comparaison plus que le nostre. Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit me semble plus raisonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

QVelques-vns ont pensé que de ces Volcans qui sont és Indes procedent les tremblemens de terre, assez frequens par delà: mais parce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns auec les autres: pource que les exhalations chaudes qui s'engendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la

principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuans au dedãs de la terre aucune sortie aisee, meuuent la terre pour sortir auec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessous de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitee de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchee du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chastaigne mise au feu saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedãs son escorce, par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits maritimes, qui sont voisins de l'eauë. Comme l'on void en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus esloignees de la mer & des eaux sentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui sont és ports de mer, és riuieres, és costes, & és lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est aduenu au Peru vne chose merueilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu des tremblemẽs de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de cinq cents lieuës, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuient quelle annee) fut vn tremblemẽt de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres, & par ce moyen empescha le courant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, &

tua grãd nombre d'hommes,faisant sortir la mer de son lieu quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laissa les nauires à sec,bien loing de la rade ordinaire, & plusieurs autres choses tristes, & espouuantables. Et si bien m'en souuient, ils disent que le trouble & esmotion que fit ce tremblemẽt, courut trois cens lieues,le long de la coste. A peu de temps de là, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'ã quatre vints six,le neufiesme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel selon qu'escriuit le Viceroy, auoit couru le long de la coste cent soixante & dix lieües, & de trauers dedans la Sierre cinquante lieües. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortant és rues, places & iardins, finalement és lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez,neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit faict celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages,& entrer au dedans de la terre presque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tant que les digues &

pieces de bois qui estoiét là, nageoient en l'eauë. En apres l'an ensuiuant, il y eut encor vn autre tremblemét de terre au royaume & cité de Quito,& semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de faict elle est subiette à ces inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru ils ne soient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres,ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veuë d'œil les herauts de la diuine iustice,afin de craindre Dieu. Car,comme dit l'Escriture, *Fecit hæc vt timeatur*. Retournant donc à nostre propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est,comme il me semble, que l'eauë bouche & estoupe les conduits & ouuertures de la terre,par où se deuroient exhaler & sortir les exhalations chaudes qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaississãt la superficie de la terre,fait que les fumees & exhalations chaudes se resserrent & se rencontrent plus violemment là dedans,qui par apres viennét à rompre en s'enflammant. Quelques-vns ont obserué que tels tremblemẽs de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches annees. D'où vient que l'on dit que les trẽblemẽs de terre sont plus rares és lieux où il y a grãd nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexique ont opinion que le lac sur lequel elle est situee, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent,encor qu'ils n'y soient pas beaucoup *Ecclef.3.*

violens, & c'est chose certaine que les villes & prouinces situees auant dedans les terres, & qui sont plus esloignees de la mer, reçoiuent quelquefois de grands dommages de ces tremblemẽs, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que sur ce subiect il semble que celle cy pour estre voisine d'vne riuiere, & n'estre pas aussi fort esloignee de la mer Adriatique, doiue plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la Paix, arriua vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoient plusieurs Indiens, enchanteurs & Idolatres, tomba inopinement en ruine, de sorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiens furent estoufez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'vne lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eaue ou de la cire fonduë de façõ qu'elle boucha & remplit vn lac & demeura ainsi estenduë parmy toute ceste contree.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'vn l'autre.

CHAP. XXVII.

I'Acheueray par cest element de la terre, le ioignant auec le precedent de l'eaue, l'ordre & embrassement desquels est de soy certainement admirable. Ces deux elements ont vne mesme

Spher

Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans
& accollans en mille façõs & manieres. Par quel-
ques endroits l'eauë combat furieusement la ter-
re, comme son ennemie, & en autres, elle la vient
enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y
a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre
bien auant, comme venant la visiter, & d'autres
esquels la terre se recompense, jettant en la mer
ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont
penetrant iusques aux entrailles. En quelques en-
droits l'vn elemẽt s'acheue, & l'autre se commen-
ce, se donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux
autres chascuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont
vne tres-grande profondeur, & esleuation, com-
me il se trouue des isles en la mer du Sud, & mes-
me en la mer du Nort, desquelles les nauires s'ap-
prochent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la
sonde en soixante & dix & quatre vingts brassees,
si est-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui
fait iuger que ce sont comme des pics ou pointes
de terre, qui montent du profond, & s'esleuent
en haut, chose digne de grande admiration. A ce
propos me dit vn pilote fort experimenté, que les
Isles qu'ils appellent des loups, & d'autres, qui
sont sur le commencement de la coste de la neuf-
ue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient
de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn
endroit au milieu du grand Oceã, hors de la veuë
de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieuës,
auquel l'on void comme deux tours, ou pics, d'v-
ne roche fort haut esleuez, qui sortent du milieu
de la mer, & neantmoins ioignant icelle l'on ne
peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut

encor certainement comprendre, ny recognoiſtre quelle eſt la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir eſté les extremitez d'icelles du tout deſcouuertes iuſqu'à preſent. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut eſtre comme vn cœur auec les poulmons. Le plus large de ce cœur eſt du Breſil au Peru, la pointe au deſtroit de Magellan, & le haut où il ſacheue eſt la terre ferme, & de là commence le continent à ſeſlargir peu à peu, iuſques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres ſuperieures, qui ne ſont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceſte terre des Indes, par les commentaires que les Eſpagnols ont eſcrit de leur ſuccez & deſcouuertes, & entre autre de la peregrination que i'ay eſcrite, qui à la verité eſt eſtrange, & en peut dõner beaucoup de cognoiſſance, & eſt ce qui m'a ſemblé ſuffire à preſent pour donner quelque intelligence des choſes des Indes, quant aux communs elemens, deſquels toutes les parties du monde ſont formees & compoſees.



LIVRE QVATRIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie dois traitter en ceste histoire.



YANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable u sujeçt dont nous voulons traitter. Et comien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, ous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, ui seront les metaux, les plantes, & les animaux. Dr les metaux sont comme des plantes couueres & cachees dedans les entrailles de la terre, qui nt quelque ressemblance entr'eux, en la forme maniere de leur production : d'autant que l'on oit & recognoist mesme entre eux des rameaux, comme vn tronc, duquel ils naissent & proceent, qui sont les grosses veines & les moindres, ellement qu'ils ont entr'eux vne liaison telle,

qu'il ſemble propremēt que ces mineraux croiſſent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'eſt choſe qui eſt ſeulement propre aux vrayes plantes, mais ils ſe produiſent aux entrailles de la terre, par la vertu,& la force du Soleil,& des autres planettes, & dans vne longue eſpace de temps ſe võt augmentant,& preſque multipliant à la façon des plantes. Et tout ainſi comme les metaux ſont des plantes cachees en terre, ainſi pouuons nous dire que les meſmes plantes ſont des animaux fixes & arreſtez en vn lieu, la vie deſquelles ſ'entretient par l'aliment que nature leur va fourniſſant dés leur propre naiſſance. Mais les animaux ſurpaſſent les plantes, en ce qu'ils ont vn eſtre plus parfait, & de là auſſi ont ils beſoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn ſentiment,afin de le deſcouurir & cognoiſtre. De ſorte que la terre rude & ſterile eſt comme la matiere & aliment des metaux , & celle qui eſt fertile & mieux aſſaiſonnée, la nourriture des plantes. Les meſmes plantes ſeruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous enſemble ſont l'aliment des hommes, ſeruant touſiours la nature inferieure à l'entretien & ſuſtentation de la ſuperieure,& la moins parfaite ſe ſubmettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il ſ'en faut que l'or,l'argent,& les autres choſes que les hommes eſtiment tant par leur auarice, ſoient la fin & le but de l'homme auquel il doiue tendre, puis qu'ils ſont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme, lequel a eſté crée & ordonné pour eſtre

ſubiect de ſeruir ſeulement au Createur vniuerſel de toutes choſes, comme à ſa propre fin, & ſon parfait repos: & auquel homme, toutes les autres choſes de ce monde n'ont eſté propoſees ou delaiſſees, ſinon pour ſ'en ſeruir à gaigner ceſte derniere fin. Qui voudra conſiderer les choſes creées & en diſcourir ſelon ceſte Philoſophie, pourra certes tirer quelque fruict de leur cognoiſſance & conſideration, ſe ſeruant d'icelles, pour cognoiſtre & glorifier leur Autheur. Mais qui ſe voudra aduācer plus outre à la cognoiſſance de leurs proprietez & vtilitez, & voudra ſe rendre curieux de les rechercher, celuy-là trouuera finalement en ces creatures ce que le ſage dit, *qu'ils ſont aux pieds des fols & ignorans*, ſçauoir des lacs, & des pieges où ils ſe precipitent, & ſe perdent iournellement. Sap. 14.
A ceſte intentiō donc, & afin que le Createur ſoit glorifié en ſes creatures, ie pretens dire en ce liure quelques-vnes des choſes dont il y a beaucoup és Indes, digne d'hiſtoire, & d'eſtre racontees, touchant les metaux, plantes & animaux, qui ſont propres & particuliers en ces parties. Mais d'autant que ce ſeroit vne œuure tres-grande, que de traitter cecy exactement, & qui requerroit plus grand ſçauoir, & cognoiſſance, voire beaucoup plus de loiſir que ie n'ay pas, ie dis que ſeulement mon intention eſt de traitter ſuccinctemēt quelques choſes que i'ay compriſes & remarquees tant par experience, que par le rapport de gens dignes de foy, touchāt ces trois choſes que i'ay propoſees, laiſſant aux autres plus curieux & diligens de pouuoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui sont és Indes Occidentales.

CHAP. II.

LA sagesse de Dieu a creé les metaux pour medecine & pour defense, pour ornement & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quatre choses, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pource que la vie humaine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de trauailler & ouurer selon la raison & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entendemēt humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices pour la conseruation, reparation, seureté, ornement & exaltation de ses œuures. Doncques la diuersité des metaux que le Createur a enserrez és armaires & cōcauitez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour defenses contre les ennemis; les vns sont pour l'ornement & pareure de nos personnes, & de nos maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux & ferremens, auec les diuerses façons d'instrumens que l'industrie humaine a inuenté & mis en vsage. Mais sur tous les vsages des metaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vsage de la mon-

noye, laquelle, comme dit le Philosophe, est la mesure de toutes choses. Et combien que de soy & naturellement elle ne soit qu'vne seule chose, neantmoins en valeur & estimation l'on peut dire qu'elle est toutes choses. La monnoye nous est comme viande, vestement, maison, cheuauchure, & generalement tout ce que les hommes ont de besoin. Par ce moyen tout obeit à la monnoye, & comme dit le Sage, pour faire vne inuention, que vne chose fust toutes, les hõmes guidez ou poussez d'vn instinct naturel, esleurent la chose plus durable & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là eussent la preeminence en ceste inuention de monnoye, qui de leur naturel estoient plus durables & incorruptibles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime entre les Hebrieux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignees & barbares nations de l'Vniuers, comme sont les Indiens, tant Orientaux comme Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en aussi grand prix & estime, l'employans en l'ouurage de leurs temples & palais, & aux vestemens & accoustremens des rois, & des grands seigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares qui ne cognoissoiẽt ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches & les sacs où estoit l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient espars parmy la terre, comme chose inutile. Et Pline mesme recite des Babitacques qui abhorroient l'or, & pour cela l'enseuelissoient, afin que persõne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trou-

Arist. 5. Ethic. c. 5.

Eccles. 10.

ue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitaques, & grand nombre au contraire de ceux qui eſtiment, recherchent, & font eſtat de l'or & de l'argent, ſans qu'ils ayent beſoing de l'apprendre de ceux qui y vont de l'Europe. Il eſt vray que leur auarice n'eſt point paruenuë au but de celles des noſtres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fuſſent idolatres, comme quelques mauuais Chreſtiens, qui ont commis pluſieurs grands excez pour l'or & l'argent. Neantmoins c'eſt vne choſe fort digne de conſideration qne la ſageſſe du Seigneur eternel ait ainſi voulu enrichir les terres du monde plus eſloignees, & qui ſont peuplees d'hommes moins ciuils & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait eſté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres, & les poſſeder: afin auſſi ſur ceſte occaſion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoiſſoient point, ſ'accompliſſant en cela la
Eſaya 54. prophetie d'Iſaye, diſant que l'Egliſe deuoit eſtendre ſes bornes non ſeulemẽt à la dextre, mais auſſi à la ſeneſtre, qui ſ'entend, comme dit ſainct Augu-
Aug.l.1.de concord. Euang.c.31. ſtin, que l'Euangile ſe doit eſlargir & eſtẽdre non ſeulement par ceux qui ſincerement & auec vne vraye & parfaite charité le preſchent & annoncent, mais auſſi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous vöyõs les terres des Indes, pour eſtre plus abondantes de mines & de richeſſes eſtre de noſtre temps les mieux cultiuees en la Religion Chreſtienne, ſ'aidant le Seigneur pour ſes fins & intentions ſou-

ueraines de nos desirs & inclinations. Là dessus
disoit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa
fille pour la bien marier, est de luy donner beaucoup
de dot & de moyẽs en mariage: ce que Dieu
a fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy
donnant de grandes richesses en ses mines, afin
que par ce moyen elle trouuast mieux qui la vint
rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales
grand nombre & abondance de mines de toutes
sortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de
plomb, d'estain, de vif-argent, d'argent, & d'or: &
entre toutes les regions & parties des Indes, les
royaumes du Peru sont ceux qui abondẽt le plus
en ces metaux, specialement en argent, or, & vif-argent,
ou mercure, & s'y en trouue grand nombre,
pource que tous les iours l'on descouure de
nouuelles mines. Et est chose sans doute, que selon
la qualité de la terre, celles qui sont à descouurir,
sont en plus grand nombre, sans comparaison,
que celles que l'on void à present descouuertes:
voire semble que toute la terre est semee de
ces metaux plus qu'aucune autre terre qui nous
soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle
les autheurs anciens ayent fait mention par le
passé.

De la qualité & nature de la terre où se trouuent les metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en œuure és Indes, & comme les Indiens se seruoient d'iceux.

CHAP. III.

LA raison pourquoy il y a tant de richesses
de metaux és Indes, specialement aux Oc-

cidentales du Peru, eſt comme i'ay dit, la volonté du Createur, qui a departy ſes dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raiſon naturelle & Philoſophique, c'eſt choſe bien vraye ce qu'en a eſcrit Philon, homme ſage, diſant que l'or, l'argent & metaux naiſſent naturellement aux terres plus ſteriles & infructueuſes. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui ſont fertiles d'herbes & de fruicts, rarement ou iamais on n'y trouue des mines, pource que la nature ſe contente de leur donner vigueur, pour produire les fruicts les plus neceſſaires à la conſeruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui ſont fort aſpres, ſeches, & ſteriles, comme en des montagnes treshautes, & en des roches qui ſont aſpres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richeſſes (qui ſont venuës en Eſpagne, depuis que les Indes Occidentales ont eſté deſcouuertes) ont eſté tirees de lieux comme cela, qui ſont aſpres, penibles, deſcouuerts & ſteriles. Toutesfois le gouſt de ceſt monnoye rend ces lieux doux & aggreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) pluſieurs veines & mines de toutes ſortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny ſe ſeruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & meſme de vif-argent, d'autant qu'il eſt neceſſaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Eſpagne, & de la Chine. Quant au cuiure les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois, pource que leurs ferremẽs & armes n'eſtoiẽt

Philo lib. 5. de Geneſ. mund.

Euſeb. lib. 8. de præpar. Euãg. c. 5.

oint ordinairement de fer, mais de cuiure. De-
uis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en
tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en
cercher les mines, encor qu'il y en ait plusieurs,
ource qu'ils s'arrestent à la recerche des metaux
lus riches & precieux, & y employēt leur temps
leur trauail. Ils se seruent des metaux de cuiure
fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye
'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement
e l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les
ndiens vsassent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny
'autre metail pour monnoye, & pour prix des
hoses, mais seulement s'en seruoient pour orne-
ent, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoit grā-
e somme & quantité aux temples, palais, & se-
ultures, auec mil genres de vases d'or & d'argent
u'ils auoient. Ils ne se seruoient point d'or ny
'argent pour trafiquer & acheter, mais chan-
eoient & troquoiēt des choses aux autres, com-
ne Homere & Pline racontent des anciens. Ils *Plin. lib. 33. chap. 3.*
uoient quelques autres choses de plus grande
stime, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de
nonnoye, & iusques auiourd'hui court ceste cou-
ume entre les Indiens, comme aux prouinces de
Mexique, ils vsent au lieu de monnoye du Cacao,
qui est vn petit fruict) & auec iceluy achetent ce
u'ils veulent. Au Peru ils se seruent du Coca,
our ceste mesme fin, qui est vne fueille que les
ndiens estiment beaucoup, comme au Paraguey
ls ont des coings de fer pour monnoye, & du co-
ton tissu en saincte Croix de la Sierre. Finalemēt
a maniere de trafiquer des Indiens, & leur ache-
er & vendre, estoit d'eschanger & bailler choses

pour choſes: & bien qu'il y eut de grands mar
chez, & des foires fort celebres, ſi eſt-ce qu'il
n'ont eu beſoin ny neceſſité de monnoye, ny meſ
me de courratiers, pource que tous eſtoient for
bien appris, à ſçauoir combien il eſtoit beſoin d
donner d'vne ſorte de marchandiſe pour vne, tan
d'vne autre. Depuis que les Eſpagnols y ſont en-
trez, les Indiens ſe ſont meſme ſeruis de l'or & d
l'argent pour acheter, & au commencement n'
auoit aucune monnoye; mais l'argent au poid
eſtoit leur prix & leur monnoye, comme l'on ra
conte des anciens Romains. Du depuis pour plu
grande commodité, l'on forgea de la monnoye e
Mexique, & au Peru : toutesfois iuſques à preſen
en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucun
monnoye de cuiure ou autre metal, mais ſeule
ment d'argent, & d'or : pource que la richeſſe d'i
celle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'il
appellent de billon, ny autres genres d'alloy, don
ils vſent en Italie, & aux autres prouinces de l'Eu-
rope; bien qu'il ſoit vray qu'en quelques iſles de
Indes, comme ſainct Dominique & Port-riche
ils vſent de monnoye de cuiure, qui ſont de
quarts, leſquels ont cours ſeulement en ces iſles
pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu
encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a
perſonne qui le tire ou affine. Mais pource que la
richeſſe des Indes, & l'vſage de trauailler aux mi-
nes conſiſte en or, argent, vif-argent, ie diray quel-
que choſe de ces trois metaux, laiſſãt pour l'heu-
re le reſte.

Plin. lib. 13. cap. 4.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.

CHAP. IIII.

L'OR entre tous les metaux a esté tousiours estimé pour le plus excellent, & auec bonne aison, d'autant qu'il est le plus durable & incoruptible de tous : car le feu qui consume & dimiuë tous les autres, l'amende; & le rend en sa perection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu emeure en sa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel ropremẽt s'appelle, (selon que Pline dit) Obrio-, dequoy fait tant de mention l'Escriture, & vsage qui consomme tous les autres metaux comme dit le mesme Pline) n'amoindrit aucuement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme ne se mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que sa atiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il t, il se laisse neantmoins tellement doubler & rer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs 'or & tireurs sçauent bien la force qu'il a de se isser si fort amenuser sans se rompre iamais. 'outes lesquelles choses bien considerees, auec utres excellentes proprietez qu'il a, donneront entendre aux hommes d'entendement, pouruoy en l'Escriture saincte la Charité s'accomare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de aconter ses excellences, pour le faire estimer recherchér. Car la plus grande excellence u'il ait, est d'estre ja cogneu, comme il l'est enre les hommes, pour la supresme puissance & randeur du monde. Venant donc à nostre sujet, y a aux Indes grande abondance de ce metal,

Plin. lib. 33. cap. 3.

Apoc. 3. 21.
Can. 3.
Psal. 67.
Thren. 4.
3. Reg. 6.

&ſçait-on par les hiſtoires certaines que les Inguas du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grands & petits vaſes d'or, des cruches, des couppes, des taſſes, & des flaſcons, voire des tinnes ou grands vaiſſeaux: mais auſſi en auoient-ils des chaires, des brancars ou lictieres tout d'or maſſif: & en leurs temples auoient mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conquesteurs arriuerent en l'vn & en l'autre royaume; qui y trouuerent de grandes richeſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents eſcus d'vne bouteille de vin, & autres choſes eſtranges: & toutesfois en verité, elles ſont aduenuës, voire & des choſes encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu, & les appellent pepins, pource qu'ordinairemẽt ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de melons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit, *leue illius aurum*. Combien qu'il arriue quelquesfois qu'il y en a de plus grands, & de tels, que i'en ay veu qui peſoient pluſieurs liures. C'eſt l'excellence & la

Iob 18.

andeur de ce metal ſeul (ſelon que Pline affer- *Plin.lib.3. chap.5.*
e) de ſe trouuer ainſi pur & parfait, choſe qui
aduient point à tous autres metaux, leſquels ont
uſiours de l'eſcume & du terreſtre, & ont de be-
in qu'on les affine auec le feu. I'ay veu meſme
l'argent naturel, en façon
eſme il y en a d'autre que les Indiens appellent
apas, & quelquefois il ſ'en trouue des morceaux
tout pur & fin, en façon de petites racines ron-
s, ce qui eſt rare toutesfois en ce metal, mais aſ-
z ordinaire en l'or. Il ſe trouue peu de cet or en
pin, au reſpect des autres eſpeces. Cet or en
erre eſt vne veine d'or qui naiſt & ſ'engendre
ns la meſme pierre ou caillou, comme i'ay veu
x mines de Caruma au gouuernement de Salli-
s, des pierres fort grandes toutes penetrees &
auerſees d'or. D'autres qui eſtoient la moitié
or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui eſt de ce-
façon ſe trouue en des puits ou des mines qui
it leurs veines comme d'argent; mais ils ſont
es-difficiles à tirer. Agatarchides eſcrit au liure
nquieſme de la mer Erythree ou Rouge (ainſi
conte Phocion en ſa Bibliotheque) la façon &
aniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle
it vſé anciennement les Rois d'Egypte, & eſt
ie choſe admirable, de voir comme ce qu'il en
crit reſſemble & ſe rapporte proprement à la
çon dont l'on vſe encor maintenant à raffiner
s metaux d'or & d'argent. La plus grande quan-
té d'or que l'on tire & recueille és Indes eſt de
luy qui eſt en poudre, qui ſe trouue és riuieres
u és lieux & torrens où beaucoup d'eauës ont
ſſé, d'autãt que les fleuues des Indes ſont abon-

dans en ceste espece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne, le Pactole en Asie,& le Gange en l'Inde Orientale,& appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande quantité de l'or qui se faisoit à present que ces racleures & poudres qui se trouuoient és riuieres. A present aux isles de Barlouente, Espagnolle, Cube,& Port-riche y en a eu, & y en a encor en grand abondance és riuieres, mais on en rapporte fort peu en Espagne, par faute de naturels du pays,& pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quitto,& au nouueau royaume de Grenade. L'or le plus celebré est celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient auec l'alloy & perfection, qui sont vingt-trois quillats & demy, voire quelquesfois plus. L'on fait estat aussi de l'or de Veragua pour estre tres fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communémẽt il est foible & de bas alloy. L'or se trouue meslé ordinairement ou auec l'argent ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais celuy qui est meslé d'argent est communément de moins de quillats que celuy qui est meslé de cuiure. S'il y a la cinquiesme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu, que l'argent fin,ny l'or fin. Celuy qui est auec le cuiure est ordinairement du plus haut alloy. On r'affine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en

Plin. lib. 3. cap. 4.

beaucou

eaucoup d'eauë, iuſques à ce que le ſable tombe
es plateaux, & l'or comme le plus peſant de-
neure au fonds. L'on l'affine meſme auec du vif-
rgent, & auec de l'eauë forte, pource que l'allun
ont on fait ceſte eauë, a la vertu de ſeparer l'or
'auec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il
ſt purifié & fondu ils en font des briques ou pe-
tes barres pour l'apporter en Eſpagne, pource
u'eſtant en poudre on ne le pourroit tirer des
ndes, car on ne le peut quinter, marquer ny eſ-
yer qu'apres qu'il eſt fondu. Le ſuſdit hiſtorio- *Plin. lib.*
raphe raconte que l'Eſpagne ſur toutes autres *33. cap. 4.*
rouinces du mõde eſtoit abondante en des me-
ux d'or & d'argent, ſpecialement Gallice &
ortugal, & ſur tout les Aſtures, d'où il raconte
u'on apportoit par chacun an à Rome vingt
il liures d'or, & qu'il ne ſ'en trouue en aucun
tre lieu vne telle abondance. Ce qui ſemble
tre teſmoigné au liure des Machabées, où il eſt
t entre les grãdes richeſſes des Romains, qu'ils *1. Mat. 8.*
rent en leur puiſſance les metaux d'or & d'ar-
nt qui ſont en Eſpagne. Auiourd'huy ce grand
reſor d'Eſpagne luy vient des Indes, en quoy la
uine prouidence a voulu qu'aucuns Royau-
es ſeruent aux autres, & leur communiquent
urs richeſſes afin de participer de leur gouuer-
ment pour le bien des vns & des autres, en ſe
mmuniquant reciproquemẽt les biens & gra-
s dont ils iouiſſent. On ne peut bien aprecier
eſtimer le nombre & quantité d'or que l'on
porte des Indes, mais l'on peut bien affermer
e c'eſt beaucoup dauantage que ce que Pline
conte qu'on apportoit chaque an d'Eſpagne à

Rome. En la flote où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze caſſons d'or, deſquels chaque caſſon pour le moins peſoit quatre arobes, qui ſont cent liures peſant: & mil cinquante ſix marcs de la neufue Eſpagne, qui eſtoit tant ſeulement pour le Roy, ſans ce qui vint pour les marchands & particuliers, eſtant enregiſtré, & ce qui vint non enregiſtré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela ſuffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAP. V.

NOvs liſons au liure de Iob ces paroles: *L'argent a certains commencemens & racines en ſes veines, & l'or a ſon lieu arreſté où il s'engendre & s'eſpaißit, le fer en fouiſſant ſe tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur ſe tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort ſagement les proprietez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer, & le cuiure. Nous auons dit quelque choſe des lieux où l'or ſ'engendre & ſe congele, qui ſont des ſuſdites pierres au profond des montagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrens ont paſſé, ou biẽ aux tres-hautes montagnes: leſquelles poudres d'or deſcendent & ſ'eſcoulent auec l'eauë qui eſt la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que pluſieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iuſques aux plus hautes montagnes, a eſté cauſe qu'à preſent l'o

trouue cet or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endõmagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuure plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splẽdeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus conforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif, & plus delicat. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus rarement, & que la nature se mõstre plus escharse à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose plus commune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidẽtales d'vne si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent cõmunément és montagnes & roches tres-hautes,

& du tout desertes;encores qu'autresfois l'on en ait trouué és plaines & campagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellent esgarees,& les autres fixes & arrestees. Les esgarees sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estans tirez & leuez,l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & longueur ont vne suite continuë en façon de grandes branches & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairemẽt plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant resoudre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'vn costé, & par sa force separe l'argent d'auec le plomb, l'estain d'auec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastissoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communément, & auec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur artifice & leur affinement, & appellent au Peru ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez,outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent auec du vif-argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement auec le feu, mais seulement auec le vif-argent. Mais ceste sorte de metal est communément metal pauure & foible,qui est celuy tou-

tesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu, auec du vif-argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé auec du vẽt artificiel, comme de soufflets, mais seulement quand il est soufflé & allumé auec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilement fondus auec l'air artificiel des soufflets, que non pas auec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement auec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fõdu auec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, bastis exprés du costé du vent, au dedans desquels ils fondent ce metal: & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutesfois elle est toute certaine & approuuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferõs mention cy-apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent sont la neufue Espagne & le Peru, mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, desquelles nous traitte-

rons vn peu à loisir, pource que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

De la montagne ou colline de Potozi, & de sa descouuerture.

CHAP. VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee est situee en la prouince de Charcas au Royaume du Peru, distant de l'Equinoxe vers le costé du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de sorte qu'elle tombe sous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutesfois ceste region est extremement froide, voire plus que n'est pas Castille la Vieille au Royaume d'Espagne, & plus encor que la Flandre mesme, combien que par raison elle deust estre chaude ou temperee, eu esgard à la hauteur & esleuation du pole où elle est situee. La raison de ceste si froide temperature est que ceste montagne est fort esleuee, & qu'elle est agitee & hantee de vents qui sont fort froids & intemperez, specialement de celuy qu'ils appellent Thomahaui, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterile, qui n'engendre ny produit aucun fruict, ny herbe, ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'auarice & le desir des autres choses, a peuplé ceste montagne plus que

ucun autre lieu qui ſoit en tous ces Royaumes,
a rendant ſi abondante de toutes ſortes de vian-
les, qu'on ne peut deſirer choſe qui ne ſ'y trouue,
oire en grande abondance: & combien qu'il n'y
it rien qne ce que l'on y apporte par voiture,
eantmoins les places y ſont ſi pleines de fruicts,
onſerues, vins exquis, ſoyes, & toutes autres de-
ices, qu'il ne ſ'en trouue en autre endroit dauan-
age. Ceſte montagne eſt de couleur tirant ſur le
oux & obſcur, & eſt ſa façon d'vne aſſez agreable
encontre à la veuë, reſſemblant parfaitement la
orme d'vn pauillon rond, ou bien d'vn pain de
ucre. Elle ſ'eſleue & ſurpaſſe toutes les autres
montagnes & collines qui ſont à l'enuiron. Le
hemin par lequel on y mõte eſt fort aſpre & fort
oide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit
ar le haut en pointe de forme ronde, & a en ſon
ied vne lieuë de circuit. Elle contient depuis le
ommet iuſques au pied mil ſix cents vingt-qua-
re verges communes, leſquelles reduites à la
meſure des lieuës d'Eſpagne, font vn quart de
ieuë. Au pied de ceſte montagne l'on void vne
utre petite colline qui naiſt d'icelle, en laquelle
nciennement il y a eu quelques mines de ces
metaux eſpartis & ſans ſuite, qui ſe trouuoient
là comme en des bourſes, & non pas en des vei-
nes fixes & continuës, & neantmoins elles eſtoiẽt
fort riches, encor qu'elles fuſſent en petit nom-
bre. Ce petit roc eſtoit appellé des Indiens,
Guayna Potozi, qui veut dire le ieune Potozi,
au pied duquel commence l'habitation des Eſ-
pagnols & Indiens, qui ſont venus à la richeſ-
ſe & à l'œuure de Potozi: laquelle habitation

peut contenir quelque deux lieuës de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montagne n'ont point esté foüyes ny descouuertes du temps des Inguas, qui estoient les seigneurs du Peru, auparauãt que les Espagnols y entrassent, combien qu'ils ayent fouy & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieuës seulement. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien qu'aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montagne estoit reseruee pour d'autres. De vray l'on n'eust aucune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entree des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fit en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponant, où la beste se retiroit, commença de courir à mõt le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour mõter en vn passage, quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la fosse & racine d'icelle le metal, qu'il recogneut

ſtre fort bon,par l'experience qu'il auoit de ceux
le Porco : puis ayant trouué en terre, joignant
eſte veine quelques morceaux de metal,qui ſ'e-
toient rompus & departis d'icelle, ſans toutes-
ois qu'on les peuſt bien cognoiſtre, à cauſe que
eur couleur eſtoit changee & gaſtee du Soleil &
le l'eauë. Il les porta à Porco eſſayer par Guayras
qui eſt eſprouuer le metal par le feu) & ayant re-
ogneu par là ſa grande richeſſe, & heureuſe for-
une, fouyſſoit & tiroit ſecretement ceſte veine
ans le communiquer, ou en parler à perſonne,
uſques à ce qu'vn Indien,nommé Guanca, natif
e la vallee de Xaura,qui eſt aux limites de la cité
es Rois,lequel demeurãt au lieu de Porco, pro-
he voiſin de ce Gualpa, Chumbibilqua ſ'apper-
eut vn iour qu'il faiſoit quelque affinement, &
u'il faiſoit de plus grands ſomons & briques,
ue celles qu'on faiſoit ordinairement en ces
eux,pource meſme qu'il augmentoit en deſpen-
e d'habits, ayant iuſques alors veſcu aſſez pau-
rement. Pour ceſte occaſion, & que ce metal
ue ſon voiſin affinoit & mettoit en œuure,eſtoit
ifferent de celuy de Porco, il penſa de deſcou-
rir ce ſecret, & fit tant que combien que l'autre
nt ſon affaire ſecrete autant qu'il luy eſtoit poſ-
ble,neantmoins par importunité fut contraint
e le mener au roc de Potozi, ayant deſia paſſé
eux mois en la iouiſſance de ce riche threſor. Et
rs l'Indiẽ Gualpa dit à Guanca qu'il print pour
part vne veine qu'il auoit deſcouuerte,laquelle
toit proche de la veine riche, & eſt celle que
on appelle auiourd'huy la veine de Diego Cen-
no,qui n'eſtoit pas moins riche, mais ſeulemẽt

plus dure à fouir,& plus difficile à tirer. Par ainsi tout d'vn accord partirent entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer sa mine,qui estoit tres dure,& l'autre Gualpa,ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura irrité de cela,& de quelque autre chose,alla descouurir ceste affaire à son maistre, qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoistre la verité,alla en Potozi, & trouuant la richesse que son Yanacona,ou seruiteur luy auoit dit,fit enregistrer l'Indien Guança, s'estaquant auec luy à la susdite veine,qui fut dite Centeno, ils appellent cela estacquer,qui vaut autant que signaler & remarquer pour soy la mine,& autant d'espace que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la foüyssent: au moyen dequoy apres l'auoir monstree & descouuerte à la iustice, ils demeurerent seigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre,en payant seulement au Roy son droict de cinquiesme. De sorte que le premier enregistremẽt & declaration que l'on fit des mines de Potozi , fut le vingt & vniesme iour du mois d'Auril,de l'an mil cinq cens quarãte cinq au territoire de Porco,par lesdits Villaroel Espagnol,& Guanca Indien. Incontinent apres l'on descouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'estain,qui a esté tres-riche,quoy que rude & laborieuse à y trauailler, pour estre son metal aussi dur que le caillou. Du depuis le trentiesme iour

'Aoust, au mesme an de quarante-cinq, la veine ppellee Mendieta, fut enregistree, qui sont les uatre principales veines de Potozi. Ils disent de veine riche, la premiere qui fut descouuerte, ue son metal estoit hors terre la hauteur d'vne nce en façon de rochers, sousleuant la superfiie de la terre, comme vne creste de trois cents ieds de longueur, & de treze de large, & que cela emeura descouuert & descharné par le delue, ayant ceste veine comme la partie la plus du-e, resisté à la force & impetuosité des eauës. Son etal estoit si riche, qu'il y auoit la moitié d'arent, & continua ceste veine en sa richesse iusques cinquante & soixante stades, à la hauteur d'vn omme de profondeur, où elle vint à defaillir. De este façon furent descouuertes les mines de Pooti par la prouidence diuine, laquelle a voulu our la felicité d'Espagne, que la plus grande rihesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au mõe, fust cachee pour vn temps, pour la descouurir u temps que l'Empereur Charles le Quint, de lorieuse memoire, tenoit l'Empire, les royaues d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Inconnent apres que la descouuerture de Potozi fut ogneuë aux royaumes du Peru, plusieurs Espanols, & presque la plus-part des bourgeois de la ité d'Argent, qui est à dix-huict lieuës de Potoi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y indrent plusieurs Indiës de diuerses prouinces, specialement les Guayzadores de Porco, si u'en bref temps ce fut la meilleure & plus grane habitation de tout le royaume.

De la richesse que l'on a tiree & tire chacun iour du roc ou montagne de Potozi.

CHAP. VII.

I'A Y esté plusieurs fois en doute s'il se trou uoit aux histoires des anciens vne si grand richesse de mines, comme celles que nous auon veuës de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamai au monde des mines riches & renommees pou cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont le Carthaginois ont ioüi, & du depuis les Romains lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulemen estimees & renommees par les liures profanes mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qu plus particulierement fait mention de ces mines au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ain en son histoire Naturelle: *Il se trouue de l'argen presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est l meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terr sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certain & infaillible qu'és lieux où l'on a vne fois descouuert au cunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gue res esloignees: ce qui se trouue aussi presque en tous au tres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les ap pellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puit ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença fouïr du temps de* Hannibal, *se voyent encor à present & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les des couurirent. Entre ces mines, celle que descouurit Bebel lo, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort re nommee, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si gran de richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'o*

Plin. lib. 33. cap. 6.

recueilloit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de trauailler à ceste mine, de telle sorte, qu'elle est à present de mil cinq cents pas de profondeur, cauee en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y trauaillent tirent l'eauë qu'ils y trouuent pour les asseicher, & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere. Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter dauantage ceux qui entendẽt que c'est de mines, voyant que la mesme chose qu'ils experimentent auiourd'huy, a esté exercee par les anciens. Et certainement la richesse de ceste mine d'Hannibal aux monts Pyrenees, estoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains possederent, y ayãs cõtinué son ouurage, iusques au tẽps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondité de ceste mine estoit de mil cinq cens pas, qui est un mil & demy, & fut si riche au commencemẽt, qu'elle valloit à son maistre par chacun iour trois cens liures, de douze onçes la liure. Mais combiẽ que ceste richesse ait esté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de nostre temps s'est retrouuee en Potozi. Car comme il appert par les registres de la maison de la contractation de ceste prouince, & comme plusieurs hommes anciens dignes de foy l'attestent, au temps que le Licentié Pollo gouuernoit ceste prouince, qui fut plusieurs annees apres la descouuerte de ceste montagne, l'on enregistroit & tiroit pour la cinquiesme chacun Samedy cent cinquante & deux cens

Genebrardus in Chronographia.

mil pezes, dont le cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que suiuant ce conte, l'on tiroit chaque iour de ceste mine comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a encor vne chose à mettre en auant, pour montrer la richesse de Potozi, que le conte qui a esté fait n'est seulemẽt que de l'argent qui se marquoit & quintoit, & est chose cogneuë au Peru que l'on a vsé long temps en ces royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cents pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eauë, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eauë, qui est le plus grand heur de ceste montagne. Mais quoy, les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auiourd'huy delaissees pour l'in

commodité de l'eau qu'ils y ont rencontree en y fouillant: pource que ce ſont deux trauaux inſupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eauë tout enſemble. Le premier deſquels, à ſçauoir de cauer la roche, donne aſſez de peine, voire eſt trop dur & trop exceſſif. Finalement aujourd'huy ſa Majeſté reçoit pour ſon quint par chacun an l'vn portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, ſans l'autre richeſſe qui luy vient de vif-argẽt, & autres droicts royaux qui eſt vn grand threſor. Quelques hommes experts ayans ſupputé les contes, diſent que ce que l'on a apporté à quinter en la caſſe, ou douane de Potozi, iuſques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, ſe mõte à cent millions de pezes d'eſſay, dont chaque peze vaut treze reaux & vn quart, ſans conter l'argent que l'on a peu tirer ſans quinter, & qui a eſté quinté és autres caſſes Royales, & ſans l'argent courant que l'on a mis en œuure au pays, qui n'eſt point quinté, qui eſt vne choſe innombrable, combien que les premiers regiſtres des quints ne ſoient pas ſi clairement, ou intelligiblement eſcrits, que ſont ceux d'auiourd'huy: pource qu'aux commencemens, & premieres deſcouuertes, l'on faiſoit la recepte par Romaines, tant eſtoit grande l'abondãce qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viceroy Dom Franciſque de Tollede, en l'annee mil cinq cens ſoixante & quatorze ſe trouua qu'il y auoit ſoixante & ſeize millions, iuſques en ladite annee, & depuis ledit an iuſques à celui de quatrevingts cinq incluſiuement, il appert par les regiſtres royaux

qu'il s'est quinté iusques à trente-cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venuë aux flotes du Peru, est montee à beaucoup dauantage. En la flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flotes du Peru & Mexique, dõt les deux tiers estoiẽt en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Majesté a voulu donner au Roy d'Espagne, sur les chefs desquels tant de couronnes & de royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du ciel, ont ioint les Indes Orientales auec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire estre ainsi arriué par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, Vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel, tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la defense de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties, où la verité est tant oppugnee, & poursuiuie des heretiques. Et puis que le Seigneur des cieux, qui dõne & oste les royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le deuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succez & prospere victoire cõtre les ennemis de la saincte foy, veu qu'en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a dõné, voire en a besoin de beau-
cou[p]

coup dauantage. Cependant il ſuffit d'auoir fait ceſte digreſſion pour monſtrer les richeſſes de Potozi. C'eſt pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on trauaille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille és mines de Potozi.

CHAP. VIII.

BOECE ſe plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien : *Boetius de consolat.*

Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera teſti.
Gemmáſque, latere volentes,
Precioſa pericula fodit?

Auec raiſon il les appelle precieux danger, pour le grand trauail & peril auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes eſtiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a pluſieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de conſeruer le peuple. Ils apportoient ces metaux d'Eſpagne, & faiſoient trauailler les Eſpagnols aux mines, comme tributaires. L'Eſpagne en fait auiourd'huy tout de meſme aux Indes, en ce que y ayant & reſtant ſans doute en Eſpagne pluſieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cauſe des inconueniens que l'on y void chacun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & riſque. Ce roc de Potozi contient en ſoy, comme i'ay dit, quatre veines principales, qui ſont la veine Riche, celle de Centeno, celle d'Eſtain, & celle *Plin. lib. 33. cap. 4.*

de Mendieta. Toutes ces veines ſont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne ſ'en trouue aucune: leſdites veines courent Nort & Sud, qui eſt de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large ſix pieds, & au plus eſtroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerſe façon qui ſortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres ont de couſtume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerſes mines, qui ſont parties ou portions d'elle-meſme, diſtinctes & ſeparees entre diuers maiſtres, des noms deſquels elles ſont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines ſont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine Riche ſoixante & dix-huict mines, qui ſont profondes de quatre vingts & cent ſtades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iuſques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt-quatre mines, dont quelques-vnes ſ'aduancent iuſques à ſeptante ou quatre vingts ſtades de profond, & ainſi des autres veines de ceſte montagne. L'on inuenta pour remede à ceſte grande profondité, des mines qu'ils appellent ſoccabones, qui ſont caues ou mines faites au pied de la montagne, leſquelles vont trauerſant iuſques à rencontrer les veines: car l'on doit entendre que combien que les veines courēt Nort & Sud, comme il a eſté dit, neantmoins c'eſt en rabaiſſant depuis le ſommet iuſques au pied & bas de la montagne, qui ſera ſelon qu'on croi

par coniecture plus de douze cens stades. Et à ce conte encor que les mines s'estendẽt en telle profondeur, il reste neantmoins encor plus de six fois autant d'espace, iusques à leur fonds & racine, laquelle selon qu'ils disent doit estre tres-riche & abondante, comme le tronc & la source de toutes les veines : combien que iusqu'auiourd'huy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & esleuee est la veine à la superficie de la terre, tant plus se trouue riche, plus aussi qu'elle va en profondeur, l'on trouue son metal plus pauure, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par lesquels on entre & fort aisément, pour trauailler aux mines, auec moins de coust, de peine & de danger. Ils ont huict pieds de largeur, & vne stade de hauteur, & les ferment auec des portes. L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au proprietaire du Soccabon, le cinquiesme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a desia neuf de faits, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt-neuf ans à faire vn Socabon, qu'ils appellent du venin, qui va se rendre & donner à la veine riche, ayãt esté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnziesme annee de la descouuerte, & acheué en l'an mil cinq cẽs quatre vingts cinq, l'vnziesme d'Auril. Ce Soccabon rencontra la veine Riche, à trẽte- cinq stades pres de sa source ou racine, & y auoit de là où il rencontra la veine iusques au sault & emboucheure de la mine, autres cent & trente-cinq stades. De façõ qu'il falloit descendre toute ceste profondité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient

depuis ſon ouuerture, iuſques à la veine de Cruſero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont eſté dits, afin que l'on voye le grand trauail que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en cõtinuelles tenebres, & obſcurité, ſans ſçauoir aucunement quand il eſt iour ou nuict. Or d'autant que ce ſont lieux que le Soleil ne viſite aucunement, il n'y a pas ſeulement de perpetuelles tenebres, mais auſſi y fait vn extreme froid, & y court vn air ſi groſſier, & contraire à la nature & diſpoſition humaine, que les hommes qui y entrent de nouueau ſ'y eſtourdiſſent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-meſme en vne de ces mines, où ie ſenti douleur de cœur, & ſanglots d'eſtomach. Ceux qui y trauaillent ſe ſeruent de flambeaux & chandelles pour leur eſclairer, en departant le labeur, & l'ouurage de telle ſorte que ceux qui trauaillent le iour, y repoſent la nuict, & les autres au contraire les viennent eſchãger, pour trauailler la nuict & repoſer le iour. Le metal y eſt communément dur, & à ceſte cauſe ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & eſclatant par force, comme ſi c'eſtoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal ſur leurs eſpaules, par des eſchelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois qui ſont trauerſees d'eſchellons de bois: de ſorte qu'en chacune de ces eſchelles l'on y peut monter & deſcendre tout enſemble. Ces eſchelles ſont longues de dix ſtades, & à la fin d'icelles en recom-

mence vne autre de la mesme longueur, commẽçant & finissant chaque eschelle à des establies & plates-formes de bois, où il y a des sieges, & lieux pour se reposer, comme galleries, d'autant qu'il y a plusieurs de ces eschelles à monter bout à bout. Vn homme y porte ordinairement sur ses espaules le poids de deux arrobes de metal, auec vne toille attachee en façon d'vne hotte, & y mõtent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne chandelle attachee à son poulce: car comme il est dit, il n'y a nulle lumiere du ciel, & vont se tenãs à l'eschelle des deux mains pour monter si grande espace de hauteur, qui surpasse communémẽt cent cinquante stades de hauteur, chose effroyable, & qui donne l'espouuente seulement à y penser, tant est grand le desir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de trauail. Et certes ce n'est point sans raison que Pline traittant de ceste matiere s'exclame, & dit ainsi: *Nous entrons iusques aux entrailles de la terre, & allons poursuiuant les richesses iusques aux lieux des condamnez.* Et par apres au mesme liure, il dit ainsi: *Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus que de geans, faisans des trous & ruetes au profond de la terre, perçans les montagnes si auant, & si profondement, à la lueur des chandelles, où le iour & la nuict sont semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour, d'où bien souuent il aduient que les parois des mines fondent & tombent, accablans dessouz plusieurs des miniers qui y trauaillent.* Et en apres il adiouste: *Ils entament la roche dure auec des marteaux de fer pesans cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaules, trauaillans de iour & de nuict, les vns desquels*

Plin. in proœm. lib. 33. c. 6.

baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puis que les derniers seulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs & forts qu'ils soient, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'auiourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grãd trauail qu'enduroient ceux qu'ils appelloient Chrysios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possedé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAP. IX.

LES veines que i'ay dit où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse, dont l'vn d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'vne mesme valeur. Car il y en a vne mesme veine d'vne sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre : en somme de plusieurs & diuers couleurs, & semble à ceux qu

ne les cognoissent point, que ce soient des pier-
res de nulle valeur. Mais les miniers cognoissent
incontinent sa qualité & sa perfection, par cer-
tains signes & petites veines qu'ils y voyent. On
porte tout le metal que l'on tire des mines sur des
moutons du Peru, qui seruēt d'asnes à porter aux
moulins. Le metal le plus riche s'affine en le fon-
dant dedans ces petits fourneaux que i'ay dit,
qu'ils appellent Guayras. car cestuy est le plus
plombeux, pour raison dequoy il en est plus fa-
cile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les In-
diens y jettent ce qu'ils appellent Soroche, qui
est vn metal fort plombeux, & le metal estant en
ces fourneaux, l'ordure & le terrestre par la force
du feu demeure en bas, & le plomb & l'argent se
fondent, de telle façon que l'argent est porté na-
geant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié,
puis apres ils r'affinent encor plusieurs fois cet
argent par ceste maniere de fondure. L'on a ac-
coustumé de tirer d'vn quintal de metal, trente,
quarante, voire cinquante pezes d'argent, & tou-
tesfois i'en ay veu d'vne sorte que l'on me mon-
stra par excellence, duquel l'on tiroit en le fai-
sant fondre de ceste façon, deux cents, voire
deux cents cinquante pezes d'argent du quintal,
richesse vrayement rare, & presque incroyable,
si par le feu nous n'en auions veu l'experience,
mais tels metaux sont fort rares. Le pauure me-
tal est celuy qui d'vn quintal rend deux ou trois,
cinq ou six pezes, ou peu d'auantage. Ce me-
tal ordinairement n'est point plombeux, mais
est sec: c'est pourquoy l'on ne le peut affiner par
le feu. Et pour ceste raison il y auoit en Potozi

vne grande quantité de ces pauures metaux, desquels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient deiettez comme la paille & comme l'escume des bons metaux, iusques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner auec le vif-argent, par le moyē duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vif-argent par vne estrange & merueilleuse proprieté purifie l'argēt, & est propre pour ces metaux qui sont secs & pauures, esquels toutesfois il se consume moins de vif-argent que non pas és riches : car tant plus ils sont riches, plus ont-ils besoin de vif-argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui est la plus cōmune & plus exercee en Potozi, est celle qui se fait par le vif-argēt, comme aussi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Espagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux sommets de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoiēt posez en façon de luminaires, tellement que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & jetter la lumiere si loin, qu'ils sembloient n'estre qu'vn brasier ou flāme de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en trouue, c'est deux mil, d'autant que, comme i'ay dit, ils vsent peu de la fonte, mais affinent auec le vif-argent, qui est de plus grand profit. Et pource que les proprietez du vif-argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable, ie traitteray du vif-argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera conuenable à ce suject.

Des proprietez merueilleuses du vif-argent.

CHAP. X.

LE vif-argẽt ainsi appellé par les Latins, pource qu'il coule & se glisse vistement d'vn lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietez. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutesfois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestee ny de consistance comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagẽt dessus, & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif-argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus comme fait du bois ou du liege sur l'eauë. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vif-argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'vne façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le despouille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vif-argent. L'on s'est

Plin. lib. 33 c. 6.

ſeruy pour donner remede à ceux, és oreilles deſquels on auroit mis du vif-argent pour les faire mourir ſecretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cauſe de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blãches du vif-argent qui ſ'y eſtoit attaché. Eſtant vn iour à Madrid allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faiſoit pour ſainct Laurẽs le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'vn contre-table qui eſtoient de bronze, ce qui ſe fait auec vif-argent. Et d'autant que la fumee du vif-argent eſt mortelle, il me dit que les ouuriers ſe preſeruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roulé qu'ils aualoient, lequel eſtant en l'eſtomach attiroit à ſoy tout le vif-argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par les oreilles, par les narines, & par la bouche, & par ce moyen ſe garantiſſoient du dommage du vif-argent, que l'on attiroit ainſi en l'eſtomach, & iettoient en apres le tout auec les excremens, choſe certes digne d'admiration. Apres que le vif-argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meſlange, il eſt ſeparé luy-meſme d'auec l'or ſon amy par la chaleur du feu, lequel le laiſſe du tout purifié & ſans vif-argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on ſeparoit l'or d'auec le vif-argẽt, toutesfois ie ne voy point qu'auiourd'huy l'on vſe de tel art, & me ſemble que les anciens n'ont point ſceu & entendu que l'argent ſe peut affiner auec du vif-argent, qui eſt auiourd'huy le plus grand vſage & principal pro-

it du vif-argent, pource qu'il dit expressément
que le vif-argent ne se ioint à aucun autre metal
qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'ar-
gent, il ne parle seulement que de la maniere de
fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens
n'ont point cogneu ce secret. A la verité iaçoit
qu'entre l'or & le vif-argent il y ait vne amitié &
sympathie, neantmoins là où le vif-argent ne
trouue point d'or, il se va rendre à l'argent, & se
ioint auec luy, bien que ce ne soit pas de telle fa-
çon qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le nettoye, il
le separe d'auec la terre, le cuiure & le plomb,
parmy lesquels s'engendre l'argent, sans qu'il soit
besoin de feu pour le r'affiner par fondure, en-
cor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'a-
uec l'argent, comme ie diray cy-apres. Le vif-ar-
gent ne tient conte des autres metaux, hors-mis
l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les
parforce & les consomme, & les va fuyant tant
qu'il peut. Ce qui est aussi vne chose admirable,
& pour ceste cause l'on le met en des vases de ter-
re, ou dans des peaux d'animaux, d'autant que si
on le met dans des vaisseaux de cuiure, de fer, ou
d'autre metal, aussi tost il les perce & corrompt,
& penetre aussi toute autre matiere. C'est pour-
quoy Pline l'appelle le venin de toutes choses,
& dit qu'il consomme & gaste tout. L'on trou-
ue du vif-argẽt és sepultures des hommes morts,
qui apres auoir consommé les corps, en sort
fort net, & fort entier. Il s'en est mesme trouué
dans les os & mouelle des hommes & des ani-
maux, lesquels l'ayant receu en fumee par la bou-
che & par les narines, il se congele au dedans,

& leur penetre ainsi les os. Et pource c'est vne chose fort dangereuse de hanter & frequenter auec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites goutes, desquelles pour petites & menuës qu'elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là se ioindre auec leur liqueur. Et est quasi incorruptible, n'y ayant chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Pline l'appelle sueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'est que cõbien qu'il soit celuy qui separe l'or d'auec le cuiure, & de tous les autres metaux, neãtmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, se seruent du vif-argent, pour estre le moyenneur de cet assemblement: car on dore les metaux par son aide. Entre toutes les merueilles de ceste estrange liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquee, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du mõde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumee par laquelle il monte en haut ayant esté conuerty en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, comme est la propre liqueur du vif-argent : en quoy il se resout : car ceste fumee venãt à rencõtrer en haut le metal qui est vn corps dur , ou bien venant à vne region froide, aussi tost il s'espaissit & se tourne en vif-argent : que si l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de mesme il se retourne en fumee pour se resoudre encor en vif-argent. Transmutation vrayement estrange, d'vne chose si pesan-

en chose si legere, & d'vne si legere en vne si pe-
nte, ce que l'on peut tenir pour chose rare en
ature. Et pource l'autheur de la nature est digne
estre glorifié en toutes ces & autres estranges
oprietez de ce metal, puis que toute chose en-
endree obeit promptement à ses loix cachees
incogneuës.

Du lieu où l'on trouue le vif-argent, & comme l'on descouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.

CHAP. XI.

E vif-argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout
nsemble ce vermeillon que les anciens appelle-
ent *Minium*, & encor auiourd'huy l'on appelle
s images de cristal miniades, lesquels sõt peints
uec du vif-argent. Les anciens ont beaucoup
it d'estat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant
our vne couleur sacree, comme Pline raconte, L. 33. c. 7.
isant que les Romains auoient accoustumé d'en
eindre la face de Iupiter, & les corps de ceux
ui triomphoient en Ethiopie, mesmes les ido-
es, & les gouuerneurs aussi auoient la face pein-
e de ce *minium*. Et que ce vermeillon estoit telle-
nent estimé à Rome (lequel on y portoit seule-
nent d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits
de mines de vif-argent, qui y sont encor au-
ourd'huy) que les Romains ne permettoiẽt pas
ue l'on l'affinast & accommodast en Espagne, de
eur qu'ils n'en desrobassent quelque chose,
nais on le portoit à Rome, seellé, tout ainsi en

pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Espagne, specialement de l'Andaluzie, enuiron dix mil liures, que les Romains estimoient vne excessiue richesse. I'ay rapporté tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qui voyent auiourd'huy ce qui se passe au Peru, ayent le contentement de sçauoir ce qui s'est passé anciennement entre les plus puissans seigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps és mines de vif-argent, sans sçauoir ce que c'estoit du vif-argẽt, & sans le cognoistre, ny sans y rechercher autre chose que le cynabre ou vermeillõ, qu'ils appellent Limpi, lequel ils estiment beaucoup, pour ce mesme effect que Pline a raconté des Romains, & des Ethiopiẽs, qui est pour se peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a esté beaucoup practiqué par les Indiens, specialement quand ils alloient à la guerre, & en vsent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & festes, & appellent cela se barbouiller, pource qu'il leur sembloit que les faces & visages ainsi barbouillez espouuentoient beaucoup; & auiourd'huy le tiennent pour vn ornement, & mignardise. Pour ceste cause il y a eu d'estranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui sont au Peru, proches de la cité de Guamangua, desquelles ils tiroient ce metal, & est de la façon, que si auiourd'huy l'on entre par les caues & soccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes s'y perdent, & ne trouuent point

le chemin pour en sortir : mais ils ne se sou-
ioient point du vif-argent, qui naturellement
st en la mesme matiere, ou metal, de vermeil-
on, ny ne cognoissoient point qu'il y eust au
nonde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas
sté seuls, qui ayent esté long temps sans auoir
ognoissance de ceste richesse, mais aussi les
spagnols ont esté de mesme, iusques à ce que
n l'an mil cinq cens soixante six, & soixante
ept, que le Licentié Castro gouuernoit au Pe-
u, l'on descouurir les mines de vif-argent, ce
ui aduint de ceste façon. Vn homme d'enten-
ement, appellé Henricque Guarçes, Portu-
ais de nation, ayant vn morceau de ce metal
oloré, que i'ay dit, que les Indiens appellent
impi, auec lequel ils se peignent le visage, com-
e il le regardoit & contemploit, cogneut que
estoit la mesme chose qu'en Castille l'on ap-
elloit vermeillon. Et d'autant qu'il sçauoit
en que le vermeillon se tire du mesme metal
ue le vif-argent, il coniectura que ces mines
euoient estre de vif-argent, & se transporta au
eu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay
l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant
ceste façon esté descouuertes les mines de Pal-
s au terroir de Guamangua, il y alla grãd nom-
e d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le
orter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le
oyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont
richis. Ceste contree de mines, qu'ils appellent
uancauilca, dés lors se peupla d'Espagnols &
Indiens, qui y arriuerent, & auiourd'huy y ar-
uent encor pour trauailler à l'ouurage de ces

mines de vif-argent,lesquelles sont en grand nõbre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines,celle qu'ils appellent d'Amador,de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres dure, toute semee de vif-argent,& de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades d[e] profondeur,de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble tant es[t] grande sa capacité. Ceste mine fut descouuert[e] par vn Indien d'Amador de Cabrera,appellé Na[...]uincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistre[r] Amador de Cabrera en son nom. Il en fut en pro[...]cez contre le Procureur fiscal,mais par arrest l'v[...]sufruict luy en fut adiugé, comme ayant esté l[e] descouureur. Du depuis il vendit son droict à v[n] autre, pour le prix de deux cens cinquante m[il] ducats,& par apres ayant opinion qu'il auoit es[té] trompé en ceste vente, mit en action l'acheteu[r] pource qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq c[ens] mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'el[le] vaut bien vn million d'or : chose rare, qu'il y a[it] vne mine de telle valeur & richesse! Lors q[ue] Dom Francisque de Tollede gouuernoit au P[e]ru,il y eut vn homme qui auoit esté en Mexiqu[e] & remarqué comme l'on affinoit l'argent auec [le] mercure,appellé Pero Fernandes de Velasco,q[ui] s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent [de] Potozi, auec le mercure, & en ayant fait preu[ue] en l'an mil soixante & onze, en vint à son ho[n]neur, & lors on commença en Potozi à affin[er]

l'arge[nt]

l'argent auec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines : car par le moyen de ce vif-argent l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloient racleures. Car comme il a esté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauure, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argẽt, sans coust ny risque aucune, presque quatre cens mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droict qui luy reuient en Potozi, où il est employé, qui est vne autre grande richesse. L'on tire chacun an l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huict mil quintaux de vif-argent, & voire dauantage.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent.

CHAP. XII.

DISONS maintenant comme l'on tire le vif-argent, & comme auec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où se trouue le vif-argent, laquelle ils mettent au feu dedans les pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillee & moulüe, de sorte que ce metal ou pierre venant à se fondre par la chaleur du feu, le vif-argent s'en separe, & en sort en exhalation, & quelquesfois mesme auec la fumee du mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreste & se congelle : que s'il passe

outre en haut ſans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iuſques à ce qu'il ſoit refroidy, & lors eſtant congelé il retombe en bas. Quand la fondure eſt acheuee, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendans toutesfois à ce faire qu'il ſoit bien refroidy, car ſ'il y reſtoit encor quelque fumee ou vapeur, qui rencontraſt les perſonnes qui les deſtoupent, ce ſeroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en pedre les dents. Et d'autant que l'on vſe & deſpend vn nombre infiny de bois pour entretenir le feu à fondre les metaux; vn meuſnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croiſt par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & eſt comme vne eſpece de ionc dur auec quoy ils font du feu. C'eſt choſe merueilleuſe, que la force que ceſte paille a pour fondre ces metaux, ce qui eſt, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement auec la flame de la paille, que non pas auec vn gros braſier, quoy qu'il ſoit bien ardant & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainſi fondu dans des peaux d'autant qu'il ſe garde fort bien dans du cuir, & de ceſte façon l'on le met aux magaſins du Roy d'où l'on le tire pour le porter par mer à Ariqua, puis à Potozi par terre, ſur les moutons du pays Il ſe conſume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron ſix ou ſept mil quintaux de vif-argent, ſans ce que l'on tire des lames, (qui eſt le terreſtre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui ſe font en des chaudieres.) Leſquelles lames ils bruſlent &

mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refonduës & r'afinees, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit sçauoir qu'il y a diuerses sortes de metaux, pource qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & consomment peu de vif-argent, & d'autres au contraire qui consomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en consomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui consomment peu de vif-argent, & rendent peu d'argent: & selon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainsi ils enrichissent & appauurissent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainsi comme le metal riche donne plus d'argent, aussi il consomme beaucoup plus de mercure, & le paure au contraire ainsi qu'il donne peu d'argent, il consomme aussi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, auec des masses & instruments qui frappent & pillent ceste pierre comme des moulins à-tan, & estant le metal bien pillé, ils le fascent en des sacs de cuiure, qui font & rendent la poudre aussi desliee & menuë, comme ceux qui sont faits de soye de cheual, & fascent ces sacs, lors qu'ils sont bien accommodez & entretenus, trente quin-

taux en vn iour & vne nuict,puis l'on met la poudre de ce metal, estãt sallee en des cassons de buitrones, où ils la mortifient & degraissent auec de la saulmeure, mettant à chaque cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de sel, & font cela, pource que le sel desgraisse ce metal, & le separe d'auec la terre & l'ordure qu'il a, afin que le vif-argent recueille plus facilement,& attire l'argẽt. Apres ils mettent du vif-argent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal,sortant le vif-argent comme vne rosee, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosee de vif-argent se communique à tout. Auparauant qu'ils eussent inuenté les buitrones de feu, l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuerses fois le metal auec le vif-argent,dans de grandes auges, & le laissoient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois,iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vif-argent estoit ja incorporé auec l'argent, ce qui tardoit vingt iours & plus,& quand il tardoit peu,c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquerir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vif-argent recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buitrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, auec du sel & du vif-argent, & par dessous mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres par dessous terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vif argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, sçauoir

qu'il a du tout aſſemblé l'argent, ſans laiſſer rien arriere, & qu'il ſ'en eſt imbu, comme fait l'eſponge de l'eauë, l'incorporant auec ſoy, & le ſeparant de la terre, du plomb & du cuiure, auec leſquels il ſ'engendre, puis ils le tirent & ſeparent du meſme vif-argent. Ce qu'ils font en ceſte maniere: ils mettent le metal en des chaudieres & vaiſſeaux pleins d'eauë, ou auec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la mouſtarde, & lors va ſortant la terre & ordure du metal, auec l'eauë qui court, & l'argent & vif-argent, comme plus peſants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure eſt comme du ſable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois auec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eauë, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laiſſant l'argent & vif-argẽt ſeuls. Toutesfois il ne laiſſe pas de couler quelquesfois vn peu d'argent & vif-argent, auec la terre & ordure, & eſt ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approfitent par apres, & en tirent ce qu'il reſte. Apres donc que l'argent & vif-argent ſont nets, & qu'ils commencent à reluire, à cauſe qu'il n'y reſte plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel eſtant mis dans vn linge, ils le preſſent & expriment tres-fort, & par ce moyẽ ſort tout le vif-argent, qui n'eſt point incorporé auec l'argent, & demeure le reſte fait comme vn pain d'argent, & vif-argent, ainſi que demeure le marc des amandes, quãd elles ſont preſſees pour faire de l'huile, & eſtant ainſi bien preſſé, le marc qui demeure contient en ſoy ſeulement la ſixieſme partie d'argent, & les cinq autres de mercure.

Tellement que ſ'il reſte vn marc de ſoixante liures,les dix ſont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent,ou pommes de pin, en la façon de pains de ſucre, creuſes par dedans, leſquelles ils font ordinairement de cent liures peſant, puis pour ſeparer l'argent d'auec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'vn vaze de terre,à la façon d'vn moule à faire les pains de ſucre, qui ſont comme capuchons, & les couurant de charbon,leur donnent le feu, par lequel le vif-argent ſ'exhale en fumee,& rencontrant ce capuchon de terre, là ſ'eſpaiſſit & diſtille ainſi que fait la fumee de pot au couuercle, & par vn canal en façon d'alambic, l'on reçoit tout le vif-argent qui ſe diſtille, demeurant l'argent ſeul, lequel ne ſe change en la forme & figure, mais au poids il diminuë de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure creſpu & ſpongieux, qui eſt vne choſe digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent du poids de ſoixante-cinq ou ſoixante ſix mars, & de ceſte façon ils la portent eſſayer,quinter & marquer. L'argent tiré auec le mercure, eſt ſi fin, que iamais il n'abaiſſe de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & eſt ſi excellent, que pour le mettre en œuure les orfeures ont beſoin de l'abbaiſſer d'alloy, en y mettant de la ſoulde ou meſlange, comme auſſi l'on fait és maiſons de la monnoye, où l'argent ſe met en œuure ſous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (ſ'il faut dire ainſi) pour eſtre affiné:que ſi l'on cõſidere bien, c'eſt vn amas tout formé où l'on meut, l'on ſaſſe, l'on paiſtrit,

l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrones, chaudieres, batoirs, pressoirs, fours, & finablement par l'eauë & par le feu. Ie dis cecy, pource que voyant cet artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*: Et ce qu'elle dit en autre part: *sicut argentum purgatum terræ purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre, l'on le purge & purifie sept fois: car en effect ils le tourmentēt & passent par les mains sept fois, voire dauantage, iusques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles, & ainsi purifiees les ames qui doiuent participer & ioüir de sa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'essay de l'argent.

CHAP. XIII.

POVR conclure ceste matiere, & suject de l'argēt & des metaux, il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles est de traitter des engins & moulins, & l'autre des essais. I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure se fait auec diuers instrumēs & engins, les vns auec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eauë, desquelles deux sortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eauë qu'ils

ont là communément n'eſt que de la pluye, il n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois,qui ſont en Decembre, Ianuier, Feurier, pour ceſte occaſion ils ont fait des lacs & eſtangs qui contiennent de circuit comme mil & ſix cens verges, & de profondeur trois ſtades, il y en a ſept auec leurs eſcluſes,tellement que quand il eſt beſoin d'eauë, l'on leue vne eſcluſe d'où ſort vn ruiſſeau d'eauë, lequels ils reſerrent aux feſtes. Et quand les lacs & eſtangs ſe rempliſſent, & que l'annee eſt abondante en pluyes, le moudre y dure ſix ou ſept mois,de façon que meſme pour l'argent les hommes deſirent & demandēt vne bonne annee d'eauës en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui eſt vne vallee diſtante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuiere, comme meſme en d'autres endroits. La diuerſité qui eſt entre ces engins, eſt que les vns ſont de ſix pillons,les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui eſt moulu pour ſaſcer. Il y a au riuage du ruiſſeau de Potozi quarante-huict inſtrumens & engens à eauë de huict, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre coſté, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallee de Tarapaya, y en a vingt-deux tous à eauë,outre leſquels y en a trente à cheual en Potozi,& pluſieurs autres en d'autres endroits,tant a eſté grand & eſt encor le deſir & induſtrie de tirer l'argent: lequel finalement eſt eſſayé & eſprouué par les maiſtres à ce deputez par le Roy. Pour donner l'alloy à chaque pie-

e l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui
net à chacune son numero, pource que l'on luy
n porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune
n petit morceau, lequel il poise iustement, & le
net en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cẽ-
res d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces
reusets chacun en son ordre au fourneau, leur
onnant le feu violent, lors le metal se fond: & ce
ui est plomb se resout en fumee, & le cuiure &
stain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin
e couleur de feu: & est vne chose merueilleuse,
ue quand il est ainsi r'affiné, encor qu'il soit li-
uide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on
enuerse le creuset la bouche en bas, mais il de-
neure tousiours fixe, & sans en tomber vne gout-
e. L'essayeur recognoist en la couleur & autres
gnes quand il est affiné, & lors il tire les creusets
u feu, & repese delicatement chaque morceau,
garde ce qu'il est diminué de son poids, pource
ue celuy qui est de haute loy diminuë peu, & ce-
y qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon
u'il est diminué il void l'alloy qu'il tient, suiuãt
uoy il marque punctualement chaque barre. Le
oids & ballance sont si delicats, & les grains si
enus, que l'on ne les peut prendre auec la main,
ais seulement auec des pincettes, & fait-l'on
t essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y
t aucun air qui face mouuoir les balances: car
ce peu despẽd le prix & valeur de toute la bar-
. C'est à la verité vne chose delicate, & qui re-
uiert vne grande dexterité, dequoy mesme s'ai- *Psal.65.*
la saincte Escriture en diuers endroits, partie *Prou.17.*
our declarer de quelle façon Dieu esprouue les 27.

ſiens, & pour noter & remarquer les differences
Hierem.6. des merites & valeur des ames, où au Prophete
Prou.1. Hieremie Dieu donne le tiltre d'eſſayeur, afin qu'il cognoiſſe & declare la valeur ſpirituelle des hommes & de ſes œuures, qui eſt vn propre negoce de l'eſprit de Dieu, eſtant celuy qui peſ l'eſprit des hommes. Nous nous contenteron de ce qui eſt dit ſur le ſuject de l'argent, metaux & mines, & paſſerons aux deux autres mixtes propoſez, qui ſont les plantes & animaux.

Des Eſmeraudes.

CHAP. XIIII.

IL ne ſera pas hors de ſuject de dire quelqu choſe des Eſmeraudes, tant pource que c'e vne choſe precieuſe comme l'or & l'argent, dor nous auons traitté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine meſme des mines & de
Plin.lib. 37.c.5. metaux, ainſi que raconte Pline. L'eſmeraude eſté anciennement en grande eſtime, comme meſme autheur eſcrit, & luy donnoit-on le tro ſieſme lieu entre les ioyaux & pierres precieu ſes, ſçauoir apres le diamant & la perle. Auiou d'huy l'on n'eſtime plus tant l'eſmeraude, ny perle, pour la grande abondance que l'on a a portee des Indes de ces deux ſortes de pierres, n'y a que le diamant ſeul qui retienne & demeu en ſa principauté, laquelle on ne luy peut oſte Apres viennent en eſtime les rubis fins & les a tres pierres, que l'on tient plus precieuſes q les eſmeraudes. Les hommes ſont tant amis d

ngularitez & des choſes rares, que ce qu'ils
oyent eſtre commun ils ne l'eſtiment plus. L'on
aconte d'vn Eſpagnol qui au commencement
e la deſcouuerte des Indes fut en Italie, & mon-
ra à vn lapidaire vne eſmeraude, auquel deman-
ant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut
egardee de pres & bien conſideree comme elle
toit d'vne excellente qualité & figure, reſpon-
it qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monſtra
ne autre plus grande que le lapidaire eſtima
ois cents ducats. L'Eſpagnol eſtant enyuré de
es propos, le mena en ſon logis, & luy en mon-
ra vn caſſon tout plein : lors l'Italien voyant vn
grand nombre de ces eſmeraudes, dit; Mõſieur,
lles-là vaudront bien vn eſcu la piece. Il en eſt
luenu autant és Indes & en Eſpagne, que ces
erres ont perdu leur valeur, pour la grande ri-
eſſe & abondance d'icelles qui ſ'y en eſt trou-
e. Pline raconte plufieurs excellences des eſ- *Plin. lib.*
eraudes, entre leſquelles il dit, qu'il n'y a choſe *37. c. 5.*
us agreable ny plus ſalubre à la veuë, enquoy il
aiſon. Mais ſon authorité importe peu, pen-
nt qu'il y en aura telle abondance. Lælia Ro- *Plin. lib. 9.*
aine, de laquelle il raconte qu'en vn ſcoffion & *cap. 35.*
ſtement brodé de perles & eſmeraudes, elle em-
oya la valeur de quatre cens mil ducats, pour-
it auiourd'huy auec moins de quarante mil en
re deux paires tels que celuy-là. Il ſ'en eſt trou-
en diuerſes parties des Indes, & les Roys de
exique les eſtimoient beaucoup, voire auoient
couſtumé quelques-vns de ſe percer les narines
d'y mettre vne excellẽte eſmeraude. Ils les met-
ient aux viſages de leurs idoles, mais le lieu où

l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'hu
plus grande abondance est au nouueau royaum
de Grenade,& au Peru,proche de Manta, & poi
vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appel
lent terre des esmeraudes, pour la cognoissanc
que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iu
ques auiourd'huy l'on n'a point conquesté ces
terre. Les esmeraudes naissent en des pierres e
forme de crystaux, & les ay veues en la mesm
pierre, qu'ils vont comme y formant vne vein
& comme il semble se võt peu à peu espaississai
& affinant. Pource que i'en veids quelques-vn
qui estoient moitié blanches,& d'autres ja tout
vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelque
vnes de la grandeur d'vne noix, & s'en trouue
plus grandes: mais ie n'ay point sceu qu'en nost
temps l'on en ait trouué de la grandeur & figu
du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils est
mẽt auec raison pour ioyau de grand prix,& n
pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point q
ce soit vne relique, mais est le contraire. Neai
Plin. lib. 37. cap. 1. moins, sans comparaison, ce que Theophraste
conte de l'esmeraude, que le Roy de Babylo
presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Ge
nes. Or elle auoit quatre coudees de long,& tr
de large, & dit qu'au temple de Iupiter il y au
vne esguille, ou pyramide, faite de quatre pier
d'esmeraudes, de quarante coudees de long, &
quelques endroits de quatre coudees de large
de deux en d'autres endroits, & que de son tem
il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules, vn pill
d'esmeraude. Il estoit parauanture, comme
Pline, de pierre verte, qui tiroit sur l'esmerau

l'appelloient esmeraude faulse: comme quel-
ues-vns veulent dire que certains pilliers qui
nt en l'Eglise cathedralle de Cordoüe, sont de
erre d'esmeraude, & y sont depuis le temps que
le fut mesquitte des roys Miramamolins Mo-
s, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil
nq cents quatre vingts sept, en laquelle ie vins
s Indes, ils apporterent deux cassons d'esme-
udes, dont chacun pesoit pour le moins quatre
robes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y
a. L'Escriture saincte celebre les esmeraudes,
mme ioyaux fort precieux, on la met entre les *Exod.* 29.
erres precieuses, que le grand Pontife portoit 39.
son ephod, ou pectoral, comme celles qui or- *Apoc.* 11.
ient les murs de la celeste Hierusalem.

Des Perles.

CHAP. XV.

Maintenant que nous traittons de la princi-
pale richesse que l'on apporte des Indes, il
est pas raisonnable d'oublier les perles, que les
ciens appelloient marguarites, & estoient aux
emiers temps en si grande estime, qu'il n'appar-
noit qu'aux personnes royales à en porter, mais
iourd'huy il y en a telle abondãce, que les Ne-
esses mesmes en portent des chaines. Elles s'en-
ndrent és conches ou huistres de la mer, auec
ir chair, & m'est arriué mangeant des huistres,
trouuer des perles au milieu. Ces huistres sõt
r dedans d'vne couleur, comme de ciel, fort vi-
: & en quelques endroits l'on en fait des cuil-
res, qu'ils appellent de nacre. Les perles sont

de tres differentes formes,en la grandeur, figure
couleur & polisseure, comme aussi en leur pri
elles different beaucoup. Ils appellent les vne
Aue-marias, pour estre comme les petits grain
du chappelet,les autres patenostres, parce qu'el
les sont grosses. Peu souuent l'on en trouue deu
qui soient tout d'vne grãdeur, forme & couleu
Pour ceste occasion les Romains (selon qu'escr
Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduien
que l'on en trouue deux, qui se ressemblent d
tout,ils haussent beaucoup de prix, specialemen
pour des pendants d'oreille. I'en ay veu quelque
paires qu'ils estimoient à milliers de ducats, en
cor qu'elles ne fussent pas de la valeur des deu
perles de Cleopatra,desquelles Pline raconte qu
chacune valloit cent mil ducats, auec lesquell
ceste folle Roine gaigna la gageure qu'elle auo
faite contre Marc Antoine de gaster & despen
ser en vn souper plus de cent mil ducats,d'autan
que sur le dessert elle mit vne de ces perles en c
fort vinaigre, puis apres la perle estant dissou
auec le vin-aigre,elle la beut ainsi. Ils disent qu
l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pan
theon de Rome, aux pendants d'oreille de la st
tuë de Venus. Esope raconte de Clouis,fils du b
steleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit pr
senter aux conuiez entre les autres mets, à ch
cun vne perle riche,dissoulte en vinaigre, afin
rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté d
folies de ce temps là, mais celles d'auiourd'hu
ne sont pas moindres, attendu que nous voyo
non seulement les chapeaux & les cordons, ma
aussi les botines, & les patins des femmes de ba

e condition, eſtre tous ſemez & brodez de per-
es. L'on peſche des perles en diuers endroits
les Indes, mais la plus grande abondance eſt en
a mer du Sud, proche du Panama, où ſont les
ſles qu'ils appellent pour ceſte occaſion les iſles
es perles. Mais l'on en tire auiourd'huy en la
ner du Nort en plus grande quantité & de meil-
eures, qui eſt proche de la riuiere, qu'ils appel-
ent de la Hache. Ie veids là comme l'on en fai-
oit la peſche, qui ſe fait auec aſſez de couſt, & de
rauail des pauures eſclaues, leſquels ſe plongent
ix, neuf, voire douze braſſes en la mer, à cher-
her les huiſtres, leſquelles ordinairement ſont
ttachees aux rochers, & grauier de la mer. Ils les
rrachent de là, & ſ'en chargent pour reuenir ſur
eauë, & les mettre en leurs canoes, où ils les ou-
rent apres pour en tirer le threſor qu'ils ont
edans. L'eauë de la mer eſt en cet endroit tres-
oide, mais encor ce leur eſt beaucoup plus grãd
rauail de retenir leur haleine quelquesfois vn
rand quart d'heure, voire demie heure, en fai-
nt leur peſche. Et afin que ces pauures eſclaues
uiſſent mieux retenir leur haleine, ils leur font
anger des viandes ſeches, & encor en petite
uantité, tellement que l'auarice leur fait faire
es abſtinences & continences contre leur vo-
onté. L'on met des perles en œuure en diuerſes
çons, & les perce-on pour faire des chaines, &
en a ja grand abondãce en quelque lieu que ce
oit. En l'an mil cinq cens quatre vingts ſept ie
eids au memoire de ce qui venoit és Indes pour
Roy, qu'il y auoit 18. marcs de perles, & encore
ois caſſons dauantage. Et pour les particuliers,

il y en auoit mil deux cens ſoixante, & quatr
marcs, & outre tout cela ſept ſachets, qui n'e-
ſtoient point pezez, ce que l'on euſt tenu en autr
temps pour fable.

Du Pain des Indes, & du Mays.

CHAP. XVI.

MAintenant pour traitter des plantes, nou
commencerons à celles qui ſont propres &
particulieres és Indes, & puis apres de celles qu
ſont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pou
ce que les plantes ont eſté creées principalemer
pour l'entretien de l'homme, & que la principal
dont il prend nourriture eſt le pain, il ſera bon d
dire quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vſer
à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy
vn nom propre, par lequel ils deſignent & ſign
fient le pain, qu'ils diſent au Peru, Tanta, & e
d'autres lieux d'vne autre façon. Mais la quali
& ſubſtance du pain dont ils vſoient aux Inde
eſt choſe fort differente du noſtre, pource qu
ne ſe trouue qu'il y euſt aucun genre de fromen
ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'o
ſe ſert en Europe à faire du pain: au lieu de cela i
vſoient d'autres ſortes de grains & racines, ent
leſquels le mays tient le premier lieu, & auec ra
ſon le grain qu'ils appellent mays, que l'on a
pelle en Caſtille bled d'Inde, & en Italie grain d
Turquie. Et ainſi comme le froment eſt le pl
commun grain pour l'vſage des hommes, és r
gions de l'ancien monde, qui ſont Europe, Aſ
& Afrique; Ainſi aux endroits du nouueau mo
de,

de, le grain de mays eſt le plus commun, & qui preſque ſ'eſt trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neuſue Eſpagne, au nouueau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme ferme. Ie ne trouue point qu'anciennement és iſles de Barlouente, qui ſont Cuba, ſainct Dominique, Iamayque, & ſainct Iean, ils vſaſſent du mays; auiourd'huy ils vſent beaucoup de Yuca, & Caçaui, dequoy nous traitterons incontinent. Ie ne penſe point que le grain de mays ſoit inferieur au froment en force n'y en ſubſtance, mais il eſt plus chaud & plus groſſier, & engendre beaucoup de ſang, d'où vient que ceux qui n'y ſont point accouſtumez, ſ'ils en mangent trop, ils deuiennent enflez & rongneux. Il croiſt en des cannes, ou roſeaux, chacun deſquels porte vne ou deux grappes, auſquelles le grain eſt attaché: & combien que le grain en ſoit aſſez gros, ſi eſt-ce qu'il ſ'y en trouue en grande quantité, tellemẽt qu'en quelques grappes i'ay conté ſept cents grains. Il le faut ſemer à la main vn à vn, & non pas eſpars. Il veut la terre chaude & humide, & en croiſt en pluſieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'eſt point choſe rare en ces pays de recueillir trois cents fanegues ou meſures d'vne ſeule de ſemence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le froment: l'vn eſt gros & fort nourriſſant, & l'autre petit & ſec, qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays eſt vn manger fort propre pour les mulles & pour les cheuaux, & leur ſert auſſi de paille quand elle eſt ſeche: le grain en eſt de

plus de ſubſtance & nourriture pour les cheuaux que n'eſt pas l'orge. C'eſt pourquoy ils ont accouſtumé en ces pays de faire boire les beſtes auant que leur donner à manger. Car ſi elles beuuoient apres, ce ſeroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays eſt le pain des Indes, & le mangent communément boüilly ainſi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons meſme mangent le ris cuit auec ſon eauë chaude, quelquesfois le mangent roſty. Il y a du mays rõd & gros comme celuy de Lucanas, que les Eſpagnols mangent roſty comme viande delicieuſe & a meilleure ſaueur que les buarbenſes ou pois roſtis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuſe, qui eſt de moudre le mays, & en ayant amaſſé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accouſtumé de preſenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font meſme de ceſte paſte des boulles rondes, & les accouſtrent d'vne façon, qu'ils durent & ſe conſeruent long temps, les mangeans comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandiſe & delices) vne certaine façon de paſtez qu'ils font de ceſte paſte & fleur auec du ſucre, leſquels ils appellent biſcuits, & mellindres. Le mays ne ſert pas ſeulement aux Indiens de pain, mais auſſi il ſert de vin car ils en font leur boiſſon, de laquelle ils s'enyurent pluſtoſt que de vin de raiſins. Ils font ce vin de mays en diuerſes façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus commun és Indes, Chicha. Le plus fort ſe fait en façon de cer

oiſe,mettant tremper premierement le grain de
nays iuſques à ce qu'il ſe creue, par apres ils le
uiſent d'vne telle façon, & deuient ſi fort qu'il
n faut peu pour abbatre ſon homme. Ils appel-
ent ceſtuy-là au Peru Sora, & eſt vn breuuage
efendu par la Loy, à cauſe des grands inconue-
iens qui en prouiennent enyurant les hommes.
Iais ceſte loy y eſt mal obſeruee, d'autant qu'ils
e laiſſent point d'en vſer, ains paſſent les nuicts
: les iours entiers à en boire en dançans & bal-
ns. Pline raconte que ceſte façon de breuuage, *Plin. lib.*
ui eſtoit de grain trempé & cuit par apres, auec *14.c.12.*
quel on ſ'enyuroit,eſtoit anciennement en vſa-
: en Eſpagne, en France & en d'autres prouin-
s, comme auiourd'huy en Flandres ils vſent de
ceruoiſe faite de grain d'orge. Il y a vne autre
çõ de faire l'Acua ou Chicha,qui eſt de maſcher
mays, & faire du leuain de ce qui a eſté ainſi
aſché,apres le faire boüillir, voire eſt l'opinion
s Indiens, que pour faire de bon leuain il doit
tre maſché par des vieilles pourries, ce qui fait
al au cœur à l'oüir ſeulement, toutesfois ils ne
iſſent pas de le boire. La façon la plus nette, la
us ſaine, & qui fait moins de dommage eſt de
ſtir ce mays,qui eſt celle dont vſent les Indiens
plus ciuiliſez, & quelques Eſpagnols meſme
ur medecine:car en effect ils trouuent que c'eſt
e fort ſalubre boiſſon pour les reins, d'où vient
'és Indes à peine ſe trouue-il aucun qui ſe plai-
e de ce mal de reins, à cauſe de ce qu'ils boiuẽt
ce chicha.Les Eſpagnols & Indiẽs mãgẽt pour
ãdiſe ce mays boüilly ou roſty, quãd il eſt ten-
e en ſa grappe cõme laict,ils le mettent au pot,

& en font des ſaulſes, qui eſt vn bon manger. Les rejettons du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays és Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huile. Pour ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque de Tollede diſoit que le Peru auoit deux choſes riches, & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellẽt en Italie ce grain tant profitable, grain de Turquie ? Car à la verité ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline eſcrit eſtre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il eſcriuoit) ait quelque reſſemblance auec le mays, en ce qu'il dit que c'eſt vn grain qui naiſt en roſeau, & ſe couure de ſa fueille, ayant le coupeau comme des cheueux, & en ce qu'il eſt fertile. Toutes leſquelles choſes ne ſe rapportent pas au mil. En fin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy eſtoit neceſſaire. A ce continent il a donné le froment, qui eſt le principal entretenement des hommes, & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le ſecond lieu apres le froment, pour l'entretenement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçaui, Papas, Chunes, & du Ris.

CHAP. XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vse d'vn genre de pain, qu'ils appellent Caçaui, lequel se fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grãde & grosse racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne presse ils l'espreignẽt pour en faire vne tourte desliee & grande, de la forme presque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangent. C'est vne chose sans goust, mais qui est saine,& de bõne nourriture. Pour ceste raison nous disions (estans à sainct Dominique) que c'estoit le propre manger des gourmãds, car l'on en peut manger beaucoup, sans craindre que l'excez en face mal. Il est besoin d'humecter la Caçaue pour la manger, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte facilement; auec de l'eauë ou du potage, où elle est fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainsi ils en font des capirotades. Mais elle se trempe mal-aisément en du laict ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que les liqueurs ne la peuuent penetrer, comme ils font le pain de froment. Il y a de ceste Caçaue l'vne plus delicate que l'autre, qui est celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellẽt xauxau, laquelle ils estiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy i'estimerois dauantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleuse que le suc ou eauë qui sort de ceste racine, lors

qu'ils l'eſpreignent ainſi, & qu'ils font la cacaue
eſt vn venin mortel,&ſi l'on en boit il occit,mais
le marc qui en reſte eſt vn pain & nourriture fort
ſaine,comme nous auons dit. Il y a vn autre gen-
re d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce ve-
nin en ſon ſuc,ceſtuy-là ſe mãge en racine,bouil-
ly ou roſty, & eſt vn bon manger. La Caçaue ſe
conſerue long temps,auſſi la porte-on ſur mer en
lieu de biſcuit. Le lieu là où l'on vſe dauantage
de ce pain eſt aux iſles qu'ils appellent de Barlo-
uente, leſquelles ſont (comme nous auons dit)
ſainct Dominique,Cuba,Port-riche, Iamayque
& quelques autres de ces enuirons:à cauſe que la
terre de ces Iſles ne rapporte point de froment
ny de mays. Car lors que l'on y ſeme du froment
il y vient bien,& naiſt quant & quant en fort bel-
le verdure, mais c'eſt ſi inegalement que l'on ne
peut le recueillir, pource que d'vne meſme ſe-
mence & en vn meſme temps l'vn eſt en tuyau, &
l'autre en eſpy, & l'autre qui ne fait que germer
l'vn eſt grand, & l'autre petit: l'vn n'eſt que de
l'herbe, & l'autre eſt deſia en grain: & combien
que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils
y pourroient vſer de l'agriculture du bled, ſi eſt
ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire
pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la
farine de la neufue Eſpagne ou des Canaries, la-
quelle eſt ſi humide qu'à peine en peut-on faire
du pain qui ſoit profitable, & de bon gouſt. Les
hoſties quand nous diſions la Meſſe ſe plioient
comme ſi c'euſt eſté du papier moüillé; ce qui eſt
cauſé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a
tout enſemble en ceſte terre. Il y a vn autre extre-

ne & contraire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes il n'y croist de mays, ny le froment, comme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, où la tẽperature est si froide & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment ny du mays, au lieu dequoy les Indiens vsent d'vn autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & jettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traite de ce Chuno, pour porter aux mines de Potosi: l'on mange mesme ces Papas ainsi fraisches boüillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines saulses & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'annee en est bonne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent elles se gelent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mais des vallees, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friãds font apporter des mesmes lieux de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme és isles Philippines, ils se seruẽt de ris au lieu de pain, dõt il y en croist de fort exquis, & en grande abondãce en toute ceste

terre,& en la Chine, où il eſt de bonne nourriture,ils le cuiſent en des pourcellaines, & apres le meſlent tout chaud auec ſon eauë parmy les autres viandes: ils font meſme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faiſant tremper,& puis boüillir, comme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris eſt vne viande qui n'eſt gueres moins commune,& vniuerſelle en tout le monde que le froment, & le mays,& parauanture encor l'eſt-il dauantage:car outre ce qu'ils en vſent en la Chine,au Iappon,és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'eſt le grain qui eſt le plus commun en Afrique,& en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité,& preſque vne terre toute remplie d'eauë, comme vne prairie. En Europe,au Peru,& en Mexique, où ils ont l'vſage du bled, l'on mange le ris,pour vn mets & viande,& non pas pour pain, & le cuiſent auec du laict, ou du boüillon du pot,ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis eſt celuy qui vient des Philippines & de la Chine,comme il a eſté ja dit, & cecy ſuffiſe pour entendre generalement ce que l'on mãge és Indes au lieu du pain.

De diuerſes racines qui croiſſent és Indes.

CHAP. XVIII.

COMBIEN que la terre de deça ſoit plus abondante & plus fertile en fruicts qui croiſſent ſur la terre, à cauſe de la grande diuerſité des arbres fruictiers, & des iardinages que nous auons: neantmoins quant aux racines & autres

oses croissans dessouz la terre, dont l'on vse
ur viande, me semble qu'il y en a plus grande
ondance par delà. Car de ces especes de plan-
,nous auons bien icy veritablement des raues,
s naueaux, des pastenades, des chicorees, des ci-
ules, des aux, & quelques autres racines pro-
ables : mais en ce pays là il y en a de tant diuer-
sortes, que ie ne les pourray conter. Celles
quelles maintenant il me souuient, outre le
pas, qui est le principal, il y a les ocas, yanoco-
,camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, ca-
otora, mani, & vne infinité d'autres especes,
nme de patattres, lesquelles on mange com-
vne viande delicate & sauoureuse. L'on a de
sme apporté aux Indes des racines de pardeçà,
quelles ont cela de plus, qu'elles y profitent &
tifient dauantage que ne font pas les plantes
Indes quand elles sont apportees en Europe,
ause en est, comme ie croy, d'autant que par
il y a plus de diuersitez de temperature que
pas par deça, pour raison dequoy il est aisé
leuer & nourrir les plantes en ces regions, &
es accommoder à la temperature qu'elles re-
erent. Et mesme les racines & les plantes qui
oissent, sans y auoir esté portees, y sont meil-
es que par deçà; car les oignons, les aulx, & les
enades ne sont pas telles en Espagne qu'elles
au Peru : pour les naueaux, ils y sont en si
de abondance, qu'ils ont augmenté en quel-
s endroits de telle façon, que l'on m'a affer-
qu'ils n'y pouuoient espuiser l'abondance, &
e des naueaux qui y pulluloient ainsi, pour y
er du bled. Nous auons veu assez de fois des

raues plus grosses que le bras d'vn homme, for
tendres & de bon goust;& de ces racines que i'a
dites,quelques-vnes seruent pour viande & mar
ger ordinaire,cõme les camotes,lesquelles estar
rosties,seruent de fruict,ou de legumes. Il y en
d'autres qui leur seruent de delices,comme le co
chucho,qui est vne petite racine douce,que que
ques-vns confissent pour plus grande delicatess
Il y a d'autres racines qui sont propres pour ra
fraischir,comme la xiquima, qui est d'vne qual
té fort froide & humide, & en temps d'Esté ra
fraischit, & estanche la soif: mais les papas & l
oças sont les principales pour la nourriture
substance. Les Indiens estiment l'ail sur tout
les racines de l'Europe, & le tiennent pour v
fruict de grande efficace. En quoy ils n'ont p
faute de raison, pource qu'il leur conforte & e
chauffe l'estomach,à cause qu'ils le mangent d'v
appetit,& ainsi crud, comme il sort de la terre.

De plusieurs sortes de verdures, & legumes, & de ce
qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de pi
petits fruicts de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

PVis que nous auons commencé par l
moindres plantes, ie pourray toucher
peu de paroles ce qui concerne les verdures
les porees,& ce que les Latins appellent Arbus
sans toucher encor riẽ des arbres. Il y a quelqu
genres de ces arbrisseaux, ou verdures aux Ind
qui sont de fort bon goust. Les premiers Esp
gnols nommerent beaucoup de choses des Inc

es noms d'Eſpagne, prins des choſes à quoy ils
eſſembloient le plus, comme les pines, concom-
res, & les prunes, combien que ce fuſſent à la ve-
té des fruicts diuers & fort differents, ſans com-
raiſon, de ceux d'Eſpagne, qui ſ'appellent ainſi.
es pines ou pommes de pin ſont de la meſme
çon & figure exterieure que celle de Caſtille:
ais au dedans elles different du tout, pource
'elles n'ont point de pignons, ny d'eſcailles,
ais le tout y eſt vne chair, que l'on peut man-
r, quand l'eſcorce en eſt dehors, & eſt vn fruict
ui a l'odeur fort excellente, & eſt fort ſauoureux
delicieux au gouſt. Il eſt plein de ſuc, & a la ſa-
ur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant coupé
morceaux, & laiſſé tremper quelque temps
de l'eauë & du ſel. Quelques-vns diſent qu'il
gendre la cholere, & que l'vſage n'en eſt pas
op ſain. Mais ie n'en ay point veu aucune ex-
rience qui le puiſſe faire croire. Elles naiſſent
e à vne, comme vne canne ou tige qui ſort
entre pluſieurs fueilles, comme le lys, combien
'elle ſoit vn peu plus grande, & plus groſſe.
haut & coupeau de chaque canne eſt la pom-
e, elle croiſt en terres chaudes & humides, &
meilleures ſont celles des iſles de Barlouente.
n'en croiſt point au Peru, mais l'on y en ap-
rte des Andes, leſquelles toutesfois ne ſont ny
nnes, ny bien meures. L'on preſenta vne de
s pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir
nné beaucoup de peine & de ſoucy à l'appor-
r des Indes ainſi auec ſa plante: car on ne l'euſt
u autrement apporter: toutesfois il n'en vou-
t pas eſprouuer le gouſt. I'ay veu en la neufue

Eſpagne de la conſerue de ces pines, qui eſto
fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombr
ne ſont point arbres non plus, mais ſeulemen
des arbriſſeaux, parce qu'ils n'ont qu'vn an
duree. Ils luy donnerent ce nom, pource qu
quelques-vns de ces fruicts, & la plus part, ſon
en longueur & en rondeur ſemblables aux con
combre d'Eſpagne, mais au reſte ils ſont beau
coup differens, parce qu'ils n'ont pas la coule
verde, mais violette, ou jaulne, ou blanche, & n
ſont point eſpineux, ny ſcabreux, mais fort vn
& polis, ayans le gouſt tres-differēt & trop mei
leur que le concombre d'Eſpagne: car ils ont v
aigre-doux fort ſauoureux quand ils ſont meur
combien que ce fruict n'ait pas le gouſt ſi aig
comme la pine. Ils ſont fort frais, pleins de ſuc,
de facile digeſtion, & en temps de chaleur ſon
propres pour rafraiſchir. L'on en oſte l'eſcor
qui eſt blanche, & tout ce qui reſte eſt chair. I
croiſſent en vne terre temperee, & veulent eſt
arrouſez: & encor que pour la reſſemblance i
les appellent concombres, il y en a beaucou
neantmoins qui ſont ronds du tout, & d'autr
de differente façon, tellement qu'ils n'ont p
meſme la figure des concombres. Il ne me ſou
uient point auoir veu de ceſte ſorte de plante e
la neufue Eſpagne, ny aux iſles, mais bien aux L
nos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict
Chillé eſt de meſme fort plaiſant à manger, & t
re preſque au gouſt de ceriſes, mais en tout le r
ſte il eſt fort different, d'autant que ce n'eſt pas v
arbre, mais vne herbe, qui croiſt peu, & s'eſpan
ſur la terre, jettant ce petit fruict, qui en coule

: grains ressemble quasi & approche des meures
uand elles sont blanches, encore à meurir, bien
ue ce fruict soit plus rude & plus grand que les
ieures. Ils disent que ce petit fruict se trouue
aturellement aux champs de Chillé, ou i'y en ay
eu. L'on la séme de plantes & de branches, &
oist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils ap-
ellent prunes, sont veritablement fruicts d'ar-
es, & ont plus de ressemblance que les autres
ux vrais prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont
s appellent les vnes prunes de nicaragua, qui
nt fort rouges & petites, & ont fort peu de
iair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tien-
ent est d'vn goust exquis, & d'vn aigret aussi bon
i meilleur que celuy des cerises. L'on estime ce
uict estre fort sain, qui cause que l'on le donne
ix malades, specialement pour prouoquer l'ap-
tit. Il y en a d'autres grandes & de couleur ob-
ure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn
anger grossier, & de peu de goust, qui sont com-
e Chauacanas, lesquels ont chacun deux ou
ois petits noyaux. Or pour reuenir aux ver-
ires & porees, ie ne trouue point que les Indiẽs
ssent des iardins de diuerses plantes & porees,
ais qu'ils cultiuoient la terre en quelques en-
oits seulemẽt pour les legumes, dont ils vsent,
mme ceux qu'ils appellent Frisolles & Palla-
s, qui leur sert comme icy de guarbences, feb-
s, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux
ny autres genres de legumes d'Europe s'y soiẽt
ouuez auant que les Espagnols y entrassent,
squels y ont porté des plantes & legumes d'Es-
gne, qui y croissent & multiplient fort bien,

voire en quelques endroits ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme si nous parlions des melons qui croissent en la vallee de Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs annees, portant chacune des melons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabasses ou citrouilles des Indes, en la grãdeur qu'elles ont, comme elles croissent, specialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Caresme, bouillies ou accommodees en vne autre saulce. Il y a mil differences de genres de callabasses: car quelques-vnes sont tant difformes pour leur grãdeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupee par le milieu & nettoyee, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn disner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement pour plusieurs & diuers vsages. I'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenãt des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

L'On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune espicerie qui leur fust propre & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade ou gingembre: iacoit qu'vn frere de nostre com

agnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers en-
roits, nous ait recité qu'en des deserts de l'isle
amaycque, il auoit trouué des arbres où croiss-
oit du poiure. Mais l'on n'est point encor cer-
ain que c'en soit, & n'y a point mesme de traitte
e ces espiceries aux Indes. Le gingembre fut
orté de l'Inde à l'Espagnole, & y a multiplié de
elle façon, que l'on ne sçauroit auiourd'huy que
ire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de
annee mil cinq cens quatre vingts sept, l'on ap-
orta vingt-deux mil cinquante trois quintaux
e gingembre à Seuille : mais l'espicerie naturel-
que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est
e que nous appellons en Castille, poiure des In-
es, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins
e la premiere terre des isles qu'ils conqueste-
nt. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en
lle de Mexique, Chili. Ceste plante est desia
rt cogneuë, parquoy i'en diray peu de chose,
ulement l'on doit entendre qu'anciennement
tre les Indiens elle estoit fort estimee, & en
ortoient aux endroits où elle ne croissoit point,
omme vne marchandise de consequence. Elle
e croist pas és terres froides, comme en la Sier-
du Peru : mais aux vallees chaudes, où elle est
uuent arrousee. Il y a de cet Axi de diuerses
uleurs, l'vn est vert, l'vn rouge, & l'autre de
uleur jaulne, & y en a d'vne sorte de fort cau-
que, qu'ils appellent Caribe, qui est extreme-
ent aspre & poignant, & d'autre qui n'a point
ste aspreté, mais au cõtraire est si doux que l'on
peut manger seul, comme vn autre fruict. Il y
a qui est fort menu & odoriferãt en la bouche,

quaſi comme d'odeur de muſc, & eſt tres-bon
Ce qui eſt aſpre & poignant en cet Axi, ſont le
veines & la graine ſeulement : car le reſte ne l'eſ
point, attendu qu'on le mange vert & ſec, entie
& broyé au pot, & en des ſaulces, car c'eſt la prin
cipale ſaulce, & toute l'eſpicerie des Indes. Quã
cet axi eſt prins moderément, il aide & confort
l'eſtomach pour la digeſtiõ : mais ſi l'on en pren
trop, il a de mauuais effects, pource que de ſoy i
eſt fort chaud, fort fumeux, & fort penetrati
d'où vient que l'vſage en eſt preiudiciable à l
ſanté des ieunes gens, principalement de l'ame
d'autant qu'il prouoque à la ſenſualité, & eſt vn
choſe eſtrange, que combien que le feu & la cha
leur qui eſt en luy ſoit aſſez cogneuë, par l'expe
rience que tous en font, veu que chacun dit qu'i
bruſle en la bouche, & en l'eſtomach, neãtmoin
quelques-vns, voire pluſieurs veulent mainteni
que le poiure d'Inde n'eſt pas chaud, mais qu'i
eſt froid & bien temperé. Mais ie leur pourroi
dire qu'il en ſeroit tout autant du poiure, enco
qu'ils m'amenaſſent toutes les experiences qu'il
voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'e
vne moquerie de dire qu'il n'eſt point chaud, ve
qu'il l'eſt extremement. L'on vſe du ſel pour tem
peter l'axi, d'autant qu'il a grande force de le cor
riger, & ſe moderent ainſi l'vn l'autre, par la con
trarieté qui eſt entr'eux. Ils vſent auſſi de Toma
tes, qui ſont froids & bien ſains. C'eſt vn gen
de grain qui eſt gros, & plein de ſuc, lequel don
ne bon gouſt à la ſaulce, & ſont bons auſſi à man
ger. Il ſe trouue de ce poiure d'Inde vniuerſelle
mẽt en toutes les Indes, & Iſles, neufue Eſpagn
Peru

eru,& en tout le reste, qui est descouuert, telle-
ient que comme le mays est le grain le plus ge-
eral pour le pain, ainsi l'axi est l'espicerie la plus
ommune pour les saulces.

Du Plane,

CHAP. XXI.

TENANT aux grandes plantes, ou aux ar-
bres, le premier des Indes duquel il est con-
enable parler est le Plane ou Platano, comme le
ılgaire l'appelle. I'ay esté quelque temps en
oute si le plane, que les anciens ont celebré, &
luy des Indes estoit vne mesme espece: cestuy-
bien consideré, & ce qu'ils escriuent de l'au-
e, il n'y a point de doute qu'ils ne soient de di-
rses especes. La cause pourquoy les Espagnols
ont appellé plane (car les naturels n'auoient
int de tel nom) a esté comme és autres arbres,
ur-autant qu'ils ont trouué quelque ressem-
ance de l'vn à l'autre, en la mesme façon qu'ils
t appellé prunes, pines, amandes, & concom-
es, des choses si differentes à celles qui en Ca-
lle sont appellees de ces noms. La chose en
oy il me semble qu'ils trouuerent plus de res-
nblance entre ces planes des Indes, & les pla-
s qu'ont celebré les anciens, a esté en la gran-
ur des fueilles: pource que ces planes les ont
es-grandes & tres-fraisches, & les anciens les
t tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ce-
fraischeur de leurs fueilles. C'est aussi vne plã-
qui a besoing de beaucoup d'eauë, & presque
ntinuellement: ce qui s'accorde auec l'Escritu-

Eccl. 24. re, qui dit: *Comme le Plane aupres des eaux.* Mais à l
verité il n'y a non plus de comparaiſon ny de re
ſemblance de l'vne à l'autre, non plus qu'il y
comme dit le prouerbe, de l'œuf à la chaſtaign
Car premieremẽt le plane ancien ne porte poi
de fruict, au moins ils n'en faiſoient point d'eſta
mais la principale occaſion pourquoy ils l'eſt
moient, eſtoit à cauſe de ſon ombrage, parce qu
n'y auoit non plus de ſoleil deſſous vn plane, qu
y a deſſous vne couuerture. Au contraire, la ra
ſon pourquoy l'on le doit eſtimer en quelq
choſe és Indes, voire en faire beaucoup d'eſtat,
à cauſe de ſon fruict, qui eſt tres-bon, car d'om
brage ils n'en ont aucunement. D'auantage,
plane ancien auoit le tronc ſi grand, & les r
Plin. lib. 2. cap. 1. meaux ſi eſpars, que Pline raconte d'vn Liciniu
Capitaine Romain, lequel accompagné de di
huict de ſes compagnons, print ſa refection fo
à l'aiſe dans le creux d'vn de ces planes. Et
l'Empereur Caius Caligula, qui ſ'aſſit luy & vn
conuiez ſur le haut des rameaux d'vne autre pl
ne, & là leur fit vn ſuperbe banquet. Les pla
des Indes n'ont point de tels creux, troncs, ny
meaux. Il dit dauantage que les anciens pla
croiſſoient en Italie & en Eſpagne, combiẽ qu
y euſſent eſté apportez premierement de Gre
& auparauant de l'Aſie: mais les planes des I
des ne croiſſent point ny en Italie, ny en Eſ
gne. Ie dy qu'il n'y croiſſent point, car encor
l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iar
du Roy, ils n'y croiſſent, & n'y vallent rien. Fi
lement la choſe en quoy ils trouuent de la r
ſemblance entre l'vn & l'autre eſt fort differe

Car iaçoit que la fueille de ces planes anciens fut
rande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny sem-
lable à ceux qui sont és Indes, veu que Pline l'ac- *Plin. lib. 11. c. 16.*
õpare à la fueille d'vne vigne, ou de figuier. Les
ueilles du plane des Indes sont d'vne merueilleu-
e grandeur, & sont presque suffisantes pou cou-
rir vn homme des pieds iusques à la teste, telle-
ment qu'aucun ne peut mettre en doute qu'il n'y
it grande difference entre l'vn & l'autre. Mais
osé le cas que ce plane des Indes soit differẽd de
ancien, pour cela il n'en merite pas moindre
oüange, mais peut estre encor d'auantage, à cau-
e des proprietez tant vtiles & profitables qu'il a
n luy. C'est vne plante qui fait vn cep dedans la
erre, duquel sortent plusieurs rejettons diuers &
eparez, sans estre ioints ensemble. Ces rejettons
roissent & grossissent, faisant presque chacun vn
rbrisseau à part, & en croissant ils jettẽt ces fueil-
es qui sont d'vn verd fin, & lissé, & de la grandeur
ue i'ay dite. Quand il est creu, comme de la hau-
eur d'vne stade & demie, ou de deux, il jette vn
eul rameau ou grappe de fruict, auquel il y a quel
uesfois grand nombre de ce fruict, & quelques-
ois moins. I'en ay conté en quelques-vns de ces
ameaux trois cens, dont chacun auoit vne paul-
ne de long, plus ou moins, & estoit gros comme
e deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup
e difference en cela, entre les vns & les autres.
'on en oste la coque, ou escorce, tout le reste est
ne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est
on à manger, sain & de bonne nourriture. Ce
uict incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur.
ls ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou

grappes que i'ay dit, estans verds, & les mettre en des vaisseaux où elles se meurissent, estans bien couuertes, specialement quand il y a d'vne certaine herbe qui sert à cet effect: si l'on les laisse meurir en l'arbre, ils en ont meilleur goust, & vne odeur tres-bonne, comme de camoisses, ou pommes douces. Ils durent presque tout le long de l'annee, à cause qu'il y a tousiours des rejettons qui naissent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruict, l'vn est à demy parcreu, & l'autre commence à jettonner de nouueau, de façon que les vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiours du fruict toute l'annee durant. En cueillant la grappe ils coupent le rejetton, d'autant qu'il n'en jette point plus d'vne, ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & rejette continuellement de noueaux rejettons, iusques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort espaix, qui leur sont de grand profit & reuenu, pource que c'est le fruict dont l'on vse le plus és Indes, & y est presque vniuersellement commun en tous endroits, iaçoit qu'ils disent que son origine soit venuë de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vsent beaucoup, & en quelques endroits s'en seruẽt au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruict de plane tout cru comme vn autre fruict, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des cõserues, & en toutes ces choses il s'accommode

fort bien. Il y a d'vne espece de petits planes blãcs & fort delicats, lesquels ils appellent en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques isles y a de grands planares, qui sont comme boqueteaux fort espais. Si la plãte estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunement propre : car sa focille ny ses rameaux ne peuuent brusler, & encor moins seruir de mesrain, à cause que c'est vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cet arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'vne fueille de papier, ou peu moins, & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

BAÇOIT que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Peru, esquels deux arbres ils ont beaucoup de superstition. Le cacao est vn fruict vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel estant rosty, n'a pas mauuaise saueur. Il est tant estimé entre les Indiens, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Espagne.

Car comme c'est vn fruict sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en ameinent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'auec cinq cacaos ils achetent vne chose, auec trente vne autre, & auec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les dõner pour aumosne aux pauures qui leur demandent. Le principal vsage de ce cacao est en vn breuuage qu'ils appellent chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumez, d'autant qu'il y a vne escume & vn bouillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimee entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustumez au pays, sont extremement friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez sçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des espics beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font des pastes, qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catharre. Quoy qu'il en soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en sont pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruict est d'vne moyenne grandeur & d'vne belle façon : il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent aupres

e luy vn autre grand arbre qui luy sert seulement d'ombrage,& l'appellent la mere du cacao. l y a des lieux où ils sont ainsi que les vignes & es oliuiers sont en Espagne. La prouince qui en plus grande abondance pour le commerce & la marchãdise,est celle de Guatimalla. Il n'en croist oint au Peru,mais il y croist de la coca, qui est ne autre chose où ils ont encor vne autre plus rande superstition, qui semble estre chose fabueuse. A la verité la traitte de la coca en Potozi se nonte à plus de demy million de pezes par chaun an, d'autant qu'on y en vse quelques quatre ingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeiles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & rois on y en consomma cent mil. Vne corbeille le coca en Cusco vaut deux pezes & demy, & rois, & en Potozi elle vaut tout courant quatre pezes & cinq tomines,& cinq pezes essayez. C'est 'espece de marchandise à l'occasion de laquelle presque se font tous les marchez & foires, parce que c'est vne marchandise dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils estiment tant, est vne petite fueille verde qui naist en des arbrisseaux qui sont comme d'vne brasse de haut: elle croist en des terres fort chaudes & humides, & jette cet arbre de quatre mois en quatre mois ceste fueille qu'ils appellẽt la tresmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer,pource qu'elle est fort delicate,& beaucoup d'auantage à la conseruer,apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & estroits,& en chargẽt les moutõs du pays,qui vont auec ceste marchandise en troupes chargez de

mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communément des Andes & vallees, esquelles il y a vne chaleur insupportable, & où il pleut tousiours la plus-part de l'annee. En quoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien souuẽt plusieurs y perdẽt la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersité d'opinions entre quelques hommes doctes & sages, à sçauoir s'il estoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'estoit pas licite ny permis au commun peuple d'vser de la coca sans la licence du gouuerneur. L'vsage en est tel qu'ils le portent en la bouche, & le maschent, succant sans toutesfois l'aualler. Ils disent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hommes graues tiennent cela pour superstitiõ & chose de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure imagination, mais au contraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens: car l'on en void des effects, qui ne peuuent estre attribuez à imaginatiõ, comme de cheminer quelques iournees sans manger auec vne poignee de coca, & autres effects semblables. La saulse auec laquelle ils mangent ce coca luy est assez conuenable, pource que i'en ay gousté, & a comme le goust de Sumacq. Les Indiens la broyent auec

de la cendre d'os bruſlez & mis en poudre, ou
bien auec de la chaux, comme d'autres diſent: ce
qui leur ſemble fort appetiſſant & de bon gouſt,
& diſent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y em-
ployent librement leur argent, & ſ'en ſeruent en
meſme vſage que de la monnoye. Encor toutes
es choſes ne ſeroient point mal à propos, n'e-
toient le hazard & riſque qu'il y a en ſon com-
merce, & à l'approfiter, en quoy tant ces gens
ont occupez. Les Seigneurs Inguas vſoient du
oca comme de choſe royale & friande, & eſtoit
a choſe qu'ils offroient le plus ſouuent en leurs
acrifices, le bruſlans en l'honneur de leurs idoles.

Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de l'Anir, & du Cotton.

CHAP. XXIII.

LE maguey eſt l'arbre des merueilles, duquel
les Noueaux ou Chapetones (comme ils
s appellent és Indes) ont accouſtumé d'eſcrire
es miracles, en ce qu'il donne de l'eauë, du vin,
e l'huile, du vin-aigre, du miel, du ſirop, du fil,
s eſguilles, & mil autres choſes. C'eſt vn arbre
ie les Indiens eſtiment beaucoup en la neufuë
pagne, & en ont ordinairement en leurs habi-
tions quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il
oiſt & le cultiuent aux champs, & a les fueilles
ges & groſſieres, au bout deſquelles il y a vne
inte forte & aiguë qui ſert pour attacher com-
e des eſpingles, ou pour coudre comme vne eſ-
ille, & tirent auſſi de ceſte fueille comme vn
rtain fil, dont ils ſe ſeruent. Ils coupent le tronc

qui eſt gros quand il eſt encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la ſubſtance de la racine, & eſt vne liqueur que l'on boit comme de l'eauë qui eſt fraiſche & douce. Ceſte meſme liqueur eſtant cuite ſe tourne comme vin, lequel deuient vin-aigre le laiſſant aigrir & en le faiſant boüillir dauantage il deuiẽt comme du miel, & le cuiſant à demy, il leur ſert de ſirop, qui eſt aſſez ſain & de bonne ſaueur , voire me ſemble meilleur que le ſirop de raiſins. Voila comme ils font cuire & ſe ſeruẽt de ceſte liqueur en diuerſes façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine ſaiſon ils tirent par chaque iour quelques pots de ceſte liqueur. Il y a meſme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendent point ſi profitables comme en la neufue Eſpagne. Le bois de cet arbre eſt creux & mol, & ſert pour conſeruer le feu, pource qu'il le retient comme vne meſche d'arcbuze, & ſ'y garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens ſ'en ſeruoient à cet effect. Le tunal eſt vn autre arbre fameux en la neufue Eſpagne, ſi arbre nous deuons appeller vn monceau de fueilles amaſſees les vnes ſur les autres , lequel eſt de la plus eſtrange facon d'arbre qui ſoit. Pource qu'il ſort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceſte cy vne autre, & ainſi va croiſſant iuſques à ſa perfection, ſinon que comme ſes fueilles vont ſortant en haut & aux coſtez, celles d'embas ſe groſſiſſent, & viennent preſque à perdre la figure de fueilles, en faiſant vn tronc & des rameaux qui ſont aſpres, eſpineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon

l y a des chardons ou tunaux ſauuages qui ne
ortẽt point de fruict, ou bien il eſt fort eſpineux
: ſans aucun profit. Il y a meſme des tunaux do-
ieſtiques, qui donnent du fruict fort eſtimé en-
e les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & ſont de
eaucoup plus grandes que les prunes de frere, &
nſi longues. Ils en ouurent la cocque, qui eſt
raſſe, & au dedans y a de la chair & des petits
rains ſemblables à ceux des figues, qui ſont fort
oux, & ont vn bon gouſt, ſpecialement les blan-
ies, leſquels ont vne certaine odeur fort agrea-
le, mais les rouges ne ſont pas ordinairement ſi
ons. Il y a vne autre ſorte de Tunaux, leſquels
s eſtiment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne
onnent point de fruict, & les cultiuent auec vn
rand ſoin & diligence: & iaçoit qu'ils n'en re-
ieillent point de ce fruict, neantmoins ils rap-
ortent vne autre commodité & profit qui eſt de
graine, d'autant que certains petits vers naiſ-
nt aux fueilles de cet arbre, quand il eſt bien
ıltiué, & y ſont attachez, couuerts d'vne certai-
: petite toile deliee, leſquels on circuit delica-
ment, & eſt la cochenille des Indes tant renom-
ée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laiſ-
nt ſecher, & ainſi ſecs ils les apportent en Eſpa-
ie, qui eſt vne groſſe & riche marchandiſe. L'a-
be de ceſte cochenille, ou graine, vaut pluſieurs
ıcats. On en apporta en la flotte de l'an mil
ıq cents quatre vingts ſept, cinq mil ſix cents
ixante dix-ſept arrobes, qui montoient à deux
nts quatre vingts trois mil, ſept cents & cin-
ıante pezes, & ordinairement il en viẽt tous les
s vne ſemblable richeſſe. Ces Tunaux croiſſent

ès terres temperees qui declinent à froideur. A
Peru il n'y en croist point encor iusques à pr
sent. I'en ay veu quelques plantes en Espagne, q
ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun est
Ie diray aussi quelque chose de l'Anir, combi
qu'il ne vient pas d'vn arbre, mais d'vne herb
parce qu'il sert à la teinture des draps, & que c'
vne marchandise qui s'accommode auec la gr
ne, & mesme qu'il croist en grande quantité en
neufue Espagne, d'où il en vint en la flotte q
i'ay dit, cinq mil deux cents soixante & trois ar
bes, ou enuiron, qui montent autant de pezez.
cotton mesme croist en des petits arbrisseaux,
en des grands arbres qui portent comme des p
mettes, lesquels s'ouurent & donnent ceste fil
se, & apres l'auoir cueillie la filent, & la tir
pour en faire des estoffes. C'est vne des cho
qui soit ès Indes de plus grand profit, & de p
d'vsage, car il leur sert de lin, & de laine pour fa
des habits. Il croist en terre chaude, & y en a v
grande quantité ès vallees & coste du Peru, en
neufue Espagne, ès Philippines, & en la Chi
Toutesfois il y en a beaucoup dauantage qu
aucun lieu que ie sçache, en la prouince de Tu
man, en celle de saincte Croix de la Sierre, &
Paraguey, & leur est le cotton le principal re
nu. L'on apporte en Espagne du cotton des i
de sainct Dominique, & en vint l'annee que
dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits
Indes où croist le cotton ils en font de la t
dont les hõmes & les femmes vsent le plus co
munément, mesmes en font leurs seruiettes de
bles, voire des voiles de nauire. Il y en a de gr

& d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en
diuerses couleurs, comme nous faisons les draps
le laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

Es plantes dont nous auons parlé sont les
plantes les plus profitables des Indes,& cel-
es qui sont les plus necessaires pour le viure:tou-
esfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bon-
es à manger, entre lesquelles les mameyes sont
stimees, estans de la façon des grosses pesches,
oire plus grosses.Ils ont vn ou deux noyaux de-
ans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui
ont doux,& d'autres qui sont aucunemẽt aigres,
ont l'escorce forte & dure. On fait de la con-
rue de la chair de ce fruict,qui ressemble au co-
gnac. L'vsage de ce fruict est assez bon,& encor
eilleure la conserue que l'on en fait. Ils crois-
nt és isles & n'en ay point veu au Peru. C'est vn
bre qui est grand, & bien fait, d'vn assez beau
eillage. Les Guayauos sont d'autres arbres qui
ortent communément vn mauuais fruict, plein
pepins aspres,& sont de la façon de petites pō-
es. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme,
aux isles, car ils disent qu'il a l'odeur comme
punaises. Le goust & saueur de ce fruict est fort
ossier,& sa substance mal saine. Il y a en sainct
ominique,& és autres isles des montagnes tou-
s pleines de ces guayauos, & disent qu'il n'y a-
it point de telle sorte d'arbres auant que les
pagnols y arriuassent, mais que l'on les y a ap-

portez de ie ne ſçay où. Cet arbre a multiplié in
finiment, parce qu'il n'y a aucun animal qui e
mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'eſtā
ainſi ſemez parmi la terre, comme elle eſt chaud
& humide, il y a ainſi multiplié. Au Peru cet ar
bre differe des autres guayauos, pource que
fruict n'en eſt point rouge, mais eſt blanc, & n
aucune mauuaiſe odeur, mais eſt d'vn fort bo
gouſt: & de quelconque ſorte de guayauos que c
ſoit, le fruict en eſt auſſi bon comme le meilleu
d'Eſpagne, ſpecialement de ceux qu'ils appellen
guayauos de matos, & d'autres petites guayauill
blanches. C'eſt vn fruict aſſez ſain, & conuenab
pour l'eſtomac, pource qu'il eſt de forte digeſti
& aſſez froid: les Paltas au contraire ſont cha
des & delicates. Le Palto eſt vn arbre grand &
beau fueillage, qui a le fruict comme des groſſ
poires: il a dedans vn gros noyau, & tout le re
eſt vne chair molle, tellement que quand ils ſo
bien meurs, ils ſont comme du beurre, & ont
gouſt delicat. Les paltas ſont grands au Peru,
ont vne eſcaille fort dure, que l'on peut oſter to
te entiere. Ce fruict eſt en Mexique, pour la plu
part fort, ayant l'eſcorce deliee, qui ſe pelle com
me des pommes. Ils les tiennent pour vne vian
ſaine, & comme i'ay dit, qui decline quelque p
à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos ſo
les peſches, les pommes & les poires des Ind
encor que ie deſirois pluſtoſt celles de l'Europ
Mais quelques autres par l'vſage, ou peut eſt
par affection, pourront eſtimer d'auantage ceu
cy des Indes. Ie ne doute point que ceux q
n'ont point veu ny gouſté de ces fruicts, pre

dront peu de plaisir à lire cecy, voire se lasseront de l'ouyr, & moy-mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abbregeray en racontant quelques autres sortes de fruicts. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traitter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAP. XXV.

QVelques-vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruict qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui estoit comme du blanc manger: pource que la saueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me trompe) estoit ce qu'ils appelloient çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'vn goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruict surpasse en excellence tous les fruicts d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent qu'au goust principalement il surpasse tous les autres fruicts, où ie ne me veux pas arrester neãtmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes, ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent és lieux chauds de la neufue Espagne, & n'ay point cognoissance qu'il y ait de tel fruict en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'vne poire, & ainsi quelque peu aiguë & ouuerte: tout le dedans est tendre & mol comme

beurre,& eſt blanc,doux & d'vn gouſt fort ſauou
reux. Ce n'eſt pas manger blanc encor qu'il ſoi
blanc mãger,mais à la verité c'eſt beaucoup aug
menté de luy donner tel nom, bien qu'il ſoit de
licat,& d'vn gouſt ſauoureux, & quoy que ſelo
le iugement d'aucuns il ſoit tenu pour le meilleu
fruict des Indes, il a en ſoy vne quantité de pe
pins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a eſté e
la neufue Eſpagne,où les capolies croiſſent auſſ
qui ſont comm e des ceriſes, & vn noyau, biẽ qu
quelque peu plus gros. Mais la forme & figure e
comme de ceriſes,de bonne ſaueur,ayãt vn doux
aigret: mais ie n'ay point veu de capollies en au
tre contree.

De plusieurs sortes de fruictiers, des Cocos, des amendes, des andes, & des amendes de Chachapoyas.

CHAP. XXVI.

IL ne ſeroit pas poſſible de raconter tous le
fruicts & arbres des Indes, attendu que ie n
m'en reſſouuiens pas de pluſieurs, & qu'il y en
encor beaucoup d'auantage deſquels ie n'ay pa
cognoiſſance, & me ſemble choſe ennuyeuſe d
parler de toutes,dont il me ſouuient. Il ſe trou
donc d'autres genres de fruictiers & de fruict
plus groſſiers, comme ceux qu'ils appellent lu
cumes,du fruict deſquels ils diſent par prouerb
que c'eſt vn prix diſſimulé, comme les guaua
pacayes,les hobos,& les noix qu'ils appellẽt en
priſonnees: leſquels fruicts ſemblent à pluſieu
eſtre des noix de la meſme eſpece que ſont cell
d'Eſpagn

d'Eſpagne. Voire ils diſent que ſi l'on les tranſ-
plantoit ſouuent d'vn lieu en autre, qu'ils rap-
porteroient des noix toutes ſemblables à celles
d'Eſpagne, & ce qu'ils donnent ainſi vn fruict
ſauuage & ſi mal plaiſant, eſt à cauſe qu'ils ſont
ſauuages. En fin l'on doit bien conſiderer la pro-
uidence & ſageſſe du Createur, lequel a departy
à tant de diuerſes parties du monde telle varieté
d'arbres fruictiers, le tout pour le ſeruice des hō-
mes qui habitent la terre, & eſt vne choſe admi-
rable de voir tant de differentes formes, gouſts,
& effects du tout incogneus, & dont on n'auoit
iamais ouy parler au monde auparauant la deſ-
couuerte des Indes, & deſquelles meſme Pline,
Dioſcoride & Theophraſte, voire les plus cu-
rieux n'ont eu aucune cognoiſſance, neantmoins
toute leur recherche & diligence. Il ſ'eſt trouué
des hommes curieux de noſtre temps qui ont eſ-
crit quelques traittez de ces plantes des Indes,
des herbes, & riuieres, & des operations qu'ils
ont en l'vſage de medecine, auſquels l'on pourra
recourir, qui en voudra auoir plus ample co-
gnoiſſance, parce que ie pretends traitter ſeule-
ment en peu de mots & ſuperficiellement ce qui
me viendra en la memoire, touchant ce ſuject.
Neantmoins il ne me ſemble pas bon paſſer ſouz
ſilence les cocos, ou palmes des Indes, à cauſe
d'vne proprieté qu'ils ont, qui eſt fort notable, &
remarquable. Ie les appelle palmes, non pas pro-
prement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant
que ce ſont arbres ſemblables aux autres palmes.
Ils ſont hauts & forts, & plus ils montent en
haut, plus vont-ils jettans des rameaux grands &

fort eſtendus. Ces palmes ou cocos donnent vn
fruict qu'ils appellent auſſi cocos, dequoy ils ont
accouſtumé faire des vaſes pour boire, & diſent
qu'il y en a quelques-vns qui ont vne vertu &
proprieté contre le poiſon, & pour guerir le mal
de coſté. Le noyau & la chair d'iceux (quand il eſt
eſpoiſſi & ſec) eſt bon à mãger, & approche quel-
que peu du gouſt de chaſtaignes verdes. Quand le
coco eſt en l'arbre encor tendre, tout ce qui eſt
dedans eſt comme vn laict qu'ils boiuent par de-
lices, & pour rafraiſchir en temps de chaleur. I'ay
veu de ces arbres en ſainct Iean de Port-riche, &
autres endroits des Indes, & m'en dirent vne cho-
ſe remarquable, que chaque mois ou Lune cet ar-
bre jette vn nouueau rameau de ces cocos, telle-
ment qu'il donne du fruict douze fois par an
comme ce qui eſt eſcrit en l'Apocalypſe, & à la
verité il me ſemble que ce fuſt de meſme, pource
que tous les rameaux ſont d'aages fort differents:
les vns commencent, les autres ſont deſia meurs
& les autres le ſont à demy. Ces cocos que ie di
ſont ordinairement de la figure & groſſeur d'vn
petit melon: Il y en a d'vne autre ſorte qu'ils ap-
pellẽt coquillos, qui eſt vn fruict meilleur, dõt il
en a en Chillé. Ils ſont quelque peu plus petis
que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre
eſpece de cocos qui ne donnent point ce noyau
ainſi eſpoiſſi, mais ils ont dedans vne quantité de
petits fruicts comme amendes, à la façon des
grains de grenade. Ces amendes ſont trois fois
auſſi grandes que celles de Caſtille, & leur reſſem-
blent au gouſt, encor qu'elles ſoient vn peu plus
aſpres, & ſont auſſi humides & huilleuſes. C'e

vn assez bon manger, aussi ils s'en seruent en delicces, faute d'amendes, pour faire des masse-pains, & autres telles choses. Ils les appellent amendes des Andes, pource que ces cocos croissent abondammẽt és Andes du Peru, & sont si forts & durs, que pour les ouurir il est besoin de les frapper rudement auec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencontroiẽt la teste de quelqu'vn, il n'auroit ja besoin d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amandes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruicts semblables, tous les arbres doiuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles je ne peux autrement appeller. C'est le fruict le plus delicat, friand, & plus sain de tout tant que j'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruicts qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grãdes & de plus petites que celles que i'ay dit des andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tẽdres à mãger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grãd fueillage. Et cõme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bõne couuerture & defense, veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grãde & plus poignãte que celle des chastaignes, toutefois quãd ceste escorce est seche, l'õ en tire facilemẽt le grain. Ils racõtẽt que les singes

qui ſont fort friands de ce fruict, & deſquels y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui eſt la contree de toutes où ie ſçache qu'il y ait de ces arbres) pour ne ſe piquer en l'eſcorce, & en tirer l'amande, & les jettent rudement du haut de l'arbre ſur les pierres, & les ayans ainſi rompuës les acheuēt d'ouurir pour les mãger à leur plaiſir.

De pluſieurs & diuerſes fleurs, & de quelques arbres qui donnent ſeulement de la fleur, & comme les Indiens en vſent.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ſont fort amis des fleurs, & en la neufue Eſpagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accouſtumé de faire pluſieurs ſortes de bouquets, qu'ils appellent là ſuchilles, auec vne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y peut rien deſirer dauantage: ils ont vne couſtume entr'eux que les principaux offrēt par honneur leurs ſuchilles ou bouquets aux ſeigneurs & à leurs hoſtes, & nous en donnoient en telle abondance quand nous cheminions par ceſte prouince, que nous ne ſçauions qu'en faire, bien qu'ils ſe ſeruent auiourd'huy à cet effect des principales fleurs de Caſtille, pource qu'elles croiſſent là mieux qu'ici, comme ſont les œillets, roſes, iaſmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres ſortes de fleurs qu'ils y ont portees d'Eſpagne, y profitent merueilleuſement. Les roſiers en quelques endroits y croiſſoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roſes. Il arriua vn iour qu'vn roſier fut bruſlé, & les rejettons &

ſcyons qui ietterent incontinent porterent des
roſes en abondance, & de là ils apprindrent à les
eſmonder, & en oſter le bois ſuperflu, tellement
qu'auiourd'huy ils donnent des roſes ſuffiſam-
ment. Mais outre ces ſortes de fleurs que l'on y a
portees d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les
noms deſquelles ie ne peux pas dire, qui ſont rou-
ges, jaulnes, bleuës, violettes & blanches, auec
mil differences, leſquelles les Indiens ont accou-
tumé de porter en leurs teſtes, comme vn pluma-
ge pour ornement. Il eſt vray que pluſieurs de ces
fleurs n'ont que la veuë, pource que l'odeur n'en
eſt point bonne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en
ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques-
vnes d'excellente odeur. Comme celles qui croiſ-
ſent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou
porte-fleur, qui ne donne aucun fruict, mais por-
te ſeulement de ces fleurs, leſquelles ſont plus
grandes que fleurs de lys, & ſont quaſi en forme
de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans
des petits fillets comme l'on void au lys: il ne ceſ-
ſe toute l'annee de produire ces fleurs, l'odeur
deſquelles eſt merueilleuſement douce & agrea-
ble, ſpecialement en la fraiſcheur du matin. Le
Viceroy Dom Franciſco de Tollede enuoya de
ces arbres au Roy Dom Philippe, comme vne
choſe digne d'eſtre plantee aux iardins royaux.
En la neufue Eſpagne les Indiens eſtiment beau-
coup la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſi-
gnifie fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſ-
me forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre.
Il y a meſme vn autre grand arbre qui porte de
ceſte ſorte de fleurs, ſans porter d'autre fruict, elle

a vne odeur qui est forte, & comme il me semble, trop violente, à d'autres elle leur pourra sembler agreable. C'est vne chose assez cogneuë que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, à la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy: il y en a d'autres qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur qui soit d'estime, mais seulement sont belles à la veuë. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veuë, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ou vne saueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson allenois, que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de grenadille est tenue pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la colomne, les foüets, la couronne d'espine, & les playes, en quoy ils ne sont pas du tout esloignez de raison, iaçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses il soit besoin de quelque pieté, qui aide à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquise, & tres-belle à la veuë, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruict qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire, se succe, pour rafraischir: ce fruict est doux, & selon l'opinion de quelques-vns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes & dances de porter des fleurs en leurs mains, & les Rois & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairemēt auec des fleurs en la main, comme l'on void icy

auec des gands. Il me ſemble en auoir aſſez dit ſur ce qui concerne les fleurs. L'on vſe auſſi à cet effect du bazilic, encor que ce ne ſoit point vne fleur, mais ſeulement vne herbe, & ont accouſtumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont ſi peu de ſoing, qu'il n'eſt plus auiourd'huy bazilic, mais c'eſt vne herbe qui croiſt autour des eſtangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE ſouuerain Createur n'a pas ſeulement formé les plantes pour ſeruir de viande, mais auſſi pour la recreation & pour la medecine & guariſon de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui ſeruent pour la nourriture, qui eſt le principal: & meſme quelque peu de celles qui ſeruent de recreation. Il reſte donc maintenant de traitter de celles qui ſont propres à la medecine, dont ie diray auſſi quelque peu de choſe. Et encor que toutes les plantes ſoient medecinales quand elles ſont bien cogneuës & bien appliquees, toutesfois il y a quelques choſes particulierement, que l'on void notoirement auoir eſté ordonnees du Createur pour la medecine, & pour la ſanté des hommes: comme ſont les liqueurs, huilles, gommes & rezines qui prouiennent de diuerſes plantes & herbes, & qui facilement demonſtrẽt à l'experience à quoy elles ſont propres. Sur toutes ces choſes le bauſme auec raiſon eſt renommé pour ſon excellente odeur,

&c beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la guerison des maladies. Le bausme qui vient des Indes Occidentales n'est pas de la mesme espece que le vray bausme que l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudee, laquelle Iudee (selon que Pline escrit) possedoit seule au monde ceste grandeur, iusques à ce que l'Empereur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne sont point d'vne mesme espece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent sont entr'eux fort differentes: car l'arbre du bausme de Palestine estoit petit, & a la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'auiourd'huy qui l'ont veu en Orient en disent autant. Comme aussi la saincte Escriture appelle le lieu ou grossit le bausme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a auec les vignes. I'ay veu l'arbre d'où se tire le bausme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de sa façon, si i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun auec la vigne, combien que Strabon escriue que l'arbre ancien du bausme estoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operatiõs, ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guarison des playes, en la couleur & en la substance, veu qu'ils racontent de l'autre bausme qu'il y en a de blãc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en

Plin. lib. 12. c. 15.

Cant. 1.

Strab. lib. 16. Geograph.

Plin. lib. 12. c. 15.

coupant & incisant l'escorce, pour en faire distil-
er ceste liqueur, ainsi en font-ils de mesme en ce-
uy des Indes, encor qu'il distille en plus grande
quantité. Et comme en cet ancien il y en a d'vne
orte qui est tout pur, lequel ils appellent opo-
balsamo, qui est la propre larme qui distille, & vn
utre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois
le l'escorce & des fueilles espraintes & cuites au
eu, lequel ils appellent xylobalsami. De mesme
ussi entre le bausme des Indes, il y en a vn pur
qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres que les Indiens
irent en cuisant & espreignant les fueilles & le
ois, mesmes ils le sophistiquent & augmentent
uec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait dauanta-
e. Et n'est pas sans raison qu'ils appellent baus-
ne, car il l'est veritablement, encor qu'il ne soit
as de la mesme espece de l'ancien, & est beau-
oup estimé, & le seroit d'auantage, si ce qui est
ujourd'huy és esmeraudes n'y estoit, à sçauoir
'estre à present en grande quantité. Ce qui im-
orte dauantage, est l'vsage auquel il est employé
e seruir de chresme, qui est si necessaire en la
incte Eglise, & de telle veneration, ayant decla-
é le Siége Apostolique que l'on face le Chresme
ux Indes auec le bausme, & que l'on en vse au
acrement de Confirmation, & aux autres Sacre-
ens dont l'Eglise vse. L'on apporte le bausme
n Espagne de la neufue Espagne de la prouince
e Guatimalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il
onde dauantage, encor que le plus estimé soit
luy qui vient de l'isle de Tollu, qui est en la ter-
ferme, non pas loin de Carthagene. Ce baus-
e est blanc, & communément ils tiennent pour

Plin.lib. 12.c.25. plus parfait le blanc que le rouge, encor que P ne donne le premier lieu au vermeil, le second blanc, le troisiesme au verd, & le dernier au no mais il semble que Strabon estime dauantage bausme blanc, comme les nostres l'estiment. M nardes traitte amplement du bausme des Ind en la premiere & seconde partie, specialement celuy de Carthagene & de Tollu, qui est tout Ie n'ay point trouué que les Indiens ancienn ment estimassent beaucoup le bausme, ny mesr l'employassent en vsage d'importance, encor q Monardes dise que les Indiens curoient auec ic luy leurs playes, & que de là l'apprindrent les E pagnols.

Strab.lib. Geograph.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAP. XXIX.

APRES le Bausme, l'Ambre tient le seco lieu: c'est vne autre liqueur qui est au odoriferante & medecinalle, mais plus espai de soy, qui se tourne & s'espaissit en vne paste complexion chaude & de bon parfum, lequel appliquent aux playes, blesseures & autres nece sitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, sp cialement au docteur Monardes, qui à la prem re partie a escrit de ceste liqueur, & de beauco d'autres medecinalles, qui viennẽt des Indes. C Ambre vient mesme de la neufue Espagne, quelle a cet aduantage sur les autres prouinces ces gommes, liqueurs & sucs d'arbres. Qui cau qu'ils ont là abondance de matieres, pour le p

ſum, & pour la medecine, comme eſt l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal, ou ſuchicopal, qui eſt vn autre genre, comme de ſtorax, & encens, qui a meſme d'excellentes operations, & eſt d'vne tres-bonne odeur, propre pour les ſuffumigations. Meſme la Tacamahaca, & la Caranna, qui ſont auſſi fort medecinales. On apporte de ceſte prouince de l'huile d'aſpic, duquel les medecins & peintres ſe ſeruent aſſez, les vns pour leurs emplaſtres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte meſme pour les medecins, la caſſe fiſtule, laquelle croiſt abōdamment en S. Dominique. C'eſt vn grand arbre qui porte ces cannes comme ſon fruict. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante-huict quintaux de caſſe fiſtule. La ſalcepareille n'eſt pas moins cogneuë pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceſte flotte cinquante quintaux de la meſme iſle. Il y a beaucoup de ceſte ſalcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui eſt ſous la ligne. Pluſieurs ſe vont faire guarir en ceſte prouince, & eſt l'opinion de quelques-vns, que les ſeules eaux ſimples qu'ils boiuēt leur donnēt ſanté, à cauſe qu'elles paſſent par racines, cōme nous auons dit cy deſſus, d'où elle tire ſa vertu, tellemēt que pour ſuer en ceſte terre, il n'eſt point beſoin de beaucoup de couuerture ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois ſaint, ou bois des Indes, croiſt en abondance aux meſmes iſles, & eſt auſſi peſant que le fer, tellemēt qu'il s'enfonſe incōtinēt en l'eauë. De ceſtuy l'on en apporta en ceſte flotte trois cents cinquante

quintaux,& en euſt-on peu apporter vingt, voi
cent mil, ſ'il y auoit diſtribution de ce bois.
vint auſſi en la meſme flotte, & de la meſme iſl
cent trente quintaux de bois de Breſil, qui eſt
rouge,enflambé,& ſi cogneu, & dont on vſe ta
pour les teintures & autres choſes. Il y a ès Ind
vne infinité d'autres bois aromatiques, gomme
huilles,&drogues,de ſorte qu'il n'eſt pas poſſib
de les pouuoir tous raconter, & eſt choſe auſſi d
peu d'importance à preſent. Ie diray ſeulemen
qu'au temps des rois Inguas de Cuſco, & des ro
Mexiquains,il y eut beaucoup de grands perſon
nages experts à curer & medeciner auec les ſim
ples,& faiſoient de fort belles cures;dautãt qu'i
auoient cognoiſſance de pluſieurs vertus & pro
prietez des herbes,racines,bois & des plantes qu
croiſſent par delà, & dont les anciens d'Europ
n'ont eu aucune cognoiſſance. Il y a de ces ſim
ples qui ſont propres pour purger,comme les ra
cines de Mechoaçan, les pignons de la Punna,
conſerue de Guanucquo,l'huile de figuier,& plu
ſieurs autres choſes, leſquelles eſtans bien appli
quees & en temps, ne ſont pas (comme ils tien
nent) de moindre efficace que les drogues qu
viennent d'Orient. Ce qui ſe peut voir, en liſan
le diſcours qu'en fait Monardes, en la premier
& ſeconde partie, où il traitte amplement du Ta
baco ou petum,duquel l'on a fait de notables ex
periences contre le venin. Le Tabaco eſt vn ar
briſſeau ou plante aſſez commune, qui a en ſo
neantmoins des rares vertus, comme entr'autre
de ſeruir de contre-poiſon, ainſi que pluſieurs &
diuerſes plantes, parce que l'Autheur de toute

:hoſes a departy ſes vertus comme il luy a pleu,
ℭ n'a point voulu qu'aucune choſe naſquiſt au
nonde ocieuſe. Mais c'eſt vn autre don ſouue-
ain à l'homme de les cognoiſtre, & en ſçauoir
ſer comme il conuient, ce que le meſme Crea-
eur concede à qui il luy plaiſt. Le docteur Fran-
ois Hernandes a fait vn bel œuure de ceſte ma-
iere des plãtes des Indes, liqueurs, & autres cho-
:s medecinales, par l'expres commandement &
ommiſſiõ de ſa majeſté, faiſant peindre & pour-
raire au naturel toutes les plantes des Indes, leſ-
uelles, cõme ils diſent, ſont en nombre de plus
e mil deux cents, & diſent que cet œuure a cou-
é plus de ſoixante mil ducats, duquel œuure le
octeur Nardus Anthonius medecin Italien a
it vn extrait curieux, & renuoye auſdits liures
eluy qui voudra plus exactement cognoiſtre
es plantes des Indes, principalement pour la
edecine.

Des grandes foreſts des Indes, des Cedres, des Ceiuas, & autres grands arbres qui y ſont.

CHAP. XXX.

ÇAÇOIT que dés le commencemẽt du mon-
de la terre a produit des plantes & des ar-
res par le commandement du Seigneur, neant-
oins elle n'a laiſſé d'en produire en quelques
eux plus qu'és autres, & outre les plantes & les
bres qui par l'induſtrie des hommes ont eſté
anſplantees & apportees d'vn lieu en autre, il y
a encor beaucoup que nature a produits de
y-meſme. Ie croy que de ceſte ſorte il y en a da-

uantage au nouueau monde, que nous appellons Indes, ſoit en nombre, ou en diuerſitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Aſie & Afrique. La raiſon eſt pource que les Indes ſont d'vne temperature chaude & humide, comme nous auons monſtré au ſecond liure, contre l'opinion des anciens, qui cauſe que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes ſauuages & naturelles, d'où vient que preſque la plus grande partie des Indes eſt inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & eſpaiſſes foreſts qui y ſont, auſquelles l'on trauaille cōtinuellement pour les abbatre. Il a eſté beſoin & neceſſaire pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees de faire le chemin, en coupant les arbres, & eſſartant les buiſſons, de ſorte que comme nous l'eſcriuent quelques religieux, qui l'ont eſprouué, il a eſté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieuë. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que ſ'eſtant eſgaré & perdu dans les montagnes, ſans ſçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il ſe trouua dedans des buiſſons ſi eſpais, qu'il fut contraint de cheminer ſur iceux ſans mettre les pieds en terre, par l'eſpace de quinze iours entiers, & que pour voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceſte foreſt ſi eſpaiſſe & pleine de bois, il auoit beſoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là deſcouurir le chemin. Qui lira le diſcours traittant de ſon voyage, & combien de fois il ſ'eſt perdu & eſgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les eſtranges aduantures

i luy ſont aduenuës, ce que i'ay eſcrit ſuccin-
ement, pour me ſembler choſe digne d'eſtre
euë, & qui aura quelque peu cheminé par les
ontagnes des Indes, encor que ce ne ſoient que
dix-huict lieuës qu'il y a de Nom-de-Dieu à
nama, pourra bien penſer de quelle grandeur
t ces foreſts des Indes, de ſorte que n'ayant au-
Hyuer en ces parties là qui face ſentir le froid,
que l'humidité du ciel & de la terre y eſt ſi grã-
e, que les montagnes produiſent vne infinité
foreſts, & la campagne qu'ils appellent Saua-
s, vne infinité d'herbe: il n'y a point de faute
erbe pour les paſturages, de meſrain pour les
ifices, ny de bois à faire du feu. C'eſt vne choſe
poſſible de pouuoir raconter les differences &
ures de tant d'arbres ſauuages, dautant que de
plus-part l'on n'en ſçait pas les noms. Les ce-
es ſi eſtimez anciennement ſont là fort com-
ıns, pour les edifices & pour les nauires, & y en
e diuerſes façons, les vns blancs, & d'autres
ux, qui ſont fort odoriferans. Il y a vne grande
ãtité de Lauriers d'vn plaiſant regard aux An-
s du Peru. Aux montagnes de la terre ferme
x iſles, en Nicaragua, & en la neufue Eſpagne.
ẽme auſſi il y a vne infinité de Palmes, & de Cei-
s, dequoy les Indiẽs font leurs canoes, qui ſont
s bateaux faits tout d'vne piece. L'õ apporta en
pagne du meſrain de bois fort exquis de la Ha-
ne, en l'iſle de Cube, où il y a vne infinité de ſẽ-
ıbles arbres, comme ſont l'Ebene, le Caouana,
Grenadille, les Cedres, & autres eſpeces, que ie
cognois point. Il y a meſme de grands Pins en
neufue Eſpagne, encor qu'ils ne ſoient pas ſi

forts que ſont ceux d'Eſpagne. Ils ne porten point de pignõs,mais pommes vuides. Les chei nes qu'ils appellent de Guayaquil, eſt vn bois ex quis & odoriferant,quand on le taille, meſme y a des cannes & roſeaux tres-hauts,des rameau & petites cannes, deſquels ils font des bouteille & cruches pour puiſer de l'eauë, & ſ'en ſeruen meſme en leurs baſtimens. Il y a auſſi le bois d manſle,dequoy ils font des arbres & maſts de na uires,& les eſtiment auſſi forts comme ſi c'eſtoi du fer. Le Molle eſt vn arbre de beaucoup de ver tus, lequel jette des petits rameaux, dont les In diens font du vin,ils l'appellent en Mexique, ar bre du Peru,pource qu'il eſt venu de là,mais il e croiſt auſſi en la neufue Eſpagne, & de meilleu que celuy du Peru. Il y a mil autres ſortes d'ar bres, dont ce ſeroit vn trauail ſuperflu d'en trai ter, quelques-vns de ces arbres ſont d'vne enor me grandeur, & parleray ſeulement d'vn qui e en Tlaco Chauoya,trois lieues de Guaxaca, en l neufue Eſpagne. Cet arbre eſtant meſuré,ſe trou ua ſeulement en vn creux auoir par dedans ne graças,& par dehors joignant la racine, ſeize, & plus haut douze. Cet arbre fut frapé de foudre depuis le haut iuſques au bas, au droit du cœu qui fit ce creux qui y eſt. Ils diſent qu'auparauan que le tonnerre fuſt tombé deſſus, il eſtoit ſuff ſant pour ombrager mil hõmes. C'eſt pourquo ils ſ'y aſſembloient pour faire leurs dances, ba & ſuperſtitions; neantmoins il reſte encor d preſent des rameaux & de la verdure, mais no pas beaucoup. Ils ne ſçauent quelle eſpece d'ar bre c'eſt, ſinon qu'ils diſent que c'eſt vne eſpec

de Cedre

e Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange,li-
ent ce que Pline raconte du Plane de Lydie, le Plin.lib.
reux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, 12.c.1.
: ressembloit plustost vne cabane ou maison,
ue non pas creux d'arbre,son branchage vn bois
ntier, l'ombrage duquel couuroit vne grande
artie de la campagne. Par ce qui est escrit de cet
rbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'es-
ierueiller du Tisseran, qui auoit sa maison &
iestier dans le creux d'vn chastaigner. Et d'vn
itre chastaigner, si ce n'estoit cestuy-là mesme,
e dans le creux duquel entroient huict hommes
cheual, & en ressortoient sans s'incommoder
s vns les autres. Les Indiens exerçoient ordi-
iirement leurs idolatries en ces arbres ainsi
tranges & difformes, ainsi que faisoient mesme
s anciens Gentils, comme racontent quelques
ithеurs de ce temps.

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Espagne aux Indes.

CHAP. XXXI.

ES Indiens ont eu plus de profit, & ont esté
mieux recompensez ès plantes que l'on y a
ortées d'Espagne, qu'en autres marchandises;
ource que le peu qui sont venuës des Indes en
pagne,y croissent peu, & y ont mal multiplié,
au contraire le grand nombre que l'on a porté
Espagne aux Indes, y vient tres-bien, & y sont
andement multipliees. Ie ne sçay si nous de-
ons dire que ce soit à cause de la bonté des plan-
s, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien

ſi nous dirons que c'eſt la terre, pour la donner à ce qui eſt de delà. Finalemẽt il y a par delà de tout ce qui ſe produit de bon en Eſpagne & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes ſortes de legumes, auſſi les laictuës, choux, raues, oignons, ail, perſil, naueaux, paſtenades, berengenes, ou pommes d'Amour, ſcariolles, betes, eſpinars, garuences, ou pois, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croiſt par deçà de domeſtique, & de profit: de ſorte que ceux qui y ont fait voyage, ont eſté curieux d'y porter des ſemences de toutes ſortes, & le tout y a beaucoup fructifié encor que ç'ait eſté diuerſement, ſçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbres, ceux qui plus generalement & plus abondamment ont fructifié, ont eſté les orangers, limõniers, citronniers, & autres fruicts de ceſte ſorte. Il y a deſia en quelques endroits comme des bois & des foreſts d'orangers. Ce que trouuant eſtrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me reſpondit que cela eſtoit aduenu fortuitemẽt, d'autant que les oranges eſtans tombees à terre, & pourries, leur ſemence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naiſtre ces bois ainſi eſpais. Ce qui me ſembla vne bonne raiſon. I'ay dit que c'eſtoit le fruict qui generalement ſ'eſt plus augmenté és Indes, pource que ie n'ay eſté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes ſont vne terre chaude & humide, qui eſt ce que requiert cet arbre. Ils ne croiſſent point en la

ierre, mais l'on les y apporte des vallees ou co-
e de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils
nt és isles, est la meilleure que i'ay veuë par de-
, ny par delà mesme. Les pesches, les presses &
ricots y ont fort multiplié, & en la neufue Es-
gne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru
rt peu de ces forests de fruicts, outre les pesches,
encor moins és isles. Il y croist des pommes &
s poires, mais c'est assez moyennement, il y a
s prunes rarement, mais des figues en abon-
nce, principalement au Peru. Il se trouue des
ings en toutes les contrees des Indes, & en la
ufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous
donnoient cinquante à choisir pour demie
lle. Il y a assez de grenades aussi, bien que
es soient toutes douces, car les aigres n'y sont
int bien venues. Il y a de tres-bons mellons
quelques endroits du Peru. Les cerises & les
ignes iusques auiourd'huy n'ont point encor
en fructifié és Indes, & croy que ce n'est pas
ite de temperature, pource qu'il y en a de tou-
sortes, mais peut estre faute de soing, ou par-
que l'on n'a pas bien rencontré sa temperatu-
En fin ie ne trouue point que par delà ils
ent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux
icts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny
chastaignes, & n'ay point de cognoissance que
ques auiourd'huy il y en ait creu. Les amen-
y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte
spagne pour les friands, des amendes, des
ix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il
t des nefles, ny des cormes, ce qui impor-
peu. Me semble que cecy doit suffire pour

faire entendre qu'il n'y manque aucune delic[e]
de fruicts. Maintenant disons quelque chose de[s]
plantes de profit que l'on y a portees d'Espagne
& acheuerons ce traitté des plantes, qui est desi[a]
ennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAP. XXXII.

I'Entens par les plantes profitables cel[les] qui outre ce que l'on en mange au logi[s] apportent de l'argent à leur maistre. La principa[le] desquelles est la vigne, de laquelle vient le vi[n] le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le [si]rop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il n[e] croist point de vin ny raisin és isles ny terre fe[r]me, mais en la neufue Espagne y a quelques v[i]gnes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'e[n] fait point de vin. La cause en doit estre pour[ce] que le raisin ne se meurit pas bien à cause d[es] pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet [&] Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en se[r]uent tant seulement pour manger. L'on y por[te] le vin d'Espagne & des Canaries, comme en to[ut] le reste des Indes, reserué au Peru & au royaum[e] de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent [de] tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour cro[is]sant en quantité, à cause que c'est vne grande [ri]chesse en ce pays, & en bonté, parce qu'auec [le] temps ils deuiennent plus experimentez vign[e]rons. Les vignes du Peru sont communes és v[al]lees chaudes, où il y a des eauës, & les arrouse[nt]

auec la main, pource qu'il n'y tombe point de pluyes du ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne ſont point arrouſees ny du ciel ny de la terre, & toutesfois elles ne laiſſent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux foſſes qu'ils appellent de Villacuri, eſquels lieux il ſe trouue des foſſez ou terres enfoncees parmy les morts ſablons, leſquels ſont toute l'annee d'vne incroyable fraiſcheur, ſans qu'il y pleuue aucunement en quelque ſaiſon que ce ſoit, ny qu'il y ait des eauës pour les arrouſer artificiellement. La cauſe eſt parce que le terrouer eſt ſpongieux, & qu'il ſucce l'eauë des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces ſablons, ou bien c'eſt l'humidité de la mer (comme d'autres penſent) laquelle paſſant au trauers de ce ſable, cauſe que l'eauë n'en eſt pas ſterile ny inutile, ainſi que le Philoſophe l'enſeigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceſte occaſion les diſmes des Egliſes y ſont augmẽtés de cinq & ſix fois au double depuis vingt ans. Les vallees plus fertilles de vignes ſont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma, & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cuſco & en diuers endroits, ce qui eſt vn grand reuenu: car auec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou ſix ducats, que ſi c'eſt vin d'Eſpagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Eſpagne au royaume de Chillé, pource que c'eſt le meſme climat, mais il ſe gaſte quand l'on l'apporte au Peru.

Ils mangent des raiſins où l'on ne peut boire de vin, & eſt choſe admirable que l'on trouue en la cité de Cuſco des raiſins frais tout le long de l'annee, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallees produiſent du fruict en diuers mois de l'an, ſoit qu'ils entent les vignes en diuerſes ſaiſons, ou que ceſte varieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'il y a quelques vallees qui portẽt du fruict tout le long de l'annee. Si quelqu'vn ſ'eſmerueil-le de cecy, il ſe pourra eſmerueiller dauantage de ce que ie diray, & peut eſtre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, deſquels l'vne moitié donne du fruict ſix mois durant, & l'autre moitié en dõne les autres ſix mois. En Malla, qui eſt treze lieuës diſtante de la cité des Rois, y a vn figuier, duquel la moitié qui eſt au coſté du Sud, eſt verte, & donne du fruict vne ſaiſon de l'annee, ſçauoir quand il eſt Eſté en la Sierre, & l'autre moitié qui eſt vers les Lanos du coſté de la mer, eſt verte, & donne ſon fruict en l'autre ſaiſon contraire, quãd il eſt Eſté aux Lanos. Ce qui prouient de la varieté de la temperature & de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y eſt n'eſt pas petit, mais il ne ſort point de la prouince. Mais la ſoye qui ſe fait en la neufue Eſpagne ſe tranſporte és autres royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Eſpagne, & y viennẽt bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Miſtecqua, où il y a des vers à ſoye, & mettent en œuure la ſoye qu'ils en recueillent, dont ils font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point

ait iuſques à preſent de damas, de ſatins, ny de
elours. Le ſucre eſt vn autre reuenu plus grand,
eu que non ſeulement on en conſomme és In-
les,mais auſſi l'on en apporte beaucoup en Eſpa-
ne,car les cannes croiſſent fort bien en diuerſes
arties des Indes. Ils ont baſty leurs engins aux
ſles,en Mexique,au Peru, & en d'autres endroits
ui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me
it que l'engin à ſucre de Naſca ſouloit valoir de
euenu plus de trente mil pezes par chacun an.
eluy de Chicama,ioignant Truxillo,eſtoit meſ-
ne d'vn grand reuenu,& ceux de la neufue Eſpa-
ne auſſi ne le ſont pas moins : car c'eſt vne choſe
ſtrange que ce que l'on gaſte & conſomme de
ucre és Indes. L'on apporta de l'iſle de ſainct Do-
ninique en la flotte où ie vins, huict cens quatre
ingts & dix-huict caſſons de ſucre,leſquels eſtãs
omme ie les veids charger en Port-riche, cha-
ue caſſe deuoit eſtre à mon opinion de huict ar-
obes peſant, qui ſont deux cens. Le ſucre eſt le
rincipal reuenu de ces Iſles, tant ſe ſont addon-
ez les hommes à l'appetit des choſes douces. Il
a meſme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy
n Mexique & au Peru : toutesfois il n'y a point
u encor iuſques auiourd'huy aucun moulin à
uile, & ne ſ'en fait point, parce qu'ils conſom-
nent toutes les oliues à manger, & les accom-
nodent fort bien : ils trouuent que pour faire
'huile le couſt y eſt plus grand que le profit. C'eſt
ourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Eſ-
agne. En cet endroit i'acheueray la matiere des
lantes, & venons aux animaux des Indes.

Du beſtial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIII.

IL ſe trouue qu'il y a trois ſortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont eſté portez d'Eſpagne, les autres ſont de la meſme eſpece de ceux que nous auons en Europe, & toutesfois n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, & les autres ſont animaux propres des Indes, & deſquels l'on ne trouue point en Eſpagne. De la premiere ſorte ſont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, aſnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces eſpeces. Le menu beſtial y a beaucoup multiplié, que ſi l'on y pouuoit approfiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce ſeroit vne des plus grandes richeſſes qu'ils euſſent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de paſturages, ſans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces paſturages & herbages, que perſonne n'en poſſede en propre, mais chacun fait paiſtre ſes troupeaux où il veut. Pour ceſte raiſon il y a communément grande abondance de chairs, leſquelles ſont à fort bon marché: meſme les autres choſes qui procedent des brebis, comme le laict & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laiſſerent perdre toutes les laines, iuſques à ce que quelques-vns ſe mirent à les meſnager & en faire des draps & couuertures, qui a eſté vn grãd ſecours pour le commun peuple de ceſte terre: d'autant que le drap de Caſtille y eſt fort cher. Il y a pluſieurs drapiers drapans au

Peru, & beaucoup dauantage en la neufue Eſpa-
gne, encor que les draps que l'on y porte d'Eſpa-
gne ſoient beaucoup meilleurs, ſoit que la laine
en ſoit plus fine, ou que les ouuriers ſoient plus
experts. Autresfois ſe ſont trouuez des hommes
qui poſſedoient ſoixante & dix & cent mil teſtes
de brebis, encor qu'à preſent n'y en ait gueres
moins. Que ſi c'eſtoit en Europe, ce ſeroit vne
tres-grande richeſſe, mais en ce pays-là ce n'eſt
qu'vne moyenne richeſſe. En pluſieurs endroits
des Indes, & croy que c'eſt en la plus grand' part,
le menu beſtial ne fructifie & n'y profite pas bien
à cauſe que l'herbe eſt haute, & la terre ſi vicieuſe,
qu'il n'y peut pas bien paiſtre comme le grand
beſtial. C'eſt pourquoy il y a vne innumerable
multitude de vaches, deſquelles y a de deux ſor-
tes. Les vnes ſont domeſtiques, & qui vont en
troupeaux, comme en la terre de Charca, & en
autres prouinces du Peru, comme meſme en tou-
te la neufue Eſpagne. De ces vaches domeſtiques
ils ſ'en ſeruent & en tirent de la commodité tout
ainſi qu'en Eſpagne, ſçauoir la chair, le beurre, les
veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre
ſorte de vaches ſont ſauuages, qui ſe tiennent és
montagnes & foreſts: c'eſt pourquoy on ne les
compte point, & n'ont aucun maiſtre à qui elles
ſoient en propre, tant pour l'aſpreté & eſpaiſſeur
des foreſts, que pour la grande multitude qu'il y
en a: & celuy qui le premier les tuë, en eſt le mai-
ſtre, comme d'vne beſte de chaſſe. Ces vaches ſau-
uages ont tellement multiplié en ſainct Domini-
que, & en d'autres endroits des enuirons, qu'elles
vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans

aucun maiſtre à qui elles appartiennent. L'on fai
la chaſſe à ces beſtes, pour leur cuir tant ſeule-
ment, & ſortent en la campagne des negres o
des blancs à cheual, auec leurs coupe-iarects, qu
courent les taureaux & vaches, & quand ils le
ont frappez & arreſtez, ils leur appartiennent. Il
les eſcorchent, & en portent la peau en leur mai
ſon, laiſſant la chair perdue, ſans qu'il y ait per
ſonne qui la prenne ou emporte, à cauſe de l'a
bondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'on
atteſté en ceſte iſle, qu'en quelques endroits l'ai
ſ'y eſtoit corrõpu, pour l'abondance de ces chair
empuanties. Le cuir que l'on apporte en Eſpagn
eſt vn des meilleurs reuenus des Iſles, & de la neu
ue Eſpagne. En la flotte de quatre vingts & ſept
il vint de ſainct Dominique le nombre de trente
cinq mil quatre cens quarante quatre cuirs de va
ches, & de la neufue Eſpagne ſoixante quatr
mil trois cents cinquante, qu'ils eſtimerent à qua
tre vingts ſeize mil cinq cens trente deux pezes
De ſorte que quand l'on deſcharge vne de ce
flottes, c'eſt choſe admirable de voir la riuiere d
Seuille, & cet arcenat où ſe deſchargent tant d
cuirs & de marchandiſe. Il y a auſſi des cheure
en grand nombre, le principal profit deſquelle
eſt le ſuif, outre les cabrits, le laict, & autres com
moditez qu'on en tire: d'autant que les riches &
les pauures ſe ſeruent de ce ſuif pour leur eſclai
rer, car comme il y en a grande quantité, auſſi
eſt-il à fort bon conte, & plus que l'huile meſme
Il eſt vray que tout le ſuif dont ils ſe ſeruent, n'e
pas ſeulement de celuy des maſles. Ils en accom
modent les marroquins pour la chauſſeure, tou

tesfois ie n'ay point opinion qu'ils ſoient ſi bons
comme ceux que l'on y porte de Caſtille. Les
cheuaux y ont multiplié, & y ſont exquis en
beaucoup d'endroits, voire en la plus-part ſ'y en
trouue des races d'auſſi bõs comme les meilleurs
d'Eſpagne, tant pour courir vne carriere & pour
parade, que pour le trauail, & pour faire chemin.
C'eſt pourquoy ils ſe ſeruent pour beſtes de loüa-
ge & pour voyager, le plus ordinairement des
cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mul-
es, car il y en a beaucoup, ſpecialement és lieux
où ſe font les voitures par terre, comme en la ter-
re ferme. Il n'y a pas vn ſi grand nombre d'aſnes,
auſſi ils ne ſ'en ſeruent gueres à cet vſage, ny pour
le trauail & ſeruice. Des chameaux il y en a quel-
que peu, & en ay veu au Peru qui y auoient eſté
portez des Canaries, & qui y auoient multiplié,
mais aſſez petitement. En ſainct Dominique les
chiens y ont multiplié en nombre, & en gran-
deur, d'vne telle façon, que c'eſt auiourd'huy la
playe & l'affliction de ceſte iſle. Car ils mangent
les brebis, & vont en troupes par les champs.
Ceux qui les tuent y ont vn tel ſalaire, que ceux
qui tuent les loups en Eſpagne. De vrais chiens,
il n'y en auoit point premierement és Indes,
mais quelques animaux ſemblables à des petits
chiens, leſquels les Indiens appellent Alco, c'eſt
pourquoy ils appellent du meſme nom d'Alco
les chiens que l'on y a portez d'Eſpagne, à cau-
ſe de la reſſemblance qui eſt entre eux, & ſont
les Indiens ſi amis de ces petits chiens, qu'ils
eſpargneront pluſtoſt leur manger pour leur
donner. Tellement que quand ils vont par

pays, ils les portent auec eux ſur leurs eſpaulles ou en leur ſein,& quand ils ſont malades ils tiennent ces petits chiẽs auec eux, ſans ſe ſeruir d'eu en autre choſe que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe que les Eſpagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir paſſé.

CHAP. XXXIIII.

C'Est vne choſe certaine que l'on a port d'Eſpagne tous ces animaux dont i'ay parlé & qu'il n'y en auoit point és Indes quand elle furent premierement deſcouuertes, il n'y a pa cent ans: car outre que c'eſt vne choſe qui peu eſtre approuuee par des teſmoins qui viuent encores, c'en eſt vne preuue ſuffiſante, de voir qu les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour ſignifier ces animaux, mais ils ſe ſeruen des meſmes noms Eſpagnols, combien qu'il ſoient corrompus: pour-autant que ne cognoiſſans point la choſe, ils prindrent le mot commu aux lieux dont elle auoit eſté apportee. I'ay troué ceſte reigle bonne pour diſcerner quelles choſes auoient les Indiens auparauant que les Eſpagnols y vinſſent, & celles qu'ils n'auoieut point car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient & cognoiſſoient deſia, & ont donné des nom nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qu ſont les meſmes noms Eſpagnols le plus communément, quoy qu'ils les prononcent à leu mode, comme au cheual, au vin, & au froment L'on y trouua des animaux de la meſme eſpec

le ceux que nous auons en l'Europe: ſans qu'ils y
uſſent eſté portez par les Eſpagnols. Il y a des
yons, des tygres, ours, ſangliers, renards, & d'au-
res beſtes fieres & ſauuages, dequoy nous auons
ropoſé vn argument au premier liure, ſçauoir
que n'eſtant pas vray-ſemblable qu'ils euſſent
aſſé aux Indes par mer, attẽdu que c'eſt vne cho-
eimpoſſible de paſſer l'Ocean à nage, & ſeroit
ne folie de penſer que les hommes les euſſent
mbarquez auec eux, il ſ'enſuit que ce monde ſe
ontinuë en quelque endroit auec l'autre nou-
ieau, par où ces animaux peuuent auoir paſſé, &
euplé peu à peu ce nouueau monde: puis que
uiuant l'Eſcriture ces animaux ſe ſauuerent en
'Arche de Noé, & de là ils ont multiplié au mõ- *Gen. 6.*
le. Les lyons que i'ay veus ne ſont rouges, & n'õt
oint ces crins, auec leſquels on a accouſtumé de
es peindre. Ils ſont gris, & non pas ſi furieux
omme on les void en peinture. Les Indiens ſ'a-
naſſent & ſ'aſſemblent pour prendre & chaſſer
es lyons, & font comme vn circuit, qu'ils appel-
ent chaco, dont ils les enuironnẽt, puis les tuent
coups de pierres, de baſtons, & d'autres inſtru-
nẽs. Ces lyons meſmes ont accouſtumé de grim-
er aux arbres, où eſtans montez, les Indiens les
uent auec des lances, ou arbaleſtes, & plus faci-
ement auec des arcbuzes. Les tygres y ſont plus
urieux & plus cruels, & ont la rencontre plus
langereuſe, à cauſe qu'ils ſ'eſlancent & aſſaillent
en trahiſon. Ils ſont tachetez, & de la meſme fa-
çon que les hiſtoriographes les peignent. I'ay ouy
quelquesfois conter que ces tygres eſtoient ani-
mez contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloient

point les Eſpagnols,ou bien peu,& qu'ils alloiēt prendre & choiſir vn Indien au milieu des Eſpagnols,& qu'ils les emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cuſco, otoioncos, ſont de la meſme eſpece que ceux d'icy, & ſe terriſſent. L'on y void peu de ruches, pource que les rais de miel qui ſont és Indes ſe trouuent aux arbres,& deſſous la terre,& non pas aux ruches,cōme en Caſtille. Les rais de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, ſont d'vne couleur griſe, ayans peu de ſuc, & reſſemblent plus à vne paille douce, qu'à des rais de miel. Ils diſent que les abeilles ſont petites comme mouches, & qu'elles jettent leur eſſain deſſouz la terre. Le miel en eſt aſpre,& noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur,& des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler qu'il y ait des ſangliers,mais des renards & autres animaux qui mangent les beſtes,& la volaille,il y en a plus que les paſteurs ne voudroiēt. Outre ces animaux qui ſont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables,qui n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, comme ſont les cerfs, & autres, dont y en a grande abondance en toutes les foreſts. Mais la plus grande partie eſt vne venaiſon ſans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous ſont ſans cornes, comme corcos. Il ne me ſemble pas difficile de croire: mais eſt preſque certain que tous ces animaux par leur legereté,& pour eſtre naturellement ſauuages, ayent paſſé

vn monde à l'autre par quelque endroit où ils
ioignent,puis qu'aux grandes isles & esloignees
: la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance
ı'il s'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche
: le descouurir.

Des oiseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXV.

L'ON pourra plus facilement croire qu'il en soit ainsi des oiseaux, & qu'il y en a de la esme espece de ceux de par deçà, comme sont s perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels n enuoye de la neufue Espagne & du Peru, aux gneurs d'Espagne, d'autant qu'on en fait granestime. Il y a mesme des herons, & des Aigles diuerses sortes, & n'y a point de doute que ces beces d'oiseaux & autres semblables, n'y ayent ssé bien plustost que les lyons, les tygres, & les rfs. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre perroquets, specialement aux Andes du Peru, és isles de Port-riche & sainct Dominique, où vont par bandes, comme font les pigeons par çà. En fin les oiseaux auec leurs aisles vont où veulent, & certainement plusieurs especes d'iıx pourront bien passer le Golphe, puis que st chose certaine, comme Pline l'afferme, qu'il *Plin. lib.* n a beaucoup qui passent la mer, & vont en des *10. c. 23.* gions fort estranges, combiẽ que ie n'aye point ı qu'aucuns oiseaux passent au vol vn si grand lphe comme est celuy de la mer Oceane des des. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout

impoſſible, puis que l'opinion commune d
mariniers eſt, qu'il ſ'en trouue deux cents lieuë
voire beaucoup dauantage loing de la terre,
Ariſt.lib. 3.de Part. animal.c.6 que meſme, cõme Ariſtote l'enſeigne, les oiſea
endurent facilement eſtre dans l'eauë, d'auta
qu'ils ont peu de reſpiration, comme nous voy
aux oiſeaux maritimes, leſquels ſe plongent
ſont vn long temps dedans l'eauë. Ainſi pourr
on dire que les oiſeaux qui ſe trouuent à preſe
en la terre ferme, & és iſles des Indes, ont peu p
ſer la mer, ſe delaiſſans en des iſlettes, & en d
terres qu'ils recognoiſſent par vn inſtinct nat
Plin. lib. 10.c.25. rel (comme Pline raconte de quelques-vns)
parauanture ſe laiſſans tomber en l'eauë, qua
ils ſont fatiguez de voller, & apres reprenans
vol, quand ils ſe ſont repoſez quelque peu. Qu
aux oiſeaux que l'on void és iſles, eſquelles il n
a point d'animaux terreſtres, ie tiens ſans dou
qu'ils y ont paſſé par vne des façõs ſuſdites. M
pour les autres oiſeaux qui ſe trouuent en la te
re ferme, principalement ceux qui ont vn pe
vol, il eſt plus aiſé de croire qu'ils y ayent eſté c
me les animaux de la terre, qui ſont de la meſ
eſpece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes
grands oiſeaux fort peſans, comme les Auſtr
ches, dont il y en a fort au Peru, leſquelles ont a
couſtumé d'eſpouuenter quelquesfois les mo
tons du pays qui vont chargez. Mais laiſſant c
oiſeaux, qui ſe gouuernent d'eux-meſmes, ſa
que les hommes en ayent le ſoing, ſi ce n'eſt po
la chaſſe, parlons des oiſeaux domeſtiques.
m'eſmerueille des poulles, attẽdu qu'il y en auc
aux Indes auant que les Eſpagnols y arriuaſſe
ce q

qui eſt aſſez prouué,parce qu'elles ont vn nom
opre du pays,& appellent la poulle Gualpa, &
ır œuf Ponto,& ont en vſage le meſme prouer-
que nous auons icy,d'appeller poulle vn hom-
coüard. Ceux qui furent à la deſcouuerte des
es de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des
ulles ſemblables aux noſtres. L'on peut enten-
que la poulle eſtant vn oiſeau ſi domeſtique,
ſi profitable comme elle eſt, les hommes les y
t peu porter auec eux, quand ils paſſerent d'vn
ı en autre,comme nous voyons encor auiour-
uy, & que les Indiens en voyageant portoient
r poulle, ou poullet ſur la charge qu'ils por-
ıt ſur leurs eſpaulles, & meſmes les portent fa-
ement en leurs poulliers, & çages de jonc, ou
bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'e-
ce d'animaux,& d'oiſeaux de ceux de l'Europe
e i'ay dites,& d'autres ſortes que d'autres pour-
ıt raconter.

Comme il eſt poßible qu'il y ait és Indes quelques ſortes d'animaux, dont il n'y ait point ailleurs.

CHAP. XXXVI.

C'Est choſe plus difficile de monſtrer & prouuer quel commencement ont eu plu-
ırs & diuerſes ſortes d'animaux qui ſe trou-
ıt és Indes, de l'eſpece deſquels nous n'auons
int en ce continent. Car ſi le Createur les a
oduits en ces parties, il ne faut point alleguer,
auoir recours à l'Arche de Noé, & n'eſtoit
int de beſoin de ſauuer alors toutes les eſpeces

d'oiſeaux & animaux, ſi d'autres deuoient eſtr
creées de nouueau: d'autre-part on ne pourroi
pas dire que le monde euſt eſté fait & acheué é
ſix iours de la creation, ſ'il y euſt eu encor d'autre
nouuelles eſpeces à former, & principalemēt de
animaux parfaits, & non moins excellents qu
ceux qui nous ſont cogneus. Si nous diſons don
que toutes les eſpeces d'animaux furent conſer
uees en l'Arche de Noé, il ſ'enſuit que les ani
maux, de l'eſpece deſquels il ne ſ'en trouue e
d'autres endroits qu'és Indes, y ayent paſſé de c
continent, tout ainſi comme nous auons dit de
autres animaux qui nous ſont cogneus. Cela ſup
poſé, ie demande comme il eſt poſſible qu'il n'e
ſoit reſté par deçà aucun de leur eſpece, & comm
il ſ'en trouue ſeulemēt par delà, où ils ſont com
me voyagers & eſtrangers. C'eſt à la verité vn
queſtion qui m'a long temps tenu en perplexit
Ie dy pour exemple, ſi les moutons du Peru, &
ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne ſ
trouuent point en d'autres regions du mond
qui les a portez au Peru, ou comment y ont-il
eſté, veu qu'il n'eſt demeuré aucune apparenc
ny reſte d'iceux en tout ce monde? Que ſi ils n'
ont point paſſé d'vne autre region, comment
ſont-ils formez & produits par delà? Parauantu
re Dieu a-il fait vne autre nouuelle creation d'a
nimaux? Ce que ie dy de ces Pacos & Guanaco
ie le dy de mil autres differentes eſpeces d'oiſeau
& d'animaux de foreſt, qui iamais n'ont eſté co
gneus, ny de figure, ny de nom, & deſquels il n'e
fait aucune mention, ſoit entre les Latins, ſo
entre les Grecs, ou quelques autres nations de

onde. Il faut donc dire que combien que tous
s animaux ſoient ſortis de l'Arche, neantmoins
r vn inſtinct naturel & prouidence du ciel, di-
rs genres d'iceux ſ'eſpartirent en diuerſes re-
ons, en aucunes deſquelles ils ſe trouuerent ſi
en, qu'ils n'en voulurent point partir : ou ſ'ils
ſortirent, ne ſe conſeruerent, ou bien en fin de
mps ils perirent totalement, comme l'on void
riuer en beaucoup de choſes : car ſi l'on y veut
garder de pres, on trouuera que ce n'eſt pas tant
lement vne choſe propre & particuliere és In-
s, mais auſſi generale en beaucoup d'autres re-
ons & prouinces de l'Aſie, d'Europe & d'Afri-
e, eſquelles l'on dit qu'il y a certaines eſpeces
nimaux qui ne ſe trouuent point en d'autres
gions, au moins ſ'il ſ'en trouue ailleurs, l'on
cognoiſt qu'ils y ont eſté portez de là. Puis
nc que ces animaux ſont ſortis de l'Arche,
mme pour exemple, les Elephans que l'on
uue ſeulement en l'Inde Orientalle, & de là
ſont communiquez en d'autres regions, nous
pourrions dire autant de ces animaux du Pe-
, & des autres des Indes, qui ne ſe trouuent
autre partie du monde. L'on peut bien auſſi
nſiderer ſur ce ſujet, ſi tels animaux different
eſpece, & eſſentiellement de tous les autres,
ſi ceſte leur difference eſt accidentalle, la-
elle peut y auoir eſté cauſee par diuers acci-
nts, comme nous voyons au lignage des hom-
s, que les vns ſont blancs, & les autres ſont
irs, les vns geans, les autres nains, & en l'eſ-
ce des ſinges, les vns n'ont point de queuë,
es autres en ont : entre les moutons, les vns

ſont rez,& les autres velus, les vns grãds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court cõme ceux de Caſtille. Mais pour en parler plus ſainement, qui voudra par ce diſcours, en mettant ſeulement ces differences accidentales, conſeruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prẽdra vne charge, de laquelle il pourra mal-aiſément ſortir à ſon honneur. Car ſi nous deuons iuger les eſpeces d'animaux par leurs proprietez, ceux des Indes ſont ſi differends, que c'eſt appeller l'œuf chaſtaigne, de le vouloir reduire aux eſpeces cognuës de l'Europe.

Des oiſeaux qui ſont propres ès Indes.

CHAP. XXXVII.

IL y a aux Indes de pluſieurs ſortes d'oiſeaux remarquables, ſoit qu'ils ſoient de la meſme eſpece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oiſeaux qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps eſt quaſi plume. Ils ne ſ'aſſient point en terre, mais ils ſe pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainſi ſe repoſent comme des mouſches, & choſes aëriennes. Au Peru il y a des oiſeaux qu'ils appellent Tomineios, ſi petits, que beaucoup de fois i'ay douté les voyant voler si c'eſtoient abeilles, ou papillons : mais à la verité ce ſont oiſeaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y ſont d'vne extreme grandeur, & d'vne telle force, que non ſeulement ils ouurent & deſpecent vn moutõ, & le mangent, mais auſ

n veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras,
les autres poullazes (lesquelles ie croy quant à
oy estre du gēre des corbeaux) sont d'vne estrā-
legereté, & ont la veuë fort aiguë, estans fort
opres pour nettoyer les citez, d'autant qu'ils
y laissent aucunes charongnes, ny choses mor-
s. Ils passent la nuict sur les arbres, ou sur les ro-
ers, & au matin ils viennent aux citez se met-
ns sur le sommet des plus hauts edifices, d'où
s espient & attendent leur prise. Leurs petits
nt le plumage blanc, comme l'on raconte des
orbeaux, & changent le poil en noir. Les guaca-
ayac, sont oiseaux plus grands que perroquets,
leur ressemblent en quelque chose, ils sont esti-
ez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui
t fort beau, & fort agreable. En la neufue Espa-
ne il y a abondance d'oiseaux, d'vn excellēt plu-
age, de sorte qu'il ne s'en trouue point en Eu-
ope qui en approchent, comme l'on peut voir
ar les images de plumes qu'ils apportent de là,
squels auec beaucoup de raison sont prisez &
timez, donnans occasion de s'esmerueiller que
on puisse faire auec des plumes d'oiseaux vne
uure si delicate & si parfaitement esgale, qu'ils
mblent proprement estre de vrayes couleurs de
einture, & ont vn œil & vn regard si gay, si vif, &
agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si
eaux auec son pinceau & ses couleurs. Quelques
ndiēs, bons ouuriers & experts en cet art, pour-
rayent de ces plumes, & representent parfaite-
nent ce qu'ils voyent peint auec le pinceau, de
elle façon que les peintres d'Espagne n'ont en
e poinct aucun auantage sur eux. Le precepteur

du Prince d'Eſpagne Dom Philippe, luy donna
trois eſtampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiaire, leſquelles ſon
Alteſſe mõſtra au roy Dom Philippe noſtre ſieur
ſon pere, leſquels ſa majeſté contemplant, & regardant de pres, dit qu'il n'auoit iamais veu en
œuure ſi petite vne choſe de ſi grande perfection
& excellence. Comme on eut vn iour preſenté à
la Saincteté de Sixte cinquieſme, vn autre quarré
plus grand, où eſtoit pourtrait ſainct François, &
qu'on luy euſt dit que les Indiens faiſoient cela
de plume, il le voulut eſprouuer, touchant des
doigts le tableau, pour voir ſi c'eſtoit plume, dautant que cela luy ſembloit choſe merueilleuſe
d'eſtre ſi proprement agencé, que la veuë ne pouuoit iuger & diſcerner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plume, ou ſi elles eſtoient artificielles
de pinceau. C'eſt vne choſe fort belle que les rais
& regard que jette vn vert, vn orangé commé doré, & autres couleurs fines, & vne choſe digne de
remarquer, que les regardans d'vne autre façon,
on les void comme couleurs mortes. Ils font les
meilleures & plus belles images de plume, en la
prouince de Mechouacan, & au bourg de Paſcaro. La façon eſt qu'auec de petites pinces delicates ils arrachent les plumes des meſmes oiſeaux
morts, & auec vne colle deſliee qu'ils ont, les
vont attachant legerement, & poliement. Ils
prennent ces plumes ſi delicates, & petites de
ces oiſeaux, qu'ils appellent au Peru, Tomincios,
ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-parfaites
couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces
images, ſe ſeruoient des plumes en beaucoup

autres ouurages fort precieux, ſpecialement
our l'ornement des rois & ſeigneurs de leurs
mples & idoles. Car il y a auſſi d'autres grands
ſeaux qui ont des plumes excellentes, & tres-
ies, dequoy ils faiſoient des pannaches, &
umages bigarrez, ſpecialement quand ils al-
ient en guerre, les enrichiſſant d'or & d'argent
rt artificieuſement, qui eſtoit vne choſe de
and prix. Les meſmes oiſeaux y ſont encor
iourd'huy, mais ils n'en ſont pas tant curieux,
n'en font plus tant de pannaches, ny de gentil-
ſſes comme ils ſouloient. Il y a aux Indes d'au-
es oiſeaux du tout contraire à ceux-cy de ſi ri-
ie plumage, leſquels outre ce qu'ils ſont laids,
e ſeruent d'autre choſe que de faire de la fiente,
neātmoins ne ſont-ils pas peut-eſtre de moin-
re profit. I'ay conſideré cela m'eſmerueillant
e la prouidence du Createur, qui a ainſi or-
onné que les autres creatures ſeruent aux hom-
ies. En quelques Iſles ou Phares qui ſont joi-
nant la coſte du Peru, l'on void le long des pics
montagnes toutes blanches, & diroit-on à
s voir que ce ſeroit de la neige, ou que tout y
t vne terre blanche, mais ce ſont des monceaux
e la fiente de ces oiſeaux marins qui vont là
ontinuellement fienter, & y en a ſi grande a-
ondance, qu'elle ſe hauſſe pluſieurs aulnes,
oire pluſieurs lances en haut : ce qui ſemble
hoſe fabuleuſe. Ils vont auec des baſteaux à
es iſles, ſeulement pour charger ceſte fien-
e, pource qu'il n'y a autre fruict, grand ny
etit en icelles : & eſt ceſte fiente ſi commode
ſi profitable, que la terre qui en eſt fumee

rapporte du fruiꝺ en fort grand' abondance. Ils appellent ceste fiente guano, d'où a prins le nom la vallee qu'ils disent de limaguana, és vallees du Peru, où ils se seruent de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fruiꝺs y excedent en grandeur & bonté tous les autres, & disent que c'est pource que l'eaue auec laquelle ils les arrousent passe par de la terre fumee de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruiꝺ. Tellement que ces oiseaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chãt pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise, mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souuerain pour le seruice de l'homme, afin qu'il se ressouuienne de recognoistre & estre loyal à celuy duquel tout son bien procede.

Des bestes de chasse.

CHAP. XXXVIII.

OVtre les animaux de chasse dont nous auons parlé, qui sont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà dont ie ne sçache point qu'il y en ait par deçà, si non que parauanture ils y ayent esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs, qui ont ceste chose estrange d'auoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupes, ils sont cruels sans estre aucunement craintifs, au contraire ils assaillẽt & ont des crocs comme rasoirs auec lesquels ils font de dangereuses blesseures &

ıcifions,ſi ceux qui les chaſſent ne ſe mettent en
eu de ſauue-garde. Ceux qui les chaſſent pour
:s tuer plus ſeurement montent en des arbres,où
ıcontinent les ſainos ou porcs accourent & ar-
uent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne
euuent nuire à l'homme, & alors du haut auec
ne lance ils bleſſent & tuent ceux qu'ils veulẽt.
s ſont tres bons à mãger, mais il eſt beſoin auſſi
ſt leur oſter & couper ce rond qu'ils ont au
ombril de l'eſpine, car autrement dans vn iour
s ſe corromproient. Il y a vne autre race de pe-
ts animaux qui reſſemblent à des cochons de
ıict, & les appellent Guadatinais. Ie doute ſ'il y
ıoit aux Indes auant que les Eſpagnols y vinſ-
:nt, des porcs de la meſme eſpece de ceux d'Eu-
ɔre, dautant qu'en la deſcouuerte des iſles de
alomon,il eſt dit qu'ils y trouuerent des poulles
: des porcs d'Eſpagne. Mais quoy que ce ſoit,
eſt vne choſe certaine que ce beſtial a multiplié
reſque en toutes les parties des Indes fort abõ-
amment. Ils en mangent la chair fraiſche, la
ennent auſſi ſaine & bonne comme ſi c'eſtoit du
ıouton,comme en Carthagene en quelques en-
roits ils ſont deuenus ſauuages & cruels, & leur
ıt-on la chaſſe comme à des ſangliers, ainſi que
on void en ſainct Dominique, & és autres iſles
ı le beſtial ſ'eſt habitué aux foreſts. En quelques
ndroits ils les nourriſſent auec le grain de mays,
: ils ſ'engraiſſent merueilleuſement, afin d'en
ıoir le ſain,dont ils vſent à faute d'huile: en au-
ıns lieux l'on en fait des jambons, comme en
'olluca de la neufue Eſpagne,& en Paria du Pe-
ı. Retournant donc à ces animaux de pardelà,

tout ainſi comme les ſainos ſont ſemblables au
porcs,quoy qu'ils ſoient plus petits:ainſi les dan-
tes reſſemblēt aux petites vaches, combien qu'il
reſſemblent mieux à des mulles, pour n'auoi
point de cornes. Le cuir de ces animaux eſt for
eſtimé pour des collets & autres couuertures, &
ſont ſi durs qu'ils reſiſtent à quelque coup que c
ſoit. Et comme les dantes ſont defendus par l
force & dureté de leur cuir,ceux qu'ils appellen
armadillos le ſont auſſi par la multitude des eſ
cailles qu'ils ont, leſquels ſ'ouurent & ſe ſerren
comme ils veulent en façon de cuiraſſe. Ce ſon
des petits animaux qui vont par les bois,leſquel
ils appellēt armadillos,à cauſe de la defenſe qu'il
ont ſe mettās dans leurs coquilles, & les deſcou
urant quand ils veulent. I'en ay mangé,& ne m
ſemble pas choſe de grand' valeur : mais la chai
des yquanas eſt vn meilleur manger, combie
qu'ils ſoient hideux & horribles à la veuë : car il
reſſemblent aux vrais lezards d'Eſpagne, enc
qu'ils ſoient d'vn genre ambigu & douteux,dau
tant qu'ils vont à l'eauë, & ſortans en terre mon
tent aux arbres du riuage, & comme ils ſe jetter
des arbres en l'eauë, les bateaux ſe mettent de
ſouz qui les recueillent. Les chinchilles eſt vn au
tre genre de petits animaux comme eſcurieux. I
ont vn poil merueilleuſement doux & liſſé, &
porte l'on leurs peaux comme vne choſe exqui
& ſalutaire pour eſchauffer l'eſtomach & les pa
ties qui ont beſoin de chaleur moderee. Ils fo
des couuertures & des caſtellongnes du poil c
ces chinchilles, & ſe trouuent en la Sierre du P
ru,où il y a meſme vn petit animal fort commu

u'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment
our vn tres-bon mãger,& ont accoustumé d'of-
ir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont
omme petits connins, & ont leurs creux & ta-
eres dans la terre, & en quelques lieux ont mi-
toute la terre: les vns sont gris, les autres blãcs
les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux
'ils appellent Viscachas, qui sont comme des
ures, combien qu'ils soient plus grands, aus-
els ils font la chasse, & les mangent. Des vrais
ures il y en a assez grand nombre pour la chasse
quelques endroits. L'on trouue aussi des con-
ns au royaume de Quitto, mais les bons y sont
nus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange,
e celuy lequel pour son excessiue pesanteur &
rdiueté à se mouuoir, ils appellent Perico-lige-
, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à cha-
e main, & meut ses pieds & ses mains comme
r compas, & fort pesamment, & ressemble de
e à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte
x arbres, & mange des fourmis.

Des Micos ou Guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

P AR toutes les montagnes de ces isles de la
terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre
finy de Micos ou guenõs qui sont de la race des
ges, mais differents en ce qu'ils ont vne queuë,
ire fort lõgue, Et y en a entr'eux quelques races
i sont trois fois plus grãds, voire quatre que les
dinaires, les vns sõt du tout noirs, les autres bais

les autres gris, & les autres tachetez, & meslez
Leur legereté & leur façon de faire est admirable
pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison &
du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'il
veulent presque imiter les oiseaux. En allant d
Nom de Dieu en Panama, ie veids en Capira qu
vne de ces guenons sauta d'vn arbre en l'autre qu
estoit de l'autre costé de la riuiere, ce qui me fi
beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulen
s'entortillans la queuë en vne branche pour s'es
branler, & quand ils veulent sauter en vn lieu es
loigné, & qu'ils ne peuuent d'vn saut y atteindre
ils vsent alors d'vne gentille façon, qui est qu'il
s'attachent à la queuë les vns des autres, & fon
par ce moyen comme vne chaine de plusieur
puis apres ils s'eslancent & se jettent auant, & l
premier estant aidé de la force des autres, attein
où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aid
& soustient tout le reste iusques à ce qu'ils soien
tous paruenus attachez, cõme i'ay dit, à la queu
les vns des autres. Ce seroit chose longue à racõ
ter quelles folies, embusches & trauerses, & l
jeux & gaillardises qu'ils font quand on les dre
se: lesquelles ne semblent pas venir d'animau
brutaux, mais d'vn entendement humain. I'e
veids vn en Carthagene en la maison du Gouue
neur, tellement dressé, que les choses qu'il faiso
sembloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la ta
uerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vn
main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'esto
pas possible de luy tirer l'argent de la main iu
ques à ce qu'on luy eust dõné le pot plein de vi
Si les enfans le rencontroient par la ruë, & qu'

vinssent agasser ou luy jetter des pierres, il met-
oit bas le pot d'vn costé & sur les pierres, ruant
e sa part contre les enfans, iusques à ce qu'il eust
leuré le chemin, puis retournoit à porter son
ot: & qui plus est, encor qu'il fust bon beuueur
e vin (comme plusieurs fois ie luy en ay veu boi-
lors que son maistre luy en jettoit d'enhaut)
eantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne
y en eust donné congé. Ils me dirēt mesme que
il voyoit des femmes fardees, il se jettoit sur el-
s, & leur tiroit la coiffeure, les desaccommo-
ant & les voulant mordre. Cecy pourra estre ad-
ition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne
ense point qu'il y ait animal qui plus approche
e la conuersation humaine que ceste race de
uenons. Ils en racontent tant de choses, que de
eur que l'on ne pense que i'adiouste foy à des fa-
les, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trou-
e meilleur de laisser ce sujet, & conclure ceste
atiere, en benissant l'autheur de toutes creatu-
es, de ce qu'il a voulu creer vne espece d'ani-
aux seulement pour la recreation & le plaisir
es hommes. Quelques-vns ont escrit que l'on
pportoit ces micos ou guenons à Salomon de
Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que
estoit de l'Orientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAP. XL.

ENTRE les choses remarquables des Indes
du Peru sont les vicugnes & moutons du
ays qu'ils appellent, qui sont des animaux trai-

ctables,& de beaucoup de profit. Les vicugne sont sauuages, & les moutons est vn bestial domestique. Quelques-vns ont pensé que les vicugnes sont ce qu'Aristote,Pline & autres autheur traittent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui sont cheures sauuages, & leu portent certainement quelque ressemblãce pou la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes,& pour ressembler ainsi en quelque chos aux cheures, mais en effect elles ne sont poin d'vne mesme espece : car les vicugnes n'on point de cornes,mais celles là en ont, comme Aristote raconte. Ce ne sont point non plus le cheures de l'Inde Orientale, de l'espece desquel ils tirent les pierres de bezaar : car s'ils sont de c genre,ce seroit vne espece diuerse : comme en l race des chiens l'espece du mastin est autre qu celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne son point aussi les animaux qui portent la pierre d bezaar en la prouince de la neufue Espagne, les quels ils appellent là bezaars, dautant que ceux là sont de l'espece des cerfs & venaison. Neantmoins ie ne sçache autre partie du monde où il aye de ces animaux sinon au Peru & en Chillé qui sont prouinces ioignantes l'vne de l'autre Les vicugnes sont plus grandes que les cheures & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tiran à couleur de rose seche, quelque peu plus claire ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paissent & se retirẽt és endroits les plu hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas La neige ny la gelee ne les offense point, au contraire il semble qu'elle les recree. Ils võt en trou

e,& courent tres-legerement. Quand ils ren-
ontrent des voyageans ou quelques bestes, ils
enfuyent comme bestes fort timides,& en fuyãt
s chassent deuant eux leurs petits. L'on ne s'ap-
erçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'est
ourquoy les Rois Inguas auoient defendu la
hasse des vicugnes, si ce n'estoit pour leurs festes,
par leur commandement. Quelques-vns se
aignẽt que depuis que les Espagnols y sont en-
ez, l'on a donné trop de licence à la chasse des
cugnes, & qu'ils sont diminuez pour ceste oc-
asion. La maniere de chasser dont les Indiens
sent est de ce chaco, qui est qu'ils s'amassent plu-
eurs hommes ensemble, quelquefois iusques à
il ou trois mil, voire dauantage, & entourant
n grand espace de bois, vont chassant la venai-
on, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous co-
ez, par ce moyen ils se prennent d'ordinaire de
ois à quatre cens ou enuiron, & lors ils pren-
ent ce qu'ils veulent, laissans aller le reste, spe-
alement les femelles pour la multiplication. Ils
nt accoustumé de tondre ces animaux, & de faire
leur laine des couuertures & castelognes de
and prix, pource que ceste laine est comme vne
ye blanche qui dure long temps, & comme la
ouleur est naturelle & non point de teinture, el-
est perpetuelle. Les estoffes faites de ceste laine
nt fort fraisches & fort bonnes pour le temps
chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables
our l'inflammation des reins, & autres parties
mperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a
ste laine quãd elle est mise en des matelas. C'est
ourquoy quelques-vns en vsent à ceste fin, pour

l'experience qu'ils en ont. Ils disent dauantag
que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est me
decinale pour d'autres indispositions, comm
pour la goutte: toutesfois ie n'ay pas cognoissan
ce qu'on en ait fait aucune experience certaine
La chair de ces vicugnes n'est pas bonne, enco
que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de l
cecine ou chair sechee, pour les effects de la me
decine. Ie diray ce que i'ay veu cheminant par l
Sierre du Peru, i'arriuay en vn tambo ou hostell
rie vn soir, estant affligé d'vne terrible douleu
des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vou
loient sortir dehors (qui est vn accident lequ
ordinairement aduient en ces parties là, d'autan
que l'on passe des lieux couuerts de neige, qu
cause cet accident en les regardant.) Estant don
couché auec telle douleur que ie perdois presqu
patience, arriua vne Indienne qui me dit: Per
mets toy cela aux yeux, & tu seras guary: c'esto
vn morceau de chair de vicugne tuee nouuell
ment, & encor toute sanglante. I'vsay de cest
medecine, & incontinent ceste douleur s'appais
& peu de temps apres me quitta du tout. Outr
les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale
plus commune de chasser és Indes, ils ont accou
stumé d'en vser d'vne autre particuliere pour l
prendre, qui est, qu'en approchant assez prés i
jettent des cordeaux auec certains plombs, q
prennent & se meslent entre leurs pieds, & l
empeschẽt qu'ils ne peuuent courir, par ce moy
ils prennent la vicugne. La principale raiso
pourquoy cet animal est estimé, est à cause d
pierres de bezaar qui se trouuẽt en luy, desquell
no

ous traitterons cy-apres. Il y a vn autre genre
'animaux, qu'ils appellent taruguas, lesquels
ussi sont sauuages, & sont plus legers que les vi-
ugnes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne
haleur plus seche. Ils ont les oreilles molles &
endantes, & ne marchẽt point en troupes com-
ne les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point
eu que de seules, & communément en des lieux
es-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar
e ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, &
nt plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

CHAP. XLI.

IL n'y a chose au Peru de plus grande riches-
se & profit que le bestial du pays, que les
ostres appellent moutons des Indes, & les In-
iens en lange generale l'appellent Lama. Car
out bien consideré, c'est l'animal du plus grand
rofit, & de la moindre despense de tous ceux que
on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande &
vestement, comme ils font des brebis en Espa-
ne. Dauantage ils en tirent la commodité de la
harge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de
esoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs char-
es, & d'autre costé il n'est point de besoin de de-
endre à les ferrer, ny en selles ou en basts, &
on plus en auoine: mais il sert ses maistres gra-
uitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue
army les champs : de maniere que Dieu les a
ourueus de brebis & de iumens en vn mesme
nimal. Et comme c'est vne nation pauure, il a

voulu aussi les exempter en ce poinct de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutõs ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont rez & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grãds moutõs, & moindres que des veaux, & ont le col fort long à la semblance d'vn chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'vn col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez, qu'ils appellẽt Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons & des sacrifices. La chair en est bõne, encor quelle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate que l'on sçauroit manger, toutesfois l'on n'en consomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruict & profit qu'ils rapportent est la laine pour faire les draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des estofes, dont ils se vestent, l'vne qui est grossiere & commune, qu'ils appellent hanasca & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui sont de longue duree, & ont vn assez beau lustre, approchant comme du misoye: & ce qu'ils ont de sin

ulier, eſt leur façon de tiſtre la laine, d'autant
u'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils
eulēt, ſans que l'on voye aucun finit ny bout en
oute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de
rands maiſtres ouuriers à faire ceſte matiere de
umbi, & les principaux reſidoient au quartier
e Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca.
s teignent ceſte laine de diuerſes couleurs tres-
nes, auec pluſieurs ſortes d'herbes, de laquelle
s font beaucoup de differens ouurages, de groſ-
ers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens &
ndiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs
eſtiers en leur maiſon, ſans qu'ils ayent beſoin
acheter ny faire faire les eſtofes qu'ils vſent
iez eux. Ils font de la chair de ce beſtial: du Cuſ-
iargui, ou chair ſechee, qui leur dure long tēps,
en font grand eſtime. Ils ont accouſtumé de
onduire des bandes de ces moutons, chargez
omme voituriers, & vont en vne bande trois
ens ou cinq cens, voire mil moutons, leſquels
ortent du vin, du mays, du coca, du chuno,
u vif argent, & toute autre ſorte de marchandi-
, & qui plus eſt de l'argent, la meilleure de tou-
s. Car l'on porte les barres d'argent depuis Po-
ozi iuſques en Ariqua, où il y a ſoixante & dix
eues, & auoient autresfois accouſtumé de les
orter à Arequippa, qui ſont cent cinquante
eues. Ie me ſuis beaucoup de fois eſmerueillé
e voir ces trouppes de moutons chargez de
il & deux mil barres d'argent, & beaucoup
'auantage, qui ſont plus de trois cens mil du-
ats, ſans autre garde ny eſcorte, que quelques
ndiens, qui ſeruent ſeulement pour guider les

moutons,& les charger & descharger, ou pour l
plus quelque Espagnol, & dorment ainsi toute
les nuicts au milieu des champs, sans autre gard
que cela: & neantmoins en vn si long chemin, &
auec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il
ait faute, ou perte d'aucune chose sur vn si gran
nombre d'argent, tant est grande la seureté de
sous laquelle on chemine au Peru. La charge qu
porte ordinairemẽt vn de ces moutons, est com
me de quatre ou six arrobes, quand le voyage e
long, ils ne cheminent par iour que deux ou tro
lieuës, ou quatre pour le plus. Les moutonnie
qu'ils appellent, qui sont ceux qui conduisent l
troupes & bandes, ont leurs gistes & repaires o
dinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eauë,
des pasturages, & là ils deschargent & font leu
tentes, y faisans du feu & accommodãs leur ma
ger, & ne sont pas trop mal, encore que ce so
vne façon de cheminer assez flegmatique & ta
diue. Quand il n'y a point plus d'vne iournee
chemin à faire, vn de ces moutons porte bi
huict arrobes pesant, & dauantage, & chemi
auec sa charge vne iournee entiere de huict
dix lieuës, ainsi qu'en ont vsé de pauures solda
qui cheminoient par le Peru. Tout ce bestial
plaist en vn air froid, & pour ceste occasion il
trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos,
cause de la chaleur. Il arriue quelquesfois que
bestial est tout couuert de glace & de gelee,
neantmoins demeure sain, & se porte fort bie
Les moutons rez sont plaisans à regarder, pour
qu'ils s'arrestent au chemin, & haussent le col, r
gardans les personnes fort attentiuement, & d

neurent là ainsi vne longue espace de temps sans
e mouuoir ny faire semblant de crainte, ny d'es-
ouuentement: ce qui donne occasion de rire, les
oyant ainsi arrestez; encor que quelquesfois ils
espouuentent subitement, & s'en courent auec
a charge, iusques aux plus hauts rochers. De fa-
on que ne les pouuãs atteindre, on est contraint
e les tuer, & tirer à l'arcbuze, de peur de perdre
es barres d'argent, qu'ils portent quelquesfois.
es Pacos se faschẽt & s'obstinent contre la char-
e, se couchans auec icelle, sans qu'on les puisse
ire releuer, mais plustost se laisserõt-ils couper
n mil pieces que de se mouuoir, quand ce despit
ur vient, d'où est venu le prouerbe qu'ils ont au
eru, de dire que quelqu'vn s'est empacqué, pour
gnifier qu'il s'est obstiné: dautant que quand ces
nimaux se faschent, c'est auec excez. Le remede
ue les Indiens ont alors, est de s'arrester, & s'as-
oir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de ca-
esses, iusques à ce qu'il oste sa fascherie, & qu'il
e releue, & aduient quelquesfois qu'ils sont con-
aints d'attendre deux ou trois heures, iusques à
e qu'il soit desempacqué & desennuyé. Il leur
ient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent
arache, qui les fait mourir ordinairement. Les
nciens auoient en ce vn remede, d'enterrer tou-
e vifue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle
'en infectast le reste, pource que c'est vn mal fort
ontagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien
ui aura vn ou deux de ces moutons n'est pas re-
uté pauure, car vn de ces moutons de la terre
aut six & sept pezes essayez, & dauantage, selon
e temps & les lieux.

Des pierres besaars.

CHAP. XLII.

LA pierre besaar se trouue en tous ces ani
maux, que nous auons dit cy dessus, estr
propres & particuliers du Peru, de laquelle quel
ques autheurs de nostre temps ont escrit des li
ures entiers, que pourront voir ceux qui en vou
dront auoir plus particuliere cognoissance. Pou
le subiet present, il suffira de dire que ceste pierr
qu'ils appellent bezaar, se trouue en l'estomac
& ventre de ces animaux, quelquesfois vne seu
le, & quelquesfois deux, & trois, & quatre. E
les sont beaucoup differentes entre elles, en l
forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autar
que les vnes sont petites comme auelines, & en
cor moindres, les autres sont comme des noi
les autres comme des œufs de pigeon, & que
ques vnes aussi grandes comme vn œuf de pou
le, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vn
orange: en la forme les vnes sont de forme ron
de, les autres d'oualle, les autres de façon de len
tille, & de plusieurs autres formes. Pour leu
couleur, il y en a de noires, de blanches, de gr
ses, de verd brunes, d'autres qui sont comme do
rees. Ce n'est pas vne regle certaine, que de rega
der la couleur, ny la figure, pour iuger quell
sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ce
pierres sont formees & composees de diuerses tu
nicques, ou pellicules, & les vnes sur les autre
En la prouince de Xaura, & en d'autres prouin
ces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diue

es ſortes d'animaux, fiers & domeſtiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adiouſtent vne autre eſpece, qu'ils diſent eſtre cheures ſauuages, & ſont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres ſortes d'animaux ſont fort cogneuës au Peru, & en auons deſia traitté cy deſſus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne ſont pas tant eſtimees, ny approuuees, pour l'vſage de la medecine. On tire les plus groſſes pierres de bezaar, des vicunes, & ſont griſes, ou blanches, ou de verd obſcur, leſquelles ſont tenuës pour les meilleures. L'on eſtime que celles des Tarugues ſont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien groſſes, elles ſont communement blanches, tirans ſur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules communement plus groſſes & eſpaiſſes que les autres. L'on trouue la pierre bezaar eſgallement autant aux maſles, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paiſſent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enſeignement de leurs peres & anciens, qu'en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a pluſieurs herbes & animaux venimeux, leſquels empoiſonnent l'eauë, & les paſturages, où ils boiuent & mangẽt, & où ils fleurẽt. Deſquelles herbes venimeuſes il y en a vne qui eſt fort cogneuë de la vicugne par vn inſtinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, leſquels mãgent ceſte herbe, & par le moyẽ d'icelle ils ſe preſeruẽt

du poiſon, des eaux & des paſturages, & ainſi diſent-ils que de ceſte herbe ſe forme en leur eſtomach ceſte pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poiſon, & ſes autres operatiõs merueilleuſes. C'eſt l'opinion & tradition des Indiens, deſcouuerte par des perſonnes fort experimentez au royaume du Peru, ce qui s'accorde auec la raiſon, & auec ce que Pline raconte des cheures montagneres, leſquelles ſe nourriſſent & paiſſent de poiſon, ſans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, cheures, & veaux, de l'eſpece de ceux de Caſtille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paiſſent és meſmes roches que font les autres, reſpondent qu'ils ne croyent pas que ces ſuſdits animaux de Caſtille mangẽt ceſte herbe, & qu'ils ont meſme trouué la pierre bezaar en des Cerfs & des Daims. Cela ſemble s'accorder auec ce que nous ſçauons, qu'en la neufue Eſpagne il ſe trouue de pierres de bezaar, combiẽ qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais ſeulement des cerfs, en quelques-vns deſquels l'on trouue ceſte pierre. Le principal effect de la pierre bezaar eſt contre le venin & maladies venimeuſes, encor qu'il y ait ſur ce diuerſes opinions, & quelques-vns tiennent cela pour moquerie, & les autres en font des miracles. Cõment que c'en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'elle eſt de grande operation quand elle eſt appliquee à temps d'vne façon conuenable, ainſi que les herbes, & à des perſonnes capables & diſpoſees: car il n'eſt pas de medecine qui guariſſe infailliblement touſiours. En Eſpagne & en Italie

Plin. lib. 10. c. 72.

on a veu d'admirables effects de ceste pierre cõ-
re le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais
ion pas tant au Peru. L'on l'applique pillee &
nise en quelque liqueur qui se puisse accommo-
er pour la guerison de la melancholie, mal ca-
uc, fieures pestilentieuses, & pour plusieurs sor-
es de maladies. Les vns la prennent auec du vin,
es autres auec du vin-aigre, auec eauë dazahac,
le langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sor-
es, que diront les medecins & apotiquaires. La
ierre de bezaar n'a aucune saueur propre, com-
ne mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quel-
ques experiences remarquables, & n'y a poinr de
loute que l'Autheur de tout cet Vniuers n'ait
lonné de grandes vertus à ceste pierre. Les pier-
es de bezaar qui viennent de l'Inde Orientale,
ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, les-
quelles sont de couleur oliuastre, le second celles
lu Peru, & le troisiesme celles de la neufue Espa-
gne. Depuis que l'on a commencé de faire estat
le ces pierres, ils disent que les Indiens en ont so-
phistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand
ls voyent de ces pierres plus grandes que les or-
linaires, croyent que ce sont pierres faulses, &
vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes
fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'es-
preuue & experience est le meilleur maistre de
es cognoistre. Vne chose est digne d'admirer,
qu'ils naissent & se forment sur des choses fort
estranges, comme sur vn fer d'esguillette, sur vne
espingle, ou sur vne buchette, que l'on trouue au
centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils
pas qu'elle soit faulse, pource qu'il arriue que

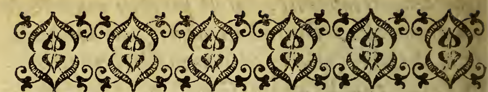
l'animal peut auoir aualle cela, & que la pierr
se caille, & s'epaissit là dessus, qui va croissan
vne coquille l'vn sur l'autre, & ainsi s'augment
Ie veids au Peru deux pierres fondees & forme
sur des pignons de Castille, ce qui nous fit tou
beaucoup esmerueiller, pource qu'en tout le Pe
ru nous n'auions point veu de pignes, ny de p
gnons de Castille, s'ils n'estoient apportez d'E
pagne, ce qui me semble chose fort extraord
naire. Ce peu suffise, touchant les pierres bezaar
On apporte des Indes d'autres pierres medec
nalles, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, l
pierre de sang, de laict, & de mer: Celles qu'i
appellent Cornerinas, pour le cœur, desquell
il n'est point de besoing de parler, pour n'auo
rien de commun à la matiere des animaux do
nous auons traitté. Ce qui est dit, soit pour fai
entendre comme le grand Maistre & Authe
tout-puissant de l'vniuers, a departy ses dons,
secrets merueilleux à toutes les parties du mo
de, pour lesquels il doit estre adoré & glorifié p
tous les siecles des siecles. Amen.

PROLOGVE
DES LIVRES
SVYVANTS.

AYANT *traitté ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'Histoi-e moralle, c'est à dire des coustumes, & faits des In-liens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & es qualitez du nouueau monde, apres les elements, & es mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & ani-naux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce ui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à pour-uiure, & entreprendre le traitté des hommes qui habi-ent au nouueau monde. C'est pourquoy ie pretens dire ux liures suiuans, ce qui me semblera digne d'estre re-ité sur ce suiet. Et pource que l'intention de ceste histoi-e n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui e passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste co-noissãce au fruict que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'ai-ler à ce peuple à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscu-es de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable umiere de son Euangile. Partant premierement ie di-ay en ces liures suiuans, ce qui touche leur religion, u superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & eurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & ouuernement, de leurs loix, coustumes & de leurs aicts. Et pource que la memoire s'est conseruee en-re la nation Mexiquaine, de leurs commencements,*

succeßions, guerres, & autres choses dignes de raconte[r]
outre ce qui sera traitté au liure sixiesme, i'en feray v[n]
propre & particulier discours au liure septiesme, iusqu[es]
à monstrer la disposition & augures que ces nations eu[-]
rent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneu[r]
qui se deuoit estẽdre en ces terres, & les subiuguer à so[y]
comme il a fait en tout le reste du monde: qui à la veri[té]
est vne chose digne de grande consideration de voir com[-]
me la diuine prouidence a ordonné que la lumiere de [sa]
parole trouuast entree aux dernieres fins & bornes de [la]
terre. Ce n'est point chose qui soit de mon projet, d'escri[re]
maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parti[es]
là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, &
non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont trauail[lé]
& fructifié, dautant que cela requiert vne autre nouue[l-]
le diligence. Ie me contenteray seulement de mettre ce[ste]
histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'e[l-]
le est desia toute acheminee à faire cognoistre les chos[es]
naturelles & morales des Indes, afin que le spirituel &
le Christianisme y soit planté & augmenté, comme il es[t]
amplement expliqué aux liures que nous auons escrit, d[e]
procuranda Indiorum salute. *Que si quelqu'vn s'es[-]*
merueille d'aucunes façons & coustumes des Indien[s]
& les veut mespriser comme idiots, ou les auoir en hor[-]
reur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il pren[-]
ne garde & se souuienne que les mesmes choses, voire d[e]
pires, ont esté veuës entre les Grecs & les Romains, qu[i]
ont commandé à tout le monde: comme l'on pourra faci[-]
lement entendre, non seulement de nos autheurs, Euseb[e]
de Cesaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres
mais aussi des leurs mesmes, comme Pline, Denys Ha[-]
lycarnasse, & Plutarque: car le prince des tenebres estan[t]

e chef de toute infidelité, ce n'eſt pas choſe nouuelle de rouuer entre les infideles des cruautez, des immondi-es, & des folies, propres & conuenables à vn tel mai-ſtre. Et iaçoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup ſurpaſſé ceux-cy du nouueau monde en valeur & ſcience naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux plu-ſieurs choſes dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il y a eſt comme de gens barbares, leſquels priuez de la lu-miere ſupernaturelle, ont eu auſsi defaut de la Philoſo-phie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'orgueil & l'enuie du diable a esté la cause de l'idolatrie.



L'Orgveil & la presomption d[u]
diable est si grande & si obstinee, qu[e]
tousiours il appete & s'efforce de [se]
faire honnorer pour Dieu, & tou[t]
ce qu'il peut desrober & s'appro-
prier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, [il]
ne cesse de le faire aux nations aueugles du mon-
de, lesquelles la lumiere, & resplendeur du sainc[t]
Iob. 41. Euangile, n'a point encor esclaircies. Nous li-
sons en Iob, de cet orgueilleux tyran qu'il me[t]
ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils d[e]
l'orgueil il est le Roy. Les diuines escritures nou[s]
enseignent fort clairement ses mauuaises inten-
tions, & sa trahison si outrecuidee, par laquell[e]
il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu[,]
iceluy disant en Esaye : *Tu disois en toy-mesme [ie]*
Esa. 14. *monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire s[ur]*
toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au somm[et]

firmament, & au costez d'Aquilon, ie passeray la
iteur des nuës, & seray semblable au Tres-haut. Et
Ezechiel: *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis* Ezech,28.
eu, & me suis aßis en la chaire de Dieu au milieu de
ner. Ainsi tousiours persiste Satan à ce mes-
ant appetit de se faire Dieu. Et combien que le
te, & seuere chastiment du tres-haut l'ait des-
uillé de toute sa pompe, & sa beauté, par la-
elle il s'estoit enorgueilly, ayant esté traitté
mme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi
'il est escrit aux mesmes Prophetes: neãtmoins
'a pas diminué d'vn point sa meschante & per-
rse intention, laquelle il demonstre par tous
moyens qui luy sont possibles, comme vn
ien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le
ppe. Car comme il est escrit, l'orgueil de
ıx qui hayssent Dieu, continuë & va tousiours
oissant. D'où vient le perpetuel & estrange
ıcy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu de
faire adorer des hõmes, inuentant tant de gen-
d'idolatries, par lesquelles il a tenu si temps
iette la plus grande partie du monde, de sorte
'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple
sraël. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a Mat.12.
incu & desarmé, & que par la force de la croix,
brisé & ruiné les plus importantes & puissan-
places de son Royaume par sa mesme tyran-
, il a commencé d'assaillir les peuples & na-
ns les plus esloignees & barbares, s'efforçant
conseruer entr'eux la fausse & mensongere di-
ité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostee en
Eglise, l'enchaisnant & enfermant comme en
e cage, ou prison, ainsi qu'vne beste furieuse

à ſa grande confuſion, & reſiouiſſance des ſeru
Iob.40. teurs de Dieu, comme il le ſignifie en Iob. Ma
en fin ores que l'idolatrie a eſté extirpee de
meilleure & plus notable partie du monde, il ſ'e
retiré au plus eſloigné, & a regné en ceſte aut
partie du monde, laquelle combien qu'elle ſo
beaucoup inferieure en nobleſſe, ne l'eſt pas to
tesfois en grandeur & largeur. Il y a deux cauſ
& motifs principaux pour leſquels le diable ſ'e
tant eſtudié à planter l'idolatrie & toute infidel
té, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucu
nation où il n'y ait quelque idolatrie. L'vne,
ſa grande preſomption & orgueil, qui eſt tell
que qui voudra conſiderer comme il a bien o
ſ'attaquer au meſme Fils de Dieu & vray Die
en luy diſant effrontement qu'il ſe proſternaſt d
Mat.4. uant luy, & qu'il l'adoraſt, ce qu'il faiſoit, co
bien qu'il ne ſceuſt pas aſſeurément que c'eſt
le meſme Dieu, mais pour le moins ayant qu
que opinion qu'il fuſt le Fils de Dieu. Cruel
eſpouuentable orgueil, d'oſer ainſi indigneme
attaquer ſon Dieu! certainement celuy-là
trouuera pas beaucoup eſtrange qu'il ſe face ad
rer comme Dieu par des nations ignorantes, p
qu'il ſ'eſt voulu faire adorer par Dieu meſme,
ſe diſant Dieu, bien qu'il ſoit vne ſi abominab
& deteſtable creature. L'autre cauſe & motif
l'idolatrie, eſt la haine mortelle & inimitié qu
a conceuë pour iamais contre les hommes. C
comme dit le Sauueur, dés le commencemen
a eſté homicide, & retient cela comme vne co
dition & proprieté inſeparable de ſa meſchanc
té. Et pource qu'il ſçait que le plus grand m
he

eur de l'homme, est d'adorer la creature comme
)ieu, à ceste occasion il ne cesse d'inuenter tou-
es sortes d'idolatries, pour destruire les hõmes,
les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux
ue le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie son
)ieu, suiuant ce passage, *Tu as delaissé le Dieu qui* Deut. 32.
a creé. Et l'autre qu'il s'assubietist à vne chose
us basse que luy, pource que toutes les creatu-
s sont inferieures à la raisonnable, & le diable
ncor qu'il soit superieur de l'homme en nature,
eantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis
ue l'homme en ceste vie est capable de la diuini-
& eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré,
l'homme perdu en tous endroits par l'idola-
ie, dequoy le diable superbe & orgueilleux est
rt content.

De plusieurs sortes d'idolatries desquelles les Indiens ont vsé.

CHAP. II.

L'Idolatrie, dit le sainct Esprit par le Sage, est Sap. 14.
la cause, le commencement, & la fin de tous
aux, pour ceste occasion l'ennemy des hommes
nultiplié tant de sortes & diuersitez d'idolatrie
ue ce seroit chose infinie de les conter toutes par
menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'i-
olatrie en deux chefs, l'vn qui est sur les choses
turelles, & l'autre sur celles qui sont imagi-
es, & composees par inuention humaine; La
emiere d'icelles est diuisee en deux, car ou la
ose que l'on adore est generale, comme le So-
l, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens : ou

elle est particuliere, comme vne certaine riuiere
vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ce
choses ne sont point adorees generalement e
l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tan
seulement adorees en leur particularité. De c
premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuemen
vsé au Peru, & l'appellent proprement guaca. L
second genre d'idolatrie qui despend d'vne inuē
tion ou fiction humaine, se peut mesme diuise
en deux sortes. L'vne qui regarde le pur art, & in
uention humaine, comme d'adorer les idoles, o
les statuës d'or, de bois, ou de pierre, de Mercu
re, ou de Pallas, qui ne sont ny n'ont iamais est
rien autre chose que la peinture : & l'autre q
concerne ce qui reallement a esté, & est verita
blement quelque chose, mais non pas telle qu
ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme le
morts, ou les choses qui leur sont propres, qu
les hommes adorent par vanité & flaterie. De so
te que nous les reduisons toutes en quatre sorte
d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toute
lesquelles il nous cōuiendra dire quelque chos

Que les Indiens ont quelque cognoissance de Dieu.

CHAP. III.

EN premier lieu, jaçoit que les tenebres d
l'infidelité tiennent l'entendement de c
nations obscurcy ; Toutesfois en beaucoup d
choses, la lumiere de la verité & de la raison n
laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pou
quoy communément ils tiennent & recognoi
sent vn supreme Seigneur & autheur de tout

nofes, lequel ceux du Peru appelloient viraco-
na, & luy donnoient des noms de grande excel-
nce, l'appellans Pachacamac, ou Pachayacha-
nc, qui eſt Createur du Ciel & de la terre. Et
iapu, qui eſt admirable, & autres noms ſem-
ables. C'eſt celuy qu'ils adoroient, & eſtoit le
us grand de tous, lequel ils honnoroient en re-
rdant au Ciel. On en peut voir autant entre
ux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chi-
ois, & en tous autres infidelles. Ce qui ſe rap-
orte fort bien à ce que raconte le liure des Actes
s Apoſtres, que S. Paul ſe trouua en Athenes, *Act.* 17.
ù il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu
cogneu, d'où l'Apoſtre print occaſion de les
eſcher leur diſant, *Celuy que vous autres adorez
ns le cognoiſtre, eſt celuy que ie preſche.* De meſme
ux qui preſchent auiourd'huy l'Euangile aux
diens ne trouuent pas beaucoup de difficulté à
ur perſuader qu'il y a vn Dieu ſupreme & Sei-
ieur de toutes choſes, & que ceſtuy-là eſt le Dieu
s Chreſtiens, & le vray Dieu, combien que c'eſt
ie choſe qui m'a beaucoup fait eſmerueiller,
ie iaçoit qu'ils euſſent bien ceſte cognoiſſance,
n'auoiẽt point neantmoins de nõ propre, pour
õmer Dieu : car ſi nous voulons rechercher en
igue des Indiens vn mot qui reſpõde à ce nom
Dieu, cõme le latin *Deus*, le grec *Theos*, l'hebreu
l'arabic *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en lãgue
Cuſco, ny en langue de Mexicque. D'où vient
ie ceux qui preſchent ou eſcriuent aux Indiens
ent de noſtre meſme nom Eſpagnol Dios, s'ac-
modans à l'accent & prononciation propre des
igues Indiennes, qui ſont fort differẽtes. D'où il

appert le peu de cognoissance qu'ils auoient d
Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas mesmes nom
mer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutes
fois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vn
cognoissance telle quelle. C'est pourquoy ils lu
firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appel
loient la Pachacamac, qui estoit le principal San
ctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, c
mot de Pachacamac vaut autant que Createu
combiẽ qu'en ce temple il exerçassent aussi leu
idolatries, adorant le diable, & les figures. I
faisoient mesme des sacrifices & offrandes au vi
racocha, qui tenoit le supreme lieu, entre les a
doratoires que les Rois Inguas ont eu. De là vi
qu'ils appelloient les Espagnols viracochas, pa
ce qu'ils auoient opinion qu'ils estoient fils d
Ciel, & diuins, de mesme que les autres attribu
rent vne deité à Paul, & à Barnabé, appella
l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloi
leur offrir des sacrifices, comme à des Dieux:
Act. 18. tout de mesme que les Barbares de Melite (q
est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit poi
de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donqu
comme ainsi soit que c'est vne verité conform
toute bonne raison, qu'il y ait vn souuerain Se
Plat. in gneur & roy du Ciel, lequel les gentils auec to
Tim, Arist. c. vltimo. 2. methap. tes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas ni
ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée
Platon, en la methaphysique d'Aristote, &
Trimeg. l'Æsculape de Trismegiste, comme mesme
Pimandro & Asclepi. Poësies d'Homere & Virgile. De là vient que l
predicateurs euangeliques n'ont pas beauco
de difficulté à planter & persuader ceste ver

'vn supresme Dieu, quelques barbares & be-
tialles que soient les nations, ausquelles ils pres-
hent. Mais il est tres-difficile de leur desraciner
e l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny
utre deité qu'vne seule, & que toutes les autres
hoses de soy n'ont point de puissance ny d'estre,
y d'operation qui leur soit propre, sinon ce que
e tres-grand seul Dieu & seul Seigneur leur dõ-
e, & leur communique. En fin il est necessaire
e leur persuader cela par tous moyens, en re-
rouuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent
niuersellement d'adorer plus d'vn Dieu, qu'en
articulier (qui est beaucoup d'auantage) de te-
ir pour dieux, & de demander ayde & faueur des
utres choses qui ne sont point dieux, & n'ont
ucun pouuoir, que celuy que le vray Dieu leur
eigneur & Createur leur concede.

Du premier genre de l'Idolatrie, sur les choses naturelles, & vniuerselles.

CHAP. IIII.

APRES le Viracocha, ou le supreme Dieu (le plus souuent & communément, entre ous les infidelles) ce qu'ils ont adoré & adorent st le Soleil, & apres les autres choses qui sont s plus remarquables en nature celeste ou ele-
entaire, comme la lune, les estoilles, la mer, & terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas eigneurs du Peru auoient en plus grande reue-
nce, apres le viracocha & le Soleil, estoit le tõ-
erre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, huquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans

que c'est vn homme qui est au ciel auec vne fou-
de, & vne massuë, & qu'il est en sa puissance d
faire pleuuoir, gresler, tonner, & tout le reste, qu
appartient à la region de l'air, où se creent le
nuages. C'estoit vn guaca (ainsi appelloient-il
leurs adoratoires) generale à tous les Indiens d
Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cu
co, qui estoit la cour & ville Metrapolitaine, il
luy sacrifioient mesme des enfans comme au So
leil. Ils adoroient ces trois Viracocha, le Solei
& le tonnerre, d'vne autre façon que tout le re
ste, ainsi que Pollo escrit l'auoir experimenté, qu
estoit qu'ils mettoient comme vn gantelet, o
bien vn gand en leurs mains, quand ils les hau
soient pour les adorer. Ils adoroient mesme l
terre, laquelle ils appelloient Pachamama, à la fa
çon que les anciens celebroient la Deesse Tellu
& la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, cō
me les anciens adoroient Thetis, ou Neptun
D'auantage ils adoroient l'arc du Ciel, & estoie
les armes blasons de l'Ingua, auec deux coule
ures estenduës aux costez. Entre les Estoilles co
munément tous adoroient celle qu'ils appelle
Colça, que nous appellons par deça les Cabrille
Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers office
& ceux qui auoiēt besoing de leur faueur les ad
roient comme les Pasteurs adoroient & sacr
fioient à vne estoille qu'ils appelloient Vrcuh
lay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieu
couleurs, ayant le soing de la conseruation d
bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astr
logues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes ad
rent deux autres Estoilles qui vont & chemine

roches d'icelles, lesquelles ils nomment Catu-
illay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne
rebis & vn aigneau. D'autres adoroient vne e-
oille qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils
tribuent la charge & puissance sur les serpens
couleuures, pour empescher qu'ils ne leur fis-
nt mal. Ils attribuoient la puissance d'vne autre
toille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay,
ii vaut autant que tygre sur les tygres, les ours
les lyons, & ont creu generalement que de tous
s animaux qui sont en la terre, il y en a vn seul
ı Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge
le soin de leur procreation & augmentation.
t ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs
diuerses estoilles, comme celles qu'ils appel-
ient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco,
Iiquiquiray, & plusieurs autres. Tellemēt qu'il
mble qu'ils approchoient aucunemēt des pro-
ositions des Idees de Platon. Les Mexiquains
resque de la mesme façon, apres le supreme Dieu
doroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloiēt
Iernando Cortez (comme il l'escrit en vne let-
e enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils
u Soleil, pour sa diligence & courage à circuir la
rre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à
idole appellee Vitzilipuztli, lequel en toute
este region ils appelloiēt le tout-puissant & Sei-
neur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexi-
uains luy bastirent vn temple le plus grand, le
lus haut, le plus beau, & le plus magnifique &
omptueux de tous. La situation & forteresse du-
uel se peut coniecturer par les ruines qui en
ont demeurees au milieu de la Cité de Mexique.

Mais en ceſt endroit l'idolatrie des Mexiquain
a eſté plus pernicieuſe & dommageable que cell
des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres
d'autant que la plus grande partie de leur adora-
tion & idolatrie s'occupoit aux idoles, & non pa
aux meſmes choſes naturelles, combien qu'il
attribuoient les effects naturels aux idoles, com-
me des pluyes, de la multiplication du beſtial, d
la guerre, de la generation, ainſi que les Grecs &
les Latins ſe ſont forgez des idoles de Phœbus, d
Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. E
fin qui voudra bien conſiderer cecy de pres trou-
uera que la façon & maniere dont le diable a vſ
à tromper les Indiens, eſt la meſme auec laquell
il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & le
autres anciens Gentils, leur faiſant entendre qu
ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune
les Eſtoilles & les Elements, auoient d'eux-meſ-
mes le propre pouuoir & authorité de faire d
bien ou du mal aux hommes : Et combien qu
Dieu ait creé toutes ces choſes pour le ſeruice d
l'homme, neantmoins il s'eſt tant oublié qu'i
s'eſt voulu eſleuer contre luy. Et d'autre-part il
recogneu & s'eſt aſſubiety aux creatures qui lu
ſont meſme inferieures, en adorant & inuoquan
ſes propres œuures, & laiſſant d'adorer & inuo-
quer le Createur, cōme le propoſe fort bien le Sa-
Sap. 13. ge par ces paroles: *Tous les hōmes ſont vains & abu-
ſez eſquels la cognoiſſāce de Dieu ne ſe trouue point, ve
qu'ils n'ont pas peu cognoiſtre celuy qui eſt par les choſe
meſmes qui leur ſembloient eſtre bonnes. Et jaçoit qu'il
contemplaſſent ſes œuures, ils n'ont pas toutesfois at-
taint iuſques à la cognoiſſance de l'autheur & ouurier*

icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, circuit des Estoilles, les grandes eauës, le Soleil & la une estoient Dieux & gouuerneurs du monde, & s'e-ans rẽdus amoureux de la beauté de telles choses, il leur mbloit qu'ils les deuoient estimer comme Dieux. C'est ison qu'ils considerent de combien plus beau est leur reateur, puis que c'est celuy qui donne les beautez, & ui a fait ces mesmes choses. D'autre-part s'ils ont eu en lmiration la puissance & les effects de ces choses, par elles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre us puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest tre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la auté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les roles du liure de Sapience, desquelles l'on peut rer vn bon & fort argument, pour conuaincre grande tromperie des idolatres infidelles, qui ulent plustost seruir & reuerer la creature que le reateur: comme iustement l'Apostre les reprẽd. Rom. 1.
lais d'autant que cecy n'est point du present bieċt,& qu'il est suffisammẽt rapporté aux Ser-ons que l'on a escrits contre les erreurs des In-ẽs,il suffit quãt à present de dire qu'ils adoroiẽt grãd Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers ut d'vne mesme façon: pource que la façon de ire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoil-s, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ou-ir les mains & faire certain son auec les leures, mme de personnes qui baisent, & de demander que chacun desiroit en leur offrant sacrifice. ombien qu'il y eust grande difference entre les roles dont ils vsoient pour parler auec le grand icciuiracocha, auquel ils attribuoient princi-

palement le pouuoir & commandement sur tou
tes choses, & celles dont ils vsoient à parler au
autres, lesquels ils n'adoroient seulement qu
chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneur
particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs in
tercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha. Cest
façon d'adorer ouurant les mains, & comme e
baisant, a quelque chose de semblable à celle qu
Iob auoit en horreur, comme chose propre de
idolatres, disant. *Si i'ay baisé mes mains auec m*
Iob. 31. *bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lun*
quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniqui
té, & est nier le Tres-grand Dieu.

De l'idolatrie dont les Indiens vserent sur les choses particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne s'est pas contenté de faire que le aueugles Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a pass plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assujetissans à des choses basses & petites, & la plu grand'part ordres & infames. L'on ne s'espouuẽtera point de cest aueuglement des barbares, qu se voudra souuenir de ce que l'Apostre dit des Sa
Rom. 1. ges & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu il ne le glorifierent point ny ne luy rendirent grace cõme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirẽt en leur opinions & pensees, & leur cœur a esté endurcy en leur folie, & ont changé la gloire & deité d l'Eternel: Dieu à des semblãces & figures de cho

es caduques & corruptibles commes d'hommes, d'oiseaux de bestes & de serpens. L'on sçait assez que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Deesse Februa, des Fievres, & l'oye Tarpeienne, & qu'Atenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'absubjetir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme sainct Athanase le traicte doctement escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition, qui a esté en cela entre les Indiens, specialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les embouchеures des riuieres, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grande deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, comme y recognoissant quelque particuliere deité. L'on me mostra en Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grand tertre de sable qui fut le principal adoratoire, ou Guaua des anciens. Ie leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me respondirent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vn tertre de sable treshaut au milieu des montagnes de pierre qui estoient tres-espaisses. Nous eusmes besoin en

la Cité des Rois d'vn grand nombre de gros boi
pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa v
grand arbre difforme, qui pour sa grandeur & so
antiquité auoit esté long temps adoratoire,
Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auo
quelque diuinité en tout ce qui auoit quelqu
chose d'extraordinaire & d'estrange en son genr
iusques à en attribuer autant aux petites pierr
& metaux, voire aux racines & aux fruicts de
terre, comme aux racines qu'ils appelloient P
pas. Il y en a d'vne sorte estrange qu'ils appelloi
Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroiẽ
Ils adorent aussi les ours, les lyons, les tygres
les couleuures, afin qu'ils ne leur facent aucu
mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aus
plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en l
adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont p
chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux colline
& principalement aux sommets, qu'ils appelle
Apachittas, des vieux souliers, des plumes, d
Coca masché, qui est vne herbe dont ils vse
beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, le
iettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'i
les laissent passer, & qu'ils leur donnent bonn
forces, lesquelles ils disent leur augmenter p
ce moyen, comme il est rapporté en vn Conci
Concil. Lymensis. 2. p. 2. cap. 99. prouincial du Peru. C'est pourquoy l'on trou
en ces chemins de grands monceaux de ces pie
res offertes, & des autres choses susdites. De sen
blable folie vsoient les anciens, desquels il est d
Prou. 27. aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres a
monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les fol*
qui est à dire, que l'on ne tire non plus de frui

y d'vtilité du second que du premier : pource
ue le Mercure de pierre ne recognoist point
offrande, ny le fol ne peut recognoistre l'hon-
eur que l'on luy fait. Ils vsoient d'vne autre of-
ande, non moins plaisante & ridicule, qui est
'arracher le poil des sourcils, & les offrir au So-
il & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou
ux choses qu'ils craignent. Tel est le malheur
uquel plusieurs Indiens ont vescu & viuent en-
or auiourd'huy, ausquels le diable fait entendre
e qu'il veut comme à des enfans, quelque gran-
e folie que ce soit. Ainsi sainct Chrysostome en
ne Homelie, accompare les Gentils, mais les
eruiteurs de Dieu, qui trauaillent en leur ensei-
nement & saluation, ne doiuent pas mespriser
es folies & enfances, puis qu'elles suffisent, à
nlacer ces pauures abusez à vne eternelle perdi-
ion, ains les doiuent auec bonnes & claires rai-
ons, tirer d'vne si grande ignorance: Car à la
erité c'est chose considerable, comme ils s'assub-
ettissent à ceux qui leur enseignent le vray che-
nin de raison. Il n'y a chose entre les creatures
lus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous
es Gentils communément adoroient. Vn capi-
aine discret & bon Chrestien me contoit, qu'a-
ec vne bõne raison il auoit persuadé aux Indiens
ue le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement
ne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au
Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast
n Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en
onna vn, & le capitaine demanda au Cacique,
y moy qui est le Seigneur & le principal, où cest
ndien qui porte la lettre si legerement, ou toy

qui l'enuoye porter? Le Cacique respondit, C'e
moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autr
chose que ce que ie luy commande. Ainsi, repli
qua le capitaine, en est-il du Soleil que nou
voyons, & du Createur de toutes choses, d'au
tant que le Soleil n'est point d'auantage qu'v
vallet de ce Tres haut Seigneur, qui par son com
mandement chemine auec telle legereté sans s
lasser, portant la lumiere à toutes les nations. Ain
tu vois comme c'est cõtre raison de rendre au So
leil l'honneur qui est deu au Createur & seigneu
de tout. La raison du Capitaine les contẽta tous
& dit le Cacique & les Indiens qui estoient auec
luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils s'estoien
beaucoup resioüis de l'auoir entenduë. L'on ra
conte d'vn des Roys Inguas homme de fort sub
til entendement, lequel voyant comme tous se
predecesseurs adoroient le Soleil, dist qu'il ne lu
sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne
pouuoit estre, pource que Dieu est vn grand Se
gneur, qui auec vn grand loisir & repos fait se
œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de che
miner, disant qu'vne chose qui trauailloit tãt, n
luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il di
verité.

Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indien
leurs erreurs & aueuglement par des raisons dou
ces & aisees à comprendre, ils sont incontinen
conuaincus, & se rengent admirablement à
verité.

D'vn autre gendre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

IL y a vn autre genre d'Idolatrie fort differēt des susdits, dont les Gentils ont vsé à l'oc-
sion de leurs defuncts, qu'ils aimoient & esti-
oient: & semble que le Sage vueille donner à
tendre que le commencement de l'idolatrie
it procedé de là, disant ainsi: *Le commencement de
nication fut par la reputation des idoles, & ceste in-* Sap. 4.
*ntion est vne totale corruption de la vie, car au com-
ncement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la
n'y en aura pour tousiours à iamais. Mais la vanité
oisiueté des hommes a apporté ceste inuention au mon-
, voire pour ceste occasion durent si peu leurs vies, pour-
qu'il arriua que le pere portant amerement la mort de
fils miserable, fit pour sa consolation vn pourtrait du
funct, & commença à l'honorer & adorer cōme Dieu,
uel peu auparauant auoit acheué ses iours comme hom-
mortel, & pour ceste fin ordonna entre ses seruiteurs
en sa memoire l'on fit des deuotions & sacrifices. Du
puis apres plusieurs iours passez ceste maudite coustu-
ayant esté authorisee demeura cest erreur canonisee
ur loy, & ainsi par le commandement des Rois &
ans, les pourtraicts & les idoles estoient adorez.
là vint aussi que l'on commença à en faire autant
x absens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en presen-
pour estre estre esloignez, ils les adoroient de ceste fa-
, & faisoient apporter les pourtraicts des Rois qu'ils
uloient honorer, suppleant par ceste inuention l'absen-
de ceux qu'ils vouloiēt adorer. La curiosité des excellēs
uriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement*

que par leur art ces statuës furent si elegantes, que ceu qui ne sçauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à l adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretei dans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroiei des portraits & peintures beaucoup plus excellentes, e le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ourag vint a tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu aupar. uant auoit esté honoré cõme hõme. Et cela fut l'erreur m serable des hommes, qui s'accommodans ores à leur aff ction & sentiment, ores à la flatterie de leurs Rois, vi drent à imposer aux pierres le nom incommunicable Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liu de Sapience, qui est digne d'estre notté, & tro ueront au pied de la lettre ceux qui seront curieu rechercheurs de l'antiquité, que l'origine de l' dolatrie ont esté ces pourtraits & statues des d functs, ie dy de l'idolatrie, qui est propreme d'adorer les idoles & images: car il n'est pas ce tain que cest'autre idolatrie d'adorer les idoles images: car il n'est pas certain que ceste autre id latrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, la milice du Ciel, ou le nombre des planettes estoilles, dequoy il est fait mention aux Proph tes, ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: cor bien que sans doute l'on ait fait des statuës & id les en l'honneur du Soleil, de la Lune & de terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au son met de l'idolatrie par les mesmes voyes que d monstre l'Escriture. Premierement ils auoie soin de conserner les corps de leurs Rois & S gneurs, & demeuroient entiers sans aucune ma uaise odeur, & se corrompre plus de deux ce ans. De ceste façon estoient les Rois Inguas

Hierem. 10
Soph. 1.

Cusc

Cuſco,chacun en ſa chapelle & adoratoire, dont
e Viceroy Marquis de Canette, pour extirper
'idolatrie, fit tirer & porter en la cité des Rois
rois ou quatre Dieux, qui cauſa grande admira-
ion de voir ces corps morts depuis tant d'années
i beaux & ſi entiers qu'ils eſtoient. Chacun de
es Rois Inguas laiſſoit tous ſes threſors, moyens
revenu pour entretenir ſon adoratoire où l'on
nettoit ſon corps, & y auoit beaucoup de mini-
res auec toute ſa famille, qui eſtoient dediez à
on ſeruice: car nul Roy ſucceſſeur n'vſurpoit les
hreſors & vaiſſelle de ſon predeceſſeur, mais il
n aſſembloit tout de nouueau pour luy & pour
on palais. Ils ne ſe contenterent point de ceſte
dolatrie enuers les corps des defuncts, mais auſſi
s faiſoient leurs ſtatuës & repreſentatiõs, & cha-
ue roy durant ſa vie faiſoit faire vne idole où il
ſtoit repreſenté, laquelle ils appelloient Guaoi-
ui, qui ſignifie frere: pource que l'on deuoit fai-
e à ceſte ſtatuë durãt la vie & la mort de l'Ingua,
utant d'honneur & de veneration qu'à luy-meſ-
ne: & portoient ceſte ſtatuë en la guerre & en
roceſſion, pour auoir de la pluye & du bon tẽps,
leur faiſoient diuerſes feſtes, & ſacrifices. Il y a
u beaucoup de ces idoles au Cuſco, & en ſon ter-
toire: toutesfois l'on dit à preſent que ceſte ſu-
erſtition d'adorer les pierres y a ceſſé du tout,
u en la plus grande partie. Apres qu'on les eut
eſcouuertes, par la diligence du licencié Pollo,
fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la
artialité ou race principale de Hanam Cuſco,
trouue l'on de ceſte façon qu'entre les autres
ations ils auoient en grande eſtime & reueroiẽt

les corps de leurs predeceſſeurs, & adoroien
auſſi leurs ſtatuës.

Des ſuperſtitions dont ils vſoient auec les morts.

CHAP. VII.

LEs Indiens du Peru ont creu commune-
ment que les ames viuoient apres ceſte vie
& que les bons eſtoient en la gloire, & les mau
uais en la peine : tellement qu'il y a peu de diffi
culté à leur perſuader tels articles. Mais ils n
ſont pas paruenus iuſques au point de recognoi
ſtre que les corps deuoient reſuſciter auec les a
mes. C'eſt pourquoy ils employoient vne excei
ſiue diligence, comme il a eſté dit, à conſeruer le
corps leſquels ils honoroient apres la mort, à ce
ſte fin leurs ſucceſſeurs leur bailloient des robe
& leur faiſoient des ſacrifices: ſpecialement le
Rois Inguas en leurs enterremens deuoient eſt
accompagnez de grand nombre de ſeruiteurs &
femmes pour ſon ſeruice en l'autre vie. Parquo
le iour qu'il decedoit l'on mettoit à mort les fem
mes qu'il auoit le plus aymees, ſes ſeruiteurs &
officiers, afin qu'ils l'allaſſent ſeruir en l'autre vi
Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'At
gualpa, au temps duquel entrerent les Eſpagnol
l'on mit à mort mil & tant de perſonnes, de tou
aages & conditions pour ſon ſeruice, & pour l'a
compagner en l'autre vie. Ils les tuoient apr
pluſieurs chanſons & yurongneries, & ces deſt
nez à la mort ſe tenoient bien heureux. Ils leur ſ
crifioient pluſieurs autres choſes, ſpecialeme
des petits enfans, & de leur ſang faiſoient v

b

:aye au visage du deffunct d'vne oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer les hommes & des femmes pour accompagner & seruir le defunct en l'autre vie, a esté suiuie d'autres, & est encor à present vsitee parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle a esté presque generalle en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte que les Anglois auparauant que se conuertir à l'Euangile, auoient ceste mesme coustume de tuer des hommes pour accompagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn Portugais qu'estant captif entre les barbares, auoit receu vn coup de fleche, dont il perdit vn œil, & comme ils le voulurent sacrifier vn iour, pour accompagner vn seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie feroient peu d'estat du defunct, si on luy donnoit pour compagnon vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fut cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux defuncts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire & à manger sur les sepultures des defuncts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre les anciens, comme escrit S. Augustin. Et pour cet effect de leur donner à manger & à boire. Aujourd'huy plusieurs Indiens infidelles tirent de terre secrettement leurs defuncts des cimetieres, & les enterrent en des collines, ou en des passages

des mõtagnes, ou bien en leurs propres maiſons. Ils ont meſme accouſtumé de leur mettre de l'argent & de l'or en la bouche, aux mains & au ſein, & de les reueſtir de robbes neufues, & durables, doublees & pliees par deſſouz le lict mortuaire. Ils croyent que les ames des defuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la ſoif, la faim, & le trauail; & par ceſte occaſion ils font leurs anniuerſaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raiſon dequoy les Prelats en leurs ſynodes aduertiſſent ſur tout que les Preſtres donnent à entendre aux Indiens que les offrande que l'on met aux Egliſes ſur les ſepultures, ne ſont pas le manger ny boire des defuncts, mais pour les pauures & pour les miniſtres, & que Dieu eſt ſeul qui ſuſtante les ames en l'autre vie, puis qu'ils ne mangent ny ne boiuent aucune choſe corporelle, & importe beaucoup qu'ils ſçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertiſſent cet vſage religieux en ſuperſtition gentille, comme le font pluſieurs.

De la façon d'inhumer les defuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

AYANT raconté ce que pluſieurs nations du Peru ont fait auec les defuncts, il ne ſera ma à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires deſque eſtoient fort ſolemniſez & pleins de grandes fo lies. C'eſtoit l'office des preſtres & religieux e Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vi

ſtrange obſeruance, comme il ſera dit cy-apres)
'enterrer les morts, & faire leurs obſeques. Les
ieux où ils les enterroient eſtoit en leurs iardins,
: aux courts de leurs maiſons propres, les autres
:s portoient és lieux des ſacrifices, qui ſe faiſoiēt
s montagnes: les autres les bruſloient, & apres
nterroient les cendres en leurs temples, & les
nterroient tous auec tout ce qu'ils auoient d'ha-
its, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoiēt les cen-
:es de ceux qu'ils bruſloient en des pots, & auec
elles les ioyaux, pierres & affiquets des defuncts
uelques riches & precieux qu'ils fuſſent. Ils châ-
oient les offices funebres, comme reſponſes, &
uoient les corps des defuncts beaucoup de fois,
iſans pluſieurs ceremonies. En ces mortuaires
s mangeoient & beuuoient, & ſi c'eſtoit per-
nnes de qualité, l'on y dōnoit des habits à tous
ux qui eſtoient venus à l'enterrement. Quand
uelqu'vn mouroit, ils le mettoient eſtendu en
e chambre, iuſques à ce que de tous coſtez les
rens & amis fuſſent venus, leſquels apportoiēt
s preſens au mort, & le ſaluoient comme ſ'il
ſt eſté en vie. Et ſi c'eſtoit vn roy, ou ſeigneur
quelque ville, ils luy offroiēt des eſclaues pour
re mis à mort auec luy, afin de l'aller ſeruir en
utre monde. Ils faiſoient mourir auſſi le pre-
e ou chapellain qu'il auoit (car tous les ſei-
eurs auoient vn preſtre qui dans leurs maiſons
ur adminiſtroit les ceremonies, & le tuoient
rs, afin qu'il allaſt adminiſtrer ſon office au
ort. Ils tuoient le cuiſinier, le ſommellier, les
ins, & les boſſus, deſquels ils ſe ſeruoiēt beau-
up, & ne pardonnoient pas meſmes aux freres

du defunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grandeur entre les seigneurs de se seruir de leurs freres & des dessusdits. Finalement ils tuoient tous ceux de son train pour aller entretenir sa maison en l'autre monde : & de peur que la pauureté ne les vint acueillir, ils enterroient auec eux plusieurs richesses, d'or, d'argẽt, de pierreries, de courtines d'vn ouurage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloiẽt le defunct ; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornements qu'ils luy bailloient pour l'autre monde : puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient auec vne grande solemnité. Les obseques duroient dix iours auec des chants de pleurs & de lamentation, & le prestres emportoient les defuncts auec tant de ceremonies, (selon qu'on les en requeroit) & en si grand nombre qu'on ne les pourroit presque cõter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneur leurs marques d'honneur & leurs Trophees, selon leurs entreprinses & la valeur qu'ils auoien employee aux guerres & és gouuernements. Ca pour cest effect ils auoient des blasons & arme particulieres. Ils portoient ces marques & blasons au lieu où il desiroit estre enterré, o bruslé, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en procession, où les prestres & dignitez du Temple alloient auec diuers orne ments & appareils. Les vns encensans, les autre chantans, & les autres sonnants de flustes triste & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup le pleurs des vassaux & parens. Le prestre qui fa soit l'office estoit orné des marques de l'idole q

e Seigneur auoit representé : car tous les Sei-
neurs representoient les idoles, & en prenoient
e nom de quelqu'vn, & à ceste occasion estoient
stimez & honorez. L'ordre de Cheuallerie por-
oit ordinairement ces marques dessusdites. Ce-
ly qu'ils deuoient brusler, estant apporté au lieu
ce destiné, ils l'enuironnoient de bois de pin,
t tout ce qui estoit de son bagage, puis il met-
oient le feu comme i'ay dit cy dessus, l'augmen-
ant tousiours auec du bois gommeux, iusques à
e que le tout fust conuerty en cendre. Inconti-
ent sortoit vn prestre en habit & ornement de
iable, ayant des bouches à toutes les iointures,
t plusieurs yeux de miroirs, & tenoit vn grand
aston, auec lequel il mesloit toutes les cendres
ort audacieusement & auec vn geste & vne repre-
entation si terrible, qu'il espouuentoit tous les
ssistans. Quelquesfois ce ministre auoit d'autres
abits differés, selon qu'estoit la qualité du mort.
'ay fait ceste digression des obseques & funerail-
es sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoiét aux
efuncts, maintenant il est raisonnable de re-
ourner à l'intention principale, & d'achcuer ce-
e matiere.

)u quatriesme & dernier genre d'Idolatrie, dont les Indiens ont vsé, specialement les Mexiquains, enuers les images & statuës.

CHAP. IX.

Combien que veritablement Dieu soit gran-
dement offensé en ces idolatries susdites, où
on adoroit les creatures, si est-ce que le S. Esprit

reprouue & condamne encor dauantage vn autre genre d'idolatrie,qui eſt de ceux qui adorent ſeulement les images & figures faites de la main des hommes, leſquelles n'ont autre choſe en elles que d'eſtre vn bois, ou pierre,ou metal,& la figure que Dieu leur a voulu donner. C'eſt pourquoy
Sap. 13. le Sage parle ainſi de telles gens : *Mal-heureux ſont & entre les morts ſe peut conter l'eſperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la ſemblance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien dauantage que d'eſtre vne antiquaille.* Et pourſuit diuinement ces propos à l'encõtre de cet erreur,& folie des Gentils. Com-
Eſa. 44. me auſſi le Prophete Eſaie, le prophete Hiere-
Hier. 10. mie, le prophete Baruc, & le ſainct Roy Dauid
Baruc. 6. en traittent amplement : & eſt neceſſaire & con-
Pſal. 113. uenable que le miniſtre de Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie,aye bonne veuë, & qu'il conſidere bien ces paſſages, & les raiſons que le ſainct Eſprit touche ſi viuement en iceux,& comme toutes ſe reduiſent en vne brefue ſentence,
Oſee 8. que met en auant le prophete Oſee : *Celuy qui l'a fait a eſté vn ouurier, parquoy il n'eſt point Dieu. Le veau donc de Samarie, ſeruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à noſtre propos, il y a eu aux Indes vne grãde curioſité de faire des idoles & peintures de diuerſes formes, & de diuerſes matieres leſquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru guacas, eſtans ordinairement des beſtes laides & difformes, au moins celles que i'ay veuës eſtoient toutes ainſi. Ie croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faiſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire adorer

n ses difformitez. Et à la verité il se trouuoit
ussi que le diable parloit & respondoit en beau-
oup de ces guacas, ou idoles, & ses prestres &
niniftres venoient à ces oracles du pere de men-
onge,& quel il est, tels estoient ses conseils, ad-
is & propheties. C'a esté és prouinces de la neuf-
e Espagne, en Mexique, Tescuro, Tlascalla,
Cholula, & aux parties voisines de ce royaume,
ù ce genre d'idolatrie a esté le plus practiqué
u'en royaume du monde. Et est vne chose pro-
igieuse, d'ouir conter les superstitions qu'ils ont
sës en ce poinct: toutesfois il ne sera pas mal-
laisant d'en raconter quelque chose. Le princi-
al idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vit-
ilipuztli. C'estoit vne statuë de bois taillee en
mblance d'vn homme assis en vn escabeau de
ouleur d'azur, posé sur vn branquard, de chaque
oing duquel sortoit vn bois, ayant la forme d'v-
e teste de serpẽt. L'escabeau denotoit qu'il estoit
ſis au ciel: cet idole auoit tout le front azuré, &
toit lié par dessus le nez d'vne bande de couleur
azur, qui prenoit d'vne oreille à l'autre. Il auoit
r la teste vn riche plumage, en façon d'vn bec
petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'vn
r bien bruny. Il auoit en la main gauche vne
ndelle blanche, auec cinq formes de pommes
pin, faites de plumes blanches, qui y estoient
sees en croix, & du haut sortoit vn guaillardet
or, ayant aux costez quatre sagettes, lesquelles
u dire des Mexiquains) auoient esté enuoyees
ciel, pour faire les actes & proüesses qui se di-
nt en son lieu. Il auoit en la main dextre vn ba-
on azuré, qui estoit taillé en façon d'vne cou-

leuure ondoyante. Tout cet ornement & le rest
qu'il auoit portoit son sens , ainsi que le decla
roient les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztl
main gauche de plume reluisante. Ie diray cy
pres du Temple superbe, des sacrifices, festes, &
ceremonies de ce grand idole, qui sont choses re
marquables. Mais à present il sera seulement di
que cet idole vestu & orné richement, estoit m
en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou en
castillement, fort couuerte de linceux, de ioyau
de plumes & d'ornements d'or, auec beaucou
de rondeles de plumes, les plus belles & plus gen
tilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tou
iours deuant soy vne courtine, pour plus grand
veneration. Ioignant la chambre ou chapelle d
cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moin
dre ouurage, & non pas si bien ornee, où il y auo
vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deu
idoles estoient tousiours ensemble, pource qu'i
les reputoient compagnons, & d'vne esgale pui
sance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fo
estimé, qui estoit le Dieu de penitence & des iu
bilez & pardons des pechez. Ils appelloient ce
idole Tezcallipula, & estoit fait d'vne pierre fo
reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu d
quelques gentils affiquets à leur mode. Il auo
des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en
leure d'embas vn petit canon de crystal, de
longueur d'vn xeme ou demy pied, dans l
quel ils mettoient quelquefois vne plume ve
te, & quelquesfois vne azuree, qui le faisoit re
sembler tantost vne esmeraude, tantost vn
turquoise, il auoit les cheueux ceints & ba
dez auec vn liser d'or, bruny, au bout d

uel pendoit vne oreille d'or , auec deux bran-
ons de fumees peintes en icelle, qui ſignifioient
s prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quād
s ſe recommandoiēt à luy. Entre les deux oreil-
s pendoient vn nombre de petits herons. Il a-
oit vn ioyau pendu au col, ſi grand qu'il luy
ouuroit l'eſtomach. Aux deux bras des bracelets
or : au nombril vne riche pierre verte, & en la
ain gauche vn eſuentail de plumes precieuſes
ertes, azurees, & jaulnes, qui ſortoient d'vn cha-
on d'or reluiſant, & fort bruny, tellement qu'il
mbloit que ce fuſt vn miroir, qui ſignifioit que
e dans ce miroir il voyoit tout ce qui ſe faiſoit
u monde. Ils appelloient ce miroir ou chaſton
'or Itlacheaya, qui veut dire ſon regardoir. Il
enoit en la main dextre quatre ſagettes, qui ſi-
nifioient le chaſtiement qu'il donnoit aux mau-
ais, pour les pechez. C'eſt pourquoy c'eſtoit l'i-
ole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne
eſcouuriſt leurs fautes & delicts. Il y auoit par-
on de pechez en ſa feſte, qui ſe faiſoit de quatre
ns en quatre ans, comme il ſera dit cy apres. Ils
enoient ce meſme idole Tezcatlipuca pour le
ieu de la ſechereſſe, de la famine, & ſterilité, &
e la peſtilence. Parquoy ils le peignoient auſſi en
ne autre forme, à ſçauoir eſtant aſſis auec beau-
oup de majeſté, ſur vn eſcabeau entouré d'vne
ourtine rouge, peinte & elabouree de teſtes &
s de morts. En la main gauche il auoit vne ron-
elle auec cinq pines, ou formes de pommes de
in faites de cotton, & en la droite vne dardille,
omme d'vn geſte menaſſant, & ayant le bras
ſtendu, comme qui la voudroit jetter, & de la

rondelle sortoient quatre sagettes. Il auoit le vi-
sage & apparence de courroucé, & de coleré, l
corps oingt tout de noir, & la teste pleine de plu
mes de cailles. Ils vsoient de grandes superstitio
enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils a
uoient de luy. En Cholula, qui estoit vne repu
blique de Mexique, ils adoroient vn fameux ido
le, qui estoit le dieu des marchādises, pource qu'i
estoient grands marchands, & encor auiourd'hu
sont-ils fort addonnez au commerce, ils l'appe
loient Quetzaalcoalt. Cet idole estoit en vn
grande place, en vn temple fort haut, & auoit au
tour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plu
mes fort riches, & des habits de diuerses couleur
Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visa
ge d'vn petit oiseau auec vn bec rouge, & au de
sus vne creste, pleine de verrues, ayant des rang
de dents, & la langue qui luy sortoit dehors.
portoit sur la teste vne mitre pointuë de papie
peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affi
quets d'or aux iambes, & mil autres folles inuen
tions, qui toutes auoient leur signification, & l'a
doroient parce qu'il faisoit riche ceux qu'il vou
loit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité c
nom que les Choluanos donnoient à leur die
estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendis
sent pas. Ils l'appelloient Quetzaalcoalt, qui si
gnifie couleuure de plume riche, car tel est le dia
ble de l'auarice. Ces barbares ne se contentoien
point d'auoir des dieux, mais aussi ils auoient de
deesses, comme les fables des poëtes les introdui
rent, & l'aueugle Gentilité des Grecs & des Ro
mains les ont venerees. La principale des deesse

u'ils adoroient, estoit appellee Tozi, qui veut di-
: nostre ayeulle, laquelle, comme racontent les
stoires de Mexique, fut fille du roy de Culgua-
ın, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le
ommandement de Vitzilipuztli, laquelle ils cô-
crerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & dés
rs ils commencerent à escorcher les hommes
ı leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux
es sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plai-
it en cela, comme mesme d'arracher le cœur de
ux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprindrent de
ur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux
ı'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son
eu. L'vne de ces deesses qu'ils adoroient eut vn
s grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis
indrent pour dieu, & ceux-là estoient le party
ontraire des Mexiquains, auec l'aide desquels
s Espagnols gaignerent le Mexique. La prouin-
: de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le
euple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils
isoient vne grand feste à cet idole, lequel ils pei-
ıoient d'vne telle forme, qu'il n'est ja besoin de
erdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils
y faisoient estoit plaisante, & en ceste façon: Ils
nnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son
: laquelle ils s'assembloient tous auec leurs arcs,
esches, fillets, & autres instruments de chasse, &
loient auec leur idole en procession, suiuis d'vn
and nombre de peuple à vne Sierre haute, au
mmet de laquelle ils auoient dressé & accom-
odé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-ri-
iement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloiẽt
ieminans auec vn grand bruit de trompettes,

de cornets,de fleutes,& de tambours,& paruen
au lieu,ils circuissoient &enuironnoient tous l
costez de ceste Sierre ou montagne, où ils me
toient le feu par tous les endroits, au moyen d
quoy sortoient plusieurs &diuers animaux,con
me cerfs,cõnils,lieures,renards & loups,lesque
alloient vers le sommet fuyans le feu. Ces cha
seurs couroiẽt apres auec de gtands cris & brui
de diuers instrumẽts,les chassans iusques au son
met deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre
bestes de chasse,en si grãd presse, qu'elles sautoi
les vnes sur les autres, sur le peuple, & sur l'aut
mesme,en quoy ils prenoient vn grand plaisir,
resiouissance. Alors ils prenoient vn grand nõn
bre de ces bestes, & sacrifioient deuant l'idole l
cerfs & grands animaux, leur arrachant le cœu
auec la mesme ceremonie dont ils vsoient au s
crifice des hommes: ce qu'estant acheué, ils pr
noient toute ceste chasse sur leurs espaules, &
retiroient auec leur idole de la mesme façõ qu'i
y estoient venus, & entroiẽt en la cité chargez
toutes ces choses, fort resiouis, auec grand non
bre de musique,de buccines,& de tambours, iu
ques à arriuer au temple où ils mettoiẽt leur id
le,auec grande reuerence & solemnite. Ils alloi
tous accommoder les chairs de ceste chasse, d
quoy ils faisoient vn banquet à tout le peuple,
apres disner faisoient leurs farces,representatiõ
&dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre gr
nombre d'idoles, de dieux & deesses, mais l
principales estoient en la nation Mexiquaine,
aux peuples voisins,ainsi qu'il a esté dit.

D'vne estrange façon d'idolatrie practiquee entre les Mexiquains.

CHAP. X.

OMME nous auons dit que les rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de cer-ines statuës qu'ils appelloient leurs guaoiquies, u freres, & leur faisoient porter autant d'hon-eur qu'à eux-mesmes: ainsi en ont fait les Me-quains de leurs dieux, mais ils ont passé plus utre, pource que des hommes vifs ils faisoient es dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoiēt 1 captif, tel qu'ils aduisoient bon estre, & aupa-uant que de le sacrifier à leurs idoles, luy don-oient le mesme nom de l'idole auquel il deuoit tre sacrifié, & le vestoient & ornoient des mes-es ornemens que leur idole, disans qu'il repre-ntoit le mesme idole. Et pendant tout le temps ue duroit ceste representation (qui estoit d'vn 1 en certaines festes, en d'autres de six mois, & 1 d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient e la mesme façon que le propre idole: cependāt mangeoit, beuuoit, & se resiouissoit. Quand il loit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, tous luy offroiēt beaucoup d'aumosnes, & luy ortoient les enfans & les malades, afin qu'il les uarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa olonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné e dix ou douze hōmes, de peur qu'il ne s'enfuist. t luy afin que l'on luy fist reuerēce par où il pas-oit, sonnoit de fois à d'autre d'vne petite fleute,

afin que le peuple s'appreftaſt pour l'adorer. l
feste eſtant venuë, & luy eſtant bien gras, ils
tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faiſans v
ſolemnel ſacrifice de luy. A la verité c'eſt v
choſe pitoyable de conſiderer la façon de laqu
le Satan tenoit ces gens en ſa puiſſance, & tie
encor auiourd'huy pluſieurs qui font de ſemb
bles cruautez & abominations, aux deſpens d
triſtes ames, & des miſerables corps de ceux qu'
luy offrent, & luy ſe moque & rit de la bourde
moquerie qu'il fait aux pauures mal-heureux, l
quels meritent bien par leurs pechez que le tr
haut Dieu les delaiſſe en la puiſſance de leur e
nemy, qu'ils ont choiſi pour dieu & pour ſouſt
Mais puis que i'ay dit ce qui ſuffit de l'idolat
des Indiens, il ſ'enſuit que nous traittions de le
religion, ou pour mieux dire ſuperſtition, de l
quelle ils vſent en leurs ſacrifices, temples & c
remonies, & ce qui touche le reſte.

Comme le diable ſ'eſt efforcé de ſ'eſgaler à Dieu, & de luy reſſembler aux façons de ſacrifices, religion, & Sacremens.

CHAP. XI.

AVANT que de venir à ce poinct, l'on d
conſiderer vne choſe, qui eſt fort digne
regarder de prés, qui eſt que comme le diable p
ſon orgueil a prins party & ſ'eſt rendu contrai
Dieu, ce que noſtre Dieu par ſa ſageſſe ordon
pour ſon honneur & ſeruice, & pour le bien
ſalut de l'homme, le diable ſ'efforce de l'imiter
le peruertir, pour eſtre honoré, & faire que l'ho
me

me en soit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des sacrifices, des Prestres, des Sacremens, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & sainctes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacremens, sa gent dediee, ses reclus & saincteteż feintes, auec mille sortes de faux prophetes, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant declaré en particulier, & non point de petit fruict pour celuy qui se souuiendra comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vsurper pour soy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte enseignez de leur maistre Satanas, s'efforçoient de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyse & d'Aaron, pour s'esgaler à eux. Nous lisons au liure des Iuges, de ce Micas prestre du vain idole, qui se seruoit mesme des ornemens dont on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choses. Soit que ce soit, à peine y a-il chose instituee par Iesus-Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique, que le diable ne l'aye sophistiquee en quelque façon, & portée à sa gentilité, comme l'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes & ceremonies des Indiēs, desquelles nous traitterōs en ce liure.

Iean. 5. *Exod. 7.* *Iud. 18.*

Des temples qui se sont trouueż ès Indes.
CHAP. XII.

COMMENÇANT donc par les Temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu que

l'on luy dediast vne maison, où son sainct nom fust honoré, & qu'elle fust particulieremẽt voüee à son seruice; ainsi le diable par ses meschantes intentions persuada aux infideles qu'ils luy fissent de superbes temples, & des particuliers adoratoires & sanctuaires. En chaque prouince du Peru il y auoit vn principal guaca, ou maison d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuersel le par tous les roiaumes des Inguas, entre lesquelles il y en a eu deux signalees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama, qui est à quatre lieuës de Lyma, où l'on void encor auiourd'huy les ruines d'vn tres-ancien & grand edifice, duquel François Pizarre & les siens tirerent ceste richesse infinie des vases, & des cruches d'or & d'argent qu'ils apporterent quand ils prindrent l'Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires & discours qui disent que le diable en ce tẽple parloit visiblement, & donnoit responses par son oracle, & que quelquesfois ils voyoient vne couleuure tachetee, & est vne chose fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & respondoit en ces faux sanctuaires, en trompant les miserables. Mais là où l'Euangile est entré, & là où l'on a esleué le signe de la croix, le pere de mensonge y est deuenu muet, ainsi que Plutarque escrit de son temps: *Cur cessauerit Pythyas fondere oracula*. Et sainct Iustin martyr traicte amplement de ce silence que Christ imposa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit esté beaucoup auparauant prophetisé en la diuine Escriture. La façon qu'auoient les ministres infideles & enchanteurs de consulter leurs

Plut. lib. de Tract. re.
Iust. in apo. pro Christia.

dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour le faire entroient les espaules tournees vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinans la teste, & se mettoiẽt en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient. La responsé qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'vn sifflement espouuentable, ou comme vn grincement qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur commandoit, estoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple & oratoire plus estimé, qui fut en la cité de Cusco, où est auiourd'huy le monastere de sainct Dominique: & l'on peut voir que ç'a esté vne œuure fort belle & magnifique par le paué, & pierres de l'edifice qui restent encor auiourd'huy. Ce temple estoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les dieux: car les rois Inguas mirent en iceluy les dieux de toutes les nations & prouinces qu'ils conquestoient, ayant chaque idole son lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer auec vne despense excessiue de choses que l'on apportoit pour son ministere. Et par cela ils auoient opinion de retenir seurement & en deuoir les prouinces qu'ils auoient conquestees, tenans leurs dieux comme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or, ouuré d'vne grãde richesse de pier-

reries,lequel estoit posé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy,& comme il estoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient,auec telle clarté,qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du ciel. Ils disent qu'aux despouilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle planche d'or du Soleil. Et comme le jeu estoit lors de saison, il la perdit vne nuict en joüant : d'où vint le prouerbe qui est au Peru,pour les grands ioüeurs, disant qu'ils joüēt le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexique.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté san[s] comparaison plus grande que celle de ceux-cy : tant en leurs ceremonies, comme en la gran[-]deur de leurs temples, lesquels anciennement le[s] Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mo[t] peut auoir esté prins des insulaires de sainct Do[-]minique ou de Cuba, comme beaucoup d'autre[s] mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Es[-]pagne, ny d'autre langue dont l'on vse aujour[-]d'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Va[-]quiano,Chapetõ,& autres semblables. Il y auoi[t] donc en Mexique le Cu,si fameux temple de Vit[-]zilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grã[d] & faisoit au dedãs de soy vne belle court. Il esto[it] tout basty de grandes pierres en façon de couleu[-]ures attachees les vnes aux autres, & pour cela [...]

circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles y auoit vn perrõ fort ioly, ouuragé de petites pierres menuës noires comme du geais arrãgees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas vne grande clarté; & au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouurágez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croisons reuestus auec les bouts enrichis de plumes jaulnes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste cour il y auoit plusieurs chambres de religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, (car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste cour est si grande & si spatieuse, que huict ou dix mil personnes y dançoient en rond fort à l'aise, s'entretenãs les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce royaume, ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponant, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussee fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondee la cité de Mexique quatre chaussees en croix fort larges, qui l'embellissoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussees vis-à-vis de la porte de ce temple de Vitzili-

puztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long, & estoient separez de ce circuit de la cour par vne ruë qui estoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau, & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauersees & enchaisnees plusieurs testes de morts par les temples. En chaque verge il y auoit ving testes, & ces rangs de testes continuoient depui le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissad estoit si pleine de ces testes de morts depuis v bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose mer ueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, ca apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoi mangé la chair, la teste en estoit apportee & baillee aux ministres du temple, qui les enchaisnoiē ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par mor ceaux, & auoient le soin de remplacer celles qu tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leu places. Au sommet du temple il y auoit deu pierres ou chapelles, & en icelles estoient les deu idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & son com pagnon Tlalor. Ces chapelles estoient taillees ciselees fort artificieusement, & si hautes esle uees, que pour y monter il y auoit vn escallier pierre de six vingts degrez. Au deuant de c chambres ou chapelles il y auoit vne court

juarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il
auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui e-
loit verte & pointuë en façon de piramide, &
stoit là posee pour les sacrifices des hommes
ue l'on y faisoit: Car vn homme estant couché
essus à la rëuerse, elle luy faisoit ployer le corps,
ainsi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur,
omme ie diray cy-apres. Il y auoit en la cité de
Mexique huict ou neuf autres temples comme
eluy que i'ay dit, lesquels estoient attachez &
ontinuez les vns aux autres dans vn grand cir-
uit, & auoient leurs degrez particuliers, leur
ourt, leurs chambres & leurs dortoirs. Les en-
rees des vns estoient au Ponant, des autres au
euant, des autres au Sud, & celles des autres au
Nort. Tous ces temples estoient ingenieusement
labourez, & enceints de diuerses façons de cre-
eaux & peintures, auec beaucoup de figures de
ierres, estans accompagnez & fortifiez de grands
larges esperons. Ils estoient dediez à diuers
ieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, sui-
oit celuy de Tezcalipuca, qui estoit le dieu de
enitence & des chastiemens, fort esleué haut &
rt bien basty. Il y auoit quatre vingts degrez
our y mõter: au haut desquels se faisoit vne pla-
ure ou table de six vingts pieds de large, & ioi-
nant icelle vne salle tapissee de courtines de di-
erses couleurs & ouurages: la porte d'icelle estãt
asse & large, tousiours couuerte d'vn voile, &
y auoit que les prestres seulement qui y pou-
oient entrer. Tout ce temple estoit elabouré de
iuerses tailles & effigies auec vne grande curio-

ſité, d'autant que ces deux temples eſtoient com
me les Egliſes cathedrales, & le reſte à leur reſpec
comme parroiſſes & hermitages, & eſtoient
ſpacieux & de tant de chambres, qu'il y auoit e
iceux les miniſteres, les colleges, les eſcholes &
les maiſons des preſtres, dõt ie parleray cy-apre
Ce qui eſt dit peut ſuffire pour entendre l'orgue
du diable, & le mal heur de ceſte miſerable na
tion, qu'auec ſi grande deſpenſe de leurs biens, c
leur trauail, & de leurs vies ſeruoient ainſi leu
propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux aut
choſe que de deſtruire leurs ames, & conſomm
les corps. Neantmoins ils ſ'en contentoient fort
ayans opinion en leur ſi grande erreur, que c'e
ſtoient de grands & puiſſans dieux que ceux au
quels ils faiſoient ces ſeruices.

Des Preſtres, & de leurs offices.

CHAP. XIIII.

L'On trouue entre toutes les nations du m
de des hommes particulierement dediez a
ſeruice du vray Dieu, ou de celuy qui eſt faux, le
quels ſeruent aux ſacrifices, & pour declarer a
peuple ce que leurs dieux leur commandent. I
a eu au Mexique ſur ce poinct vne eſtrange c
rioſité: & le diable voulant contrefaire l'vſage
l'Egliſe de Dieu, a mis en l'ordre de ces preſtr
de plus grands ou ſuperieurs, & de moindres, l
vns comme Acolytes, & les autres comme Le
tes. Et ce qui m'a plus fait eſmerueiller, c'eſt q
le diable a voulu vſurper pour ſoy le ſeruice
Chriſt, iuſques à ſe ſeruir du meſme nom: car

Mexiquains appelloient leurs grands prestres en
eur ancienne langue Papas, comme pour signi-
ier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à pre-
ent par leurs histoires. Les Prestres de Vitzili-
puztli succedoient par lignages de certains quar-
iers de la ville deputez à cet effect, & ceux des au-
tres idoles y venoient par eslectiõ, ou pour auoir
esté offerts au temple dés leur enfance. Le conti-
nuel exercice des Prestres estoit d'encenser les
idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durãt le iour
naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à
midy, la troisiesme au Soleil couchant, & la qua-
triesme à minuict. A ceste heure de minuict se le-
uoient toutes les dignitez du temple, & au lieu
de cloches ils sonnoient des buccines, & de grãds
cornets, & les autres des fleutes, & sonnoiẽt long
temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sor-
toit le semainier, vestu d'vne robbe blanche en fa-
çon de Dalmatique, auec l'encensoir en la main,
plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant
continuellement deuant l'autel, en l'autre main
vne bourse pleine d'encens, lequel il jettoit en
l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit
l'idole, il encẽsoit auec beaucoup de reuerence: a-
pres il prenoit vn linge, duquel il nettoioit l'autel
& les courtines. Cela acheué ils s'en alloiẽt tous
ensemble en vne chapelle, & là faisoient certain
genre de penitence fort rigoureuse & austere, se
frappans & tirans du sang, de la façon que ie diray
cy-apres au Traitté de la penitence, que le diable
a enseignee aux siens, & ne failloient iamais à ces
matinees de minuict. Aucuns autres que les Pre-
stres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, &

chacun d'eux ſ'y employoit ſelon leur dignité &
degré. Ils preſchoient meſme le peuple en certaines
feſtes, comme nous dirons, quand ie traitteray
d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faiſoit-
on des offrandes abondammẽt. Ie diray cy-apres
de l'onction dont ils vſoient à conſacrer les Preſtres.
Au Peru les preſtres eſtoient ſubſtantez &
entretenus du reuenu & des heritages de leur
dieu, qu'ils appelloient Chacaras, leſquels eſtoiẽt
en grand nombre, & bien riches.

Des monaſteres des vierges que le diable inuenta pour ſon ſeruice.

CHAP. XV.

COMME la vie religieuſe (de laquelle pluſieurs
ſeruiteurs & ſeruantes de Dieu ont
fait profeſſion en la ſaincte Egliſe, à l'imitation
de Ieſus-Chriſt & de ſes ſaincts Apoſtres) eſt vne
choſe ſi agreable aux yeux de la diuine Majeſté
par laquelle ſon ſainct nom eſt tant honoré, &
ſon Egliſe embellie: Ainſi le pere de menſonge
ſ'eſt efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire
comme debatre auec Dieu de l'obſeruance &
auſterité de vie de ſes miniſtres. Il y auoit au Peru
pluſieurs monaſteres de vierges (car d'autre qualité
elles n'y eſtoient point receuës) & pour le
moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y
auoit en ces monaſteres deux ſortes de femmes,
les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamaconas,
pour l'inſtruction & enſeignement des ieunes:
& les autres eſtoient de ieunes filles deſtinees
là pour vn certain temps, puis apres l'on les

roit de là pour leurs Dieux, ou pour l'Ingua. s appelloient ceste maison ou monastere Aclla-iagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque onastere auoit son vicaire ou gouuerneur nom-é Appopanaca, lequel auoit la puissance & li-erté de choisir toutes celles qu'il vouloit de uelque qualité qu'elles fussent, estans au dessouz e huict ans, si elles leur sembloient de bonne ille & disposition. Ces filles ainsi enserrees dans es monasteres estoient endoctrinees par les Ma-iacomas en diuerses choses necessaires pour la e humaine, & aux coustumes & ceremonies de urs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estãs 1 dessus de quatorze ans, & les enuoyoient en la our auec bonne garde, vne partie desquelles e-oient deputees pour seruir aux Guacas & san-uaires, conseruans perpetuellement leur virgi-ité, vne partie pour les sacrifices ordinaires u'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices ex-aordinaires qui se faisoient pour le salut, la iort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mes-ie pour seruir de femmes & de concubines à Ingua, & à d'autres siens parens & capitaines usquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande : honorable recompense: & ce departement se iisoit par chacun an. Ces monasteres auoient : possedoient en propre des heritages, rentes : reuenus pour l'entretien, nourriture & susten-ation de ces vierges qui y estoient en grand ombre. Il n'estoit point licite à vn pere de ire refus de bailler ses filles lors que l'Appo-anaca les demandoit pour les enserrer & met-re en ces monasteres, voire plusieurs offroient

leurs filles de leur bonne volonté, leur semblat
que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sa
crifiees pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quel
ques vns de ces Mamacomas ou Acllas eust failli
contre son honneur, c'estoit vn ineuitable chast
ment de les enterrer toutes viues, ou de les fai
mourir par vn autre genre de cruel supplice. L
diable a eu mesme en Mexique sa façon & mani
re de religieuses, encor que leur profession ne fu
de plus d'vn an entier & estoit en ceste sorte. A
dedans de ce grand circuit que nous auons dit c
dessus, qui estoit au temple principal, il y auo
deux maisons comme claustrales vis à vis l'vne
l'autre, l'vne d'hommes & l'autres de femmes. E
celle des femmes il y auoit seulement des pucell
de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient l
filles de penitence. Elles estoient autant comm
les hommes, viuoient en chasteté & regle comm
pucelles, dediees au seruice de leur Dieu. L'exerc
ce qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier
temple, & apprester chaque matin à manger à l
dole & à ses ministres de l'aumosne que recuei
loient les religieux. La viande qu'ils apprestoie
à l'idole estoit des petits pains en figure de mai
& de pieds, comme du masse-pain, & apprestoi
auec ce pain de certaines saulses qu'ils mettoie
chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres
Daniel, 14. mangeoient comme ceux de Baal, que conte D
niel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & l
laissoiét croistre par apres iusqu'à quelque temp
elles se leuoient à minuict aux matines de l'idol
qu'ils celebroient tous les iours, faisans les me
mes exercices que les religieux. Ils auoient leu

bbesses qui les occupoient à faire des toiles de
uerses façons pour l'ornement de leurs idoles
des temples. Leur habit ordinaire estoit tout
lanc sans aucun ouurage ny couleur. Elles fai-
ient aussi leurs penitences à minuict, se sacri-
ans en se blessant elles mesmes, & se perçans le
out des oreilles, & mettãs en leurs ioües le sang
u'elles en tiroient, & par apres se lauoient pour
ter ce sang en vn petit estang qui estoit dedans
ur monastere. Elles viuoient en grande honne-
eté & discretiõ: & s'il se trouuoit que quelqu'vne
t failly, quoy que ce fust legerement, inconti-
ent elle estoit mise à mort sans remission, disants
u'elle auoit violé la maison de leur Dieu. Ils te-
oient pour vn augure & aduertissemẽt que quel-
u'vn de ces religieux ou religieuses auoient fait
ute quand ils voyoient passer quelque rat ou
ouris, ou chauue-souris en la chappelle de leur
ole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles:
our ce qu'ils disoient que le rat ou chauue-souris
e se fust point hazardé à faire vne telle indignité,
quelque delict n'eust precedé, & deslors com-
ençoient à faire inquisitiõ & recherche du fait,
uis ayant descouuert le delinquant ou delinquã-
, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le
isoient mourir. En ce monastere n'estoient re-
eües que les filles de l'vn des six quartiers qui
toient nommez pour cest effect, & duroit ceste
rofession, comme il a esté dit, l'espace d'vn an
ntier, pendant lequel leurs peres où elles auoient
it vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là el-
s sortoient pour se marier. Ces pucelles de Me-
ique, & encor plus celles du Peru, auoient

quelque reſſemblance auec les vierges Veſtale
de Rome, comme racontent les hiſtoires, afi
que l'on entende comme le diable a eu le deſ
d'eſtre ſeruy de gens qui gardent virginité, no
pas que la netteté luy agree, car de ſoy il eſt eſpri
immonde, mais pour le deſir qu'il a d'oſter a
grand Dieu ſelon ſon pouuoir ceſte gloire de
ſeruir de netteté & integrité.

Des Monaſteres de Religieux que le diable a inuentez pour la ſuperſtition.

CHAP. XVI.

L'ON cognoiſt aſſez par les lettres des Per
de noſtre compagnie, eſcrites du Iappon,
nombre & la multitude des Religieux qu'il y a e
ces prouinces, leſquels ils appellent Boncos,
meſme leurs couſtumes, ſuperſtition & menſo
ges. Quelques peres qui ont eſté en ces pays r
content de ces boncos, & religieux de la Chin
diſans qu'il y en a de pluſieurs ordres, & de diue
ſes ſortes, que les vns les vindrent voir veſtus d'
habit blanc, portans des bonnets, & les autre
d'vn habit noir, ſans cheueux & ſans bonnet,
que ces religieux ordinairement ſont peu eſ
mez, & les Mandarins, ou miniſtres de iuſtice
foüettent comme ils font le reſte du peuple.
font profeſſion de ne point manger de chair,
de poiſſon, ny de choſe aucune ayant vie, ai
ſeulement du ris, & des herbes, mais en ſecret
mangent de tout, & ſont pires que le comm
peuple. Ils diſent que les religieux qui ſont en
cour, qui eſt en Paquin, ſont fort eſtimez. L

landarins vont ordinairement se recreer aux
Jarelles, ou monasteres de ces moines, & en re-
ournent presque tousiours yures. Ces monaste-
es sont ordinairement hors des villes, & ont de-
ans leur enclos des temples: Toutesfois ils sont
eu curieux en la Chine des idoles, ou des tem-
es, car les Mandarins font peu d'estat des ido-
s, & les tiennent pour vne chose vaine & digne
risee, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie
y autre Paradis, que d'estre en office de Manda-
n, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils don-
ent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils di-
nt qu'il est necessaire de l'entretenir par l'ido-
trie, comme mesme le Philosophe l'enseigne à
s gouuerneurs. Et a esté en l'Escriture vne excu-
que donna Aaron de l'idole du veau qu'il auoit *Arist 12.*
it faire. Neantmoins les Chinois ont accoustu- *Metaph.*
é de porter aux pouppes de leurs nauires, en de *Exod.31.*
etites chappelles vne pucelle en bosse assise
n sa chaire auec deux Chinois au deuant d'elle
enoüillez en façon d'Anges, & y a de la lumie-
ardente de iour & de nuict. Et quand ils doi-
ent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices
ceremonies, auec vn grand bruit de tambours
de cloches, jettans des papiers bruslans par la
ouppe. Venans donc aux Religieux, ie ne sça-
e point qu'au Peru il y ait eu maison propre
hommes retirez outre leurs prestres, & sor-
ers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a esté en
exique, où il semble que le diable ait mis vne
opre obseruance: Car il y auoit au circuit du
and temple deux Monasteres, comme i'ay dit
-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traitté,

& l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict
vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. I
portoient vne courõne en la teste comme les fr
res de par deçà, les cheueux vn peu plus long
qui leur tomboient, iusques à moytié de l'oreill
excepté que au derriere de la teste, ils les laissoie
croistre quatre doigts de large qui leur descei
doiēt sur les espaulles, & les troussoient & accor
modoiēt par tresses. Ces ieunes gens qui seruoi
au temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauure
& chasteté, & faisoient l'office de Leuites, adm
nistrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'e
censoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ba
lioient, & nettoyoiēt les lieux sacrez, apportãs
bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier,
fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe q
ardoit continuellement deuant l'autel de l'ido
Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres p
tits garçons qui estoient comme nouices, qui se
uoient aux choses manuelles, comme estoit d'a
commoder le Temple de rameaux, roses, & ion
dõner l'eauë à lauer aux prestres, bailler les raso
pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoie
l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoie
leurs superieurs, qui auoient la charge & le co
mandement sur eux ; & viuoient auec vne te
honnesteté, que quand ils sortoient en public,
il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les
stes fort baissees ; les yeux en terre, sans les o
hausser pour les regarder. Ils auoient pour ves
ment des linceux de red, & leur estoit permis
sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six po
aller demander l'aumosne aux quartiers. Et qu
l'

on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'al-
er aux grains des champs,& cueillir les espics de
ain,ou grapetes de Mays qu'ils auoiẽt de besoin,
ins que le maistre en osast parler, ny les empes-
her. Ils auoient ceste licence pour ce qu'ils vi-
oient pauurement, & n'auoient autre reuenu
ue l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de
inquante, & s'exerçoient en penitence, se le-
ans à minuit à sonner des cornets & buccines,
our esueiller le peuple. Ils faisoient chacun leur
uart à veiller l'idole, de peur que le feu de de-
ãt l'autel ne s'estaignit. Ils administroiẽt en l'en-
ensoir, auec lequel les prestres encensoient l'i-
ole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils e-
oiẽt fort subiets& obeissans à leurs superieurs,&
'outrepassoient pas d'vn poinct ce qu'ils leur cõ-
nadoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoiẽt
cheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu
ecret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang
es mollets auec des pointes dures & aigues. Et
e ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoient
es temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayãs
cheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent
e lauer en vn petit estang, destiné à cet effect. Ces
eunes gens ne se oignoiẽt point d'aucun betum,
ar la teste ny par le corps, comme faisoient les
restres, & leurs vestemens estoient d'vne toile,
u'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice &
spreté des penitences leur duroit vn an entier,
uquel ils viuoient auec beaucoup d'austerité, &
e solitude. C'est à la verité vne chose estrange,
ue la faulse opinion de religion, a tant de force à
endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexi-

que, qu'ils vont seruans le diable auec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoit fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont vsé à la persuasion du diable.

CHAP. XVII.

PVis que nous sommes venus à ce poinct, il sera bon, tant pour descouurir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du
3.Reg.18. diable, comme les faux prophetes de Baal qui se blessoient & frapoient auec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient
Psal. 105. leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passoiẽt
4.Reg.21. par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres : car Satan a tousiours desiré d'estre seruy au grand dommage & despens des hommes. Il a esté desia dit comme les prestres & religieux de Mexique se leuoient à minuict, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vn

lesne,ou poinçon aigu, auec lesquelles, ou auec
utres sortes de lancettes ou rasoirs ils se pei-
noient & perçoient le mollet des jambes, joi-
nant l'os, se tirans beaucoup de sang, auec lequel
s s'oignoient par les temples, & mettoiẽt trem-
er ces pointes ou lancettes dedans le reste du
ing, puis apres les mettoient aux creneaux de la
ourt fichez en des globes, ou boulles de paille,
fin que tous veissent & cogneussent la penitence
u'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent &
ettoyẽt ce sang en vn lac deputé pour cet effect,
u'ils appellent Ezapangué, qui est à dire eauë de
ing: & y auoit au temple vn grand nombre de
es pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoiẽt
ire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres
: religieux faisoient de grands ieusnes, comme
e ieusner cinq & dix iours suiuans deuant quel-
u'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces
urs comme nos quatre temps: ils gardoient si
troitement la continence, que quelques-vns
'eux pour ne tomber en quelque sensualité, se
endoient les membres virils par le milieu, & fai-
ient mil choses, pour se rendre impuissans, afin
: n'offenser point leurs dieux. Ils ne beuuoient
oint de vin, & dormoient fort peu, pource que
plus-part de leurs exercices estoient de nuict,
: commettoient sur eux-mesmes de grandes
uautez, se martyrisans pour le diable, le tout
in qu'ils fussent reputez grands ieusneurs & pe-
tens. Ils auoient accoustumé de se discipliner
iec des cordes pleines de nœuds, & non pas
ıx seulement, mais encore le peuple faisoit ce-
e maceration & fustigation en la procession &

feste,qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca,que i'ay dit cy dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne brasse de long, auec vn nœud au bout, & d'icelles ils se fustigeoyent s'en donnans de grands coups par les espaulles. Les prestres ieusnoyent cinq iours suiuans, auant ceste feste,mangeans vne seule fois le iour,& se tenoiēt separez de leurs femmes,sans sortir du temple,pendant ces cinq iours se foüettans rigoureusement auec les ordres susdittes. Les lettres de peres de la compagnie de Iesus, qu'ils ont escrite des Indes,traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs,dont vsent les Boncos, enco que le tout y ait esté sophistiqué,& qu'il y ait plu d'apparence que de verité. Au Peru pour solemni ser la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peu ple ieusnoit deux iours,durant lesquels ils ne tou choient point à leurs femmes, ny ne mangeoien aucune viande auec du sel,& d'ail, ny ne beuuoiē point de Chica. Ils vsoient beaucoup de ceste fa çon de ieusner, pour certains pechez, & faisoier penitence en se foüettans auec des orties fort a pres. Et tantost s'entrefrappans plusieurs cou par les espaules d'vne certaine pierre en quelqu endroits. Ceste gent aueuglée par la persuasion d Diable, se transportoit en des Sierres ou mont gnes fort aspres, où quelquesfois ils se sacrifioie eux mesmes,se precipitās du haut en bas de que que haut rocher, qui sont toutes embusches tromperies de celuy qui ne desire rien tant, que dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAP. XVIII.

C'A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'hõneur du Createur, qui est le sacrifice : ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'autheur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & auec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté entre quelques nations de leur enseigner qu'ils luy sacrifiassent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en

Genes. 15.

trois genres de ſacrifices tous ceux dont vſent les infideles, les vnes des choſes inſenſibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoiẽt accouſtumé au Peru de ſacrifier du Coca, qui eſt vne herbe qu'ils eſtiment beaucoup, & du mays, qui eſt leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huiſtres de mer, & quelquesfois de l'or & de l'argent, qui eſtoit aucunesfois en figures de petits animaux. Meſme de la fine eſtoffe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du ſuif bruſlé. Ils faiſoient ces offrandes ou ſacrifices pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la ſanté & deliurance de quelques dangers ou malheurs. Au ſecõd genre, leur ordinaire ſacrifice eſtoit de cuyes, qui ſont de petits animaux comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choſes d'importance, ou quand c'eſtoiẽt quelques perſonnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, rez ou velus, & prenoient garde fort curieuſement au nombre, aux couleurs & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vſoient les Indiens ſelon leurs ceremonies anciennes, eſt la meſme de laquelle vſent auiourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui eſt de prendre la beſte ſur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, diſant certaines paroles, ſelon la qualité de la victime que l'on tuë: Car ſi elle eſtoit de couleur, les paroles ſ'addreſſoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y euſt diſette d'eaux: ſi elle eſtoit blanche & raſe, ils l'offroient au Soleil

auec certaines paroles, si elle estoit veluë ils l'of-
froient aussi auec d'autres, afin qu'il donnast sa
lumiere, & fust propice à la generation: si c'estoit
vn guanaco, qui est de couleur grise, ils addres-
soient le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on
tuoit & sacrifioit chacun an auec ceste ceremo-
nie, vn mouton rez au Soleil, & le brusloient ve-
stu d'vne chemisolle rouge, & lors qu'il brusloit,
ils jettoient au feu certains petits panniers de co-
ca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sa-
crifice ils auoient des hommes deputez & du be-
stail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient
mesme des petits oiseaux, encor que cela ne fust
pas si frequent au Peru comme en Mexique, où
le sacrifice des cailles estoit fort ordinaire. Ceux
du Peru sacrifioient des oiseaux de la Puna (ainsi
appellent-ils le desert) quand ils deuoient aller à
la guerre pour faire diminuer les forces des Gua-
cas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacri-
fices Cuzcouicça, ou Conteuicça, ou Huallauic-
ça, ou Sopauicça, & le faisoient en ceste forme.
Ils prenoient plusieurs sortes de petits oiseaux
du desert, & assembloient beaucoup d'vn bois
espineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant al-
lumé, assembloient ces petits oiseaux. Cet assem-
blement estoit appellé Quico, puis les jettoient
au feu, autour duquel alloient les officiers du sa-
crifice, auec certaines pierres rondes & cottel-
lees, où estoient peintes plusieurs couleuures,
lions, crapaux, & tygres, proferans ce mot V sa-
chum, qui signifie la victoire nous soit donnee, &
autres paroles. En quoy ils disoient que les forces
de Guacas de leurs ennemis se perdoiēt, & tiroiēt

certains moutons noirs, qui estoient en priso
quelques iours sans manger, lesquels ils appelloié
Vrca, & en les tuans, disoient ces paroles, comm
les cœurs de ces animaux sont affoiblis, ainsi soié
affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ce
moutons, qu'vne certaine chair qui estoit derrie
re le cœur, ne se fust point cõsommee par les ieu
nes & prisons passees, ils les tenoiét pour vn mau
uais augure. Ils amenoient certains chiens noir
qu'ils appelloient Appuros, & les tuoient, les ie
tans en vne plaine auec certaines ceremonies, fa
sans manger ceste chair à quelques sortes d'hom
mes, lesquels sacrifices ils faisoient, de peur qu
l'Ingua ne fust offensé auec du poison, & pour c
effet ils ieusnoient depuis le matin iusques au l
uer des estoilles, & lors ils se saoulloient & se ho
nissoient à la façon des Mores. Ce sacrifice le
estoit le plus cõuenable, pour s'opposer aux Die
de leurs contraires, & combien que pour le iou
d'huy vne grand' partie de ces coustumes aye
cessé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il
est demeuré encor quelques restes, pour l'occas
des disputes particulieres ou communes des I
diens, ou des Caciques, ou d'entre les villes. Ils
crifioient & offroient aussi des conches de la me
qu'ils appellent Mollo, & les offroient aux font
nes & sources, disans que les conches estoient f
les de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donne
à ces conches des noms differens, selõ la couleu
& s'en seruét aussi à diuerses fins. Ils en vsent pr
que en toutes sortes de sacrifices, & encor auiou
d'huy quelques vns mettent des conches pille
dedans leur Chica, par superstition. Finalemen

eur ſembloit conuenable d'offrir ſacrifice de tout
e qu'ils ſemoient & eſleuoient. Il y auoit des In-
liens deputez pour faire ces ſacrifices, aux fontai-
ies, ſources & ruiſſeaux, qui paſſoient par les vil-
es, ou par leurs Chacras, qui ſont leurs meſtai-
ies, & les faiſoient, apres auoir acheué leurs ſe-
nailles, afin qu'ils ne ceſſaſſent de courir, & qu'ils
rrouſaſſent touſiours leurs heritages. Les ſor-
iers iettoient leur ſort pour cognoiſtre le temps
uquel les ſacrifices ſe deuoient faire, leſquels
ſtãs acheuez, l'on aſſembloit de la cõtribution du
euple, ce que l'on deuoit ſacrifier, & les bailloit-
n à ceux qui auoient la charge de faire ces ſacrifi-
es. Ils les faiſoient au commencement de l'Hy-
er, qui eſt lors que les fontaines, ſources, & riuie-
es croiſſent pour l'humidité du temps, & eux l'at-
ribuoiẽt à leurs ſacrifices. Ils ne ſacrifioiẽt point
ux fõtaines & ſources des deſerts. Auioud'huy de-
neure encor entre eux le reſpect qu'ils auoiẽt aux
ontaines, ſources, eſtangs, ruiſſeaux, ou riuieres,
ui paſſent par les villes, & Chacras, meſmes auſſi
ux fontaines & riuieres des deſers. Ils font parti-
uliere reuerence & veneration à la rencontre de
eux riuieres, & là ſe lauent pour la ſanté, s'oignãs
remierement auec de la farine de mays, ou auec
utres choſes, en y adiouſtant diuerſes ceremo-
ies, ce qu'ils font meſme en leurs baings.

Des ſacrifices d'hommes qu'ils faiſoient.

CHAP. XIX.

LA plus pitoyable meſ-auanture de ce pauure
peuple, eſt le vaſſellage qu'ils paioient au dia-

ble, luy ſacrifiant des hommes, qui ſont les ima-
ges de Dieu, & ont eſté creez pour iouir de Dieu
En beaucoup de nations ils auoient accouſtum
de tuer pour accompagner les defuncts, comm
a eſté dit cy-deſſus, les perſonnes qui leur eſtoien
les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'i
ſe pourroient mieux ſeruir en l'autre monde.
Outre ceſte occaſion, ils auoient accouſtumé a
Peru de ſacrifier des enfans de quatre ou ſix an
iuſques à dix, & la plus-part de ces ſacrifices
ſtoient pour les affaires qui importoient à l'I
gua, comme en ſes maladies, pour luy enuoy
ſanté, meſme quand il alloit en guerre, pour la v
ctoire, & quand ils donnoient au nouueau Ing
le bourrelet, qui eſt l'enſeigne du Roy, comn
ſont icy le ſceptre & la couronne. En ceſte ſo
lemnité ils ſacrifioient le nombre de deux cen
enfans de quatre à dix ans, qui eſtoit vn cruel
inhumain ſpectacle. La façõ de les ſacrifier eſto
de les noyer & enterrer auec certaines repreſe
tations & ceremonies, tantoſt ils leur coupoie
la teſte, & s'oignoient auec leur ſang d'vne orei
le en l'autre. Ils ſacrifioient meſme des filles, d
nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, d
monaſteres dont i'ay traitté cy-deſſus. Il y auo
en ce cas vn abus fort grand & fort general, q
eſtoit que ſi quelque Indien qualifié, ou du vu
gaire, eſtoit malade, & le deuin luy diſoit q
pour certain il deuoit mourir, ils ſacrifioient a
Soleil, ou au Viracocha, ſon fils, le priant de
contenter d'iceluy, & qu'il ne vouluſt oſter la v
au pere. C'eſt vne ſemblable cruauté à celle q
rapporte l'Eſcriture, dont vſa le Roy de Moa

ı ſacrifiant ſon fils premier né ſur la muraille, à 4.Reg.3.
veuë de ceux d'Iſraël, auſquels cet acte ſembla
triſte, qu'ils ne voulurent pas le preſſer d'auan-
ge, & ainſi ſ'en retournerent en leurs maiſons.
'Eſcriture raconte auſſi le meſme genre de ſa-
ifice auoir eſté en vſage entre les nations barba-
s des Cananeans & Iebuſeans, & les autres dont
crit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de vi-* Sap.12.
c en ſi grands maux, & ſi griefs, comme de ſacrifier c.14.
*urs propres fils, ou de faire d'autres ſacrifices cachez,
de veiller toute la nuict, faiſans actes de fols, & ainſi
ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs ma-
ages, mais l'vn par enuie oſte la vie à l'autre, l'autre luy
e ſa femme, & ſon contentement, & tout y eſt en con-
ſion, le ſang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la cor-
ption, l'infidelité, les ſeditions, les pariuremens, les
utineries, l'oubliance de Dieu, la contamination des
nes, le changement de ſexe, & de naiſſance, l'inconſtan-
des mariages, le deſordre de l'adultere, & ordure. Car
dolatrie eſt vn abyſme de tous maux.* Le Sage dit ce-
de ces peuples, deſquels Dauid ſe plaint, que Pſal.105.
ux d'Iſrael apprindrent telles couſtumes, iuſ-
ıes à ſacrifier leurs fils & filles, au diable. Ce que
mais Dieu n'a voulu, & ne luy a point eſté ag-
eable. Car comme il a eſté autheur de la vie, &
ı'il a fait toutes ces autres choſes pour la com-
odité de l'homme, il ne ſe plaiſt point que les
ommes ſ'oſtent la vie les vns aux autres. Bien
ıe le Seigneur ait approuué & accepté la vo-
nté du fidele Patriarche Abraham, il ne con-
ntit pas pourtant au faict, qui eſtoit de couper
teſte à ſon fils. En quoy l'on void la malice &
rannie du diable, qui a voulu en cela ſurpaſſer

Dieu,prenant plaiſir d'eſtre adoré auec effuſiõ d
ſang humain,& procurant par ce moyen la perd
tion des ames & des corps enſemble,pour la ha
ne enragée qu'il porte à l'homme , comme ſo
cruel aduerſaire.

Des horribles ſacrifices d'hommes, dont vſoient les Mexiquains.

CHAP. XX.

ACÇOIT que ceux du Peru,ayẽt ſurpaſſé ce
de Mexique en l'occiſion & ſacrifice de leu
enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu que l
Mexiquains vſaſſent de tels ſacrifices) toutesfo
ceux de Mexique les ont ſurpaſſez,voire toutes l
nations du monde, au grand nombre d'homm
qu'ils ſacrifioient, & en la facon horrible qu'ils
faiſoiẽt.Et afin que l'on voye le grand malheur e
quoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie rac
teray par le menu l'vſage & façõ inhumaine qu'
auoient en cela,Premierement les hommes qu'
ſacrifioient,eſtoient prins en guerre. Et ne faiſo
point ces ſolemnels ſacrifices, ſi ce n'eſtoit de c
ptifs,de ſorte qu'il ſemble qu'en cela ils ont ſuy
le ſtile des anciens. Car ſelõ que veulent dire ce
tains Autheurs,pour ceſte occaſion ils appello
le ſacrifice *victima*, d'autant que c'eſtoit de cho
vaincuë : comme meſme ils l'appelloient *ho*
quaſi ab hoſte, pource que c'eſtoit vne offrande f
te de leurs ennemis,combien que l'on ait acco
modé ce mot à toutes ſortes de ſacrifices. A la v
rité les Mexiquains ne ſacrifioient point à le
idoles que leurs captifs, & n'eſtoient les ordin

s guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des ca-
tifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les
ns & les autres se battoient, ils taschoient de prẽ-
re vifs leurs contraires, & de ne les tuer point,
our iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison
ue donna Motecuma au Marquis du Val, quand
luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayãt
onquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas sub-
gé la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche.
Iotecuma respondit à cela, que pour deux cau-
s il n'auoit pas conquesté ceste prouince, com-
ien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu en-
eprẽdre: l'vne pour auoir en quoy exercer la ieu-
esse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrist
n oisiueté & delicatesse: & l'autre & principale,
u'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'où
rer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La fa-
on dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils
sembloiẽt en ceste pallissade des testes de morts,
ui a esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre
crifiez, & faisoit l'on auec eux aux pieds de ceste
allissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les met-
oient tous arrangez au pied de ceste pallissade
uec beaucoup d'hommes de garde qui les entou-
oient. Incontinent sortoit vn prestre vestu d'vne
obe courte pleine de flocquons ou houpettes
ar le bas, & descendoit du haut du temple auec
ne idole faicte de paste de bled & mays amassé
uec miel, qui auoit les yeux de grains de voirre
ert, & les dents de grains de mays, & descendoit
uec toute la vistesse qu'il pouuoit les degrez du
emple en bas: & montoit par dessus vne grande
ierre qui estoit fichee en vne forte haute terrasse

au milieu de la court. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis montoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à vn chacun d'eux en particulier, leur disant: Cestuy est vostre dieu. Et en acheuant de monstrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouurir l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demi vif, ils iettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & soüillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulierement, six sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife,

om duquel estoit different, selon la difference
es temps & solemnitez. Tout de mesme estoient
urs habits differends quand ils sortoient à exer-
r leur office, selō la diuersité de temps. Le nom
leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit
robe estoit vne courtine rouge en façō de Dal-
atique auec des houpes au bas, vne couronne
riches plumes verdes, blanches & jaulnes sur
teste, & aux oreilles comme des pendants d'or,
squels y auoit des pierres vertes enchassees, &
dessous de la leure joignant le milieu de la bar-
auoit vne piece comme vn petit canon d'vne
ece azuree. Ces six sacrificateurs venoient les
sages & les mains ointes d'vn noir fort luisant.
es cinq autres auoient vne cheueleure fort cres-
ë & entortillee auec des lisets de cuir, desquels
sont ceints par le milieu de la teste, & portans
front de petites rondelles de papier peintes
diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne
almatique blanche ouuree de noir. Ils repre-
ntoient auec cet ornement la mesme figure du
able: de sorte que cela donnoit crainte & tre-
eur à tout le peuple de les voir sortir auec vne
norrible representation. Le souuerain prestre
rtoit en la main vn grand cousteau d'vn cail-
u fort large & aigu, vn autre prestre portoit
collier de bois, ouuré en façon d'vne cou-
ure. Tous six se mettoient en ordre joi-
ant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay
rlé cy-deuant, estant vis-à-vis de la porte
la chappelle de l'idole. Ceste pierre estoit si
intuë, que l'homme qui deuoit estre sacri-
, estant couché dessus à la renuerse, se plioit

de telle façon qu'en luy laiſſant ſeulemẽt tombe
le couſteau ſur l'eſtomach, fort facilement il s'ou
uroit par le milieu. Apres que ces ſacrificateur
eſtoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qu
auoient eſté prins és guerres, leſquels deuoien
eſtre ſacrifiez en ceſte feſte. Et eſtans fort accom
pagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'o
les faiſoit monter de rang ces larges degrez au lie
où eſtoient appareillez les miniſtres: & comm
chacun d'eux venoit en ſon ordre, les ſix Sacrific
teurs le prenoient l'vn par vn pied, l'autre par v
autre: l'vn par vne main, & l'autre par l'autre, &
iettoient à la renuerſe ſur ceſte pierre pointuë, o
le cinquieſme de ces miniſtres luy mettoit le co
lier de bois au col, & le grand preſtre luy ouuro
l'eſtomach auec le couſteau d'vne eſtrange pron
ptitude & legereté, luy arrachant le cœur auec l
mains, & le monſtroit ainſi fumant au Soleil, à q
il offroit ceſte chaleur & fumeé de cœur, & inc
tinent ſe tournoit vers l'idole, & luy iettoit au v
ſage, puis ils iettoient le corps du ſacrifié, le ro
lant par les degrez du temple fort facilemẽt, po
ce que la pierre eſtoit miſe ſi proche des degr
qu'il n'y auoit pas deux pieds d'eſpace entre
pierre & le premier degré: de ſorte que d'vn ſe
coup de pied ils iettoient les corps du haut en b
De ceſte façõ ils ſacrifioiẽt vn à vn tous ceux qu
eſtoient deſtinez, & apres qu'ils eſtoient morts
que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maiſt
ou ceux qui les auoient prins les alloient releu
& les emportoient, puis apres les ayans depar
entre eux ils les mangeoient celebrans leur fe
& ſolemnité. Il y auoit touſiours pour le moi
quaran

uarante ou cinquante de ces sacrifiez, pource
u'il y auoit des hommes fort adroits à les pren-
re. Les nations circonuoisines en faisoient autāt,
nitans les Mexiquains en leurs coustumes & ce-
monies sur le seruice des Dieux.

D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoient en diuerses festes, lesquels ils appel-
ient Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escor-
nement de personnes. L'on l'appelle ainsi, pour-
: qu'en certaines festes ils prenoient vn ou plu-
eurs esclaues, selon le nombre qu'ils vouloient,
: apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau
n homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-
s'en alloit par toutes les maisons & marchez de
Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous
ffrir quelque chose, & si quelqu'vn ne luy offroit
en, il le frappoit d'vn coing de la peau au visage,
: soüillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste in-
ention duroit iusques à ce que le cuir se corrom-
st, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi
lembloient beaucoup d'aumosnes qu'ilz em-
oyoient aux choses necessaires pour le seruice de
urs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoiēt
1 deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui de-
oit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient
esclaue par vn pied à vne grande roüe de pierre,
: luy bailloient vne espee & vne rondelle aux
nains à fin qu'il se deffendist: & sortoit incōtinent

celuy qui le deuoit ſacrifier armé d'vne autre eſ-
pee & rondelle:que ſi celuy qui deuoit eſtre ſacri-
fié ſe deffendoit vaillamment contre l'autre, &
l'empeſchoit, il demeuroit exempt & deliuré d
ſacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux
& comme tel eſtoit du depuis entendu : mais s'i
eſtoit vaincu ils le ſacrifioient en la meſme pierr
où il eſtoit attaché. C'eſtoit vn autre genre de ſa
crifice quand ils dedioient quelque eſclaue pou
eſtre la repreſentation de l'idole, & diſoient qu
c'eſtoit ſa reſſemblance. Ils donnoient aux pre
ſtres par chacun an vn eſclaue, afin qu'il n'y euſ
iamais faute de la ſemblāce viſue de l'idole. Et in
continent qu'il entroit en l'office apres qu'il eſtoi
bien laué ils le veſtoient de tous les habits & or
nemens de l'idole, luy donnans ſon meſme nom
Il eſtoit toute l'annee reueré & honoré comme l
meſme idole, & auoit touſiours auec luy douz
hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, aue
laquelle garde l'on le laiſſoit aller librement, où
vouloit:& ſi d'auanture il s'enfuioit, le chef de l
garde eſtoit mis en ſon lieu, pour repreſenter l'i
dole,&apres eſtre ſacrifié. Cet Indien auoit le plu
honorable logis de tout le Temple, où il man
geoit & beuuoit, & où tous les principaux le ve
noient ſeruir & honorer; luy apportans à man
ger, auec l'ordre & appareil que l'on fait au
grands. Quād il ſortoit parmy les rues de la Cit
il alloit fort accompagné de ſeigneurs, & porto
vne petite fluſte en la main, qu'il touchoit de fo
à autre, pour faire entēdre qu'il paſſoit. Et incōt
nent les femmes ſortoient auec leurs petits enfa
en leurs bras, & les luy preſentoient, le ſalüa

me Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit au-
nt; Ils le mettoiēt de nuict en vne forte prisō, ou
ge, de peur qu'il ne s'ē allast, iusques à ce que ar-
āt la feste, ils le sacrifioient, cōme i'ay dit cy des-
. Par ces façons, & beaucoup d'autres le diable
ısoit, & entretenoit ces pauures miserables, &
oit telle la multitude de ceux qui estoiēt sacri-
z par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que
soit chose incroyable: Car ils afferment qu'il y
auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel
r s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt
en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entre-
ir ceste tuerie d'hōmes, d'vne plaisante & estrā-
nuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux
stres de Satā, ils alloiēt aux Rois, & leur decla-
ent cōme leurs dieux se mouroient de faim, &
ls eussent memoire d'eux. Incontinēt les Rois
pareilloiēt, & aduertissoient les vns les autres,
les dieux demandoient à māger, partant qu'ils
mādassent au peuple, de se tenir prest à venir
guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les com-
ies ordonnees ils sortoient aux champs, où
ssembloient leur armee, & toute leur dispute
mbat, estoit de se prendre les vns les autres
sacrifier, taschans de se faire paroistre tant
costé que d'autre, en amenant le plus de ca-
pour le sacrifice, tellement qu'en ces batail-
s taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'en-
ier, pource que tout leur but estoit d'amener
ommes vifs, pour donner à manger à leurs
s, qui estoit la façon, par laquelle ils appor-
it les victimes à leurs Dieux; Et doit-on sça-
que iamais Roy n'estoit courōné, qu'au preal-

lable il n'euſt ſubiugué quelque prouince de l
quelle il amenaſt vn grand nōbre de captifs, po
les ſacrifices de leurs dieux, & ainſi par to
moyens, c'eſtoit choſe infinie, que le ſang huma
que l'on eſpandoit en l'hōnneur de Satan.

*Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoi
plus souffrir la cruauté de leurs dieux.*

CHAP. XXII.

PLVSIEVRS de ces barbares eſtoient d
laſſez & ennuyez d'vne ſi exceſſiue cruaut
eſpandre tant de ſang d'hommes, & du tribu
ennuyeux d'eſtre touſiours en peine de gaig
des captifs, pour la nouriture de leurs Dieux, l
ſemblant vne choſe inſupportable. Et neātmo
ils ne laiſſoient de ſuyure & executer leurs rig
reuſes loix, pour la grand' crainte que les miniſ
des idoles leur donnoient de leur coſté, & pa
ruſes auec leſquelles ils tenoient ce peuple en
reur; Mais en l'interieur ils deſiroient aſſez d
voir libre d'vne ſi pezante charge. Et fut vne g
de prouidence de Dieu, que les premiers qui
donnerent la cognoiſſance de la loy de Chriſt
trouuaſſent en ceſte diſpoſition: pource que
doute, ce leur ſembla vne bonne loy, & vn
Dieu, qui vouloit eſtre ſeruy de ceſte façon. Su
propos me cōtoit vn religieux graue en la ne
Eſpagne, que quand il fut en ce royaume il a
demandé à vn ancien Indien, homme de qua
comment les Indiens auoient ſi toſt receu l
de Ieſus-Chriſt, & laiſſer la leur, ſans faire d'a
tage de preuue, d'eſſay, ny de diſpute ſur icell

ſembloit qu'ils s'eſtoient changez ſans y auoir
té eſmeus par raiſon ſuffiſante. L'Indien reſpon-
t: Ne croy point pere, que nous prenions ſi in-
nſiderement la loy de Chriſt, comme tu dis,
urce que ie t'apprẽs, que nous eſtions deſia laſ-
z, & meſcontens des choſes que les idoles nous
mmandoient, & que nous auions deſia parlé de
s laiſſer, & de prendre vne autre loy. Et comme
us trouuaſmes que celle que vous nous preſ-
iez, n'auoit point de cruautez, & qu'elle nous
toit conuenable, iuſte, & bonne, nous entendiſ-
es, & creuſmes, que c'eſtoit la vraye loy, & ainſi
us la receuſmes fort volontairement. La reſpõ-
de ceſt Indien s'accorde bien auec ce que l'on
aux premiers diſcours que Hernand Cortés
uoya à l'Empereur Charles le quint, où il racon-
, que apres auoir conqueſté la Cité de Mexic-
e, eſtant en Cuyoaçan, luy vindrent des ambaſ-
deurs de la republicque & prouince de Mecho-
han, demandans qu'il leur enuoiaſt ſa loy, &
'il la leur appriſt & fiſt entendre, pour autant
'ils pretendoient de laiſſer la leur, qui ne leur
mbloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés,
auiourd'huy ſont les meilleurs Indiens, & plus
ais Chreſtiens qui ſoient en la neufue Eſpagne.
es Eſpagnols qui virent ces cruels ſacrifices
hommes, ſe determinerent d'employer toute
ur puiſſance à deſtruire vn ſi deteſtable, & mau-
t carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils vei-
nt vn ſoir deuant leurs yeux ſacrifier, ſoixante,
ſoixante & dix ſoldats Eſpagnols, qui auoient
té prins en vne bataille, qui ſe donna ſur la con-
eſte de Mexicque, & vne autre fois trouuerent

efcrit de charbon, en vne chambre en Tezcu
fco, ces mots, *Icy fust prisonnier, vn tel malheu
reux, auec ses compagnons, que ceux de Tezcusco sa
crifierent.* Il aduint mefme à ce propos, vn ca
fort eftrange, & neantmoins veritable, ayant eft
rapporté par perfonnes dignes de foy, & fut qu
les Efpagnols regardans vn fpectacle de ces facri-
fices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœu
à vn ieune homme fort difpos, l'ayant ietté, &
fait rouler du haut en bas des degréz comm
eftoit leur couftume quand il vint en bas dit aux
Efpagnols en fa langue, Cheualliers ils m'ont tué
ce qui efmeut grandement les noftres d'horreur
& de pitié. Et n'eft point chofe incroyable, qu
ceftuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler,
attendu que Galien raconte qu'il eft arriué plu-
fieurs fois aux facrifices des animaux, apres leu
auoir tiré le cœur & ietté fur l'autel, que les ani-
maux refpiroient, voire bramoient & cryoient
hautement, mefme couroient quelque temps.
Laiffans maintenant cefte queftion, comme il
foit poffible que cela puiffe eftre par nature, ie
pourfuiuray mon intention, qui eft de faire voir,
combien ces barbares abhorroient defia cefte in-
fupportable feruitude, qu'ils auoiét à l'homicide
infernal, & combien grande a efté la mifericorde
que le Seigneur leur a faicte, en leur communi-
quant fa loy douce, & du tout aggreable.

Galen. lib. 2 de Hippoc. & Platon placit. c. 4.

Comme le diable s'est efforçé d'ensuyure, & de contrefaire les sacrements de la saincte Eglise.

CHAP. XXV.

CE qui est le plus esmerueillable de l'enuie & presomption de Satan, est qu'il ait contre-
it non seulement en l'idolatrie & sacrifices, mais
ussi en certaines ceremonies, noz Sacrements,
ue Iesus-Christ, nostre Seigneur à instituez,
desquels vse la saincte Eglise, ayant special-
ent pretendu imiter en quelque façon le sa-
ement de communion, (qui est le plus haut, &
plus diuin de tous) pour le grand erreur des in-
delles qui y procedoient de ceste maniere. Au
emier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, &
spond à nostre Decembre, se faisoit vne tres-
lemnelle feste, appellee Capacrayme, & en icel-
se faisoient beaucoup de sacrifices, & ceremo-
es, qui duroient plusieurs iours, pendant les-
els nul forain, ou estranger ne se pouuoit trou-
er en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours
tants passez, ils donnoient congé & licence aux
trangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la
ste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste
rme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient
omme religieuses du Soleil, faisoient de petits
ins de farine de Mays, teinte & paistrie auec
sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce
ur là, incontinent ils commandoient que tous
s forains des prouinces entrassent, lesquels se
ettoient en ordre, & les prestres qui estoient
certain lignage, descendans de Liuquiyupan-

qui,donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis auec l'Ingua,& qu'ils les aduisoient,qu'ils ne dissent ny pensassent,mal contre l'Ingua,mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention,& volonté,que s'ils faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or,& d'argẽt qui estoiẽt destinez pour cet effect, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remercians infiniment le Soleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit,disans des paroles,& faisans des signes d'vn grand contẽtement & deuotion : Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil,ny contre l'Ingua, & qu'auec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leur corps, pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gardoient au Soleil,& à l'Ingua leur Roy.Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme, qui estoit Septembre,en la feste solemnelle,qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors;ils enuoioient aussi de ces pains,en tous les guacas, sanctuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme temps s'y trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les receuoir, ausquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit

cela en ſigne qu'il vouloit que tous le veneraſſent & honoraſſent, & en enuoyoiẽt meſme par honneur aux Caciques. Quelcun parauanture tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'eſt vne choſe tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi (qui eſt celuy qui a fait plus de loix, de couſtumes & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceſte maniere de communion, iuſques à ce que l'Euangile de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt mit hors toutes ces ſuperſtitiõs, leur donnant le vray manger de vie qui conſerue & vnit les ames auec Dieu. Qui voudra ſ'en ſatisfaire plus amplement, liſe la relation que le licentié Polo eſcriuit à l'Archeueſque des Rois, Dom Ieronimo de Loayſa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choſes qu'il a deſcouuertes & approuuees par ſa grande diligence.

De la façon que le diable ſ'eſt efforcé de contrefaire en Mexique la feſte du ſainct Sacrement & communion dont vſe la ſaincte Egliſe.

CHAP. XXIIII.

CE SERA choſe encor plus eſmerueillable d'ouir parler de la feſte & ſolemnité de la communion, que le meſme diable prince d'orgueil ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle ſoit vn peu longue) il ne ſera mal à propos de raconter, ſelon qu'elle eſt eſcrite par perſonnes dignes de foy. Les Mexiquains faiſoient au mois de May leur principale feſte de leur dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceſte feſte, ces filles dont i'ay parlé cy-deſſus, qui eſtoient reclu-

ſes au meſme Temple, & eſtoient comme religieuſes, moulloient vne quantité de ſemence de blettes, auec du Mays roſty, & apres qu'il eſtoit moulu le paiſtriſſoient & amaſſoiēt auec du miel, & faiſoient de ceſte paſte vn idole, de la meſme grādeur qu'eſtoit celuy de bois, luy mettās au lieu des yeux, des grains de verre vert azurez ou blācs, & au lieu des dents, des grains de Mays, aſſis auec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy deſſus. Apres qu'il eſtoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn veſtement exquis, & riche, tout ſemblable à celuy de l'idole, duquel ils le veſtoient. Et apres l'auoir ainſi veſtu & orné, ils l'aſſeoient en vn eſcabeau azuré, & ſur vn branchard pour le porter ſur les eſpaules. Le matin de la feſte venu, vne heure auant le iour ſortoient toutes ces filles veſtues de blanc, auec des ornements tous neufs, leſquelles eſtoiēt appellees ce iour là Sœur du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays roſty & creuaſſé, reſſemblant azahar ou fleur d'orenge, & portoient en leur col de groſſes chaiſnes de meſme, qui leur paſſoient en eſcharpe, par deſſoubs le bras gauche. Elles eſtoient colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les couldes iuſques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainſi ornees elles prenoient l'idole ſur leurs eſpaulles, le tirans, & portans en la cour où eſtoient deſia tous les ieunes hommes, veſtus d'habits faits d'vn red artificieux, eſtans couronnez de la meſme façon que les femmes. Lors que ces filles ſortoient auec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient auec

beaucoup de reuerence,& prenoient la litiere,ou
brãcard,où eſtoit l'idole ſur leurs eſpaules, la por-
tãs au pied des degrez du Temple, où tout le peu-
ple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, ſe
la mettoit ſur la teſte, qui eſtoit vne ceremonie
ordinaire,qu'ils obſeruoient entre eux, aux prin-
cipalles feſtes de leurs dieux. Ceſte ceremonie fai-
te,tout le peuple ſortoit en proceſſion,auec toute
la diligence & legereté, qui leur eſtoit poſſible,
& alloient à vne montaigne, qui eſtoit à vne lieüe
de la Cité de Mexique, appellee Chapultepec,
& là faiſoient vne ſtation & des ſacrifices. Incon-
tinent ils partoient de là auec la meſme diligen-
ce,pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appel-
loient Atlacuyauaya, où ils faiſoient la ſeconde
ſtation, & de là alloient en vn autre bourg vne
lieuë plus outre, qui ſe dit Cuyoaquan, d'où ils
partoient, retournans en la cité de Mexique, ſans
faire aucune autre ſtation. Ils faiſoient ce che-
min de plus de quatre lieües, en trois ou quatre
heures, & appelloient ceſte proceſſion, Y payna
Vitzilipuztli,qui veut dire le viſte,& diligent che-
min de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degréz
ils mettoient bas le brancard de l'idole, & pre-
noient de groſſes cordes qu'ils attachoiẽt aux bras
du brancard, puis auec beaucoup de diſcretion &
de reuerence,ils montoient la litiere auec l'idole,
au ſommet du Temple, les vns tirans d'enhaut,&
les autres leur aydans d'embas, cependant l'on
entẽdoit retentir que le ſon des fluſtes, des buc-
cines,des cornets,& des tambours qui ſonnoient.
Ils le montoient de ceſte façon, d'autant que les
degréz du Temple eſtoient fort roides & eſtroits,

& l'eſcallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceſte lictiere ſur leurs eſpaules. Pendant qu'ils montoiẽt ceſte idole, tout le peuple eſtoit en la court auec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il eſtoit monté iuſques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roſes, qu'ils luy tenoient appreſtee, incontinẽt venoient les ieunes hommes, leſquels ſemoient & reſpandoient beaucoup de fleurs de diuerſes couleurs, dont ils rempliſſoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles ſortoient auec l'ornement ſuſdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paſte compoſee de blettes, & de mays roſty, qui eſtoit de la meſme paſte dequoy l'idole eſtoit fait & cõpoſé, & eſtoiẽt en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, leſquels ils portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils rempliſſoient tout le lieu, iuſques à ce qu'il n'y en peuſt entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paſte, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainſi eſtendu ces os, auſſi toſt venoient tous les anciens du temple, preſtres, leuites, & tout le reſte des miniſtres, ſelon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux ſur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres auec leurs voiles de red, de diuerſes couleurs & ouurages, ſelon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs teſtes, & des chaines de fleurs penduës au col. Apres eux venoient les dieux & deeſſes qu'ils adoroient en diuerſes figures, veſtus de la meſme liuree, puis ſe mettans en ordre autour de ces tronçons &

norceaux de paste, faisoient certaine ceremonie
en chantant & ballant sur iceux. Au moyen de-
quoy ils demeuroient benits & consacrez pour
la chair & os de ceste idole. La ceremonie & be-
nediction de ces tronçons de paste, par laquelle
ils estoient tenus & estimez pour os & chair de
l'idole, estant acheuee, ils honoroient ces mor-
ceaux de la mesme maniere que leur dieu. Puis
sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le
sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy-
dessus, & en sacrifioit-on en ce iour là plus grand
nombre qu'en nul autre, pour-autant que c'estoit
la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacri-
fices estans achez, sortoiēt tout aussi tost tous les
ieunes hommes & filles du temple, ornez com-
me il a esté dit: & apres s'estre mis en ordre & s'e-
stre rangez les vns vis-à-vis des autres, ils balloiēt
& dançoient au son du tambour qu'on leur son-
noit en loüange de la solemnité & de l'idole qu'ils
celebroient. Auquel chant tous les seigneu[rs an]-
ciens, & les plus notables leur respondoien[t, bal]-
lans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand c[ercle]
comme ils ont de coustume, demeurās tousiours
les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau
spectacle venoit toute la cité, & auoit vn com-
mandement fort diligemment obserué en ceste
terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne
deuoit manger autre viande que ceste paste em-
miellee dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande
se deuoit manger incontinent au poinct du iour,
& ne deuoit on boire d'eauë ny aucune autre
chose apres iusques apres midy, & tenoient que
c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que

de faire le contraire : mais apres les ceremonies acheuees il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eaüe aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoiēt l'vsage de raison de ne boire point d'eaüe, que s'ils le faisoiēt, l'ire de Dieu viēdroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres il les departoiēnt au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient auec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient auec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de dōner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Cōmunion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que IESVS-CHRIST nostre Dieu a ordonné &

ſeigné, & comme la ſaincte Egliſe a accouſtu-
é? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce
ui a eſté propoſé au commencement, que Satan
ſche & s'efforce tant qu'il peut d'vſurper & de
ſrober pour ſoy l'honneur & ſeruice qui eſt deu
Dieu ſeul, encor qu'il y meſle touſiours ſes cru-
tez & ordures, pource que c'eſt vn eſprit d'ho-
icide & d'immondicité, & pere de menſonge.

Des Confeſſeurs & de la Confeſsion dont vſoient les Indiens.

CHAP. XXV.

LE pere de menſonge a voulu meſme contre-
faire le ſacrement de Cōfeſſion, & en ſes ido-
tries ſe faire honorer auec des ceremonies fort
mblables à l'vſage des fideles. Au Peru ils auoiēt
pinion, que toutes les maladies & aduerſitez
ur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits,
pour remede ils vſoient de ſacrifices, & outre
la ſe confeſſoient meſme verbalement preſque
toutes les prouinces, & auoient des confeſ-
urs deputez pour cet effect, des ſuperieurs,
d'autres qui leur eſtoient inferieurs : & y auoit
s pechez reſeruez au ſuperieur. Ils receuoient
s penitences, voire quelques fois tres-rigou-
uſes: & principalement quand le pecheur eſtoit
uelque pauure homme, qui n'auoit que don-
er au Confeſſeur, & eſtoit cet office de Confeſ-
ur meſme exercé par les femmes. L'vſage de ces
onfeſſeurs ſorciers, qu'ils appellent Y chuiri
u Y churi, a eſté le plus vniuerſel és prouinces
e Collaſuio. Ils ont vne opinion que c'eſt vn

enorme peché d'en celer en la confeſſion quelqu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confeſſeurs deſcouuroient ſi l'on leur en celoit par des ſorts, ou par le regard de la courroye de quelque animal, & les chaſtioient en leur donnãt vn nombre de coups d'vne pierre ſur les eſpaules, iuſques à ce qu'ils euſſent tout deſcouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faiſoient le ſacrifice. Ils ſe ſeruent meſme de ceſte confeſſion quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Caciques ſont malades, ou qu'ils ſont en quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua eſtoit malade, toutes les prouinces ſe confeſſoiẽt, principalemẽt ceux de la prouince de Collao. Les cõfeſſeurs eſtoiẽt obligez de tenir ſecrettes les confeſſiõs qu'ils receuoient, ſinõ en certains cas limitez. Les pechez deſquels principalemẽt ils ſe cõfeſſoiẽt, eſtoit le premier de tuer l'vn l'autre hors la guerre: en apres de deſrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poiſon ou ſorcellerie pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché de ſ'oublier à la reuerence de leurs guacas ou chapelles, de ne garder point les feſtes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne ſ'accuſoient point d'actes & pechez interieurs, mais ſelon le rapport de quelques preſtres, depuis que les Chreſtiens vindrent en ce pays, ils ſ'accuſerent auſſi à leurs Ychuris & confeſſeurs de leurs penſees. L'Ingua ne confeſſoit ſes pechez à nul homme, mais ſeulement au Soleil, afin qu'il les diſt à Viracocha, & qu'il les luy pardonnaſt. Apres que l'Ingua ſ'eſtoit confeſſé, il faiſoit vn certain bain pour acheuer de ſe nettoyer, en vne riuiere cou-

rant

nte,disant ces paroles:I'ay dit mes pechez au So-
il,toy riuiere recoy les, & les porte à la mer, où
mais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se
onfessoient vsoient mesmemẽt de ces bains,auec
ertaines ceremonies fort semblables à celles
ont les Mores vsent auiourd'huy, qu'ils appel-
nt Guadoy, & les Indiens les appellent Opacu-
a. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses
nfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grãd
echeur, & luy disoient que c'estoit pour ses pe-
hez que le fils estoit mort premier que le pere.
'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres
u'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en
e bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy
essus:puis quelque Indien monstrueux, comme
ossu & contrefait de nature, les venoit foüetter
uec certaines orties. Si les Sorciers ou enchan-
eurs par leurs sorts ou augures, affermoient que
uelque malade deuoit mourir, le malade ne fai-
oit point de difficulté de tuer son propre fils, en-
or qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce
oyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de
y il offroit son fils en sacrifice.Et depuis qu'il y a
es Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté
ncor exercee en quelques endroits. C'est à la ve-
ité vne chose estrange, que ceste coustume de
onfesser les pechez secrets,soit demeuree si long
emps,& de faire de si rigoureuses penitẽces qu'ils
aisoient,comme de ieuner,de donner des habits,
e l'or,de l'argent,de demeurer aux montagnes,&
e receuoir de grands coups sur les espaulles. Les
ostres disent qu'en la prouince de Chiquito, ils
encontrent encor auiourd'huy ceste peste de

confeſſeurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades ſe retirent vers eux : mais deſia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'eſclairciſſant & recognoiſſant l'effect & le grand benefice de noſtre confeſſion ſacramentale , à laquelle ils viennent auec vne grande deuotion. Et en partie cet vſage paſſé leur a eſté permis par la prouideuce du Seigneur, afin que la confeſſion ne leur ſemblaſt difficile. Par ce moyen le Seigneur eſt en tout glorifié ; & le diable moqueur, demeuré moqué. Or d'autant que c'eſt vne choſe qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vſage d'vne eſtrange confeſſion que le diable auoit introduite au Iappon, comme il appert par vne lettre venuë de là, qui dit ainſi. Il y a en Ocaca des roches tres grandes, & ſi hautes, qu'il y a des pics en icelles ; de plus de deux cens braſſes de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'eſleue ſi terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui ſont les pelerins) le regardent ſeulement, les membres leur en tremblent, & les cheueux s'en heriſſonnent, tant eſt ce lieu terrible & eſpouuentable. Il y a au ſommet de ceſte pointe vne grande verge de fer de trois braſſes de long , qui y eſt poſee par vn eſtrange artifice. Au bout de ceſte verge eſt attachee vne balance, dont les eſcailles ſont ſi grandes, qu'en vne d'icelles ſe peut aſſeoir vn homme, & les Goquis, (qui ſont des diables en figure humaine) commandent qu'vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres , ſans qu'il en reſte vn ſeul, puis auec vn engin & inſtrument qui ſe remeüe , moyennant vne roüe, ils font que ceſte verge de fer, en laquelle la balance

penduë, ſorte dehors, & demeure toute ſuſpen-
ë en l'air, eſtant aſſis l'vn des Xamabuxis en l'vn
s plateaux de ceſte ballance. Et comme l'eſcail-
où eſt aſſis l'homme, n'a point de contrepois de
utre coſté, incontinent elle pend en bas, & l'au-
s'eſleue iuſques à ce qu'elle rencontre & tou-
e à la verge. Alors les Goquis leur diſent du ro-
er, qu'ils ſe confeſſent, & dient tous les pechez
'ils auront commis, dont ils ſe ſouuiendront, &
à haute voix, afin que tous les autres qui ſont là
puiſſent oüir. Incontinent il commence à ſe
nfeſſer, pendant quoy quelques vns des aſſiſtãs
rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en
miſſent. Et à chaque peché qu'ils diſent, l'autre
caille de la ballance baiſſe vn peu, iuſques à ce
e finablement ayant dit tous ces pechez, la
ide demeure eſgalle à l'autre, où eſt le triſte pe-
ent, puis les Goquis refont tourner la roüe,
retirent vers eux la verge & ballance d'où ſort
pelerin, & apres y en entre vn autre, iuſques à
que tous y ayent paſſé. Vn Iapponnois contoit
la apres qu'il fuſt Chreſtien, diſant qu'il auoit
é en ce pelerinage, & entré en la ballance ſept
is, où publiquement il s'eſtoit confeſſé. Il di-
it meſme, que ſi d'auanture quelqu'vn de ceux
i ſont mis en ce lieu, ne raconte le peché, com-
e il eſt paſſé, ou qu'il en celle quelqu'vn, l'eſ-
ille de la ballance vuide, ne s'abbaiſſe point, &
l s'obſtine apres qu'on luy a fait inſtance de ſe
feſſer, & ne vueille deſcouurir tous ſes pechez,
Boquis le iettent & fõt cheoir du haut en bas,
en vn moment il eſt rõpu & briſé en mille pie-
s. Neantmoins ce Chreſtien nommé Iean nous

disoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu est grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuẽt qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nõ Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, comme le diable a pretẽdu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iapon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

De l'abominable onction dont vsoient les prestres Mexiquains & autres nations, & de leurs sortileges.

CHAP. XXVI.

DIEV ordonna en la loy ancienne la faço[n] comme l'on deuoit consacrer la personn[e] d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euan[-]gelique nous auons mesme le sainct Chresme, [&] onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sac[re] prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy an[-]cienne, vne certaine composition odoriferant[e] que Dieu deffendoit d'employer en autre cho[se] qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefai[re] toutes ces choses à sa façon, comme il a accoust[u]mé, ayant inuẽté à ceste fin des choses si ordes, &

les,qu'elles monſtrẽt aſſez quel en eſt l'autheur.
es preſtres des idoles en Mexique s'oignoient en
ſte maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les
ieds iuſques à la teſte, & tous les cheueux auſſi,
ſquels leur demeuroient en forme de treſſes reſ-
mblans à des crins de cheual,à cauſe qu'ils y ap-
iquoient ceſte onction humide & mouillee.Les
ıeueux leur croiſſoient tellement auec le temps,
ı'ils leur tomboient iuſques aux iarets,ſi peſants
ı'ils leur donnoiẽt beaucoup de peine à les por-
r,car ils ne les coupoient, ny tondoient point,
ſques à ce qu'ils mouruſſent,ou qu'on les en di-
enſaſt pour leur grande vieilleſſe, ou bien qu'on
s employaſt aux gouuernements & autres offi-
s honorables en la republique.Ils portoiẽt leurs
ıeueleures treſſees de ſix doigts de large, & ſe
ɔircissoient & teignoient auec de la fumee de
ɔis de pin, ou raiſine, pource que de toute anti-
ıité entr'eux ç'a eſté touſiours vne offrãde qu'ils
iſoient à leurs idoles. Et pour ceſte occaſion elle
oit fort eſtimee & reueree. Ils eſtoient touſ-
urs noircis de ceſte teinture, depuis les pieds
ſques à la teſte, tellement qu'ils reſſembloient à
s Negres fort reluiſants, & celle là eſtoit leur
dinaire onctiõ.Toutesfois quand ils alloient ſa-
ifier & ençenſer dedans les montaignes, ou aux
mmets d'icelles, & aux cauernes obſcures & te-
breuſes,où eſtoient leurs idoles,ils vſoiẽt d'vne
tre onction fort differente, faiſans de certaines
remonies pour leur oſter la crainte, & augmen-
r le courage.Ceſte onction ſe faiſoit auec diuer-
s beſtiolles venimeuſes, comme d'araignees,de
orpions, de cloportes, de ſallemandres & de vi-

peres, lesquelles les garçons des Colleges prenoient & amassoient, à quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient tousiours garnis, quand les prestres leur en demandoient. Le principal soing & soucy de ces garçons, estoit d'aller à la chasse de ces bestiolles : que s'ils alloient autre part, & que d'auanture ils rencontrassent quelqu'vne de ces bestiolles, ils s'arrestoient à la prendre, auec autant de peine, comme si leur propre vie eust despendu de cela. A raison dequoy les Indiens ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoiẽt tous esté nourris en cet exercice. Pour faire ce vnguent de ces bestiolles, ils les prenoient toute ensemble, & les brusloient au fouyer du Temple qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduites en cendre, puis les mettoient en des mortiers auec beaucoup de Tauaco, ou betum, (qui est vne herbe dont ceste nation vse pour endormir la chair, & pour ne sentir point le trauail) auec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme auec ceste cendre quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble, puis ils y mettoient d'vne semence tout moulluë, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les visions, d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils moulloient mesme auec ces cendres des vers noirs & velus desquels le poil seulement est venimeux, & amassoient tout cela ensemble auec du noir, ou fume

e rezine, le mettans en des petits pots, lesquels
s posoient deuant leur Dieu, disans que c'estoit
à leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela
manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils
deuenoient sorciers, & voyoient, & parloient au
diable. Les prestres estans barbouillez de ceste
paste perdoient toute crainte, prenans en eux vn
esprit de cruauté. A raison de quoy ils tuoient les
hõmes aux sacrifices fort hardimẽt, & alloient de
nuict tous seuls aux montaignes & dedans les ca-
uernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & te-
nans pour certain & approuué, que les lions, ty-
gres, serpens, & autres bestes furieuses qui s'en-
gendrent aux montagnes & forests, s'enfuy-
oient d'eux, par la vertu de ce betum de leur
Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit
faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire,
que le pourtrait du diable enquoy ils estoient
transformez. Ce betum seruoit mesme pour
guarir les malades & les enfans, parquoy tous
l'appelloient la medecine diuine, & ainsi de tou-
tes parts venoient ils par deuers les dignitez &
prestres, comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils
leur appliquassent la medecine diuine, & les oi-
gnoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils
afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn nota-
ble allegement, ce qui deuoit estre à cause que
Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste
proprieté d'endormir la chair, estans appliquez
en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer
à plus forte raison estans meslez auec tels poi-
sons. Et pource qu'il leur amortissoit, & appai-
soit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn

effect de santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy ils accouroient à ces prestres, comme à des hommes saincts, lesquels entretenoient en cet erreur & esbloüyssement les ignorans, leur persuadans ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le dissent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheueux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets auec des petis os de couleuures, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au fouyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels auec certains grains iettoient les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eauë. Les sorciers & ministres du diable, auoient accoustumé mesme de embadurnoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grand' multitude qu'il y a euë de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouuerts plus au long, & particulierement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de sorciers, entre les Indiens permis par

es Rois Inguas,qui ſont comme deuins, leſquels
rennent vne telle forme & figure qu'ils veulent,
llans & faiſans par l'air beaucoup de chemin en
ort peu de temps,& voyoient ce qui ſe paſſoit. Ils
arlent auec le diable, lequel leur reſpond en de
ertaines pierres, ou autres choſes qu'ils vene-
ent beaucoup. Ils ſeruent de deuins, & pour
ire ce qui ſe paſſe en des lieux les plus eſloignez,
uant que la nouuelle en vienne, ou puiſſe venir.
Comme meſme il eſt encor arriué depuis que les
ſpagnols y ſont qu'en diſtance de plus de deux
u trois cens lieuës, l'on à ſçeu les mutineries, les
atailles, les rebellions, les morts, tant des ty-
ans, comme de ceux qui eſtoient du coſté du
oy, & des perſonnes particulieres, ce que l'on
ſçeu du meſme iour, que les choſes arriuerent,
u bien le iour enſuyuant, qui eſtoit choſe im-
oſſible, ſelon le cours de nature. Pour faire
eſte deuination, ils ſe mettent en vne maiſon
rmee par dedans, & s'enyurent iuſques à perdre
iugement, puis vn iour apres ils reſpondent à
que l'on leur demande. Quelques vns affer-
ent qu'ils vſent de certaines onctions. Les In-
ens diſent, que les vielles exercent ordinaire-
ent cet office de ſortileges, & particulierement
lles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo,
vne autre ville, appellee Manchey, & de la pro-
nce de Guarochiri. Ils enſeignent meſme où
nt les choſes perduës & deſrobees. De toutes
s ſortes de ſorciers, il y en a eu en tous en-
oits, vers leſquels viennent ordinairement les
naconas, & Cyuas, qui ſeruent aux Eſpagnols
uand ils ont perdu quelque choſe de leur mai-

ſtre, ou qu'ils deſirent ſçauoir quelque ſuccez des
choſes paſſees, ou aduenir. Comme quand ils de-
ſcendent & vont aux citez des Eſpagnols pou
leurs affaires particulieres, ou pour les publique
ils leur demandent ſi leur voyage ſe portera bien
ſ'ils ſeront malades, ſ'ils mourront ou retourne
ront ſains, ſ'ils obtiendront ce qu'ils pretendent
& les ſorciers ou deuineurs reſpondent ouy, o
non, ayans premierement parlé auec le diable e
vn lieu obſcur, de maniere que ces Anacona
oyent bien le ſon de la voix, mais ils ne voyen
pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pa
ce qu'ils diſent. Ils font mille ceremonies & ſa
crifices pour cet effect, auec leſquels ils inuoquē
le diable, & ſ'enyurent brauement. Et pour c
faire ils vſent particulierement d'vne herbe ap
pellee Villea, le ſuc de laquelle ils mettent de
dans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'o
peut voir par cecy combiē eſt grand le mal-heu
de ceux qui ont pour maiſtres les miniſtres de c
luy-là, duquel l'office eſt de tromper. Et eſt vn
choſe approuuee qu'il n'y a rien qui empeſch
tant les Indiens de receuoir la foy du ſainct Euan
gile, & de perſeuerer en icelle, que la communi
cation de ces ſorciers qui ont eſté, & y ſont enc
en tres-grand nombre, bien que par la grace d
Seigneur & diligence des Prelats, & des Preſtre
ils vont diminuant, & ne ſont plus ſi preiudici
bles. Quelques-vns d'iceux ſe ſont conuertis,
ont preſché publiquement, deſcouurans & bla
mans eux-meſmes leurs erreurs & tromperies,
declarans leurs fineſſes & menteries, dequoy o
a veu ſortir de grāds fruicts, comme meſme no

çauons par les lettres du Iappon qu'il en eſt arri-
ué de meſme en ces parties, le tout à la gloire &
honneur de noſtre Dieu & Seigneur.

Des autres ceremonies & couſtumes des Indiens qui ſont ſemblables aux noſtres.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & couſtumes, pluſieurs deſquelles reſſembloient à la loy ancienne de Moyſe, les autres à celles dont vſent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui eſtoit qu'ils ſe lauoiẽt en l'eauë pour ſe nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoient auſſi entr'eux quelque ſorte de bapteſme, qu'ils faiſoient auec ceremonie, qui eſtoit qu'ils inciſoient les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaiſans aucunement la circoncision des Iuifs. Ceſte ceremonie ſe faiſoit principalement à l'endroit des fils des Rois, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naiſſance les Preſtres les lauoient, & leur mettoient vne petite eſpee à la main droite, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun & vulgaire, ils leur mettoient les marques de leurs offices, & aux filles des inſtrumens à filler, à tiſtre, & à trauailler : & duroit ceſte ceremonie quatre iours, qui ſe faiſoit deuant quelque idole. Ils contractoient leurs mariages à leur mode, dont le licencié Pollo a eſcrit vn traitté tout entier, & en diray cy-apres quelque choſe. En au-

tres choses, mesmes leurs ceremonies & coustumes auoient quelque apparence de raison. Les Mexiquains se marioient par la main de leurs prestres en ceste façon. L'espoux & espouse se mettoient ensemble deuant le prestre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teste couuerte, & vn autre coing de la robbe de l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la maison de l'espouse, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez se seoient ensemble, & par ce moyen estoit contracté leur mariage. Les Mexiquains estoiét tres ialoux de l'integrité de leurs femmes & espouses, tellement que s'ils s'apperceuoient qu'elles ne fussent telles qu'elles deuoient estre (ce qu'ils recognoissoient par signes ou par paroles eshontees) ils le faisoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien pris garde sur elles. Mais ils honoroient & estimoient beaucoup celles qui conseruoient leur honnesteté, leur faisans de grandes festes, & donnoient plusieurs presens à elle & à ses parens. Ils faisoiét pour ceste occasion de grandes offrandes à leurs dieux, & vn banquet solemnel en la maison de la femme, & vn autre en la maison de l'homme. Quand on les menoit en leur maison, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient ensemble de prouisions d

naiſon,de terre,de ioyaux &d'ornements,lequel
nemoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers
uy, pource que ſi dauanture ils venoient à faire
iuorce (comme il eſtoit ordinaire entr'eux) ne
e trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient
eurs biens, ſelon que chacun d'eux en auoit ap-
orté, ayant chacun liberté, en tels cas,de ſe re-
narier auec qui bon luy ſembleroit,& bailloient
es filles à la femme,& à l'homme les fils. Ils leur
efendoient expreſſément ſur peine de mort de
e remarier enſemble, ce qu'ils obſeruoient fort
igoureuſement. Et iaçoit qu'il ſemble que plu-
eurs de leurs ceremonies ſ'accordent auec les
oſtres : neantmoins elles ſont fort differentes
our le grand meſlange d'abomination qui y eſt
ouſiours. C'eſt vne choſe commune & genera-
e en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces
rois choſes,ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou
e la pareſſe: car toutes leurs ceremonies eſtoient
ruelles & dommageables, comme de tuer les
ommes,& de reſpandre le ſang: ou elles eſtoient
rdes & ſales, comme de boire & de manger au
om de leurs idoles, & d'vriner meſme en leur
onneur, les portans ſur leurs eſpaulles, de ſ'oin-
re & barboüiller ſi laidement, & de faire mille
utres ſortes de vilainies qui eſtoient pour le
noins vaines ou ridicules & oiſeuſes, & qui reſ-
embloient plus œuures d'enfans que d'hommes.
a cauſe de cela eſt la propre conditiō de l'eſprit
nalin, duquel l'intention eſt touſiours dreſſee à
ire mal, prouoquant les hommes à des homici-
es & ordures, ou pour le moins à des vanitez &
ccupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut aſſez

bien cognoiſtre, en conſiderant attentiuement les actions & comportemẽs du diable à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ſes illuſions l'on y trouue touſiours meſlees toutes, ou quelqu'vne de ces trois choſes. Les Indiens meſme depuis qu'ils ont la lumiere de noſtre foy ſe rient & ſe moquent des folies & inepties eſquelles leurs dieux les tenoient occupez, & auſquels ils ſeruoient auec beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux qu'ils ne leur fiſſent du mal, en ne leur obeyſſant point en toutes choſes, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient: combien que quelques-vns, voire en grand nombre, veſquiſſent trompez & deceus de vaines eſperances de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoiẽt point cognoiſſance. Et certainemẽt là où la puiſſance temporelle ſ'eſt plus agrandie, là ſ'eſt plus accreuë & augmentee la ſuperſtition. Comme l'on void aux royaumes de Mexique & de Cuſco, où c'eſt vne choſe incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les rois de Cuſco, a eſté celuy qui a le plus augmenté le ſeruice de leurs idoles, inuentant mille diuerſitez de ſacrifices, feſtes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le roy Iſcoalt, qui fut le quatrieſme roy. Il y auoit auſſi grand nombre de ſuperſtitiõs & ſacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux iſles, au nouueau royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui eſtoient comme republiques & communautez. Mais ce n'eſtoit rien au reſpect

e Mexique & de Cuſco, où Satan eſtoit comme
n ſa Rome,& en ſa Hieruſalẽ, iuſques à ce qu'il
t eſté jetté dehors contre ſa volonté, & ait eſté
oſee & colloquee en ſon lieu la ſaincte croix,&
ue le royaume de Chriſt noſtre Dieu ait occupé
luy que le tyran auoit vſurpé.

e quelques feſtes celebrees par ceux de Cuſco,& comme le diable a voulu meſme imiter le myſtere de la tres-ſaincte Trinité.

CHAP. XXVIII.

POVR conclure ce qui touche la religion,il reſte de dire quelque choſe des feſtes & ſonnitez que celebroient les Indiens, leſquelles urce qu'elles ſont diuerſes, & en grand nome, ne pourront pas eſtre toutes racontees. Les guas ſeigneurs du Peru auoient deux ſortes de tes, les vnes qui eſtoient ordinaires, & qui eſeoient en certains mois de l'annee, & d'autres traordinaires, qui ſe faiſoient pour cauſes octrentes & d'importance, comme quand l'on uronnoit quelque nouueau roy, quand l'on mmençoit quelque guerre d'importance,quãd y auoit quelque grande neceſſité d'eauë, ou de chereſſe, ou d'autres choſes ſemblables. Pour feſtes ordinaires, l'on doit entendre que chae mois de l'an ils faiſoient des feſtes & ſacrifis differents, & encor que tous euſſent cela de nblable que l'on y offroit cent moutons, toufois en la couleur & en la forme les mouns deuoient eſtre fort differents. Au premier ois qu'ils appellent Rayme, qui eſt le mois de

Decembre, ils faisoiẽt la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche, ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en sacrifice, & les brusloit-on auec du bois taillé & odoriferant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent dessus certains moutons, & mettoient les trois statuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces festes l'on dedioit les enfans Inguas, en leur mettant les guacas ou enseignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les foüettoit auec des fondes, & leur oignoit le visage auec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estranger ne pouuoit estre en Cusco durant ce mois & ceste feste, mais sur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, auec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de confederation auec l'Ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'est vne chose estrange que le diable selon sa mode ait mesme introduit en l'idolatrie vne trinité, car les trois statuës du Soleil estoiẽt appellees Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statuës de Chuquilla, qui est le dieu qui preside en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souuient qu'estant en Chuquisaca, vn Prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez lõg temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient

doroient vne idole, nommé Tangatanga, laquel-
ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et
omme ce prestre estoit esmerueillé de cela, ie luy
y que le diable par son infernal & obstiné or-
ueil, par lequel il pretẽd tousiours se faire Dieu,
esroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour
employer à ses mensonges, & tromperies. Reue-
ans donc aux festes du second mois, qu'ils appel-
nt Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils
ttoient les cendres aual vn ruisseau allans cinq,
ı six lieües apres, auec des bourdons, ou ba-
ons, le priant qu'il les portast iusques à la mer,
our-autant que le Viracocha y deuoit receuoir
present. Au troisiesme, quatriesme, & cin-
uiesme mois, ils offroient cent moutons noirs
eslez, & gris, auec beaucoup d'autres choses que
laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme
ois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui res-
ond à May, auquel l'on sacrifioit cent autres
outons de toutes couleurs, en ceste Lune, &
ois, qui est quand l'on apporte le May des chãps
la maison, l'on faisoit la feste qui est encor au-
urd'huy fort en vsage entre les Indiens, & l'ap-
llent Aymorey. Ceste feste se fait en venant de-
is la Chacra, ou metairie iusques à la maison,
sans certaines chansons, où ils prient que le
ays puisse durer long temps, & l'appellent Ma-
acora. Ils prennent certaine portion du plus fe-
nd Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils
ettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pir-
, auec certaines ceremonies, veillants trois
uicts, & mettent ce Mays dans les plus riches
bits qu'ils ayent, & dés qu'il est ainsi enueloppé.

& accommodé, ils adorent ceste Pirua, & l'ont en grande veneration, disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & se conserue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les sorciers demandent à la Pirua si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir, & si elle respond que non, ils portent le mais brusler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, selon la puissance d'vn chacũ, apres ils font vne autre Pirua, auec les mesmes ceremonies, disans qu'ils la renouuellent, afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respond qu'elle a de la force assez pour durer d'auantage, ils la laissent iusques à l'autre annee. Ceste sotte vanité dure iusques auiourd'huy, & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feste d'Amorey. Le septiesme mois respond à Iuin & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appellee Intiraymi, où l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil: en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quinua taillé, toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin & y venoient les Indiens fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez auec de petites platines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps que nous autres Chrestiens faisons la solemnité au sainct Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dances, chants & representations. Et pour ceste raison il y a eu, &

encor entre les Indiens (lesquels celebroient
vne feste aucunement semblable à celle que nous
celebrons du sainct Sacrement) beaucoup de
superstitions à celebrer ceste feste ancienne de
Intiraymi. Le huictiesme mois est appellé Cha-
hua, Huarqui, auquel ils brusloient cent au-
tres moutons, tous gris, de couleur de Vizca-
cha, selon l'ordre susdits, lequel mois respond à
nostre Iuillet. Le neufiesme mois s'appelloit Ya-
paguis, auquel l'on brusloit cent autres mou-
tons, de couleur de chastaigne, & couppoit-on
la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin
que la gellee, ny l'eauë, ny l'air, ny le Soleil ne
fissent aucun mal aux metairies, & respond ce
mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit
Coyaraymi, auquel l'on brusloit cent autres mou-
tons blancs, qui estoient velus. En ce mois qui
respond à Septembre l'on faisoit la feste appellee
Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le pre-
mier iour de la Lune, auant qu'elle leuast. Et en
la voyant ils s'escrioient hautement, portans en
leurs mains des flambeaux de feu, & disans, que
le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les
vns les autres, auec ces flambeaux. Ceux qui fai-
soient cela s'appelloient Panconcos. Et apres
auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux
ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre
estang, & se mettoient à boire quatre iours du-
rans. En ce mois les Mamacomas du Soleil fai-
soient grande quantité de petits pains faits auec
le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau
à chacun des estrangers & forains, mesme ils en
enuoyoient aux Guacas estrangers de tout le roy-

aume,& à plusieurs Curacas, en signe de cõfede
ration,& loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme i
a esté ja dit. Les baings, yurongneries, & quelqu
restes de ceste feste Situa, demeurẽt encor aiou
d'huy en quelques endroits, auec des ceremoni
quelque peu differentes, ce qui est secretemer
toutesfois, parce que ces festes principales, & pu
bliques ont cessé. L'vnziesme mois, Homaraym
Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autre
moutons. Et s'ils auoient faute d'eauë pour vn re
mede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient v
mouton tout noir, attaché au milieu d'vne plai
ne espandant beaucoup de Chica tout autour d
luy, & ne luy donnoient point à manger, iusque
à ce qu'il pleust, ce qui est encor practiqué aiou
d'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temp
qui est Octobre. Le douziesme, & dernier moi
s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent au
tres moutons, & faisoient la feste appellee Ray
micantara Rayquis. En ce mois qui respond
Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit neces
saire pour les enfans qui se deuoient faire nouice
le mois ensuiuant, & les enfans auec les vieillard
faisoient vne certaine monstre auec quelque
tours, & ceste feste estoit appellee Ituraymi, la
quelle se fait ordinairement quand il pleut trop
ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre le
festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grã
nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appel
loient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de tẽp
ny de saison arrestee autrement, qu'en temps d
necessité. Pour se preparer à icelle, tout le peupl
ieusnoit deux iours durant, ausquels ils ne tou

hoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient
oint de viande auec le ſel, ny ail, & ne beuuoient
oint de Chica. Tous s'aſſembloient en vne pla-
e, où il n'y auoit aucun eſtranger, ny aucun ani-
ıal, & auoient de certains habits & ornements,
ui ſeulement ſeruoient pour ceſte feſte. Ils mar-
ioient en proceſſion fort doucement, les teſtes
ouuertes de leurs voiles, battans des tambours
ns parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour &
ne nuict, puis le iour enſuyuant, ils dançoient,
faiſoient bonne chere, par deux iours & deux
uicts continuellement, diſans que leur oraiſon
ıoit eſté acceptee. Et encor que ceſte feſte ne ſe
ce auiourd'huy auec toute ceſte ceremonie an-
enne, ſi eſt-ce que communément ils en font
ıe autre, qui eſt fort ſemblable, laquelle ils ap-
ellent Ayma, auec des veſtemens, qui ſeruent
ulement à cet effect, & font ceſte maniere de
oceſſion auec leurs tambours, ayans aupara-
ınt ieuſné, puis apres ſe mettent à faire bonne
ıere: ce qu'ils ont de couſtume de faire en leurs
gentes neceſſitez. Et combien que les Indiens
ent delaiſſé en public de ſacrifier des beſtes, &
ıtres choſes qui ne ſe peuuent cacher des Eſpa-
ıols, neantmoins ils ſe ſeruent touſiours de plu-
eurs ceremonies qui ont leur origine de ces fe-
es & ſuperſtitions anciennes. Car ils font en-
or auiourd'huy couuertement ceſte feſte de l'Ytu
ıx dances de la feſte du Sacrement, en faiſans
s dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'au-
es ſelon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on
oit bien regarder de pres. L'on a fait des Trait-
z plus amples de ce qui concerne ceſte matiere,

pour les dieux, où il est necessaire remarquer le abus & superstitions qu'auoient les Indiens lor de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez prennent garde. Suffise donc à present d'auoi traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit se deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la dif ference qu'il y a de la lumierie aux tenebres, & d la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quo que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasch auec tous ses artifices de contrefaire les choses d Dieu.

De la feste du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

CHAP. XXIX.

LES Mexiquains n'ont esté moins curieux e leurs festes & solemnitez, lesquelles estoien de peu de despence de biens, mais d'vn grād cou de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnise Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalendri ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quat ans en quatre ans, auec la feste de penitence, où i auoit planiere indulgence & pardon des peche En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la s blāce de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dixne fiesme de May. En la veille de ceste feste, les Se gneurs venoient au Temple, & apportoiēt vn v stement neuf semblable à celuy de l'idole, lequ les prestres luy vestoient, luy ayans premiereme osté les autres habits, lesquels ils gardoient au

utant ou plus de reuerence, que nous faisons les
rnemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plu-
eurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres riches-
es, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne ser-
oient d'autre chose que d'estre là, & adoroient
out cela comme le mesme Dieu. Outre le veste-
ient auec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là,
s luy mettoiēt de certaines enseignes de plume,
es garde-soleils, des ombrages, & autres choses:
ayans ainsi reuestu & orné, ils ostoient la courti-
e ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous,
alors sortoit vne des dignitez du Temple, vestu
e la mesme façon que l'idole, portant des fleurs
n la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn
on fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient il
touchoit, puis retourné vers l'Occident, le
Nort & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres
uoir ainsi sonné vers les quatre parties du mon-
e (denotant que les presens & absens l'oyoient)
mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre
'icelle, la mettoit en sa bouche, & la mangeoit
n signe d'adoration. Autant en faisoient tous
eux qui y estoient presens, & en pleurans se pro-
ernoient inuoquans l'obscurité de la nuict &
es vents, les prians qu'ils ne les delaissassent ny
ubliassent point, ou bien qu'ils leur ostassent
vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils
nduroient en icelle. Les larrons, les fornica-
eurs, les homicides, & tous les autres delinquans
uoient grande crainte & tristesse en eux pendant
ue ceste fleute sonnoit: tellement que quel-
ues vns ne pouuoient dissimuler ny cacher leurs
elicts. Par ce moyen tous ceux-là ne deman-

doient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, espandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret offroient quantité d'encens pour appaiser leurs dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux soldats qui suiuoient l'art militaire, en oyant ceste fleute demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuõs, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdite se faisoit dix iours auparauant la feste, pendant lesquels dix iours le prestre sonnoit ceste fleute, afin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chaque iour oraison les yeux haussez au Ciel auec des souspirs & gemissemens, comme personnes qui se contristoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos asseuré. Le premier iour de la feste de cet idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne cour pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxçoalth, qui signifie chose seiche : laquelle feste ne se faisoit à autre

fin, que pour demander de l'eauë en la façon que nous autres solemnisons les Rogations: & ainsi ceste feste estoit tousiours en May, qui est le tẽps que l'on a plus faute d'eauës en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dix-neufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autãt de bras & tenons qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter: tous lesquels sortoiẽt barboüillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié auec des lizets blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portãs vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, auec laquelle ils enuironnoient le brãquart & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde toxcalt, denotant la secheresse & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des tyares faites de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, &

les principaux ſe les mettoient à la teſte & au col, prenans des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole eſtoit mis en ſon branquart & litiere, ils ſemoient par tout autour grande quantité de rameaux de manguey, les fueilles duquel ſont larges & eſpineuſes. Ce branquart mis ſur les eſpaules des deſſuſdits religieux, ils le portoiẽt en proceſſion par dedans le circuit de la court, & deux preſtres marchoient deuant auec des braſiers ou encenſoirs, encenſans fort ſouuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens ils hauſſoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole, & vers le Soleil, leur diſans qu'ils eſleuaſſent leurs oraiſons au ciel, comme ceſte fumee ſ'eſleuoit en haut. Alors tout le peuple qui eſtoit en la court alloit & ſe tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne braſſe de long, ayans vn nœud au bout, & auec icelles ſe diſciplinoient, ſ'en donnans de grands coups ſur les eſpaules, de la façõ que l'on ſe diſcipline icy le Ieudy ſainct. Toute la muraille de la court & les creneaux eſtoient pleins de rameaux & de fleurs, ſi bien ornez, & auec telle fraiſcheur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceſte proceſſion eſtant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accouſtumé d'eſtre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accommodees de diuerſes façons, dont ils rempliſſoient le temple & toute la court, de ſorte qu'il ſembloit ornement d'oratoire. Tout cela eſtoit accommodé & mis en ordre par les mains des preſtres, les ieunes hommes du temple leur bail-

lant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de mays, des cailles, & finablement tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux prestres, lesquels les prenants, leur arrachoient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes & fruits, lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste solemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspenduë iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, auec les ornements susdits s'occupoient à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié pour son manger. Laquelle viande estoit apprestee par d'autres fẽmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour la à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu venoient au poinct du iour, s'offrans aux deputez du temple, afin qu'ils leur commandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient fort diligemment. Elles faisoient & apprestoient tant de diuersitez & inuentions de viandes que

c'eſtoit vne choſe admirable. Ceſte viande eſtant accommodee, & l'heure du diſner venuë, toutes ces filles ſortoient du temple en proceſſion chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui ſeruoit de maiſtre d'hoſtel, auec vn habit aſſez plaiſant. Il eſtoit veſtu d'vn ſurplis blanc qui luy venoit iuſques au mollet des jambes, ſur vn pourpoint ſans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aiſles au lieu de manches, d'où ſortoient des liſets larges, auſquels pendoit ſur le milieu des eſpaulles vne moyẽne callabaſſe, ou citroüille, qui eſtoit toute remplie & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y eſtoiẽt, & au dedans y auoit pluſieurs choſes de ſuperſtition. Ce vieillard marchoit ainſi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triſte, ayant la teſte baiſſee, & en approchant du lieu, qui eſtoit au pied des degrez, il faiſoit vne grande humiliation & reuerence, puis ſe retirant d'vn coſté, les filles ſ'approchoient auec la viande, & l'alloient preſenter de rang & par ordre les vnes apres les autres auec beaucoup de reuerence. Puis ayans preſenté toutes ces viandes, le vieillard ſ'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur conuent. Cela fait, les ieunes hõmes & miniſtres de ce temple ſortoient, & recueilloient ceſte viande, laquelle ils portoiẽt aux chambres des dignitez & preſtres du temple, leſquels auoient ieuſné par l'eſpace de cinq iours, mangeans ſeulement vne fois le iour, & ſ'eſtoient abſtenus de leurs femmes, ſans ſortir du temple durant ces cinq iours, pendãt leſquels ils ſe foüet-

toient rigoureusement auec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloiẽt-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayãt acheué de disner, se rassembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif qui par l'espace d'vn an auoit representé l'idole, estant vestu, orné & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificateurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloiẽt saisir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomach, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le monstrant au Soleil & à l'idole, comme il a esté dit cy-deuãt. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré & deputé pour cet effect, où arriuoient les ieunes hommes & filles du temple, auec les ornemens susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours & autres instrumẽts, dont les dignitez du temple ioüoient & sonnoient. Puis venoient tous les seigneurs, ayans les mesmes enseignes & ornemens que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairemẽt en ce iour d'autres hommes que le sacrifié, toutesfois de quatre ans en quatre ans seulemẽt l'on en auoit d'autres auec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estant content de sonner, de manger & de boire, les filles s'en alloient toutes à leur conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de

miel, qui eſtoient couuerts de petits panniers ouurez & façonnez de teſtes& os de mort,& portoient la collation à l'idole, montans iuſques à la cour qui eſtoit deuant la porte de l'Oratoire,& l'ayants poſee en ce lieu,elles deſcendoient auec le meſme ordre qu'elles y auoient monté, le maiſtre d'hoſtel allant touſiours deuant. Incontinent ſortoient tous les ieunes hommes en ordre auec des cannes ou roſeaux és mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'vn de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez ſe remarquoient celuy qui arriuoit le premier, ſecond, troiſieſme, & quatrieſme, ſans faire eſtat du reſte. Ceſte collation eſtoit auſſi toſt enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait les quatre qui premiers eſtoient arriuez eſtoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & auec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant eſtoient reuerez & honorez comme hommes ſignalez. La prinſe de ceſte collation eſtant acheuee,& la feſte celebree auec beaucoup de reſiouyſſance & de crierie, ils donnoiẽt congé à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient ſeruy l'idole, au moyen dequoy il ſ'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles ſortoient. Tous les petits enfans des colleges & eſcholes eſtoient à la porte de la cour, auec des pellottes de ionc & d'herbes aux mains, leſquelles ils leur iettoient ſe mocquans & rians d'elles, comme de perſonnes qui ſe retiroient du ſeruice de l'idole

ls ſortoient auec liberté de diſpoſer de ſoy à leur
volonté, & auec cela prenoit fin la feſte.

De la feſte des Marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

CHAP. XXX.

OMBIEN que i'aye aſſez cy-deſſus parlé du ſeruice que les Mexiquains faiſoient à leurs
ieux, ſi eſt-ce que ie diray encor quelque choſe
e la feſte de celuy qu'ils appelloient Quetza-
oaalt, qui eſtoit le dieu des riches, laquelle ſe ſo-
emniſoit en ceſte forme. Quarante iours aupa-
uant les marchands achetoient vn eſclaue, bien
ait, ſans aucun vice ny tache, tant de maladie,
omme de bleſſeure, lequel ils veſtoient des orne-
ents de l'idole, afin qu'il le repreſentaſt quaran-
e iours. Auant que de le veſtir ils le purifioient
e lauant deux fois en vn lac, qu'ils appelloient
c des Dieux, & apres qu'il eſtoit purifié, ils le
eſtoient de meſme que l'idole eſtoit veſtu. Il
toit fort reueré durant quarante iours, à cauſe
e ce qu'il repreſentoit. Ils l'empriſonnoient de
uict (comme il a eſté dit cy deſſus,) de peur
u'il ne ſ'enfuiſt & le matin le tiroient de la pri-
on, le mettans en vn lieu eminent, où ils le ſer-
oient, en luy donnant à manger des viandes ex-
uiſes. Apres qu'il auoit mangé ils luy met-
oient des chaines de fleurs au col, & beaucoup
e bouquets aux mains. Il auoit ſa garde fort
ccomplie, auec beaucoup de peuple qui l'ac-
ompagnoit, & alloit auec luy par la Cité. Il
loit chantant & dançant par toutes les ruës,

afin d'estre cogneu pour la semblãce de leur dieu
& lors qu'il commençoit à chanter, les femme
& petits enfans sortoient de leurs maisons pou
le saluer, & luy faire leurs offrandes comme à leu
dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du tem
ple venoient par deuers luy neuf iours auparauã
la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy di
soient d'vne voix fort humble, & basse; Seigneu
tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours s'acheue l
trauail de dancer, & de chanter, car alors tu doi
mourir: & il deuoit respondre que ce fust à la bõ
ne heure. Ils appelloient ceste ceremonie Neyo
lo Maxiltleztli, qui veut dire l'aduertissement, &
quand ils l'aduertissoient, ils prenoient garde fo
ententiuement s'il se contristoit point, & s'il dan
çoit aussi ioyeusement que de coustume, que s'
ne le faisoit auec vne telle gayeté qu'ils desiroiẽ
ils faisoient vne sotte superstitiõ en ceste manie
re. Ils s'en alloient incontinent prendre les ra
soirs des sacrifices, lesquels ils lauoient, & me
toient du sang humain qui y restoit des sacrifice
passez: & de ces laueures luy faisoient vn breuua
ge meslé auec vne autre liqueur faite de cacao, &
luy donnoient à boire, & disoient que ce breuua
ge auoit telle operatiõ en luy, qu'il luy feroit pe
dre la memoire de tout ce que l'on luy auoit di
& que cela le rendroit presque insensible, & re
tourneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils d
sent dauantage qu'il s'offroit allegrement à mou
rir, estant enchãté de ce breuuage. La cause pou
quoy ils taschoient de luy oster ceste tristesse
estoit pour autant qu'ils tenoient cela pour v
mauuais augure, & pour vn pronosticq de que
qu

ue grād mal. Le iour de la feſte eſtant venu, apres
ıy auoit fait beaucoup d'honneur, chanté la mu-
que, & luy auoir preſenté l'encens, les ſacrifica-
eurs ſur la minuict le prenoient & le ſacrifioient
la façon ſuſdite, faiſans offrande de ſon cœur à la
une, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laiſ-
ınt tomber le corps au bas des degrez du Tem-
le, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui
ſtoyent les marchands, deſquels eſtoit la feſte.
uis l'ayant porté en la maiſon du plus notable
'entr'eux, le faiſoient appreſter en diuerſes ſaul-
es, pour celebrer à l'aube du iour le banquet &
iſné de la feſte, ayans premierement donné le
on-iour à l'idole, auec vn petit bal qu'ils faiſoiēt
endant que l'aube ſortoit, & que l'on accommo-
oit le ſacrifié. En apres tous les marchands ſ'aſ-
mbloient à ce banquet, ſpecialement ceux qui
iſoient le commerce de vendre, & acheter des
ſclaues, qui auoiēt en charge d'offrir par chacun
ı vn eſclaue pour la ſemblāce de leur Dieu. Ceſte
ole eſtoit vn des plus honorez de ceſte terre, cō-
ıe i'ay dit, c'eſt pourquoy le Temple où il eſtoit,
toit de beaucoup d'authorité. Il y auoit ſoixan-
degrez pour y monter, & au deſſus d'iceux y
ıoit vne court de moyenne largeur, fort propre-
ent accōmodee & plaſtree, au milieu de laquel-
il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de
ur, ayant ſon entree baſſe, & eſtroite, tellement
ıe pour y entrer il falloit ſe baiſſer bien fort. Ce
emple auoit ſes chambres, ou chappelles, com-
e les autres, où il y auoit des conuēts de preſtres,
e ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il
eſté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn ſeul pre-

ſtre qui reſidoit continuellément là, & eſtoit cō
me ſemainier. Car combien qu'il y euſt en chacu
de ces Tēples trois ou quatre Curez & dignitez
chacun y ſeruoit ſa ſemaine, ſans en ſortir. L'offi
ce du ſemainier du Temple (aprés auoir endoctri
né les enfans) eſtoit de battre vn grand tambou
tous les iours à l'heure que ſe couchoit le Solei
pour la meſme fin que nous auōs accouſtumé d
ſonner l'oraiſon. Ce tambour eſtoit tel, que l'ō e
entendoit le ſon enroüé de toutes les parts de l
Cité, alors vn chacun ſerroit ſa marchandiſe, & ſ
retiroit en ſa maiſon, & y auoit vn ſi grand ſilen
ce, qu'il ſembloit qu'il n'y euſt homme viuant dā
la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commē
çoit à ſortir, il recommēçoit à battre ce tambou
qui eſtoit le ſigne que le iour commençoit, a
moyen dequoy les voyagers & forains s'arreſtoié
à ce ſignal pour commencer leurs voyages, pou
ce qu'il n'eſtoit point permis iuſques à ce temp
de ſortir de la cité. Il y auoit en ce Temple vn
court de moyenne grandeur, en laquelle l'on fa
ſoit de grandes dances, & reſiouiſſances, aue
des farces, ou entre-mets, le iour de la feſte de l'
dole. Pour lequel effect il y auoit au milieu d
ceſte court vn petit theatre de trēte pieds en qua
ré, fort proprement agencé, lequel ils accomm
doient de fueillages pour ce iour, auec tout l'art
fice & gentilleſſe qu'il eſtoit poſſible, eſtant tou
enuironné d'arcades de diuerſes fleurs, & pluma
ges, & y tenoient attachez en quelques endroi
beaucoup de petits oiſeaux, connils, & autres an
maux paiſibles. Apres diſner tout le peuple ſ'a
ſembloit en ce lieu, & les baſtelleurs ſe preſen

oient,& ioüoiẽt des farces,les vns contrefaisoiẽt
es sourds,& les enrheumez,les autres les boiteux,
es aueugles, & les manchots, lesquels venoient
lemander guarison à l'idole. Les sourds respon-
oient du coq à l'asne, les enrheumez toussoient,
es boiteux clochoient,racontans leurs miseres &
nnuis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peu-
le,les autres sortoient en forme de bestiolles, les
ns estãs vestus comme escargots,les autres com-
ne crapaux, & d'autres comme lezards,puis s'en-
re-rencontrans racontoient leurs offices, &
 retirans chacun de son costé, ils touchoient
e petites fleutes,qui estoit chose plaisãte à ouyr.
ls contrefaisoient mesme des papillons, & des
etits oiseaux de diuerses couleurs,& estoient les
nfans du Temple qui representoient ces formes,
uis ils montoient en vne petite forest, qui estoit
 plantee expres,où les prestres du Temple les ti-
oient auec des sarbacanes. Et cependant ils se di-
oient plusieurs plaisans propos, les vns en atta-
uant,& les autres en defendant, dequoy les assi-
ans estoient ioyeusement entretenus.Cela ache-
é, ils faisoient vn bal ou mommerie, auec tous
es personnages, & par ce moyen s'acheuoit la fe-
e.Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus
rincipales festes.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des su-
perstitions des Indes.

CHAP. XXXI.

Equi a esté dit suffise pour entẽdre le soin & la
peine que les Indiens emploioient à seruir &

honorer leurs idoles,&pour mieux dire le diable
car ce feroit vne chofe infinie, & de peu de profi
de vouloir raconter entierement ce qui s'y paffe
veu mefme qu'il pourra fembler à quelques-vn
qu'il n'eftoit point de befoing d'en dire tant com
me i'ay fait; & que c'eft perdre le temps, comm
l'on fait en lifant les contes que feignent les Ro
mãs de Cheualerie. Mais fi ceux qui ont cefte opi
nion y veulent regarder de pres, ils trouueron
qu'il y a grande difference entre l'vn & l'autre, &
recognoiftront que ce peut eftre vne chofe vtil
pour plufieurs confiderations d'auoir la cognoif
fance des couftumes & ceremonies dont vfoien
les Indiens. Premieremẽt cefte cognoiffance n'e
pas feulement vtile, mais auffi neceffaire aux te
res où ils ont vfé de ces fuperftitions, afin que l
Chreftiens,& maiftres de la loy de Chrift,fçach
les erreurs & fuperftitions des anciens, pour vo
fi les Indiẽs en vfent point encor auiourd'huy o
uertement,ou couuertement. Pour cefte occaf
plufieurs doctes &fignalez perfonnages ont efcr
des difcours affez amples de ce qui f'en eft trou
voire les Conciles prouinciaux ont comman
que l'on les efcriue, & imprime, comme on a fa
en Lima,où vn difcours a efté fait plus ample q
ce qui en eft icy traitté. C'eft pour quoy c'eft ch
fe importante pour le bien des Indiens, que l
Efpagnols eftans en ces parties des Indes,ayent
cognoiffance de toutes ces chofes. Cefte narrat
mefme peut feruir aux Efpagnols de delà,& à to
autres en quelque endroit qu'ils foient pour r
mercier Dieu noftre Seigneur,& luy rendre grac
infinies d'vn fi grand bien que celuy que nou

eparty,& va donnant sa saincte Loy, laquelle est
oute nette,& toute profitable. Ce que l'on peut
ognoistre en la comparant auec les loix de Satan,
ù tãt de malheureux ont vescu si miserables. Elle
eut mesme seruir pour descouurir l'orgueil, l'en-
e,les trõperies,& les embusches du diable,qu'il
erçe contre ceux qu'il tient captifs,veu que d'vn
ofté il veut imiter Dieu,& faire cõparaison auec
y,& sa saincte Loy,& d'autre costé il entremesle
ses actes tant de vanitez,& d'ordures,& de cru-
tez, comme celuy qui n'a point d'autre exerci-
que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui
bon.Finablement qui verra les tenebres & l'a-
uglement auquel tant de grandes prouinces,&
oyaumes ont vescu si long temps & que beau-
up de peuples,voire vne grande partie du mon-
,viuẽt encor deceus de semblables tromperies,
pourra,(s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende
ces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle
si grãdes tenebres à l'admirable lumiere de son
angile, suppliant l'immense charité du Crea-
r qu'il les conserue,& augmente en sa cognois-
ce,& en son obeissance,& que de mesme aussi
contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le
min de perdition.Et qu'en fin il supplie le Pe-
le misericorde, qu'il leur descouure les thre-
s,& richesses de Iesus Christ,lequel auec le Pe-
& le S.Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NA-TVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'opinion de ceux là est faulse, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



YANT traitté cy deuant de la r ligion dont vsoient les Indiens, pretēds escrire en ce liure de leu coustumes, police, & gouuern ment, pour deux fins : l'vne, af d'oster la faulse opinion que l'o communément d'eux qu'ils sont hommes gr siers & brutaux, ou qu'ils ont si peu d'entendem qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en aye D'où vient que l'on leur fait plusieurs excez & c trages en se seruans d'eux presque en la mesme çon, que si c'estoient bestes brutes, & les reputa indignes d'aucun respect, qui est vn si vulgaire si pernicieux erreur (ainsi que le sçauent fort b ceux qui auec quelque zele, & consideration c cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogr

eurs ſecrets, & conſeils) & d'autre part le peu de
:as que font de ces Indiens pluſieurs qui penſent
ſçauoir beaucoup, & neantmoins qui ſont ordi-
ıairement les plus ignorans, & plus preſom-
ɔtueux, que ie ne voy point de plus beau moyen
ɔour confondre ceſte pernicieuſe opinion, qu'en
eur deduiſant l'ordre & façon de viure qu'ils a-
ıoient au temps qu'ils viuoient encor ſoubs leur
oy, en laquelle, combien qu'ils euſſent beaucoup
le choſes barbares, & ſans fondement, neant-
noins ils en auoient beaucoup d'autres dignes
le grande admiration, par leſquelles l'on peut en-
endre qu'ils ont le naturel capable de receuoir
oute bonne inſtruction, & de faict ils ſurpaſſent
n quelques choſes pluſieurs de nos Republi-
ques. Et n'eſt point choſe de merueille qu'il y ait
u entr'eux de ſi grandes & ſi lourdes fautes, veu
qu'il y en a eu auſſi entre les plus fameux Legiſla-
eurs & Philoſophes (voire ſans excepter Lycur-
ge ny Platõ.) Et entre les plus ſages republiques,
omme ont eſté la Romaine & l'Athenienne, où
on peut recognoiſtre des choſes ſi pleines d'i-
gnorance, & ſi dignes de riſee, qu'à la verité ſi les
Republiques des Mexiquains & Inguas euſſent
ſté cogneuës en ce temps des Romains, & des
Grecs, leurs loix & gouuernemens euſſent eſté be-
ucoup eſtimez d'eux. Mais nous autres à preſent
e conſiderans rien de cela, y entrons par l'eſpee,
ıns les ouyr, ny entendre, nous perſuadans que
es choſes des Indiens ne meritent point qu'on
n face eſtime autre, que comme l'on fait d'vne
enaiſon prinſe en la foreſt, qui ait eſté amenee
our noſtre ſeruice & paſſe-temps. Les hom-

mes plus profonds, & plus diligents, qui ont pe-
netré & atteint iuſques à la cognoiſſance de leurs
ſecrets, couſtumes & gouuernement ancien, en
ont bien autre opinion, & ſ'eſmerueillent de l'or-
dre, & du diſcours qui a eſté entre eux. Du nom-
bre deſquels eſt Polo Ondeguardo, lequel ie ſuis
communément au diſcours des choſes du Peru, &
pour celles de Mexique Iean de Toüar, qui auoit
eu vne prebende en l'Egliſe de Mexique, & au-
iourd'huy eſt religieux de noſtre compagnie de
Ieſus, lequel par le commandement du Viceroy
Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent & am-
ple recueil des hiſtoires de ceſte nation, & plu-
ſieurs autres graues & notables perſonnages, leſ-
quels tant par parole, que par eſcrit, m'ont ſuffi-
ſamment informé de toutes ces choſes, que ie ra-
conte icy. L'autre fin & intention, & le bien qu
ſe peut enſuiure par la cognoiſſance de ces loix
couſtumes, & police des Indiens, eſt afin de leu
aider, & les regir par les meſmes loix & couſtu-
mes, attendu qu'ils doiuent eſtre gouuernez ſe-
lon leurs couſtumes & priuileges, entant qu'il
ne contreuiennent à la loy de Chriſt, & de ſa ſain
cte Egliſe, qu'on leur doit conſeruer & entrete
nir, comme leurs loix principales. Car l'igno
rance des loix & couſtumes a eſté cauſe que l'o
y a commis pluſieurs fautes de grande importan
ce: parce que les iuges, & Gouuerneurs ne ſça
uent pas bien comment ils doiuent donner iuge
ment, & y regir leurs ſubiects. Et que outre c
que c'eſt leur faire vn grand tort, & aller contr
raiſon, ce nous eſt choſe preiudiciable & domma
geable, par ce que de là ils prennent occaſion d

nous abhorrer, comme gens qui en tout ſoit au bien ou au mal, leur auons eſté & ſommes touſiours contraires.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoient les Mexiquains.

CHAP. II.

POur commencer donques par la diuiſion & ſupputation des temps que les Indiens faiſoient (enquoy certes l'on peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient & diuiſoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles & des aages. Ils diuiſoient l'an en dix-huict mois, à chacun deſquels ils attribuoient vingt iours, enquoy les trois cens ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui reſtent du ſurplus, faiſant l'accompliſſement de l'an entier. Mais ils les contoient à part, & les appelloient les iours de rien, durant leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloient pas meſmes en leurs temples, mais ils s'occupoient ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdans ainſi le temps, & les ſacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier. Apres ces cinq iours paſſez, ils recommençoient leur conte de l'an, duquel le premier mois, & le commencement eſtoit en Mars, quand les fueilles commençoient à reuerdir, encor qu'ils prinſſent trois iours du mois de Feurier: car leur premier iour de l'an eſtoit

comme le vingt-sixiesme de Feurier, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est compris, & employé d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communément de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treze iours, en y remarquãt les iours par vn zero, qu'ils multiplioiẽt iusques à treze, & incontinent recommençoient à conter vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces roues par quatre signes ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'vn estoit d'vne maison, l'autre d'vn connin, le troisiesme d'vn roseau, & le quatriesme d'vn caillou. Ils les peignoient de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons ou à tant de caillous, de telle roue succeda telle chose : car l'on doit sçauoir que leur roue, qui estoit comme vn siecle, contenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treze ans, qui accomplissoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste roue vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras ou lignes iusques à la circonference de la roue, & faisoient leur tour en telle faço͂, que la circonference estoit

diuisee en quatre parties egales,chacune desquelles auec son bras ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & estoient les quatre couleurs vert,azuré,rouge & jaulne. Chaque portion de ces quatre auoit treze separations qui auoient toutes leurs signes ou figures particulieres, de maison, ou de connin,ou de roseau, ou de caillous, signifiant par chaque signe vne annee, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui estoit arriué cet an là. C'est pourquoy ie veids au Calendrier que i'ay dit, l'annee en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans que se fermoit & accomplissoit la roüe. Ils vsoient d'vne plaisante ceremonie, qui estoit que la derniere nuict ils rompoient tous les vases & vtensiles qu'ils auoient, & esteignoiẽt tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le monde deuoit prendre fin à l'accomplissement d'vne de ces roües, & que d'auanture ce pourroit estre celle où ils se trouuoient. Car(disoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoin d'apprester de viande, ny de manger? C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de vases,ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuict en grande crainte,disans que peut estre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuement pour voir quand le iour viendroit:mais voyãs que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoiẽt plusieurs tambours,

& ſonnoient des buccines, des fleutes, & autres inſtrumens de reſiouyſſance & allegreſſe, diſans que deſia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre ſiecle, qui eſtoient cinquante deux ans. Et alors ils recommençoient vne autre roüe. Ils prenoient en ce premier iour, & commencement du ſiecle, du feu nouueau, & achetoient des vaſes & vtenſiles neufs pour apreſter la viande & alloient tous querir ce feu nouueau chez le grand Preſtre, ayans fait auparauant vne ſolemnelle proceſſion d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'vn autre ſiecle. Telle eſtoit leur façon & maniere de conter les annees, les mois, les ſepmaines, & les ſiecles.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

CHAP. III.

Combien que ceſte ſupputation des temps, pratiquee entre les Mexiquains ſoit aſſez ingenieuſe & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me ſemble qu'ils ont eu faute de diſcours, & de conſideration, n'ayans point fondé leur conte ſur le cours de la Lune, ny diſtribué leurs mois ſelon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont ſurpaſſez, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaictement accomplis, comme nous faiſons icy, & le diuiſoient en douze mois ou Lunes, eſquels ils employoient & conſommoient les vnze iours qui reſtent de la Lune, ainſi que l'eſcrit Polo. Pour faire leur conte de l'an ſeur &

certain, ils vſoient de ceste induſtrie, qu'aux mõtagnes qui eſtoient autour de la Cité de Cuſco (où ſe tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand ſanctuaire des Royaumes, comme ſi nous diſions vne autre Rome) il y auoit douze colomnes aſſiſes par ordre, en telle diſtance l'vne de l'autre que chaque mois vne de ces colomnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils enſeignoient & annonçoient les feſtes, & les ſaiſons propres à ſemer, à recueillir & à faire autres choſes. Ils faiſoient de certains ſacrifices à ces pilliers du Soleil, ſuiuant leur ſuperſtition. Chaque mois auoit ſon nom propre & ſes feſtes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua appellé Pachacuto, qui ſignifie reformateur du Temple, fit commençer leur an par Decembre, à cauſe (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier poinct de Capricorne, qui eſt le Tropique plus proche d'eux. Ie ne ſçay poinct que les vns ny les autres ayant remarqué aucun Biſexte, combien que quelques vns dient le contraire. Les ſepmaines que contoient les Mexiquains n'eſtoient pas proprement ſepmaines, puis qu'elles n'eſtoient pas de ſept iours, auſſi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'eſt pas de merueille, attendu que le conte de la ſepmaine n'eſt pas fondé ſur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny ſur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux eſt fondé ſur la creation du monde, que rapporte Moyſe, & entre les Grecs,

& les Latins, sur le nombre des sept Planettes du nom desquelles mesme les iours de la sepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes si bien ordonnees, comme il est dit cy dessus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres.

CHAP. III.

LEs lettres furent inuentees pour represen-ter & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes, (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensees des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les lettres pour les absens, & pour ceux qui sont à venir. Les signes & marques qui ne sont pas propres pour signifier les paroles, mais les choses ne peuuent estre appellez, ny ne sont point à la verité des lettres, encor qu'ils soient escrits. Car l'on ne peut dire qu'vne image du Soleil peint, soit vne escriture du Soleil, mais seulement vne peinture: autant en est il des autres signes & characteres qui n'ont aucune ressemblance à la chose, mais qui seruent tant seulement de memoire: car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour signifier des paroles : mais seulement pour denoter vne chose. On n'appelle point aussi ces characteres lettres ny escritures, comme de faict

ls ne le ſont pas: mais pluſtoſt des chiffres ou me-
noires, ainſi que ſont ceux dont vſent les Sphe-
iſtes & Aſtrologues, pour ſignifier diuers ſignes
ou planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c.
Tels characteres ſont chiffres & non pas lettres,
pour-autant que quelque nom que Mars puiſſe
uoir en Italien, en François, en Eſpagnol, touſ-
ours ce charactere le ſignifie: ce qui ne ſe trouue
oint és lettres: car iaçoit qu'elles denotent les
hoſes, c'eſt par le moyen des paroles: D'où
ient que ceux qui n'en ſçauent la langue ne les
ntendent pas, comme pour exemple le Grec
y l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que
gnifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent eſcrit,
our ce qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement
ue l'eſcriture & les lettres ſont ſeulement pra-
iquees par ceux qui auec icelles ſignifient des
nots: car ſi immediatement elles ſignifient les
hoſes, elles ne ſont plus lettres ny eſcritures,
nais des chiffres & des peintures, dequoy l'on
re deux choſes bien notables. L'vne eſt que la
emoire des hiſtoires & antiquitez peut demeu-
er aux hommes par l'vne de ces trois manieres,
u par les lettres & eſcritures, comme il a eſté
ratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebrieux,
beaucoup d'autres nations, ou par peinture,
omme l'on a vſé preſque en tout le monde: car
eſt dit au Concile de Nice ſecond: *La peinture
vn liure pour les idiots qui ne ſçauent lire*, ou par
hiffres & characteres, comme le chiffre ſignifie
nombre de cent, de mil & autres ſans ſi-
nifier ceſte parole de cent, ou de mil. L'au-
e choſe notable que l'on en peut tirer eſt celle

qui s'est proposee en ce chapitre, à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre temps, n'a vsé de lettres ny descriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru, & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauenture pourra sembler à quelques-vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & vniuersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

De la façon des lettres & des liures dont vsoient les Chinois.

CHAP. V.

IL y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & qu'seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des characteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebrieux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme

fo

ont les noſtres, mais ſont des figures & repre-
ſentations des choſes, comme du Soleil, du feu,
d'vn homme, de la mer, & des autres choſes. Ce
qui appert euidemment, parce que leurs eſcritu-
es & Chapas ſont entenduës d'eux tous, com-
bien que les langues dont parlent les Chinois,
oient en grand nombre, & fort differentes en-
r'elles, en la meſme façon que nos nombres de
hiffre ſont entendns eſgalement en François, en
Eſpagnol, & en Arabic. Car ceſte figure 8. où que
e ſoit ſignifie huict, encor que le François ap-
pelle ce nombre d'vne façon, & l'Eſpagnol d'vne
utre. D'où vient que les choſes eſtans de ſoy in-
umerables, les lettres auſſi ou figures dont vſent
es Chinois, pour les denoter ſont preſque infi-
ies : tellement que celuy qui doit lire ou eſcrire
la Chine (comme font les Mandarins) doit ſça-
oir & retenir pour le moins quatre vingts cinq
mil characteres ou lettres, & ceux qui ſont par-
aits en ceſte lecture en ſçauent plus de ſix vingts
mil. Choſe prodigieuſe & eſtrange, voire qui ſe-
oit incroyable, ſi elle n'eſtoit atteſtee par des per-
ſonnes dignes de foy, comme les Peres de noſtre
ompagnie, qui ſont là continuellement, appre-
ans leur langue & eſcriture, & y a plus de dix
ns, que de nuict & de iour ils s'eſtudient à cecy,
uec vn perpetuel trauail. Car la charité de Chriſt
le deſir de la ſaluation des ames, ſurmonte en
ux tout ce trauail & difficulté, qui eſt la raiſon
our laquelle les hommes lettrez ſont tant eſti-
nez en la Chine, à cauſe de la difficulté qu'il y a
les comprendre, & ceux là ſeulement ont les
ffices de Mandarins, Gouuerneurs, Iuges &

Capitaines. Pour ceste occasion les Peres prennent beaucoup de peine de faire apprēdre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces escolliers où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuict en la maison. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les foüettent fort souuent auec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils foüettent les malfaicteurs. Ils appellent cela la langue Mandarine, qui a besoin de l'aage d'vn homme pour estre cōprinse: & doit-on sçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins soit particuliere & differente des vulgaires, lesquelles sont en grand nombre, & qu'on y estudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui sont par toute la Chine la sçauent & entendent tant seulement: si est-ce toutesfois que tout ce qui est escrit en icelle est entendu en toutes les langues; & iaçoit que les prouinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par escrit ils s'entr'entendent l'vn l'autre: car il n'y a qu'vne sorte de figures ou characteres pour toutes, qui signifie vne mesme chose, mais non pas vn mesme mot ny prolation, veu que comme i'ay dit, ils sont seulement pour denoter les choses, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'est pourquoy ceux du Iappon & les Chinois lisent & entendent fort bien les escritures les vns des autres: combien que ce soiēt des nations, & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils lisent ou escriuent, ils ne

le pourroient pas entendre. Telles sont donc les lettres, & les liures dont vsent les Chinois si renommez au monde. Pour faire leurs impressions ils grauent vne planche des figures qu'ils veulent imprimer: Puis en estampent autant de fueilles de papier qu'ils veulent, de la mesme façon que l'on fait icy les peintures qui sont grauees en du cuiure ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander comment ils peuuent signifier leurs conceptions par des figures qui approchent ou ressemblent à la chose qu'ils veulent representer, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures les cas, les conionctions, & les articles qui sont en plusieurs langues & escritures. Ie responds à cela qu'ils distinguent & signifient ceste varieté par certains points rayez & dispositions de la figure. Mais il est difficile d'entendre comment ils peuuent escrire en leur lãgue des noms propres, specialement d'estrangers, veu que ce sont choses que iamais ils n'ont veuës, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur soient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique auec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuissent en leur langue ceste proposition. Ioseph d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables, surquoy le Chinois fut vn long temps pensif, mais en fin il l'escrit. Ce que d'autres Chinois leurẽt apres, biẽ qu'ils variassent vn peu en la pronõciation du nõ propre: car ils vsent de ceste artifice pour escrire le nõ propre qu'ils cherchẽt quelque chose en leur

langue qui aye ressemblance à ce nom, & mettent la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portent ressemblance en la prolation : aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribunaux, de Mandarin en Mandarin, ils estoiét fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin, le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussent des noms propres d'icy, mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux : parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par characteres & figures, comme il a esté dit des Chinois.

Des eschollés & vniuersitez de la Chine.

CHAP. VI.

LEs Peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escholes & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyét qu'il n'y en a point : mais que toute leur estude est en la langue Man-

larine,qui eſt tres-ample & tres-difficile,comme
'ay dit,& que ce qu'ils eſtudient ſont choſes qui
ont eſcrites en ceſte langne,qui ſont des hiſtoires
les ſectes & opinions des loix ciuiles,des prouer-
bes moraux, des fables, & pluſieurs autres telles
ompoſitions, & ce qui en deſpend. Des ſciences
iuines ils n'en ont aucune cognoiſſance, ny
'ont autre choſe des naturelles que quelques pe-
its reſtes qu'ils ont en des propoſitions eſgarees,
ans art & ſans methode, ſelon l'entendement &
ſtude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils
nt experience des mouuemens celeſtes & des
ſtoiles,&pour la Medecine ils ont cognoiſſance
es herbes, par le moyen deſquelles ils gariſſent
luſieurs maladies,&en vſent beaucoup. Ils eſcri-
ent auec des pinceaux, & ont pluſieurs liures eſ-
rits à la main,&d'autres imprimez qui ſont tous
'aſſez mauuais ordre. Ils ſont grands ioüeurs de
Comedies : ce qu'ils font auec vn grand appareil
e theatres, veſtemens,cloches, tambours, & de
oix, ſelon qu'il eſt conuenable. Quelques peres
acontent y auoir veu des Comedies qui duroient
ix & douze iours auec leurs nuicts, ſans qu'il y
uſt faute de ioüeurs ſur le theatre, ny de ſpecta-
eurs pour les regarder. Ils font pluſieurs Scenes
ifferentes, & pendant que les vns repreſentent,
s autres dorment ou repaiſſent. Ils traittent or-
inairement en ces comedies des choſes morales
: de bon exemple, qui ſont neantmoins entre-
neſlees de choſes gayes & plaiſantes. Voila en
omme ce que les noſtres racontent des lettres &
xercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut
ier qu'il n'y ait beaucoup d'entendemẽt,& d'in-

duſtrie. Mais tout cela eſt de peu de ſubſtance, pource qu'en effect toute la ſcience des Chinois tend ſeulement à ſçauoir eſcrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennent point és ſciences plus hautes, & leur eſcrire & lire n'eſt point proprement eſcrire & lire, puis que leurs lettres ne ſont point lettres, qui puiſſe repreſenter les paroles, mais ſont figures de choſes innumerables, leſquelles ne ſe peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur ſcience, vn Indien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & eſcrire, ſçait plus que le plus ſage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il ſçait, eſcrira & lira tous les mots & paroles qui ſont au monde, & le Mandarin auec ſes cent mil lettres aura beaucoup de peine pour eſcrire quelque nom propre de Martin, ou Allonſe, & à plus forte raiſon ne pourra-il pas eſcrire les noms des choſes qu'il ne cognoiſt point. Car en fin l'eſcriture de la Chine n'eſt autre choſe qu'vne façon de peindre ou chiffrer.

De la façon des lettres & eſcritures dont ont vſé les Mexiquains.

CHAP. VII.

L'On trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Eſpagne vne grand' cognoiſſance & memoire de l'antiquité. C'eſt pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conſerué leurs hiſtoires, & tant de particularitez, i'apris qu'encor qu'ils ne fuſſent point ſi ſubtils ny ſi curieux comme ſont les Chinois & Iapponnois

ſi eſt-ce qu'ils auoient entr'eux quelque ſorte de
lettres & de liures par leſquels ils conſeruoient à
leur mode les choſes de leurs predeceſſeurs. En la
Prouince de Yu-latan, où eſt l'Eueſché qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de fueilles d'arbres à leur mode ployez & eſquarris, eſquels les ſages Indiens tenoient compriſes & deſduittes la diſtribution de leurs temps, la cognoiſſance des planettes, des animaux & des autres choſes naturelles, auec leurs antiquitez: choſe pleine de grande curioſité & diligence. Il ſembla à quelque Pedant que tout cela eſtoit vn enchantement & art de Magie, & ſouſtint obſtinément que l'on les deuoit bruſler, de ſorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non ſeulement les Indiens recogneurẽt auoir eſté mal fait, mais auſſi les Eſpagnols curieux qui deſiroient cognoiſtre les ſecrets du pays. Il en eſt arriué autant és autres choſes, car les noſtres penſans que le tout fuſt ſuperſtition, ont perdu pluſieurs memoires des choſes anciennes & ſacrees qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui ſans ſçauoir ny vouloir entendre les choſes des Indiens, diſent (comme à charge cloſe) que ce ſont toutes ſorcelleries, & que tous les Indiens ne ſont que des yurongnes, qui ſont incapables de ſçauoir ny d'apprendre aucune choſe. Car ceux qui ſe ſont voulus diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choſes dignes de conſideration. Vn de noſtre compagnie de Ieſus, homme fort accort & experimẽté, aſſembla en la Prouince de Mexique les anciens de Teſcuco, de Tulla, & de Mexique, &

confera fort amplement auec eux, lesquels luy monstrerent leurs liures, histoires, & calendriers qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures & Hieroglifiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point estoient representees par des characteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquãte deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils peignoiẽt auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'annee, les choses memorables qui auenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn hõme auec vn chapeau & vne iuppe rouge, au signe du roseau qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs escritures & characteres n'estoient pas si suffisans comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les paroles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez par leurs Poëtes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & characteres) les Mexiquains estoient fort curieux que leurs enfans apprinssent par memoire ces dialogues

& compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges,ou seminaires,où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses , qui se conseruoient entr'eux,par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre,plusieurs de ces Indiēs escriuirent alors ces harangues , ainsi que le tesmoignent quelques hōmes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans,croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols,& non pas reallement prins,& rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine,ils ne laisseront pas d'adiouster foy,comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images,& characteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster* , & *Aue Maria*, Symbole, & cōfession generale,escrites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra s'en esmerueillera : car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, cōme qui se confesse,& puis pour celle cy, *à Dieu tout puissant* , ils peignoient trois visages, auec leurs couronnes,en façon de la Trinité, *& à la glorieuse*

vierge Marie, ils peignoient vn visage de nostr
Dame,& vn demy corps de petit enfãt, *& à saincl*
Pierre & sainct Paul, des testes, auec des couron-
nes,& vne clef,& vne espee, & où les images leu
deffailloient,ils mettoient des characteres,cõme
enquoy i'ay peché, *&c*. D'où l'on peut cognoistre l
viuacité de l'entendement de ces Indiens,puisqu
ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de l
foy, ne leur a pas esté enseignee par les Espagnols
ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particu
liere conception, de ce qu'on leur enseignoit. I'a
veu au Peru la confessiõ de tous les pechez qu'vi
Indien apportoit pour se confesser, escrite de l
mesme sorte de peintures, & de characteres, e
peignant chacun des dix commandements d'vn
certaine façon, où il y auoit certaines marque
comme chiffres,qui estoiẽt les pechez qu'il auoi
faits contre ce commandement. Ie ne doute poin
que si beaucoup des plus habilles Espagnol
estoient employez à faire des memoires de cho-
ses semblables par leurs images & marques,qu'e
vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas e
dix.

Des registres, & façon de conter dont vsoient
les Indiens du Peru.

CHAP. VIII.

AVparauant que les Espagnols vinssent és In
des,ceux du Peru n'auoiẽt aucune sorte d'es
criture,fust par lettres,par characteres,chiffres,o
figures, comme ceux de la Chine & de Mexique
toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la me

moire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de
outes leurs affaires de paix, de guerre, & de poli-
e, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradi-
ion des vns aux autres, & les ieunes gens appre-
oient & gardoient comme chose sacree ce que
eurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoiét
uec le mesme soing à leurs successeurs. Outre
este diligence, ils suppleoient la faute d'escritu-
es & de lettres, en partie par la peinture, comme
eux de Mexique (combien que ceux du Peru y
ussent fort grossiers & lourds) & en parties, &
e plus communément par des quippos. Ces quip-
os sont des Memoriaux, ou registres, qui sont
aits de rameaux, esquels il y a diuers nœuds &
diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses:
c est vne chose estrange, que ce qu'ils ont expri-
mé & representé par ce moyen. Car les quippos
eur vallent autant, que des liures d'histoires, de
oix, de ceremonies & des contes de leurs affai-
es. Il y auoit des officiers deputez pour garder
es Quippos (qu'auiourd'huy ils appellent Qui-
pocamayos) lesquels estoient obligez de tenir
c rendre conte de chaque chose comme les Ta-
bellions par deçà, C'est pourquoy en tout l'on
eur adioustoit entiere foy, & creance, car selon
diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de
olice, de tributs, de ceremonies, & de terres,
l y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun
lesquels il y auoit tant de nœuds petits & grands
c de fillets attachez, les vns rouges, les autres
erts, les autres azurez, les autres blancs. Et fi-
nalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que
nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt

quatre lettres, en les accommodans en diuerse[s]
façons, ainsi ils tiroient des significations innu-
merables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce
qu'ils font d'vne telle façon, qu'il arriue auiour-
d'huy au Peru que quãd au bout de deux ou trois
ans, vn commissaire va informer la vie de quelque
officier, que les Indiens viennent auec leurs me-
nus contes & approuuez, disans qu'en tel bourg
ils luy ont baillé tant d'œufs lesquels il n'a point
payez, en vne telle maison vne poulle, en vne au-
tre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il
n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de
tant. La preuue estant faite sur le champ, auec ceste
quantité de nœuds & de poignees de cordes, cela
demeure, pour tesmoignage, & escriture certaine.
Ie vy vne poignee de ces fillets ausquels vne In-
dienne portoit escrite la confession generale de
toute sa vie, & par iceux se confessoit cõme i'eusse
peu faire en du papier escrit, & luy demanday ce
que c'estoit, que quelques filez qui me semblerẽt
quelque peu differens, elle me dist que c'estoient
certaines circonstances, que le peché requeroit
pour estre entierement confessé. Outre ces quip-
pos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'es-
crire auec de petites pierres, par le moyẽ desquel-
les ils apprennent punctuallement les paroles
qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vn chose
plaisante de voir les vieillards & caducs, auec vne
roüe de petites pierres, apprendre le *Pater noster*,
auec vne autre *l'Aue Maria*, & auec vne autre le
Credo, & de retenir quelle pierre est *qui fut conçeu
du S. Esprit*, & laquelle, *souffrit soubs Ponce Pilate*.
C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger

uand ils faillent, car toute la correction ne gist,
u'à cõtempler leurs petites pierres, & seroit vne
e ces roües suffisantes pour me faire oublier tout
e que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre
e ces roües aux cimetieres des Eglises, pour cet
fect. Mais c'est choses qui semble enchantemẽt,
e voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de
rains de mays. Car pour faire vn conte difficile,
uquel vn bon Arithmeticien seroit bien empes-
néauec la plume, & pour faire vne partion, afin
e voir combien vn chacun doit contribuer, ils
rent tant de grains d'vn costé, & en adioustent
nt de l'autre, auec mil autres inuentions. Ces
ndiens prendront leurs grains, & en mettront
nq d'vn costé, trois d'vn autre, & huict en vn au-
e, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn
utre tellement qu'ils sortent auec leur conte cer-
in, sans faillir d'vn poinct. Et se mettent plustost
la raison par ces Quippos, sur ce qu'vn chacun
oit payer, que nous ne pourrions faire nous au-
es auec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils
nt de l'entendement, & si ces hommes sont be-
es. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous
rpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAP. IX.

IL sera bon d'adiouster icy ce que nous auons
remarqué touchant les escritures des Indiẽs:
r leur façon n'estoit pas d'escrire auec vne ligne
iuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins
Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui

eſt la commune,& vulgaire façon dõt nous vſon
Les Hebrieux au contraire commençoient de
droite à la gauche, c'eſt pourquoy leurs liures c
mencent où les noſtres finiſſent. Les Chinois n'
criuent pas ny comme les Grecc, ny comme l
Hebrieux, mais de haut en bas, car comme ce
ſont pas des lettres, mais des dictions entieres,
que chaque figure, ou charactere ſignifie vne ch
ſe, ils n'ont point de beſoing d'aſſembler les pa
ties des vnes auec les autres, & ainſi peuuent
bien eſcrire du haut en bas. Ceux de Mexiq
pour la meſme raiſon n'eſcriuoient pas en lig
d'vn coſté à l'autre, mais au rebours des Chin
commencans en bas montoiẽt touſiours en hau
Ils ſe ſeruoient de ceſte façon d'eſcrire, au con
des iours, & du reſte des choſes qu'ils rema
quoient. Combien que quand ils eſcriuoient
leurs roües, ou ſignes, ils commençoient du m
lieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloie
montans par leurs annees, iuſques au tour, & c
conference de la roüe. Finablement il ſe trou
quatre differentes ſortes d'eſcrire, les vns eſcriu
de la droite à la gauche, les autres de la gauch
la droitte, les vns de haut en bas, & les autres
bas en haut, enquoy l'on voit la diuerſité des e
tendemens humains.

Comment les Indiens enuoyioent leurs meſſagers.

CHAP. X.

POVR acheuer la façon qu'ils auoient d'eſc
re, quelqu'vn pourra douter auec raiſon, c
ment les Rois de Mexique, & du Peru, auoiẽt

noiſſance de tous leurs Royaumes qui eſtoient
grands,ou de quelle façon ils pouuoient deſpeſ-
her les affaires qui ſe preſentoient en leur cour,
eu qu'ils n'auoient l'vſage d'aucunes lettres, ny
l'eſcrire miſſiues. Surquoy l'on peut eſtre ſatisfait
e ce doute, quand on ſçaura que par paroles, par
eintures, ou par ces memoriaux, ils eſtoient fort
ouuent aduertis de tout ce qui ſe paſſoit. Pour
et effect il y auoit des hommes fort viſtes, & diſ-
os, qui ſeruoient de courriers, pour aller & venir,
eſquels ils nourriſſoient en cet exercice de courir
és leur enfance, & prenoient peine qu'ils fuſſent
le longue haleine, afin qu'ils peuſſent monter en
ourant vne montaigne fort haute, ſans ſe laſſer.
C'eſt pourquoy en Mexique ils donnoient le prix
ux trois & quatrieſmes premiers, qui montoient
es grands degrez du Temple, comme il a eſté dit
u liure precedent. Et en Cuſco, lors que ſe faiſoit
eur ſolemelle feſte de Capacrayme, les nouices
nontoient à qui mieux mieux le roc de Yanacau-
i, & generalement l'exercice de la courſe a eſté &
ſt encor fort en vſage, entre les Indiens. Quand
ſe preſentoit vne affaire d'importance, ils enuo-
oiét depeinte aux ſeigneurs de Mexique la choſe
ont ils les vouloient informer, ainſi qu'ils firent,
lors que les premiers nauires Eſpagnols parurẽt
leur veuë, & lors qu'ils prindrent Toponchan.
ls eſtoient au Puru fort curieux des courriers, &
'Ingua en auoit par tout ſon Royaume, comme
es poſtes ordinaires, appellez Chaſquis, deſquels
era traitté en ſon lieu.

De la façon de gouuernement, & des Rois qu'ont eu les Indiens.

CHAP. XI.

IL est assez experimenté que la chose enquo les Barbares monstrent plus leur barbarism est en leur gouuernements, & façon de comman der, pour ce que tant plus les hommes approché de la raison, tant plus leur gouuernement est hu main, & moins insolent, & les Rois & seigneu sont plus traittables, & s'accommodét mieux au leurs vassaux, en recognoissants qu'ils leur son esgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'o bligation d'auoir soing de la Republique. Ma entre les Barbares, tout y est contraire, d'autar que leur gouueruement est tyrannique, & trai tant leurs subiects comme bestes, & de leur pa veulent estre traittez comme Dieux. Pour cest occasion plusieurs peuples & nations des Ind n'ōt point souffert de Rois, ny de seigneurs abso lus, & souuerains, mais viuent en communaut & creent & ordonnent des Capitaines, & Princ pour certaines occasions seulement, ausquels i obeissent durant le temps de leur charge, & apr ils retournent à leurs premiers offices. La pl grande partie de ce nouueau monde, où il n'y point de Royaumes fondez, ny de Republiqu establies, ny Princes, ou Rois perpetuels, se go uernerent de ceste façon; iaçoit qu'il y ait que ques seigneurs & principaux hommes, qui so esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gouuernee to te la terre de Chillé, en laquelle les Auracan

ce

ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'annees resisté cōtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Luffon, & d'autree terres de grande estendüe, excepté qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent-ils de chef, mais tous commandent & gouuernent en commun, n'y ayant autre chose que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'auantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, cōme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, dont les Roys, selon qu'ils racontēt, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouuernemēt qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidētale, l'on y a seulement trouuė deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoiēt celuy des Mexiquains en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Mōtecuma surpassoit ceux du Peru en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'auantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faicts d'armes, & en victoires. C'est

vne chose certaine que ces deux Royaumes on
de beaucoup excedé tout le reste des seigneuri
des Indiens, descouuertes en ce nouueau mond
tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir & r
chesse, & beaucoup d'auantage en superstition
seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses sen
blables les vnes aux autres. Mais en vne chose i
estoient bien differens, car entre les Mexiquai
la succession du Royaume estoit par eslection, c
me l'Empire Romain, & entre ceux du Peru el
estoit hereditaire, & suyuoit l'ordre du sang, con
me les Royaumes de France, & d'Espagne.
traitteray donc cy apres de ces deux gouuern
ments, (comme de la chose principale, & pl
cogneuë d'entre les Indiens,) entāt qu'il me sen
blera estre propre à ce subiect, laissant plusieu
choses menuës & prolixes, qui ne sont pas d'im
portance.

Du gouuernement des Rois, & Inguas du Peru.

CHAP. XII.

L'INGVA qui regnoit au Peru, estāt mort, s
fils legitime luy succedoit, & tenoient po
tel, celuy qui estoit né de la principale femme
l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qu'i
ontousiours obserué, depuis le temps d'vn Ingu
appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car c
Rois reputoient pour honneur, d'espouser leu
sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, o
concubines, toutesfois la succession du Royau
me appartenoit au fils de la Coya. Il est vray q
quand le Roy auoit vn frere legitime, il succedo
au deuant du fils, & pres luy son nepueu, & fils d

premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le mesme ordre de succession en leurs biens & offices. Et faisoient à leur mode des ceremonies, & obseques excessiues au defunct. Ils obseruoiēt vne coustume veritablement grande, & magnifique, qu'vn Roy qui entroit au Royaume de nouueau, n'heritoit point d'aucune chose des meubles, vtēsiles, & thresors de son predecesseur, mais il deuoit establir sa maison de nouueau, & assembler de l'or, de l'argent, & les autres choses qui luy estoient necessaires, sans toucher à celuy du defunct, qui estoit totalement dedié pour son adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laissoit, laquelle auec sa succession, s'occupoit continuellement aux sacrifices, ceremonies, & seruice du Roy mort. Car aussi tost qu'il estoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës, & autres choses semblables. Pour ceste occasion il y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn chacun des Inguas s'estoit efforcé de faire que son oratoire & thresor surpassast celuy de ses predecesseurs. La marque, ou enseigne par laquelle il prenoit la possession du Royaume, estoit vn bourrelet rouge, de laine plus fine que soye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit porter, pour-autant que c'estoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoient, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoiēt des festes fort solemnelles, &

plusieurs sacrifices,auec grande quantité de vase
d'or,& d'argēt, grand nombre de petites forme
ou images de brebis,faites d'or & d'argent, gran
abondances d'estoffes de Cumby, bien elabou
rees, de fine & de moyenne, plusieurs conche
de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes r
ches,& mil moutons, qui deuoient estre de diue
ses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn en
fant entre ses mains, de l'aage de six à huict ans,
prononçoit ces paroles, auec les autres ministre
parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'o
frons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & no
aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ing
en sa grandeur, & estat, qu'il aille tousiours augme
tant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il no
gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout
Royaume,& de tous les Guacas, & sanctuaire
ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'aff
ctiō & reuerence que ce peuple portoit aux Ro
Inguas,estoit fort grande,car il ne se trouue poi
que iamais aucun des siens luy aye fait trahiso
pour-autant qu'ils procedoient en leur gouue
nement, non seulement auec vne puissance abs
lüe,mais aussi auec vn bon ordre & iustice,ne pe
mettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua pos
ses gouuerneurs en diuerses prouinces, entre le
quels les vns estoient superieurs, & qui ne rec
gnoissoient autre que luy, d'autres qui estoie
moindres, & d'autres plus particuliers, auec vn
bel ordre,& vne telle grauité,qu'ils ne s'enhard
soient pas de s'en-yurer, ny de prendre vn espy
mays de leur voisin. Ces Inguas tenoiēt pour m
xime qu'il conuenoit tousiours entretenir les

iens en occupation,de là vient que nous voyons
ncor auiourd'huy des chaussees des chemins, &
es œuures d'vn fort grand trauail, lesquels ils di-
nt auoir esté faites pour exercer les Indiens, de
eur qu'ils ne demeurassent oisifs. Quand il con-
uestoit vne prouince de nouueau,il auoit accou-
umé d'enuoyer incontinent la plus grande part,
les principaux des naturels de ce pays, en d'au-
es prouinces,ou bien en sa cour,& les appellent
iourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'i-
ux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco,
ecialement les Oreiones, qui estoient comme
heualiers d'ancienne maison. Ils chastioient ri-
oureusemēt les crimes,& delicts,c'est pourquoy
ux qui ont cogneu quelque chose de cela sont
en d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur
ouuernement pour les Indiens, ny plus asseuré
e celuy des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAP. XIII.

POVR particulariser d'auātage ce que i'ay dit
cy dessus,l'on doit sçauoir que la distributiō
e faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si
acte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gou-
rner fort facilement, combien que son Royau-
e fust de mil lieües d'estenduë,car ayant cōque-
vne prouince,il reduisoit incōtinent les Indiēs
villes & communautez, lesquels il diuisoit en
ndes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en com-
ettoit vn pour en auoir la charge,sur chaque cē-

taine vn autre, fur chaque millier vn autre, & fu
dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloien
Humo, qui eftoit vne des grandes charges, & pa
deffus tous ceux-là, encor en chaque prouince il
auoit vn Gouuerneur de la maifon des Inguas, au
quel tous les autres obeiffoient, & luy rendoien
cõte tous les ans par le menu de tout ce qui eftoi
arriué, à fçauoir de ceux qui eftoient nez, de ceu
qui eftoient morts, des troupeaux & des femẽces
Les Gouuerneurs fortoient par chacun an de Cu
fco, où eftoit la cour, & y retournoient pour l
grande fefte du Rayme, en laquelle ils apportoiẽ
tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pou
uoient r'entrer qu'à cefte condition. Tout le Roy
aume eftoit diuifé en quatre parties, qu'ils appel
loiẽt Tahuantinfuyo, fçauoir Chinchafuyo, Col
lafuyo, Andefuyo & Condefuyo, fuiuant les qua
tre chemins qui fortoient de Cufco où refidoi
la cour, & fe faifoient les affemblees generales d
Royaume. Ces chemins & prouinces correfpon
dantes à iceux eftoient vers les quatre coings d
monde, Collafuyo au Sud, Chinchafuyo au Nor
Condefuyo au Ponant, & Andefuyo au Leuãt. E
toutes les villes & bourgades il y auoit deux forte
de peuple qui eftoient de Hananfaya & Vrinfay
qui eft comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'em
bas. Quand l'on commandoit de faire quelqu
œuure, ou de fournir quelque chofe à l'Ingua, le
officiers fçauoient auffi toft de combien chaqu
prouince, ville & partialité y deuoit contribue
dõt le departemẽt ne fe faifoit point par parts e
gales, mais par cottifation, felõ la qualité & moiẽ
du pays. Tellement que s'il falloit cueillir, par m
niere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on fç

ıoit auſſi toſt combien il falloit que chaque pro-
ıince en baillaſt, fuſt la dixieſme partie, la ſeptieſ-
ne ou la cinquieſme. Autant en eſtoit des villes &
ıourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipoca-
nayos, qui eſtoient les officiers & intendans, te-
ıoient le conte de tout auec leurs filez & nœuds,
ıns y faillir aucunement, rapportans ce que l'on
uoit payé, iuſques à vne poulle & vne charge de
ıois, & en vn moment voyoit-on par leurs regi-
tres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices, & façon de baſtir des Inguas.
CHAP. XIIII.

LEs edifices & baſtimens que les Inguas ont
faits, en temples & fortereſſes, chemins, mai-
ons des champs & autres ſemblables, qui ont eſté
ı grand nombre & d'vn exceſſif trauail, comme
on peut voir encor auiourd'huy par les ruines &
eſtiges qui en reſtent, tant en Cuſco qu'en Tya-
uanaco, Tãbo & en autres endroits, où il y a des
ierres d'vne grãdeur demeſuree: de ſorte que l'õ
e peut penſer comme elles furẽt couppees, ame-
ees & aſſiſes au lieu où elles eſtoient. Il venoit
ı grand nombre de peuple de toutes les prouin-
es pour trauailler à ces edifices & forteresſes que
Ingua faiſoit faire en Cuſco, ou en d'autres par-
es de ſon Royaume : d'autant que les ouurages
toient eſtranges, & pour eſpouuenter ceux qui
s contemploient, ils n'vſoient point de mor-
er ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'a-
er pour couper & mettre en œuure les pierres.
s n'auoint non plus de machines, n'y d'autres in-
ruments pour les apporter : & toutesfois el-

les estoient si proprement mises en œuure, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres : & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Ie mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trẽte huict pieds de long, de dixhuict de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moallõ, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'vne plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estãs point taillees ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes auec les autres, sans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & auec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchasser vne pierre auec l'autre, selon qu'elles estoient adiustees, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois, la plus-part d'icelles n'estans pas esgales ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choses sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquittes ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils veirent dresser des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'il

virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, pensans que le pont qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant: & comme ils eurent veu qu'il demeuroit ferme, & que les Espagnols marchoient dessus, le Cacique dit à ses compagnons: *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy, qui semblent bien estre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoient au riuage auec de fort pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierre ny de bois. Le pont qui est auiourd'huy au cours de l'eauë du grand lac de Chiquitto en Collao est admirable: car ce bras d'eauë est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauerse: tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré, estant fait seulement de paille: chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ionces & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totora: & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eauë, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuiere, les hommes & les bestes chargez passent par dessus fort à l'aise. Ie me suis quelquesfois esmerueillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font

vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondité de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eauë n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAP. XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoiēt à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus grande richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoiēt de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chicas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des dançeurs, & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiēt. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effect, trauailloient aux mines d'argēt & d'or, qui estoiēt au Peru en grande abōdance, lesquels l'Ingua en-

tretenoit de ce qu'ils auoient de beſoing pour leurs deſpens, & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent eſtoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de ſi grands threſors, que c'eſt l'opinion de pluſieurs que ce qui tōba entre les mains des Eſpagnols, combien que ç'ait eſté vn grand nombre, comme nous ſçauons, n'eſtoit pas la dixieſme partie de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherent, ſans que l'on l'aye peu deſcouurir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enſeignees pour ce faire. Mais la plus grande richeſſe de ces barbares, eſtoit que leurs vaſſaux eſtoient tous leurs eſclaues, du trauail deſquels ils iouyſſoient à leur contentement: & ce qui eſt admirable, ils ſe ſeruoient d'eux d'vne telle façon, que cela ne leur eſtoit pas ſeruitude, mais pluſtoſt vne vie fort delicieuſe. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit ſçauoir que lors que l'Ingua cōqueſtoit quelques villes, il en diuiſoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles eſtoit pour la religion & ceremonies, de telle ſorte que le Pachayachaqui, qui eſt le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui eſt le tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & ſanctuaires euſſent chacun leurs propres terres, & le fruict deſquelles ſe gaſtoit & conſommoit en ſacrifices, & en la nourriture des miniſtres & preſtres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca, & ſanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenu ſe deſpenſoit en Cuſco, où eſtoit l'vniuerſel & general ſanctuaire, & l'autre en la meſme ville, où il ſe cueilloit: pource qu'à l'imitation de Cuſco,

il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du mesme ordre& auec les mesmes functions,qui estoient seruis de la mesme façon & ceremonies que celuy de Cusco,qui est vne chose admirable, & dont l'on est biẽ informé, comme l'on l'a trouué en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cẽts lieuës de Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres,estoit mis en des maisons comme depositaires, basties pour cet effect; & estoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Ie ne peux dire combien se montoit ceste partie ; pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à profit. La seconde partie des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons à ce deputees, lesquelles sont plus longues & plus larges que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens cultiuoient & approfitoiẽt ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pẽdant lequel temps ils viuoient& estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieil-

ards, les femmes & les malades estoient reseruez
& exempts de ce tribut, & combien que ce que
l'on recueilloit en ces terres fust pour l'Ingua, ou
pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la pro-
prieté en appartenoit aux Indiens, & leurs pre-
decesseurs. La troisiesme partie des terres estoit
donnee par l'Ingua, pour la communauté, & n'a-
on point descouuert si ceste portion estoit plus
grande ou moindre que celle de l'Ingua ou Gua-
cas : toutesfois il est certain que l'on auoit esgard
à ce qu'elle fust suffisante pour la sustentation &
nourriture du peuple. Aucun particulier ne pos-
sedoit chose propre de ceste troisiesme portion,
ny iamais les Indiens n'en posséderent, si ce n'e-
stoit par grace speciale de l'Ingua, & toutesfois
cela ne pouuoit estre engagé ny diuisé entre les
heritiers. L'on departoit par chacun an ces terres
de communauté en baillant à vn chacun ce qui
luy estoit de besoing pour la nourriture de sa per-
sonne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit
ou diminuoit la famille, l'on haussoit ou retran-
choit la part : car il y auoit des mesures determi-
nees pour chaque personne. Les Indiens ne
payoient point de tribut de ce qui leur estoit de-
party. Car tout leur tribut estoit de cultiuer &
maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, &
des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux
depositaires. Quãd l'annee estoit sterile, l'on don-
noit de ces mesmes fruicts ainsi reseruez aux ne-
cessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de
superabondant. L'Ingua faisoit la distribution du
bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter
& diuiser, puis ordonner les pasturages & limi-

tes pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenu estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas, estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloient Capaëllama, mais ceux du commun & public estoient en petit nombre & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, ne les tuoient point, ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellee ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle deuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoient à vn chacun pour filler, & tistre de la matiere & estophe pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estoffes de la laine du bestial de l'Ingua, pour luy & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloient Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes ou habits arresté, sinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui restoit estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tout pleins, & de

outes les autres choses necessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne soient esmerueillez d'vn si notable & bien ordonné gouuernement, puis que les Indiens, (sans estre religieux ny Chrestiens) gardoient en leur façon ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenans si abondamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAP. XVI.

Es Indiens du Peru auoient vne perfection qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits nfans, tous les arts & mestiers qui estoient necessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y aoit point entr'eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, coronniers, tisserans & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoiēt de besoing pour leurs rsonnes & maisons, & se pouruoyoient à euxesmes. Tous sçauoiēt tistre & faire leurs habits, st pourquoy l'Ingua les fournissāt de laine, leur nnoit des habits. Tous sçauoient labourer la re, & l'approfiter, sans loüer d'autres ouuriers. ous bastissoient leurs maisons, & les femmes eient celles qui en sçauoient le plus, lesquelles stoient point nourries en delices, mais serient leurs maris fort soigneusement. Les autes arts & mestiers qui n'estoient point pour les oses cōmunes & ordinaires de la vie humaine, oiēt leurs propres cōpagnons & manufacteurs,

comme eſtoient les orfeures, les peintres, les
potiers, les barquetiers, les conteurs, & les
ioüeurs d'inſtruments. Il y auoit auſſi des meſ-
mes tiſſerans & architectes pour les œuures ex-
quiſes, deſquels ſe ſeruoient les Seigneurs: mai
le commun peuple, comme il a eſté dit, auoi
chez luy tout ce qui luy eſtoit de beſoing pour ſ
maiſon, ſans qu'il luy conuint rien acheter. C
qui dure encor auiourd'huy, de ſorte que nul n'
beſoing d'autruy pour les choſes neceſſaires pou
ſa perſonne & pour ſa maiſon, comme eſt d
chauſſeure, veſtement, & de maiſon, de ſeme
de recueillir, & de faire les ferremens & inſtru
mens à ce neceſſaires. Les Indiens imitent preſ
que en cela les inſtitutions des moines anciens
deſquels il eſt traitté en la vie des Peres. A la ve
rité c'eſt vn peuple peu auare & peu delicieux,
raiſon dequoy ils ſe contentent de paſſer le temp
aſſez doucement, & certes s'ils choiſiſſoient ce
ſte façon de viure par eſlection, & non pas pa
couſtume ny par nature, nous dirons que ce ſe
roit vne vie de grand' perfection, veu qu'elle e
aſſez idoine pour receuoir la doctrine du ſainc
Euangile, ſi contraire & ſi ennemie de l'orguei
de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateur
ne donnent pas touſiours bon exemple ſelon l
doctrine qu'ils preſchent aux Indiens. C'eſt vn
choſe remarquable, que combien que les Indie
ſoient ſi ſimples en leur mode & habits, toute
fois l'on y voit vne grande diuerſité entre les Pro
uinces, ſpecialement en leur habit de teſte: ca
en quelques endroits ils portent vn long tiſſu, du
quel ils font pluſieurs tours, en d'autres vn autr
tiſſ

tiſſu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres cõme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bõnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de ſacs, auec mil autres differences. Ils auoient vne loy eſtroitte & inuiolable, qu'aucun ne peuſt changer la mode & façon d'habits de ſa Prouince, encor qu'il ſ'en allaſt viure en vne autre, ce que l'Ingua eſtimoit eſtre de grande importance pour l'ordre & bon gouuernement de ſon Royaume, & l'obſeruent encor auiourd'huy, bien que ce ne ſoit pas auec vn tel ſoin qu'ils auoient accouſtumé.

Des poſtes & Chaſquis dont les Inguas ſe ſeruoient.

CHAP. XVII.

IL y auoit vn grãd nombre de poſtes & courriers dont l'Ingua ſe ſeruoit en tout ſon Royaume, leſquels ils appelloient Chaſquis, & eſtoient ceux qui portoient les mandemens aux Gouuerneurs, & rapportoient leurs aduis & aduertiſſemens à la Cour. Ces Chaſquis eſtoient mis & poſez à chacune courſe qui eſtoit à lieuë & demie l'vne de l'autre en deux petites maiſons, où ils eſtoient quatre Indiens, leſquels on y commettoit de chaque contree, & eſtoient eſchangez de mois en mois. Ayans receu le pacquet ou meſſage, ils couroient de toute leur force iuſques à ce qu'ils l'euſſent baillé à l'autre Chaſqui, eſtans touſiours appareillez & au guet ceux qui deuoiẽt courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieuës, combien que la plus-part de ce

pays-là ſoit fort aſpre. Ils ſeruoient auſſi pour apporter les choſes que l'Ingua vouloit auoir prõptement. C'eſt pourquoy il y auoit touſiours en Cuſco du poiſſon de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fuſt eſloigné de plus de cent lieuës. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a encor vſé de ces Chaſquis aux tẽps des ſeditions, & en eſtoit grand beſoing. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieuës l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les depeſches, qui eſt vne choſe fort neceſſaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas auec la legereté que faiſoient les anciens, & qu'ils ne ſoient pas en ſi grand nombre, neantmoins ils ſont bien payez, & ſeruent comme les ordinaires d'Eſpagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieuës.

De la iuſtice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

CHAP. XVIII.

TOVT ainſi comme ceux qui faiſoient quelque bon ſeruice en guerre ou à l'adminiſtration de la Republique, eſtoient honnorez & recompenſez de charges publiques, de terres qui leur eſtoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: Ainſi donnoient-ils de ſeueres chaſtimens à ceux qui eſtoient deſobeyſſans & coulpables. Ils puniſſoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceſte auec les aſcendans ou deſcendans en droite ligne, eſtoient auſſi punis de mort.

Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir
plusieurs femmes ou concubines, & elles n'en-
couroient point la peine de mort pour estre trou-
uees auec d'autres, ains seulement celle qui estoit
la vraye & legitime espouse, auec laquelle pro-
prement ils contractoient mariage. Car ils n'en
auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoiēt
& receuoient auec vne particuliere solemnité &
ceremonie, qui estoit que l'espoux se transpor-
toit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy,
luy ayant premierement mis au pied vne ottoya.
Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent
par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert
comme ceux des freres de S. François. Si l'espou-
se estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si
elle ne l'estoit point, il estoit fait de ionc. Toutes
les autres femmes ou concubines du mary hono-
roient & seruoient celle là comme femme legiti-
me, qui seule aussi apres le decez du mary portoit
le dueil de noir, l'espace d'vn an, & ne se marioit
point qu'apres ce tēps passé, & estoit cōmunémēt
plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa
main ceste fēme à ses gouuerneurs & capitaines,
& les gouuerneurs & Caciques assēbloiēt en leurs
villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en
une place, & leur donnoiēt à chacun sa fēme auec
la ceremonie susdite, de luy chausser cet ottoya, &
de ceste façō contractoiēt leurs mariages. Si ceste
femme estoit trouuee auec vn autre que le mary,
elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi, & biē
que le mary leur pardonnast, elles ne laissoiēt pas
d'estre punies, mais elles estoient dispensees de la
mort. Ils donnoiēt vne sēblable peine à celuy qui

commettoit inceste auec sa mere, ayeulle, fille, ou petite fille. Car il n'estoit point defendu entr'eux de se marier, ny de concubiner auec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance auec sa sœur, enquoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs sœurs, voire de pere & de mere : car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & defendu de contracter au premier degré : ce qui dura iusques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rompit ceste coustume, & se maria auec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier auec leurs sœurs de pere & non point d'autres. Ce qu'il fit de sa part : & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa & vne fille appellee Coya Cussillinay, se sentant proche de la mort il commanda que ses enfans de pere & de mere se mariassent ensemble, & donna permission au reste des principaux de son Royaume de se pouuoir marier auec leurs sœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui estoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il lise le Traitté que Polo

en a escrit à l'instãce de Dom Hierosme de Loaisa Archeuesque des Rois, lequel Polo en fit vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens, est l'espouse legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques vns qui ont pretendu dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté determiné par le Synode prouincial de Lyma, auec beaucoup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime. *Conci. Lim. act. 2.*

De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

CHAP. XIX.

PAR le commandement de la majesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire si bien comme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escritures: toutesfois l'on en a recouuré ce que i'en diray icy par leurs quipos & registres, lesquels comme i'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peru aucun Royaume ny seigneur à qui tous

obeyssent, mais estoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au Royaume de Chillé, & presque en toutes les Prouinces que les Espagnols ont conquises en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes trois genres de gouuernement & façon de viure. Le premier, & meilleur a esté de Royaume ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, & celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouuernoient par l'aduis & authorité de plusieurs, qui sont comme conseillers. Ceux là en temps de guerre eslisoiēt vn capitaine, à qui toute vne nation ou Prouince obeyssoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouuernoit soy-mesme, y ayant quelques hōmes principaux que le vulgaire respecte, & quelquesfois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importāce, afin d'auiser ce qui leur est conuenable. Le troisiesme genre de gouuernement est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans Loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, cōme le sont encor auiourd'huy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernement en communautez, par l'industrie & sçauoir de quelques principaux d'entr'eux, es-

quels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont auiourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient au nouueau Royaume de Grenade, les Moscas & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce genre par la vaillantise & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouuernement plus puissant, qui institua le Royaume & la monarchie, que nous trouuasmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subiection, & y establirent leurs loix & gouuernements. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq ou six lieuës autour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallee de Cusco, d'où peu à peu ils conquesterent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieuës de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponant, & iusques aux grandes cãpagnes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'õ voit encor auiourd'huy le chasteau qui se nõme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fit bastir pour defence & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduencerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres qui courent

en ces lieuës, de ſorte que la largeur de ce Royaume ne ſeroit pas droictement de cent lieuës. Ces Inguas ſurpaſſerent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Canaris, qui eſtoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriſerent les Eſpagnols, n'ayēt iamais voulu recognoiſtre ny confeſſer cet auantage ſur eux, de telle façon que ſi encor auiourd'huy ils viennēt à tōber ſur ce diſcours, & comparaiſons, & qu'ils ſoient vn peu inſtiguez, & animez, ils ſ'entretueront à milliers ſur ceſte diſpute, qui ſont les plus vaillans, ainſi qu'il eſt arriué en Cuſco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas ſe ſeruoient pour conqueſter & ſe faire Seigneurs de toute ceſte terre, fut en faignāt que depuis le Deluge vniuerſel, duquel tous les Indiens ont cognoiſſance, le monde auoit eſté reſtauré & repeuplé par ces Inguas, & que ſept d'iceux ſortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raiſon dequoy tout le reſte des hommes leur deuoient tribut & vaſſellage, comme à leurs progeniteurs : outre cela ils diſoient & affermoient qu'eux ſeuls tenoiēt la vraye religion, & ſçauoiēt comment Dieu deuoit eſtre ſeruy & honoré, & que pour ceſte occaſion ils y deuoient inſtruire tous les hommes. C'eſt vne choſe infinie que le fondement qu'ils donnent à leurs couſtumes & ceremonies, & y auoit en Cuſco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre ſaincte, & tous les lieux y eſtoient rēplis de leurs myſteres. Comme ils alloient conqueſtans les Prouinces, auſſi alloiēt-ils introduiſans les meſmes Guacas,

& couſtumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, eſtoient le Viracocha, Pachayachachic, qui ſignifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'eſt pourquoy ils diſoient que le Soleil receuoit ſa vertu & ſon eſtre du Createur, ainſi que les autres Guacas, & qu'ils eſtoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ſes ſucceſſeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontẽt eſtre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il ſortoit de la cauerne, ou feneſtre de Tãbo, qui eſt eſloignee de Cuſco, enuiron de cinq ou ſix lieuës. Ils diſent que ceſtuy là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns deſquels furent appellez Hanancuſco, & les autres Vrincuſco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conqueſterent & gouuernerẽt ceſte prouince, & le premier qu'ils ont chef, & ſouche du lignage de ces Seigneurs que ie dis, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Ceſtuy là encor qu'il ne fuſt pas grand Seigneur, ſe ſeruoit neantmoins auec de la vaiſſelle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout ſon treſor fuſt deſtiné pour le ſeruice de ſõ corps, & pour la nourriture de ſa famille: ſon ſucceſſeur en fit de meſme, & ſe tourna ceſte façon de faire, en couſtume generale, comme i'ay dit, que nul Ingua ne peut heriter des biẽs & maiſon de ſon pre-

deceſſeur,mais qu'il fondaſt vne nouuelle maiſon
Au temps de cet Inguaroça, les Indiens auoien
des idoles d'or,& luy ſucceda Yaguarguaque, hõ
me deſia vieil, & diſent qu'il eſtoit appellé de c
nom là, qui ſignifie larme de ſang, pour ce qu
ayant eſté vne fois vaincu, & prins par ſes enne
mis, de dueil & ennuy il en pleura du ſang. Il fu
enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eſt a
chemin d'Omaſuyo, & fonda la famille appelle
Aocaillipanaca. A ceſtuy ſucceda vn ſien fils Vira
cocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beau
coup de vaiſſelle d'or,& d'argent: il fonda le ligna
ge, ou famille de Coccopanaca. Ganſalles Pizarr
chercha le corps de ceſtuy cy, pour la renomme
du grand threſor qui eſtoit enterré auec luy, &
apres auoir donné de cruels tourments à plusieur
Indiẽs, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où l
meſme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prin
& fait executer par le preſident Guaſca. Gonſalle
Pizarre fit bruſler le corps de ce Viracocha Ingu
& les Indiens prindrent depuis ſes cendres, le
quelles ils mirent en vn petit vaze, & les conſe
uerent, y faiſans de grands ſacrifices, iuſqu'à ce qu
Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils fa
ſoient ſur les corps des autres Inguas, leſque
auec vne admirable addreſſe & diligence, il ti
des mains des Indiens, les trouuans fort entiers,&
fort embauſmez, enquoy il eſteignit vn grand nõ
bre d'idolatries, qu'ils y faiſoient. Les Indien
trouuerent mauuais, que cet Ingua ſ'intitulaſt V
racocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pou
ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme V
racocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auo

commandé de prendre son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des coustumes, & superstitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinant.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis son temps iusques à Guaynacapa.

CHAP. XXI.

PAchacuti Ingua Yupangui regna soixante & dix ans, & conquesta beaucoup de pays. Le commencement de ses cōquestes fut par le moyē d'vn sien frere aisné, qui ayant du viuant de son pere tenu la seigneurie, & de son consentement faisoit la guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il fist contre les Changuas, qui est la nation qui possedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de trente ou quarante lieües de Cusco, sur le chemin de Lima. Cest aisné ayant ainsi esté desconfit, se retira auec peu d'hommes, ce que voyant son frere puisné, Ingua Yugangui, pour se faire seigneur, inuenta & mit en auant, qu'vn iour luy estant seul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, se plaignant que conbien qu'il fust le seigneur vniuersel, & createur de toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que tout fust sous sa puissance, toutesfois ils ne luy rendoient l'obeissance qu'ils deuoient, au contraire ils honoroient & adoroient esgalement le Soleil, le Tonnerre, la Terre & les autres choses qui n'auoient aucune autre

vertu,que celle qu'il leur departoit & qu'il luy fa
soit sçauoir,qu'au Ciel où il estoit,l'on l'appello
Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createu
vniuersel, & afin que les Indiens creussent qu
c'estoit chose vraye,qu'il ne doutast,bien qu'il fu
tout seul,de leuer des hõmes soubs ce tiltre, qu'
luy donneroit la victoire contre les Changua
quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en
grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Ro
aumes, pource qu'il luy enuoyeroit des homm
qui luy aideroient sans estre veus,& fit tant que s
ceste couleur & fantaisie, il commença d'assen
bler vn grãd nombre de peuple, dont il dressa vn
puissante armee, auec laquelle il obtint la victo
re, se faisant seigneur du Royaume, ostant à so
pere,& à son frere la seigneurie. Puis apres il co
questa,& desconfit les Changuas,& dés lors il o
dõna que le Virachocha seroit tenu pour seigne
vniuersel, & que les statuës du Soleil & du To
nerre, luy feroit reuerence, & honneur. Dés
temps aussi l'on commença de mettre la stat
du Virachocha plus haut que celle du Soleil,
Tonnerre,& du reste des Guacas. Et iaçoit que c
Ingua Yupangui eust donné des metairies, terr
& bestiaux au Soleil,au Tonnerre,& autres Gu
cas,il ne dedia toutesfois aucune chose aux Vir
cocha,donnant pour raison,qu'il n'en auoit poi
de besoing;par ce qu'il estoit seigneur vniuersel,
createur de toutes choses. Il declara à ses solda
apres l'ẽtiere victoire des Chãguas,que ce n'auoi
point esté eux qui auoient vaincu, mais certai
hommes barbus, que le Virachoca luy auoit e
uoyez, & que personne ne les auoit peu voir q

uy, lesquels du depuis s'estoient conuertis en
ierres, parquoy il côuenoit les chercher, & qu'il
es recognoistroit bien, & par ce moyen assembla
ramassa aux montagnes vne grande multitude
e pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, les-
uels ils adoroient, & leur sacrifioient, ils les ap-
ellerent les Pururaucas, & les portoient en la
uerre auec grande deuotion, tenans pour certain
u'ils auoient obtenu la victoire par leur aide.
'imagination & fiction de cet Ingua, eust tant de
uissance, que par ce moyen il obtint de fort bel-
s victoires. Cestuy fonda la famille appellée Yna-
panaca, & fit vne grãde statuë d'or, qu'il appella
ndüllapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort
che, & de grand prix, duquel or les Indiẽs prin-
ent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la
berté & raçõ d'Atahulpa, quand le Marquis Frã-
ois Pizarre le tint prisonnier. Le Licentié Polo
ouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs &
amacomas, qui seruoiẽt à sa memoire, & trouua
ue le corps auoit esté transporté de Patallacta, à
otocache, où depuis les Espagnols ont fondee la
roisse S. Blas. Ce corps estoit si entier, & bien
ccommodé, auec certain betum, qu'il sembloit
re tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite
ille d'or, si proprement agẽcee, qu'ils sembloiẽt
s propres yeux naturels. Il auoit en la teste vn
up de pierre qu'il eust en vne guerre, & estoit
is, & chenu, sans auoir perdu vn seul cheueu, nõ
us que s'il ne fust mort que de ce iour là mesme,
mbien qu'il y eust plus de soixante & dixhuict
s qu'il estoit decedé. Le susdict Polo enuoya ce
rps auec ceux de quelques autres Inguas, en la

cité de Lima,par le commandement du Viceroy le Marquis de Canette, qui estoit chose fort ne cessaire, pour desraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps,auec les au tres en l'hospital sainct André,que fonda ce Mar quis,combien qu'ils fussent desia biẽ gastez. Don Philippe Caritopa,qui fut arriere-fils,ou bisarrie re fils de cet Ingua,affermoit que les richesses qu celuy laissa à sa famille,estoiẽt grandes,& qu'elle deuoiẽt estre en la puissance des Yanaconas,Ama ro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topain gua Yupangui, auquel vn sien fils appellé de mes me nom succeda, qui fonda la famille appelle Capac Aillo.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.

CHAP. XXII.

A Ce dernier Ingua,succeda Guaynacapa,qu vaut autant à dire que ieune homme, rich & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul d ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fu fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tou les endroits de son Royaume, fut homme hard & determiné, vaillant & fort heureux en guerr Parquoy il obtint de grandes victoires, il estendi son Royaume beaucoup plus que tous ses prede cesseurs ensẽble n'auoient fait,& mourut au Roy aume de Quitto, qu'il auoit conquesté, estan esloigné de sa Cour de quatre cens lieuës. Les In diens l'ouurirent apres son decez, & en laisseren le cœur & les entrailles en Quitto,& le corps fu

pporté en Cuſco, lequel fut mis au renommé
'emple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy
luſieurs edifices, chauſſees, fortereſſes, & œuures
otables de ce Roy, & fonda la famille de Teme
amba. Ce Guaynacapa fut adoré des ſiens pour
)ieu, eſtant encor en vie, choſe que les vieillards
ferment, & qui ne ſ'eſtoit point faicte à l'endroit
aucun de ſes predeceſſeurs. Quand il mourut, ils
ierent mil perſonnes de ſa maiſon, pour l'aller
ruir en l'autre vie, leſquels mouroient ainſi fort
olontiers, pour aller à ſon ſeruice. Tellement
ie pluſieurs ſ'offroient à la mort, pour le meſme
fect, outre ceux qui y eſtoient deſtinez. Et eſtoit
ie choſe admirable, que ſa richeſſe & ſon thre-
r. Et d'autant que peu de temps apres ſa mort,
s Eſpagnols y entrerent, les Indiens prirent
aucoup de peine pour faire diſparoiſtre le tout,
mbien qu'il y en euſt vne grande partie qui fut
rtee à Xamalca, pour la rançon de Atahulpa
n fils. Quelques hommes dignes de foy, affer-
ent qu'il auoit en Cuſco plus de trois cens fils,
arriere fils. Sa mere appellee Mamaoello
: entr'eux fort eſtimee. Polo enuoya en Ly-
a les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort
en embauſmez, & deſracina vne infinité d'i-
latrie, que l'on faiſoit en cet endroit. A Guay-
capa ſucceda en Cuſco vn ſien fils nommé Ti-
cuſſigualpa, qui depuis ſ'appella Guaſpar In-
a, ſon corps fut bruſlé par les Capitaines de
ahulpa, qui fut auſſi fils de Guaynacapa, &
quel ſe rebella en Quitto contre ſon frere, &
rcha contre luy auec vne puiſſante armee.
arriua que Quiſquits & Chilicuchi, Capi-

taines de Atahulpa prindrent Guaſpar Ingua, e
la cité de Cuſco, apres qu'il eut eſté receu pour ſei
gneur & Roy (car il eſtoit le legitime ſucceſſeu
ce qui cauſa en tout ſon Royaume vn grand duei
ſpecialement en ſa Cour. Et comme touſiours e
leurs neceſſitez ils auoient recours aux ſacrifice
ne ſe trouuans alors aſſez puiſſans pour metti
leur ſeigneur en liberté, tant pour les forces d
Capitaines qui le prindrẽt, comme pour la groſ
armee qui venoit auec Atahulpa, ils delibererei
(voire quelques vns diſent que ce fut par le con
mandement de cet Ingua) de faire vn grand & ſ
lemnel ſacrifice au Viracocha, Pachayachachi
qui ſignifie createur vniuerſel, luy demandant q
puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur ſeigneur,
enuoyaſt du Ciel des hommes qui le deliuraſſe
de priſon. Et comme ils eſtoient en grande eſp
rance ſur ce ſacrifice, il leur vint nouuelle, comn
vn certain peuple qui eſtoit venu par mer, auo
mis pied à terre, & prins priſonnier Atahulp
pour ceſte occaſion ils appellerent les Eſpagno
Viracochas, croyans qu'ils eſtoient hommes e
uoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'i
eſtoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, con
me pour ce que cela aduint incontinent apr
leur ſacrifice ſuſdit fait au Virachocha. Et de
vint qu'ils commencerent d'appeller les Eſp
gnols Viracochas, comme ils le font auiourd'hu
Et à la verité, ſi nous leur euſſions donné vn bo
exemple, & tel que nous deuions, ces India
auoient bien rencontré, diſans que c'eſtoient h
mes enuoyez de Dieu. Et eſt vne choſe conſider
ble, que la grandeur & prouidence diuine, cõn
il diſpo

il diſpoſa l'entree des noſtres au Peru, laquelle euſt eſté impoſſible, n'euſt eſté la diſſenſion des deux freres, & de leurs partiſans, & l'opinion ſi grande qu'ils eurẽt des Chreſtiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gaignant la terre des Indes à prendre peine de faire gaigner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers ſucceſſeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

LE reſte de ce ſuject eſt aſſez amplemẽt traité par les autheurs Eſpagnols aux hiſtoires des Indes, & d'autant que cela eſt outre la preſente intention, ie diray ſeulement de la ſucceſſion qu'il y eut des Inguas. Atahulpa eſtant mort en Xaxanalca, & Guaſcar en Cuſco, & François Pizarre auec les ſiens, s'eſtant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les aſſiegea en Cuſco, & les tint fort preſſez, mais en fin il quitta tout le pays, & ſe retira en Vilca-bamba, aux mõtagnes eſquelles il ſe maintint, à cauſe de l'aſpreté, & difficile accez d'icelles, & là demeurerent les ſucceſſeurs Inguas, iuſques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cuſco, auec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iuſtice de celuy qu'ils tenoiẽt pour ſeigneur. Apres cela l'on en empriſonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui ſe fit baptiſer, & fauoriſa touſiours les Eſpagnols contre Mangocapa ſon frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ce pays, Sarritopaingua

sortit de Vilcabamba, & vint soubs asseurance à la cité des Roys, où luy fut dõnee la vallee Yucay, & d'autres choses, à quoy succeda vne sienne fille. Voila la succession qui est auiourd'huy cogneüe de ceste si grande & riche famille des Inguas, desquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze successeurs en ce Royaume, iusques à ce qu'il cessa du tout, en l'autre partiallité & Vrincusco, qui comme a esté dit cy dessus, eut son origine mesme du premier Mangocapa, l'on conte huict successeurs en ceste maniere. A Mangocapa succeda Cinthoroca, à cestuy Capac Yupangui, à cestuy Lluqui Yupangui, à cestuy Maytacapa est Tarcogumam, auquel succeda vn sien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils succeda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela suffise pour l'origine & succession des Inguas, qui gouuernerent la terre du Peru, auec ce qui a esté dit de leurs loix, gouuernement, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

CHAP. XXIIII.

COMBIEN que l'on pourra voir par l'histoire qui sera escrite du Royaume, succession, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouuernement, si est-ce toutesfois que ie diray icy sommairement ce qui me semble plus remarquable en general, dont il sera cy apres plus amplemẽt discouru en l'histoire. La premiere chose par laquelle on peut iuger que le gouuernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'

dre qu'ils auoient, & gardoient inuiolablement d'eslire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moçuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession, ains seulement y venoient par vne legitime nomination, & essection. Ceste essection au commẽcement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoient l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & ordre d'vn sage & valeureux homme, qu'ils auoient appellé Tlacael, il y eut quatre electeurs certains & arrestez, lesquels auec deux seigneurs, ou Roys, sujects au Mexiquain, qui estoient celuy de Tescaco, & celuy de Tacuba, auoient droit de faire ceste essection. Ils essisoient ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pource que les Roys alloient tousiours à la guerre, & estoit presque la principalle occasion pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy ils prenoient garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prinssent plaisir, & se glorifiassent en icelle. Apres l'essection ils faisoient deux manieres de festes, l'vne en prenant possession de l'estat Royal, pour laquelle ils alloient au Temple, & faisoient de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciens qui s'estudioent en cela, faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solemnelle, estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en

bataille,& amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux,& entroit en triomphe auec vne grande pompe,luy faisans vne solemnelle reception, tant ceux du Temple, lesquels alloient tous en procession, touchans & ioüans de plusieurs sortes d'instrumens,& encensans & chantans comme les seculiers,& les Courtisans,qui sortoient auec leurs inuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royalle estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere couppee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuāt estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté coüard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissension, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire és communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauures, & assez petits cōpagnōs,les Roys estoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour,mais comme ils augmenterent en pouuoir,ils augmenterēt aussi en appareils & en magnificēce,iusques à paruenir à la grā

deur de Moteçuma, lequel quand il n'euſt eu au-
tre choſe que la maiſon des animaux, c'eſtoit vne
choſe aſſez ſuperbe, & telle qu'õ n'en a iamais veu
d'autre ſemblable. Car il y auoit en ceſte ſienne
maiſon de toutes ſortes de poiſſons, d'oiſeaux de
Xacamamas, & de beſtes, comme en vne autre ar-
che de Noé. Pour les poiſſõs de mer il y auoit des
eſtangs d'eauë ſallee, & pour ceux des riuieres, des
eſtãgs d'eauë douce. Les oiſeaux de proye y auoiẽt
leurs viandes, & les beſtes fieres auſſi en fort gran-
de abondance, & grand nombre d'Indiens eſtoiẽt
occupez à entretenir ces animaux. Quãd il voyoit
qu'il n'eſtoit pas poſſible d'entretenir ou nourrir
quelque ſorte de poiſſõ, d'oiſeaux, ou de beſte ſau-
uage, il en faiſoit faire l'image & la ſemblance ri-
chement taillee en des pierres precieuſes, en ar-
gẽt, en or, en marbres ou en pierre: & pour toutes
ſortes d'entretiens, il auoit des maiſons & palais
diuers, les vns de plaiſir, les autres de dueil & tri-
ſteſſe, & les autres pour y traitter les affaires du
Royaume. Il y auoit en ces palais pluſieurs cham-
bres, ſelon la qualité des ſeigneurs qui le ſeruoient
auec vne eſtrange ordre & diſtinction.

Des tiltres & dignitez qui eſtoient entre les Mexiquains.

CHAP. XXV.

LEs Mexiquains ont eſté fort curieux de de-
partir les grades & dignitez entre les nobles
& les ſeigneurs, afin que l'on recogneuſt ceux d'é-
ceux, auſquels l'on deuoit faire plus d'honneur.
La dignité des quatre eſlecteurs, eſtoit celle qui

eſtoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les eſliſoit-on incontinent apres l'eſlectiõ du Roy. Ils eſtoient ordinairement frere ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui ſignifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui eſt vne ſorte d'armes, dont ils vſoiẽt ſouuent. La dignité d'apres eſtoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui eſt à dire, circõciſeurs ou coupeurs d'hommes. La troiſieſme dignité eſtoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui ſignifie eſpandeur de ſang par eſgratignement. Tous leſquels tiltres & dignitez eſtoient exercez des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatrieſme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que ſeigneur de la maiſon noire, ou de la noirceur, à cauſe d'vn certain encre, duquel les preſtres ſ'oignoient, & qui ſeruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez eſtoient du grãd conſeil, ſans l'aduis deſquels le Roy ne faiſoit ny pouuoit faire aucune choſe d'importãce, & le Roy eſtant mort l'on en deuoit eſlire en ſa place vn qui fuſt en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit auſſi outre ceux là d'autres conſeils, & audience, & diſent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Eſpagne, & qu'il y auoit diuers ſieges & iuriſdictions auec leurs conſeillers & alcades de cour, & d'autres qui leur eſtoient ſouzmis comme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguaſits maieurs, & d'autres, qui eſtoient encor inferieurs & ſouzmis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous leſquels deſpandoient des quatre premiers Princes qui aſſiſtoient au Roy. Ces quatre tant ſeulement auoient la iuriſdiction & puiſ

ance de condamner à la mort, & les autres leur
enuoyoient des memoires des sentences qu'ils dõ-
noient : Au moyen dequoy en certain temps l'on
faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en
son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre &
police establie sur le reuenu du Royaume: car il y
auoit des officiers departis par toutes les prouin-
ces, comme des Receueurs, & Tresoriers, qui re-
cueilloient les tributs & rentes Royales. L'õ por-
toit le tribut en la cour pour le moins de mois en
mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist &
s'engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux
& d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soi-
gneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche
leur religion, superstition & idolatries : & pour
ceste occasion y auoit vn grand nombre de mini-
stres qui auoiẽt la charge d'enseigner au peuple les
coustumes & ceremonies de leur Loy. C'est pour-
quoy sur ce qu'vn prestre Chrestiẽ vn iour se plai-
gnoit que les Indiens n'estoient pas bons Chre-
stiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn
vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces
termes: *Que les prestres* (dit-il) *emploient autant de soin
& de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les mi-
nistres des idoles emploient à enseigner leurs ceremonies:
car auec la moitié du soin qu'ils y prendront, ils nous ren-
dront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy
de Iesus-Christ est beaucoup meilleure: mais les Indiens
ne l'apprenent point à faute de gens qui la leur ensei-
gnent.* Enquoy certainement il dist verité, à nostre
grand' honte & confusion.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

CHAP. XXVI.

LES Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire: c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputatiõ qu'ils acqueroiẽt en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des rasoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux costez d'vn baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils affermẽt que d'vn seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Ils auoient pour armes deffensiues de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions enuironnez de plumes. Ils se vestoient de peaux de tygres ou lyons, & d'autres animaux sauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à luter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit.

Moteçuma mit la cheuallerie à ſon plus haut poinct, en inſtituant certains ordres militaires, comme de commandeurs, auec certaines marques & enſeignes. Les plus honnorables d'entre les Cheualiers eſtoient ceux qui portoiēt la couronne de leurs cheueux attachee auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient ſur leurs eſpaulles des rameaux de plumes, & des bourrelets de meſme. Ils portoient autant de ces bourrelets cōme ils auoient fait d'actes ſignalez en guerre. Le Roy meſme eſtoit de ceſt ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où eſtoient Moteçuma & ſon fils accouſtrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui eſt choſe digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils appelloient les lyons & les tygres, leſquels eſtoient communément les plus valureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient portās touſiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'eſtoient en telle eſtime comme ceux-cy, leſquels auoient les cheueux coupez en rond par deſſus l'oreille. Ils alloient à la guerre portans de meſmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'eſtoient point armez que iuſques à la ceinture, mais les plus honorables ſ'armoient entierement. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & ſe veſtir de riche cotton, ſe ſeruir de vaſes peints & dorez, & porter des ſouliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit ſe ſeruir que de vaſes de terre, ne leur eſtant pas permis de porter des ſouliers, & ne

pouuoient se vestir que de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit son logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier estoit appellé le logis des Princes, le second des Aigles, le troisiesme des Lyons & tygres, & le quatriesme des gris. Les autres officiers communs, estoient en bas, logez en de moindres logis: & si quelqu'vn se logeoit hors de son lieu, il encouroit peine de mort.

Du grand ordre & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

CHAP. XXVIII.

IL n'y a chose qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer, ny que i'aye trouuee plus digne de loüange & de memoire que l'ordre & le soing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recognoissoient bien que toute la bonne esperance d'vne Republique, consiste en la nourriture & institution de la ieunesse, ce que Platon traicte assez amplement en ses liures, *De legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cet aage, en les occupans en des exercices honnestes & profitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples vne maison particuliere d'enfans, comme des eschollles, ou colleges, qui estoit separee de celles des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces eschollles vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient vo-

lontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeyr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils fussent aggreables aux Seigneurs, ils leur apprenoient à chanter & à dançer, & les dressoiēt aux exercices de la guerre, qui à tirer vne flesche, vn dard, ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumassent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices. Outre le nombre cōmun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieusner, & de marcher posément, & auec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au trauail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoiēt instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentiuement leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures & des munitiōs aux soldats, afin qu'ils veissēt là ce qui s'y passoit, & le trauail que l'on y enduroit. Et afin qu'ils perdissēt

la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux, afin que monstrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines auec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voila comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoiẽt leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoiẽt atteint l'aage suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur dõnoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoiẽt leurs prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils deuoient demeurer, y ayans esté dediez. Ces Mexiquains prenoiẽt vn grand soing à nourrir les enfans, que si aujourd'huy ils suiuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doute que la Chrestienté fleuriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il n'y a point de profit, il s'auance bien peu, & y va-l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclaircir les yeux, afin que nous voyons

que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des tenebres faisoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dances des Indiens.

CHAP. XXVIII.

D'AUTANT que c'est vne chose qui despend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux & recreations, quãd il en est temps; il ne sera mal à propos que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point descouuert és Indes aucune nation qui viue en communautez, qui n'ait son entretien & sa recreation, en ieux, dançes, & exercices de plaisir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils faisoient en façon de combat, ausquels les hommes des deux costez s'enflamboient quelquesfois d'vne telle façon que bien souuẽt leur Paella (qui estoit le nom de cet exercice) venoit à estre dangereuse. I'ay veu aussi plusieurs sortes de dançes, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers & offices, comme de bergers, laboureurs, pescheurs, & chasseurs, & faisoient ordinairemẽt toutes ces dançes auec vn son & vn pas fort pesant & fort graue. Il y auoit d'autres dançes & mascarades, qu'ils appelloient guacones, dont les masques & les gestes estoient pures representations du diable. Il y auoit mesme des hommes qui dançoient sur les espaulles les vns des autres en la façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils

appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces dances estoient superstitions & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster le plus qu'ils ont peu de ces dances, combien qu'ils les laissent à cause qu'vne partie ne sont que jeux de recreation, car tousiours ils dancent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plusieurs sortes d'instrumẽs, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme cornets entortillez: mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoient fort ingenieusement composées, & contenants des histoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils emploient les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme de huictains, chansons, & rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournez, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru des dances Tagui, és autres Prouinces Areittos, & en Mexique Mittotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue

ſpagne, où l'on voit encore auiourd'huy des ndiens ſi braues ſauteurs, que c'eſt vne choſe adnirable. Les vns dancent ſur vne corde, les autres ſur vn pieu haut & droict en mille façons. .es autres auec la plante des pieds & des iarets, nanient, iettent en haut & reçoiuent vn tronc ort peſant: ce qui ſemble incroyable, ſi ce n'eſt n le voyant. Ils font pluſieurs autres demonſtraons de leur grande agilité, en ſautant, voltieant, faiſant des ſouples-ſauts, tantoſt portans n grand & peſant faix, tantoſt endurans des oups qui ſeroient ſuffiſants pour rompre du fer. Iais l'exercice de recreation le plus vſité entre s Mexiquains, eſt le ſolemnel Mitotté, qui eſt ne ſorte de bal qu'ils eſtimoient ſi braue & ſi onorable, que le Roy meſme y dançoit quelues fois, non pas toutesfois par force, come le Roy Dom Pedro d'Arragon, auec le Barier de Valence. Ce bal ou Mittotté ſe faiſoit orinairement és cours du Temple, & en celles des aiſons Royalles, qui eſtoient les plus ſpacieus. Ils poſoient au milieu de la court deux diers inſtruments, vn qui eſtoit en façon de tamour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d've piece, & creuſé par dedans, leſquels ils metoient ſur vne figure d'homme, ou d'animal, ou eſſus vne colomne. Ces deux inſtrumens eoient ſi bien accordez enſemble, qu'ils rendoiēt n leur ſon vne aſſez bōne harmonie, & faiſoient uec ces inſtrumens pluſieurs & diuerſes ſortes 'airs & de chanſons. Ils chantoient & balloient ous au ſon & à la cadence de ces inſtrumens, d'vn bel ordre & d'vn ſi bel accort, tant aux voix

qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'vn desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient, sans presque se mouuoir : l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement & faisoient diuerses façons de pas, auec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dãces de leurs plus precieux habits & ioyaux selon le moyen & pouuoir d'vn chacun, estimans cela vne chose fort honorable : & pour ceste occasion ils apprenoient ces dances dés leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passetemps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. I'ay veu faire ce bal ou Mitotté en la court de l'Eglise de Topetzotlan qui est vn bourg à sept lieuës de Mexique, & me sembla déslors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes, puis qu'ils ont besoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gregoire, que

que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-temps s'acheminent à l'honneur de Dieu & des Saincts, desquels ils celebrent les fests. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dés son commencement, nous en traitterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIEME
DE L'HISTOIRE NATVRLLE ET MORALE des Indes.

Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes des Indes, principalement ceux des Mexiquains.

CHAPITRE PREMIER.



OVTE histoire veritable bien escrite est tousiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage *Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce qui a esté.* Les choses humaines ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les vns se font sages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy quelque chose de bon & digne de loüange, ny Republique si bien ordonnee, où il n'y ait quelque chose à reprendre. C'est pourquoy quand il n'y auroit au re ruict en l'histoire & narration des faits des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre vne histoire & relation des choses, lesquelles en effect de verité sont aduenuës, elle merite assez d'estre receuë comme chose vtile, & ne la doit-on pas reietter, pourtant si ce sont chose

des Indiens. Comme nous voyons que les autheurs qui traittent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signallees ; & des pierres precieuses, mais aussi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a tousiours en icelles quelques proprietez dignes d'estre remarquees. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traitte, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est tousiours vn suject qui n'est pas indigne d'estre escrit ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere : c'est que l'on doit d'auantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimee, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, comme aussi le sont ces nations : enquoy nous deuons prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduentures. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & aggreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner : car la cognoissance de leurs actes inuite à dõner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & fol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclarcissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits & gestes de ce peuple. Ie traicteray dõc auec l'ayde du Seigneur,

le plus briefuement que ie pourray, de l'origine, progrez, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit trauail, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, ausquels il a communiqué sa saincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neufue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

LES anciens & premiers habitans des Prouinces, que nous appellons neufue Espagne, furent des hommes fort barbares & sauuages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appellez Chichimequas. Ils ne semoient ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, enquoy ils estoient fort addroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallemẽt sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lieures, connins, bellettes, taupes, chats sauuages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleuures, lezards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient auec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des cauer-

nes, & en des buiſſons: & les femmes meſmes alloient à la chaſſe auec leurs maris, laiſſans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre, dans quelque petit pannier de ionc, qui ſe paſſoient d'eſtre allaittez iuſques à ce qu'elles retournaſſent de la chaſſe. Ils n'auoient aucuns ſuperieurs, & ne recognoiſſoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de couſtumes ny de religiõ. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Eſpagne de ceſte ſorte de gens qui viuent de leur arc & fleſches, leſquels ſont fort dommageables: pourautant qu'ils ſ'aſſemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Eſpagnols par force ny fineſſes, les reduire à quelque police & obeyſſance. Car comme ils n'ont point villes, ny de reſidences, combattre auec eux, eſt proprement chaſſer aux beſtes ſauuages, qui ſ'eſcartent, & ſe cachent aux lieux les plus aſpres & couuerts de la Syerre. Telle eſt la façõ de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & eſt traitté principalement de ceſte ſorte d'Indiens, aux liures *De procuranda Indiorum ſalute*. Au lieu où il eſt dit, qu'ils ont de beſoing d'eſtre contraints & aſſujettis par quelque force honneſte, & qu'il eſt neceſſaire de les enſeigner premierement à eſtre hõmes, puis apres à eſtre Chreſtiens. L'on veut dire que ceux qu'ils appellent en la neufue Eſpagne, Ottomies, eſtoient de ceſte ſorte, leſquels communement ſont de pauures Indiens habitans en vne terre aſpre & rude, & neantmoins ſont en aſſez grand nombre, & viuent enſemble, ayants entr'eux quelque police, & ceux qui les cognoiſ-

ſent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choſes de la Chreſtienté que les autres, qui ſont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policez. Venans donc à noſtre ſujet, les Chichimecas, & Ottomies, qui eſtoient les premiers habitans de la neufue Eſpagne, d'autant qu'ils ne ſemoient ny labouroient la terre, laiſſerent le meilleur & le plus fertile de ceſte cõtree ſans le peupler, ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent, leſquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'eſtoit vne nation plus ciuile & plus politique, & ſignifie ce mot, peuple qui parle bien, au reſpect des autres nations barbares & ſans raiſon. Ces ſeconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres eſloignees qui giſent vers le Nort, où l'on a maintenant deſcouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouueau Mexique. Il y a en ceſte contree deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tuculhuacan, qui ſignifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maiſons, leurs terres labourables, dieux, couſtumes, & ceremonies, auec le meſme ordre, & police que les Nauatalcas, & ſont diuiſez en ſept lignages ou nations, & pource qu'il y a vn vſage en ceſte Prouince, que chacun de ces lignages a ſon lieu, & ſon territoire ſeparé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & diſent qu'ils ſortirent de ſept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mẽtion en leur hiſtoire, où ils peignent ſept cauernes, & les hommes qui en ſortent. Par la ſuppu-

tation de leurs liures, il y a plus de huict cens ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'annee de nostre Seigneur, huict cens vingt. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent quatre vingts ans en chemin, & la cause qu'ils demeurerent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doute estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchans de nouuelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoiẽt de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplees, y laissans neãtmoins tousiours quelques vns, principalemẽt les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient & bastissoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'annee de neuf cens deux, selon nostre conte.

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CHAP. III.

Es sept lignages que i'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furẽt les Suchi-

milcos, qui ſignifie gent de ſemences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne cité de leur nom & pluſieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du ſecond lignage, appellez Chalcas, qui ſignifie gent des bouches, leſquels fonderent auſſi vne autre cité de leur nom, departans leurs limites & territoire, auec les Suchimilcos. Les troiſieſmes furent les Tepanecas, qui ſignifie gent du pont, leſquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & ſ'accreurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmiliere, & furent vn long temps fort puiſſants. Apres ceux-là vindrent, ceux qui peuplerent Tezcuco, qui ſont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne mõtagne fort recourbee. Et de ceſte façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy de l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tezcuco furent eſtimez fort courtiſans. Car leur langue & prononciation eſt fort douce & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui ſignifie gent de la Syerre. Ceux-là eſtoiẽt les plus rudes & groſſiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees autour du lac, iuſques aux Syerres, ils paſſerent de l'autre coſté de la Syerre, où ils trouuerẽt vne terre fort fertile, ſpacieuſe, & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent pluſieurs grãds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur Prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu où ſonne la voix de l'aigle, que noſtre vulgaire

appelle,& par corruptiõ, Quernauaca, & eſt ceſte prouince celle que l'õ appelle aiourd'huy le Marquizat. Ceux de la ſixieſme generation, qui ſont les Tlaſcaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, paſſerent la Syerre vers l'Orient trauerſans toute la Syerre Menade, où eſt le fameux Vulcã, entre Mexique & la cité des Anges, où il trouuerent de bon pays, & ſ'y eſtendirent bien auant pluſieurs edifices. Ils y fonderent pluſieurs villes, & citez : dont la Metropolitaine ſ'appella de leur nom Tlaſcala. Ceſte-cy eſt la nation qui fauoriſa les Eſpagnols à leur entree, & par l'ayde deſquels ils gagnerẽt ce pays, parquoy iuſques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouiſſent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune reſiſtance, mais ils ſ'enfuioient, & comme tous eſpouuentez ils ſe cachoient au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre coſté de la Sierre, où les Tlaſcaltecas ſ'habituerent, ne permirent point ce que le reſte des Chichimecas auoient permis : au contraire ils ſe mirent en deffence, pour conſeruer leur pays, & comme ils eſtoient geans, ſelon que raconte leur hiſtoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruſe & fineſſe des Tlaſcaltecas, leſquels feignirẽt de faire paix auec eux, puis les conuierẽt en vn grand banquet, & lors qu'ils eſtoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoiẽt eſté mis en embuſche à ceſte fin, qui leur deſroberent finement leurs armes, qui eſtoient de grãdes maſſuës, des rondelles, des eſpees de bois, & autres

telles ſortes d'armes. Cela fait ils ſe ietterent à l'impourueu ſur eux, & les Chichimecas ſe voulās mettre en deffenſe, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirēt aux montagnes & foreſts prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoient, comme ſi c'euſſent eſté fueilles de laictues. Mais en fin comme les Tlaſcaltecas alloient armez, & en ordre ils deffirent tous les geās, ſans en laiſſer vn ſeul en vie. Ce qu'ō ne doit trouuer eſtrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hōmes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'eſtois en Mexiqne, en l'annee de quatre vingts & ſix, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Ieſus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, laquelle ſans y adiouſter, eſtoit auſſi grande que le poignet d'vn homme & ſelon ceſte proportion tout le reſte, lequel ie vey, & m'eſmerueillay de ceſte difforme grādeur. Les Tlaſcaltecas donc par ceſte victoire, demeurerent paiſibles, & tous les autres lignages auſſi. Ces ſix lignages que i'ay dit, conſeruerent touſiours amitié entr'eux, mariās leurs enfans les vns auec les autres, & departans leurs limites paiſiblemēt, puis s'eſtudioient par vne hōneſte emulatiō d'accroiſtre & d'illuſtrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui paſſoit, cōmēcerent de prendre quelque police, & à ſe veſtir, ayans honte de ce qu'auparauant, & iuſques alors ils n'auoient eſté hōteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerēt d'apprendre d'eux pluſieurs choſes, & faiſoient deſia leurs maiſonnettes, ayans quelque

lice & gouuernemēt. Ils efleurent auſſi des ſei-
eurs,qu'ils recognoiſſoient pour chefs,& ſupe-
urs:au moyen dequoy ils ſortirent preſque en-
rement de ceſte vie beſtialle,toutesfois ils reſi-
ient touſiours aux mōtagnes, & en la Sierre ſe-
rez des autres. Neantmoins ie tiēs pour certain
e ceſte crainte eſt prouenuë des autres nations,
prouinces des Indes, dont les premiers furent
mmes ſauuages, leſquels ne viuās que de chaſſe
trerent,penetrans les terres & pays fort aſpres,
couurans vn nouueau monde, & habitans en
luy preſque cōme beſtes ſauuages, ſans toicts,
ans maiſons, ſans terres labourables, ſans be-
il,ſans Roy, loy, ny Dieu, ny raiſon. Du depuis
elques autres cherchans de meilleures & nou-
lles terres, peuplerent le pays fertile, introdui-
is vn ordre politic, & quelque façon de Repu-
que, encor qu'elle fuſt fort barbare. Par apres
s meſme hōmes,ou d'autres nations, qui eurent
is d'entendement & d'induſtrie que les autres,
nployerent à aſſubiectir & opprimer les moins
iſſans, iuſques à fonder des Royaumes, & des
inds Empires. Ainſi en aduint en Mexique, au
ru, & en quelque endroit où ſe trouuent des ci-
, & des Republiques fondees parmy ces Bar-
res. Ce qui me confirme en mon opinion, la-
elle i'ay amplement deſduite au premier liure,
e les premiers habitans des Indes Occidenta-
vindrent par terre, & que par conſequent,tou-
la terre des Indes ſe continuë, auec celle d'A-
, d'Europe, & d'Afrique, & le nouueau monde
ec le vieil, (cōbien que l'on n'ait encor deſcou-
rt à preſent aucun pays qui touche & ſe ioigne

auec les autres mondes) ou que s'il y a mer en
deux, elle est estroite, que les bestes fieres & sau
ges la peuuent facilement passer à nage, & les h
mes en de meschans basteaux. Mais laissans ce
philosophie retournons à nostre histoire.

De la sortie des Mexiquains, de leur chemin, & a
peuplement de ceux de Mechouacan.

CHAP. IIII.

TROIS cens deux ans apres que les six lign
ges susdits furẽt sortis de leur pays pour p
pler la neufue Espagne, le pays estant desia f
peuplé & reduit à quelque forme de police, ce
de la septiesme cauerne, ou lignee, y arriuere
qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme
autres, sortit de la prouince de Aztlan & Teuc
huacan, nation politique, courtisane, & fort b
liqueuse. Ils adoroient l'idole Vitziliputzli, d
quel a esté fait ample mention cy deuant, & le d
ble qui estoit en cet idole parloit & regissoit as
facilement ceste nation. Ceste idole donc leur c
manda de sortir de leur pays, leur promettãt qu
les feroit Princes & seigneurs de toutes les pr
uinces qu'auoient peuplé les autres six natio
qu'il leur donneroit vne terre fort abondant
beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses,
plumes, & de riches mantes, suiuant quoy ils s
tirent portans auec eux leur idole dans vn coff
de ionc, qui estoit porté par quatre des principa
prestres, ausquels il se communiquoit, & leur r
ueloit en secret le succez de leur chemin & voy
ge, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir.

r donnoit mesmes des loix, & leur enseignoit
coustumes,ceremonies, & sacrifices qu'ils de-
ent obseruer. Ils n'aduançoient ny ne se mou-
ent aucunement, sans l'aduis & commande-
nt de cet idole. Il leur disoit quand ils deuoiẽt
miner, & quand en quelque lieu ils deuoient
rester, enquoy ils luy obeissoient du tout. La
miere chose qu'ils faisoiẽt,où que ce fust qu'ils
uassent, estoit d'edifier vne maison, ou taber-
le,pour leur faux Dieu, qu'ils dressoient tous-
rs au milieu du camp, & y mettoient l'arche
vn autel, de la mesme façon qu'on en vse en la
ncte Eglise Chrestienne. Cela fait ils faisoient
rs semences de pain, & des legumes dont ils
ient & estoient si addonnez à l'obeissance de
rs dieux,que s'il leur commandoit de recueillir
recueilloient,mais s'il leur commandoit de le-
le camp, tout demeuroit là, pour semence &
urriture des vieillards, malades & fatiguez,
ils alloient laissans à tout propos de lieu en au-
afin qu'ils peuplassent. Pretẽdans par ce moyẽ
toute la terre demeureroit peuplee de leur na-
n. Ceste sortie & peregrinatiõ des Mexiquains,
blera parauanture semblable à la sortie d'Egy-
& au chemin que firent les enfans d'Israël,veu
ceux là comme ceux cy, furent admonestez
ortir,& chercher la terre de promission, & les
,& les autres portoient pour guide leur Dieu,
sultoient l'arche,& luy faisoient tabernacle,&
s aduisoit, leurs donnant des loix & des cere-
nies: & les vns, & les autres consommerent
grand nombre d'annees sur ce voyage de leur
e promise,où l'on recognoist de la ressemblan-

ce de plusieurs autres choses, en ce que les hist
res des Mexiquains racontent,& ce que la diu
escriture rapporte des Israëlites. Et sans do
c'est vne chose veritable,que le diable prince d'
gueil,s'est efforcé par les superstitions de ceste
tion,de contrefaire & ensuiure ce que le tres-ha
& vray Dieu fit auec son peuple. Car comme
esté traitté cy dessus,Satan a vne estrange enuie
se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet enne
mortel a pretendu faulsement vsurper la comm
nication,& familiarité qu'il luy a pleu auoir a
les hommes.S'est il iamais veu diable,qui conu
sast ainsi auec les hommes, cõme ce diable Vi
lipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, pa
que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de cous
mes plus superstitieuses, ny de sacrifices p
cruels & inhumains,que ceux que cestuy ensei
aux siens. En fin elles furent inuentées par l'en
my du genre humain. Le chef & capitaine
ceux cy suiuoient,auoit nom Mexi, d'où vint
apres le nom de Mexique,& celuy de sa natiõ M
xiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à lo
comme auoient fait les six autres nations,peu
& cultiuãs la terre en diuers endroits,dont y a
cor auiourd'huy des apparẽces,& ruines, & ap
auoir enduré beaucoup de trauaux & de dang
vindrẽt en fin arriuer en la prouince de Mech
can, qui vaut autant à dire que terre de poiss
pour ce qu'il y en a grand'abondance en de be
& grands lacs,où se contentans de la situation
fraischeur de la terre, ils s'y voulurent repose
arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole
ce poinct,& voyans qu'il n'en estoit pas cõten

uy demanderẽt qu'il leur permiſt à tout le moins
l'y laiſſer de leurs hommes,qui peuplaſſent vne ſi
ɔonne terre,ce qu'il leur accorda,leur enſeignant
e moyen commẽt ils le feroient. Qui fut comme
es hommes & les femmes ſeroient entrez pour ſe
baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Paſ-
uaro, ceux qui reſteroient en terre leur deſrobaſ-
ſent tous leurs habits, & incontinent leuaſſent le
cāp,& s'en allaſſent ſans faire aucun bruit. Ce qui
ut ainſi fait, & les autres qui ne penſoient en la
romperie, pour le contentement qu'ils prenoiẽt
ſe baigner, quand ils ſortirent & ſe trouuerent
'eſpouillez de leurs habits,& ainſi moquez & de-
aiſſez de leurs compagnons,ils demeurerent fort
nal contẽs,& indignez de cela, de ſorte que pour
aire demonſtration de la haine qu'ils conçeurent
ontr'eux,ils diſent qu'ils changerent de façon de
iure,voire de langage. A tout le moins c'eſt vne
hoſe certaine,que touſiours les Mechoacanes ont
ſté ennemis des Mexiquains, c'eſt pourquoy ils
indrent congratuler le Marquis de Vallé,apres la
ictoire obtenuë,quand il gagna Mexique.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

CHAP. V.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquãte lieües,& ſur le chemin eſt Malinal-
o,où il leur aduint, que ſes plaignans à leur idole
'vne fẽme treſ-grãde ſorciere, qui venoit en leur
ompagnie, portant le nom de ſœur de leur Dieu,
ource que auec ſes mauuais arts, elle leur faiſoit
e grands dõmages,pretendãt par certains moyẽs

ſe faire adorer d'eux, cōme leur deeſſe: l'idole parla en ſonge à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de ſa part il conſolaſt le peuple, leur faiſant de nouueau de grandes promeſſes, & qu'ils laiſſaſſēt ceſte ſienne ſœur, auec ſa famille, comme cruelle & mauuaiſe, en leuant le camp de nuict en grande ſilence, ſans laiſſer aucune apparence par où ils alloient. Ils le firēt ainſi, & la ſorciere ſe trouuāt ſeule auec ſa famille, delaiſſee de la façon, peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle ſont tenus pour de grands ſorciers, eſtans iſſus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autāt qu'ils s'eſtoiē beaucoup diminuez par ces diuiſions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laiſſans, ſe voulurent refaire, s'arreſtans en vn lieu appellé Tula, qui ſignifie lieu de ioncies. Là leur idole leur cōmanda qu'ils arreſtaſſent vne grande riuiere, afin qu'elle ſe reſpandiſt dedās vne grande plaine, & auec le moyē qu'il leur enſeigna ils enuironnerēt d'eaüe vne colline appellee Coatepec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterē tout à l'entour de ſaux, d'ormes, ſapins, & autre arbres. Il commença à s'y engendrer beaucoup d poiſſon, & y venir pluſieurs oiſeaux, de ſorte qu'i s'y fit vn lieu delicieux. C'eſt pourquoy l'aſſiete d ce lieu, leur ſemblant aſſez agreable, & eſtans laſſez de tant cheminer, pluſieurs parlerent de peupler là, & ne paſſer plus outre, dequoy le diable ſ faſcha fort, & menaçant les preſtres de mort, leu commanda qu'ils remiſſent la riuiere à ſon cours Et leur dit qu'il donneroit ceſte nuict le chaſtimē à ceux qui auoient eſté deſobeiſſans, tel qu'ils l meritoient

meritoient. Or comme le mal faire est si propre au diable, & que la iustice diuine permet bien souuẽt que ceux là soient mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choisissẽt pour leur dieu: il arriua que sur la minuict ils oüirent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient esté occis, fut qu'õ leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bõ Dieu enseigna à ces pauures malheureux, les façons des sacrifices qui luy plaisoient, qui estoit en ouurãt l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayans veu ce chastiment ainsi fait, & que la campagne s'estoit desechee, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieuë de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoient ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste sorciere laissee en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque temps apres vint à la suite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuisins, iusques aux Chalchas, de sorte qu'ils vindrent en main armee pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne colline qui est au milieu du lac, appellee

Acopilco, attendant la deſtruction de ſes ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenans au deſpourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel commanda qu'on le iettaſt au lac. Et feignent que de là ſ'eſt engendree vne plante, appellee Tunal, où du depuis fut fondee Mexique. Ils vindrent aux mains, auec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains eſleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appellé Vitziloniliti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureſement, malgré leurs ennemis rompirent leurs eſcadrons, & menans au milieu & corps de la bataille les veillards, femmes & petits enfans, paſſerent outre iuſques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, leſquels ils trouuerent ſolemniſans vne feſte, auquel lieu ils ſe fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les ſuiuirent plus, mais eſtans deſpitez de ſe voir deffaits par vn ſi petit nombre de gens, eux qui eſtoient en ſi grande multitude, ſe retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

LEs Mexiquains, par le conſeil de l'idole enuoierent leurs meſſagers, au ſeigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué auec les ſiens leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui ſignifie eauë

blanches, en intention qu'ils ſe perdiſſent, & y mouruſſent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux, qui ſ'en gendroiét en vne colline proche de là. Mais eux perſuadez, & enſeignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, ſans qu'ils leur fiſſent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient ſemé & cultiué la terre, il ſe reſolut de les receuoir en ſa cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accouſtumé de ne faire aucun bien ſinon pour en tirer du mal) diſt à ſes preſtres, que ce n'eſtoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeuraſſent, & qu'ils en deuoient ſortir en faiſant la guerre. C'eſt pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroiét la deeſſe de diſcorde, & pourtant ils aduiſerent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan ſa fille, pour Royne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceſte ambaſſade, & incontinent leur enuoya ſa fille bien ornee & bien accompagnee. La meſme nuict qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir eſcorchee fort proprement comme ils ſçauent faire, ils en veſtirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par deſſus des habillemens d'elle, & de ceſte façon le poſerent aupres de l'idole, le dedians pour deeſſe & mere de leur Dieu, & touſ-

iours depuis l'adorerẽt,en faiſans vne idole, qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire noſtre ayeule. Non contens de ceſte cruauté ils inuiterent malicieuſement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer ſa fille, qui eſtoit deſia conſacree deeſſe lequel venant, auec de grands preſens & bien accompagné des ſiens, fut mené en vne chappelle fort obſcure, où eſtoit leur idole, afin qu'il offrit ſacrifice à ſa fille, qui eſtoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encés, qui eſtoit en vn braſier, & foüyer, ſelon leur couſtume, s'alluma de ſorte que par ceſte clarté, il recogneut le poil de ſa fille, & ayant par ce moyen deſcouuert la cruauté, & la tromperie, ſortit de là s'eſcriant hautement, puis auec tous ſes gens frapa furieuſement ſur les Mexiquains, iuſques à les faire retirer au lac, tellemẽt que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyaſſent. Les Mexiquains ſe deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils ſe ſeruoient à la guerre, deſquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gaignerent terre, & delaiſſans ce lieu là ſen allerẽt coſtoyans le lac, fort haraſſez & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur dieu, qui les auoit mis en telles deſtreſſes. Ils furent contrains de paſſer vne riuiere, qui ne ſe pouuoit gueyer, c'eſt pourquoy ils s'aduiſerent de faire de leurs rondelles, & de ioncs certains petits bateaux, eſquels ils paſſerent. Puis apres en tournoyant, eſtans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalemẽt au lieu, où eſt auiourd'huy l'Hermite ſainct Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auiourd'huy ſainct Paul, pendant lequel

temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAP. VII.

LE temps estant desia venu, que le pere de mẽsonge deuoit accõplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dangers, aduint que quelques vieillards prestres, ou sorciers, estãs entrez dans vn lieu plein de glaieuls espais rencontrerent vn cours d'eauë fort claire & belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'entour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophetie de leur dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se deuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peuple auec ces bonnes nouuelles. La nuict ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn grestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, où par son commandement, ils auoient itté le cœur de Copil fils de la sorciere, leur ennemy.) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quãd ils verroiẽt cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur cité deuoit estre bastie, laquelle deuoit surmenter les

autres, & eſtre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard aſſembla tout le peuple, depuis le plus grand, iuſques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, ſur le ſuject de la grande obligation qu'ils auoient à leur dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit euë ceſte nuict, concluãt que tous deuoient ſe mettre à rechercher ce bien heureux qui leur eſtoit promis. Ce qui cauſa telle deuotion, & allegreſſe à tous, que ſans dilayer ils ſe mirent incontinent à l'entrepriſe, & ſe diuiſans en bandes commencerent à rechercher, ſuiuant les ſignes de la reuelation, le lieu deſiré. Parmy l'eſpaiſſeur des iõcs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eauë du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'eſtoit pas blanc, mais vermeil comme ſang, lequel ſe ſeparoit en deux ruiſſeaux, dõt il y en auoit vn qui eſtoit de couleur azuree fort obſcure, ce qui les fit beaucoup eſmerueiller, & denota vn grand myſtere à ce qu'ils diſoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naiſſant d'vne pierre, ſur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aiſles ouuertes & eſtenduës, tourné deuers le Soleil, en receuant ſa chaleur. Alentour de cet aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blãches, rouges, jaulnes, bleües & vertes, de la meſme ſorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ſes griffes vn fort bel oyſeau. Leſquels le veirent, & recogneurent que c'eſtoit le lieu, qui leur auoit eſté predit par l'oracle: ils ſ'agenoüillerent tous faiſans grande veneratiõ à l'aigle, laquelle leur inclina la teſte, en regardant de tous coſtez. Il y eut alors de grãds

cris & demonſtrations, & actions de graces au createur,& à leur grand Dieu Vitzilipuztli,qui en tout leur eſtoit pere,&leur auoit touſiours dit verité. Ils appellerent pour ceſte occaſion la cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui ſignifie Tunal en pierre, & iuſques auiourd'huy ils portent en leurs armes vn aigle ſur vn Tunal, auec vn oiſeau en vne griffe, & aſſis de l'autre ſur vn Tunal. Le iour ſuiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle,afin que l'arche de leur dieu y repoſaſt, iuſques à ce qu'ils euſſent le moyen de luy faire vn ſomptueux temple, & ainſi firent cet hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans conſulté leur dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voiſins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poiſſons, de grenouilles & de cheurettes, meſme auſſi de canards, poulles d'eauë,courlieux & autres diuers genres d'oiſeaux marins. Toutes leſquelles choſes ils peſchoient & chaſſoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choſes és marchez des villes & citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leur circonuoiſins, & auec beaucoup d'artifice aſſemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de beſoing pour l'edifice de leur cité : de ſorte qu'ils baſtirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole,& s'employerẽt à remplir auec des plãches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuict à vn de ſes preſtres en ces termes : *Dy aux Mexiquains que les ſeigneurs ſe diuiſent chacun auec ſes parens & amis, & qu'ils ſe*

ſeparent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maiſon que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en ſon quartier ſelon ſa volonté. Ce qui fut mis en execution, & ceux là ſont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy Sainct Iean, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebaſtien. Apres cela les Mexiquains eſtãs ainſi diuiſez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartiſſent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommaſſent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fuſſent adorez. Par ainſi ſous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit pluſieurs petits qui eſtoient comprins ſelon le nombre des idoles, que leur dieu leur commanda d'adorer, leſquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que dieu des quartiers. En ceſte maniere la cité de Mexique Tenoxtıltan fut fondee, & vint à grande augmention.

De la ſedition de ceux de Tlatelulco, & du primier Roi que les Mexiquains eſleurent.

CHAP. VIII.

CESTE diuiſion des quartiers eſtant faicte en l'ordre deſſuſdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departemẽt des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le reſpect qu'ils meritoient, pour ceſte occaſion eux & leurs parens ſe mutinerẽt & allerent rechercher vne nouuelle reſidence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petite terre ou terraſſe qu'ils appellent

Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisiesme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatellulco estoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel : par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques auiourd'huy durent encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurẽt crainte qu'auec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroict. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissentions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoiẽt grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si lourde moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la gene-

ration desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present pour demander cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & resserez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde; mais seulement conduicts & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tescuco: ores que vous nous auez permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donques vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan.* Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillãs, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne

heure, combien qu'il adiousta que si c'eust esté v-ne femme qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuōs, seigneur de la nuict, du iour, & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eauë & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soing de le traitter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeuls & parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde Seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauōs ce qui sera de nous demain ou vn autre iour:*

par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouueau trauail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire trauailler, estant esclaue de toute ceste multitude qui t'est tombee en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les rẽdre contens, puis que tu sçais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: *Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume.* Telle fut la harangue du vieillard, laquelle & les autres harangues que celebrent les Mexiquaines, les enfans auoient accoustumé d'aprendre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritet bien d'estre raportees en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant, & leur offrant sa diligence, & soucy à les defendre, & son ayde en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignee de roseaux: c'est pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs sagettes de roseau.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAP. IX.

LEs Mexiquains rencontrerent si bien en l'eslection de leur nouueau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme d

Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz d'enuie & de crainte traitterent de les subiuguer, specialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre: car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé auec les siens enuoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des saux pour les edifices de sa cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eauë, semé de diuerses herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eauë, ainsi accommodé par chacun an, sans y manquer : que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de fascherie de ce commandement, tenant pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de chercher vne occasion pour les ruyner: mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'apparoissant ceste nuict à vn vieillard, auquel il commanda qu'il dist de sa part au Roy son fils qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayderoit & rendroit le tout facile : ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eauë, & porté en icelle, auquel y auoit beau-

coup de mays, qui eſt leur bled deſia grené auec
les eſpics. Il y auoit auſſi du chilli ou axi, des
blettes, tomates, friſolles, chias, courges, & beau-
coup d'autres choſes toutes parcreuës & en leur
ſaiſon. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui
ſe font au lac en Mexique au milieu de l'eauë, ne
croiront, & tiendront pour contes ce que i'eſcris,
ou ſ'ils le croient, ils diront que c'eſt vn enchan-
tement du diable qu'ils adoroient. Mais reale-
ment & de fait ceſt choſe fort faiſable, & a l'on
veu pluſieurs fois faire de ces iardins mouuans en
l'eauë. Car ils iettent de la terre deſſus du ionc &
du glayeul, d'vne telle façon qu'elle ne ſe defait
point en l'eauë, & ſement & cultiuent ceſte ter-
re: de ſorte que le grain y croiſt & meurit fort
bien. Puis apres ils l'enleuent d'vn lieu en autre.
Mais il eſt bien vray que de faire facilement ce
iardin grand, & que les fruicts y croiſſent bien
eſt choſe qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vit-
zilipuztli, lequel ils appellent autrement Patil-
las, principalement n'en ayant iamais fait ny veu
de ſemblables. Le Roy d'Azcapuzalco ſ'eſmer-
ueilla beaucoup quand il veit accomply ce qu'il
auoit tenu pour impoſſible, & diſt aux ſiens que
ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit
tout facile, diſant aux Mexiquains que puis que
leur Dieu leur donnoit toutes choſes parfaites,
qu'il vouloit que l'annee enſuiuant au temps du
tribut, ils luy apportaſſent dans le iardin vne ca-
ne & vn heron auec leurs œufs couuez, qui de-
uoient eſtre de telle ſorte qu'elles eſclouiſſent
leurs petits en arriuant, ſans y faillir aucune-
ment, ſur peine d'encourir ſon indignation. Le

Mexiquains furent fort troublez & triſtes d'vn ſi ſuperbe & difficile commandement qu'il leur faiſoit : mais leur Dieu, comme il auoit accouſtumé, les conforta de nuict par vn des ſiens, & leur diſt qu'il prenoit tout cela en ſa charge, qu'ils ne perdiſſent point courage, mais qu'ils creuſſent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces deſirs de nouueaux tributs. Le temps du tribut eſtant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayeuls du iardin, ſans ſçauoir comme ils y eſtoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent eſclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco eſtant eſmerueillé outre meſure, diſt derechef, aux ſiens que ces choſes eſtoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour ſe faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne ſe trouuer aſſez puiſſans, endurerent & demeurerent en ceſte ſubiection & ſeruitude l'eſpace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté ſa Cité de Mexique de pluſieurs edifices, ruës, conduicts d'eauës, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant touſiours eſté zelateur du bien & augmentation de ſa Republique. Comme il eſtoit proche de ſa fin, il fit vne choſe memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes,

aufquels il euft peu laiffer la fucceffion du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire, il dit librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement efleu, ainfi qu'ils efleuffent celuy qui leur fembleroit eftre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admoneftant qu'en ce faifant ils euffent efgard au bien de la Republique, & fe monftrant fafché de ne les laiffer libres du tribut & fubiection, trefpaffa, leur ayant recommandé fa femme & fes enfans, & laiffa tout fon peuple defconforté pour fa mort.

Du fecond Roi, & de ce qui aduint en fon regne.

CHAP. X.

LES obfeques du Roy defunct acheuees, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple f'affemblerent pour eflire vn Roy, où le plus ancien propofa la neceffité en laquelle ils eftoient, & qu'il conuenoit efire pour chef de leur Cité vne perfonne qui euft pitié des vieillards, des femmes veufues, & des orphelins, & qui fuft pere de la Republique, pource qu'ils deuoient eftre les plumes de fes aiffles, les fourcils de fes yeux, & la barbe de fon vifage: qu'il eftoit neceffaire qu'il fuft valeureux, pource qu'ils auoient befoing de bien-toft fe preualoir de leurs bras, felon que leur auoit prophetifé leur Dieu. Leur refolution en fin fut d'eflire pour Roy vn fils du predeceffeur, vfans enuers luy d'vn auffi bon office, en luy donnant fon fils

pour

pour ſucceſſeur, comme il fit enuers ſa Republique, ſe confiant en icelle. Ce ieune homme ſ'apqelloit Vitzilouitli, qui ſignifie plume riche, ils luy mirent la couronne Royale & l'oignirent, comme ils ont accouſtumé de faire à tous leurs Rois, auec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'eſtoit la meſme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, ſeruitude & miſere, eſquelles ils viuoient, eſtãs opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuee tous luy firent l'hommage & la recognoiſſance. Ce Roy n'eſtoit point marié, & ſon Conſeil fut d'opinion qu'il ſeroit bon de le marier auec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceſte alliance quelque diminution de la peſante charge des tributs qu'il leur impoſoit, combien qu'ils eurent quelque craincte qu'il ne deſdaignaſt de leur donner ſa fille, à cauſe qu'ils eſtoient ſes vaſſaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco ſ'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des paroles honneſtes, lequel leur donna vne ſienne fille appellee Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feſte & reſiouyſſance en Mexique, & firent la ceremonie & ſolemnité du mariage, qui eſtoit d'attacher & noüer vn coing du manteau de l'homme, auec vn autre du voile de la femme en ſigne de lien de mariage. Ceſte Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demãder à ſon ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & jettans les ſorts comme ils auoient accouſtumé, (pource qu'ils

obſeruoient fort les Augures, principalement ſur le nom de leurs enfans.) il voulut que ſon petit fils ſ'appellaſt Chimalpopoca, qui ſignifie rondelle qui iette fumee. La Royne ſa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monſtra de ce petit fils, print de là occaſion de luy demãder qu'il luy pleuſt de ſoulager les Mexiquains de la charge ſi peſante des tributs, puis qu'il auoit deſia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conſeil des ſiens, leur laiſſant au lieu du tribut qu'ils payoient vne ſubiection de luy porter chacun an vne couple de canards & des poiſſons, en recognoiſſance qu'ils eſtoient ſes ſubjects, & qu'ils habitoient en ſa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerẽt fort ſoulagez & contens, mais le contentement leur dura bien peu, pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee enſuiuante mourut auſſi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laiſſant ſon fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au ſeruice de ſes dieux, deſquels ils auoiẽt opinion que les rois eſtoient les reſſemblances, & que l'honneur que l'on faiſoit à leur dieu, ſe faiſoit au roy, qui eſtoit ſa ſemblãce. C'eſt pourquoy les rois ont eſté ſi affectionnez au ſeruice de leurs dieux. Ce roy fut curieux de gaigner les volontez de ſes voiſins, & de trafiquer auec eux, enquoy il augmenta ſa cité, faiſant que les ſiens ſ'exerçaſſent en choſes de guerre, parmy le lac, preparants & diſpoſans les hõmes, pource qu'ils pretendoient obtenir, comme bien-toſt l'on verra.

Du troisiesme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.

CHAP. XI.

LEs Mexiquains pour successeur du Roy mort, esleurent son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune, encor qu'il ne fut qu'vn enfant de dix ans, ayans opiniõ qu'il estoit tousiours necessaire de conseruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faisant son petit fils roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre auec vn arc, & des flesches en vne main, & vne espee de rasoirs (dont ils ont accoustumé d'vser) en la droicte, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eauë, pource que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequent mauuaise à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le roy enfant enuoyast demander à son ayeul, le roy d'Azcapuzalco, l'eauë de la mõtagne de Chapultepec, qui est à vne lieuë de Mexique, comma il a esté dit cy dessus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de fascines, glayeul, & gason, par lequel ils firent venir l'eauë en leur cité. Mais d'autant que la cité estoit fondee sur le lac, & que l'aqueduc le trauersoit, il se rõpoit en beaucoup d'ẽdroits, & ne pouuoiẽt s'esiouir de l'eauë, cõme ils desiroiẽt & auoient de besoing. Sur ceste occasiõ

ſoit qu'ils la recherchaſſent tout exprés , pour quereller les Tapanecas, ou fuſt qu'ils ſ'eſmeuſſent ſur peu d'occaſion; en fin ils enuoyerent vne embaſſade au Roy d'Azcapuzalco, fort reſoluë, diſans qu'ils ne pouuoieut ſ'accõmoder de l'eauë, dont il leur auoit fait grace, à cauſe que le canal ſ'eſtoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient qu'il les pourueuſt de bois , de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyaſt ſes ouuriers, afin que par leur moyen ils fiſſent vn canal de pierre & de chaux qui ne ſe peuſt rompre. Ce meſſage ne pleut gueres au Roy, & encor moins aux ſiens, leur ſemblant que c'eſtoit vn meſſage outrecuidé, & des propos fort inſolens, pour des vaſſaux à l'endroit de leur Seigneur. Les principaux du Conſeil doncques eſtans indignez de cela, diſoient que c'eſtoit deſia beaucoup de hardieſſe, puis que ne ſe contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur auoit donné de l'eauë, ils vouloient d'auantage que l'on les allaſt ſeruir. Quelle choſe eſtoit cela, & dequoy preſumoit vne natiõ fugitiue & enſerree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre ſ'ils eſtoient propres pour eſtre ouuriers, & que leur orgueil ſ'abbaiſſeroit, en leur oſtant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils ſortirent, laiſſans le Roy , lequel ils auoient vn peu pour ſuſpect , à cauſe du petit fils. Et eux ſeparement conſulterent de nouueau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibererent de faire crier publiquement que nul Tapanecqua euſt à traicter , ny faire commerce auec aucun Mexiquain , qu'ils n'allaſſent en leur Cité , & ne les

receuſſent en la leur, ſur peine de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy ne commandoit pas abſoluement ſur ce peuple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Conſul ou de Duc, que de Roy, combien que depuis auec la puiſſance ſ'augmenta auſſi le commandement des Rois, iuſques à deuenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a eſté touſiours vne choſe ordinaire entre les barbares, que telle qu'a eſté la puiſſance, tel a eſté le commandement, voire en nos hiſtoires d'Eſpagne ſe trouue en quelques Rois anciens la façon de regner, dont ces Tapanecas vſerent. Et les premiers Rois des Romains furent de meſme, ſauf que Rome, des Rois declina aux conſuls & vn ſenat, iuſques à ce que du depuis elle vint à la puiſſance des Empereurs. Mais ces barbares de Rois moderez declinerent à Tyrans. Et eſtant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus ſeur, eſt le regne moderé. Or retournans à noſtre hiſtoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des ſiens, qui eſtoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils deſrobaſſent ſon petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fiſſent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Preſque tous ſ'accorderent en cela pour donner du contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'eſtoit vn mauuais conſeil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fuſt de ſon ſang, eſtoit du coſté de la mere, & que le coſté du pere deuoit eſtre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, eſtoit Chimalpopoca,

Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba malade, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas s'acheuans de resoudre, commirent vne grande trahison. Car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant sans garde & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, s'en retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent saluer le Roy comme ils auoient accoustumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles blesseures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous aueuglez de colere se mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient desia pleins de fureur & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser par vne sage remonstrance. *Où allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faites sans consideration, ne sont pas bien conduittes, n'y n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encor que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas finy en luy. Nous auons des enfans des Rois deffuncts, par la conduitte desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi aueuglez, deportez-vous, & eslisez premierement vn Roy, & seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant dissimulez discrette-*

ment, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance. Par ce moyẽ les Mexiquains ne passerent point plus outre, & s'arresterent pour faire les obseques de leur Roy. A quoy ils conuierent les seigneurs de Tescuco, & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & si cruel que les Tapanecas auoient cõmis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis : à quoy ils adiousterent que c'estoit leur intention de mourir ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes, & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, cõme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco, & Culhuacan, leur demonstrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs citez : & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions & de munitions par terre, & par eauë. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent auec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

CHAP. XII.

Ceux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les histoires, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous verrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez biẽ à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre dieu Vitzilipuztli a éleu.* Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au contentemẽt d'vn chacun. En fin par la resolutiõ

de ce cõſeil, fut eſleu Roy Iſcoalt, qui ſignifie couleuure de raſoirs, lequel eſtoit fils du premier roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne ſienne eſclaue: & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choiſirẽt, pource qu'il eſtoit plus auantageux que les autres, en mœurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monſtrerent qu'ils en eſtoient fort contens, & ſur tous ceux de Teſcuco: pour autant que leur Roy eſtoit marié auec vne ſœur d'Iſcoalt. Apres que ce Roy fut couronné & mis en ſon ſiege Royal, ſe leua vn autre orateur qui traitta de l'obligatiõ que le Roy auoit à ſa Republique, & du courage qu'il deuoit monſtrer aux trauaux, diſant en autre choſes: *Regarde qu'auiourd'huy nous ſommes dependans de toy, parauanture laiſſeras-tu tomber la charge qui eſt ſur tes eſpaulles, laiſſeras tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, leſquels periront, ſi nos ennemis nous ſurmontent. Or ſus donc ſeigneur commence à deſployer & eſtendre ton manteau, pour prendre ſur tes eſpaulles tes enfans qui ſont les pauures & commun populaire, leſquels ſont aſſeurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraiſcheur de ta benignité.* Continuant ſur ce ſujećt beaucoup d'autres paroles, leſquelles (comme en ſon lieu a eſté dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enſeignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceſte faculté d'orateurs: Cependant les Tapanecas eſtoient reſolus de detruire la nation Mexiquaine, & pour cet effećt, ils auoient dreſſé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, auec ceux qui les auoient tellemẽt

offenſez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les ſurpaſſoient beaucoup en nõbre d'hommes, & en machines de guerre, eſtans eſpouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinſt point vne guerre ſi dangereuſe, qui feroit deſtruire leur pauure cité & nation. Surquoy eſtans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, reſpondirẽt que le Roy d'Azcapuzalco eſtoit fort pitoyable, que ils luy demandaſſent paix, & s'offriſſent le ſeruir en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maiſons & des terres parmy les ſiennes, afin que par ce moyen ils deſpendiſſent tous d'vn ſeigneur. Et pour obtenir cecy ils portaſſent leur dieu en ſa litiere, pour interceſſeur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalemẽt y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les preſtres & appreſter la litiere, & leur dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'appreſtoit, & que tous conſentoient à cet accord de paix, & de s'aſſujectir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'eſleua parmy le peuple, lequel auec vne fort bonne grace, parla ainſi: *Qu'eſt-ce cy, ô Mexiquains, eſtes vous fols, comment telle coüardiſe eſt-elle entree parmy nous ? nous deuons nous aller rendre ainſi aux Azcapuzalcos ?* Puis ſe tournant vers le Roy luy dit : *Comment ſegneur, permetez vous telle choſe: parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laiſſe rechercher vn moyen, pour noſtre honneur, & pour noſtre deffenſe & que nous ne nous mettions point ſi follement & ſi honteuſement entre les mains de nos ennemis.* Ce ieune hõme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du meſ-

me Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dict si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust auiourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeassent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy d'Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estãt apresté, print son chemin, & paruenu aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice ou autrement, leur persuada qu'il le laissassent entrer vers le Roy, lequel s'esmerilla de le voir, & ouyt son ambassade, qui estoit de luy demander paix souz honnestes conditions, lequel respondit qu'il le communiqueroit auec les siens, & qu'il retournast l'autre iour pour la responce: lors

Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut ob
tenir d'autre, sinon qu'il vsast de sa bonne deligē
ce. Auec cela il retourna en Mexique, donnant pa
role aux gardes de retourner. Le Roy de Mexiqu
le remerciāt de son bon courage, le r'enuoya, pou
auoir la respōse, & luy cōmāda, que si elle estoi
de guerre, qu'il dōnast au Roy d'Ascapuzalco cer
taines armes pour se deffendre, & luy oignist &
amplumast la teste, comme ils faisoient aux hom
mes morts, luy disant que puis qu'il ne vouloi
point la paix, qu'ils luy osteroient la vie & au
siens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut de
siré la paix, pour estre de bōne condition, les sien
neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la res
ponse fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy pa
le messager, il fist tout ce que son Roy luy auoi
commandé, declarant par ceste ceremonie, de dō
ner armes, & oindre le Roy auec l'onction de
morts, que de la part de son Roy il le deffioit. Pa
quoy ayant tout acheué, celuy de d'Azcapuzalc
se laissant oindre, & emplumer, donna au messa
ger en payement de bonnes armes, & ce pendan
l'aduisa de ne retourner point par la porte du pa
lais, pource que plusieurs l'attendoient là pour l
mettre par pieces, mais qu'il sortist en secret pa
vne petite faulse-porte qui estoit ouuerte, en vn
des cours de son palais. Ce ieune hōme le fit ains
& tournoyant par des chemins cachez, vint à s
mettre en sauueté, à la veuë des gardes, & de là le
deffia, disant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faite*
mal vostre office de garder, sçachez donc que vous deue
tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie. C
pendant les gardes se ietterent sur luy, & se porta

aleureusement en leur endroit, qu'il en tua quelues vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup e peuple, se retira gaillardement à sa cité, où il orta nouuelles que la guerre estoit declaree auec es Tapanecas, & qu'il auoit defié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAP. XIII.

Le defi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, auec leur coüardise ccoustumee, luy demander congé de sortir de sa ité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy es consola & anima, leur promettant qu'il leur onneroit liberté, en surmontant leur ennemis, : qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le euple repliqua: *Et si nous sommes vaincus, que ferons ous? Si nous sommes vaincus* (respondit le Roy) *dés aintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos ains, afin que vous nous mettiez à mort, & mãgiez nos hairs en des plats, & que vous vous vangiez de nous utres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vous perdez la vioire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous frons à estre vos tributaires, trauailler en vos maisons, ire vos semences, & porter vos armes & bagage quand ous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous au- es & nos descendans.* Ces accords faicts entre le euple & les nobles (lesquels ils accomplirent deuis de gré ou par force entierement, comme ils le romirent) le Roy nomma pour son capitaine geeral Tlacaellec, & tout le camp estant mis en or-

dre,& par escadrons,donna les charges de capitai
nes aux plus valeureux de ses parens & amis : pui
leur fit vne belle harangue, par laquelle il les ani-
ma & leur accreut de beaucoup le courage, qu'il
auoient desia biẽ preparé, & ordõna qu'ils obeys
sent tous au commandement du general, qu'i
auoit estably. Lequel separa ses gens en deux, &
commanda aux plus valeureux & hardis, qu'en s
compagnie ils assaillissent les premiers,& que tou
le reste demeurast arresté auec le Roy Iscoalt, ius
ques à ce qu'ils veissent les premiers donner su
leur ennemis. Marchans donc en ordre, ils fu
rent descouuerts de ceux d'Azcapuzalco,lesquel
incontinent sortirent furieusement de leur cité
portans de grandes richesses d'or,dargent, & d'ar
mes de beaucoup de valeur, comme ceux qu
auoient l'Empire de toute ceste contree. Iscoal
donna le signal de la bataille, auec vn petit tam
bour qu'il portoit sur ses espaules, & incontinen
esleuerent vn grand cry,s'escrians, Mexique, Me
xique, donnerent sur les Tapanecas: & bien qu
les Tapanecas fussent en bien plus grand nombr
qu'eux sans comparaison,toutesfois il ne laisser
de les rompre,& les firent retirer en leur cité. Pu
venans ceux qui estoient demeurez derriere, cri
Tlacaellec, victoire, victoire, tout d'vn coup en
trerent en la cité, où par le commandement d
Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillar
femme,ny enfans. Car ils les mirent tous au tren
chant de l'espee, pillerent & saccagerent la cit
qui estoit tres riche. Et non contens de cela, i
sortirent à la poursuite de ceux qui s'en estoien
fuys & retirez en l'aspreté des Sierres ou mont

gnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils s'estoient retirez, ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur dōner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaux & du mesrain, & de les tenir tousiours pour leur seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies souz les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellemēt. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & auec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, ausquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoiēt promis, & que les nobles l'auoient bien merité, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement: dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans contreuenir. Cela faict, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principalle partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selō qu'ils s'estoient signallez en la guerre. Ils donnerēt mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent le pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens coüards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aidassēt au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils

garderent tousiours de là en auant, au departemēt des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en essire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAP. XIIII.

COMBIEN que la principale cité de Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoient d'autres qui auoient leurs seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passe, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouuellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompuë & defaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcerent d'inciter les autres nations circonuoisines lesquelles ne voulurēt point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Ce pendant croissant la hayne & enuie de leur prosperité, ceux de Cuioacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez, se moquans d'elles, & en faisans autant aux hommes sur lesquels ils auoiēt la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoaca

yoacon de se resoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuse moquerie, qui fut de les conuier en vne de leurs festes solemnelles, où apres leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir festoyez auec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits de femmes, & les contraignirẽt de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes en leur cité, leur reprochans qu'ils n'estoiẽt que des coüards, & des effeminez, de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté assez prouoquez. Ceux de Mexique disent, qu'en recõpense ils leur firent vne autre lourde moquerie, en leur mettant aux portes de leur cité de Cuyoacan, certaines choses qui fumoient, par le nom desquelles plusieurs femmes auorterent, & plusieurs tomberent malades. En fin le tout vint iusques au poinct de guerre declaree, de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puissãce de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par sa magnanimité & ruse de guerre, obtint la victoire. Car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant auec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuscade auec quelque peu de vaillãs soldats, & en tournoiant leur vint donner en queuë, où chargeant sur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant qu'ils pretendoient se retirer au temple, qui estoit bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gaigna le deuãt, se saisissant du temple où il mit le feu, & les força de s'enfuir parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suiuirent deux lieuës dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettãs les armes,

&croiſans les bras ſe rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes,leur demanderẽt pardon de l'outrecuidance qu'ils auoient euë en les traictant comme femmes,& ſoffroiẽt à eſtre leurs eſclaues,ſi bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceſte victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches deſpoüilles d'habits,d'armes,de l'or,de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches,auec vn grand nombre de captifs. En ceſte bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains,pour gaigner hõneur, leſquels furent remarquables ſur tous. Et du depuis eſtans recogneuz par Tlacaellec,& ayans fait preuue de leur fidelité,leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut touſiours à ſon coſté où ils combatirent en tous lieux valeureuſement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit eſtre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit,il y en auoit les deux tiers qui futẽt gaignez par ces quatre, ce qui ſe prouua facilement par la ruſe dont ils vſerent:car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux,& les bailloient aux autres. Ainſi il ſe trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils aquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de deſpoüilles, & des terres, ainſi que les Mexiquains ont de tout temps accouſtumé de faire, qui donnoit occaſion à ceux qui combattoient, de ſe faire renõmer,& gaigner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

CHAP. XV.

LA nation des Tapanecas estant subiuguee, les Mexiquains eurent occasion d'en faire autãt aux Suchimilcos, lesquels comme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent ceste terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hõmes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoyent, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opiniõ que pour les victoires passees, les Mexiquains entreprẽdroient de les assujectir, & delibererẽt entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuuer leur bon heur, neãtmoins le cõtraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur dõner bataille. Ce qu'entendu par Iscoalt Roy de Mexique, il enuoya cõtre eux son general Tlacaellec, auec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoient leurs limites, lesquelles deux armees estoient assez esgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn mõceau sans

ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrons auec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suiuirẽt iusques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduisirent à ce poinct, qu'ils se rendirent les bras croisez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir auec leur musique de fleutes, en encensant deuant luy, les capitaines principaux faisans d'autres ceremonies, & mõstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy auec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Iscoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les cõsoler, leur promit faire du bien, en signe dequoy il leur commanda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauersast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & communication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le gouuernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent heureux d'auoir chãgé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à la perdition, ne furent pas faicts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor

que le nom & habitatiõ ſoit changee) dure encor. Ils eſtoiẽt fort adroits à nauiger par le lac,& pourtant il leur ſembla qu'ils pourroiẽt endommager beaucoup les Mexiquains par eauë. Ce que le Roy ayant entendu,il euſt voulu y enuoyer incontinẽt ſon armee pour combatre contr'eux: mais Tlacaellec eſtimant peu ceſte guerre, & reputant choſe honteuſe de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfãs ſeuls, & le mit à effect. Il ſ'en alla au tẽple,& tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cet affaire, aagez depuis dix ans iuſques à dix-huict, leſquels ſçauoient guider & mener des bateaux ou canoës, & leur enſeigna certaines ruſes. L'ordre qu'ils tindrent à ceſte guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ſes enfãs,où par ſes ruſes il preſſa ſes ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & cõme il les pourſuiuoit, le ſeigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & ſe rendit,luy, ſa cité, & ſon peuple: par ce moyẽ ceſſa la pourſuite. Les enfans retournerẽt auec beaucoup de deſpoüilles & plusieurs captifs pour leurs ſacrifices,qui furẽt receuz ſolemnellement auec vne grande proceſſion, muſique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & ſe tirant du ſang du deuant des iambes auec les lancettes des preſtres,& faiſans d'autres ſuperſtitions qu'ils auoient accouſtumé de faire en telles ſolemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez,& le Roy les ambraſſa & baiſa, & ſes parens & alliez les accompagnerẽt. Le bruit de ceſte victoire courut par tout le pays,comme Tlacaellec auoit ſubiugué la cité de Cuitaluaca,auec des enfans,dõt la

nouuelle & conſideratiō des choſes paſſees ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils ſe deuoient aſſujectir au Roy de Mexique, & l'y conuier auec ſa cité. Parquoy de l'aduis de ſon conſeil, ils enuoyerēt des ambaſſadeurs bons orateurs auec des preſens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme ſujects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieuſement, combien que par le conſeil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco ſortiroiēt en armes auec ceux de Meque, & qu'ils ſe combatroient & rendroient incōtinēt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, ſans qu'il y euſt aucun ſang reſpādu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura ſouuerain ſeigneur de Tezcuco, & ne leur oſta point leur roy, mais le fit de ſon conſeil priué, tellemēt qu'ils ſe ſont touſiours conſeruez de ceſte façon iuſques au temps de Meteçuma ſecond, durant le regne duquel les Eſpagnols y entrerent. Ayans aſſujecty la terre & la cité de Tezcuco, Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui ſont à l'entour du lac où elle eſt fondee. Iſcoalt ayant donc iouy de ceſte proſperité, & regné douze ans, mourut laiſſant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conſeil de ſon nepueu Tlacaellec (comme a eſté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on eſleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

CHAP. XVI.

D'AUTANT que l'eslection du nouueau Roy appartenoit aux quatre esleleċteurs principaux (comme il a esté dit) & auec eux au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaellec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine authorité, ausquels ayans proposé l'affaire, fut esleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du mesme Tlacaellec. Son eslection fut fort agreable à tous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menerent auec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuiċt) le mirent en vne throsne royal, le reuestans d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, auec des ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les prestres, les anciens & les capitaines luy firent leur harangue, le congratulans tous de son eslection. Ils auoieut accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenast des captifs pour solemniser

la feste de son couronnement,& pour les solẽnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient declarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'esloignees pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondãment & magnifiquemẽt nourris & reuestus, principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la cité les tributs du Roy auec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de laci des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Rois & seigneurs enuoioiẽt au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs auec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'emplya à conquester plusieurs prouinces, &

d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, comme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grãdes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayãs prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le créer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respõdit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au coupeau où l'on peust monter. Les Chalchas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains autour du pieu, monta au coupeau, auec vn chapeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire, ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis*. Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalchas eurent telle horreur & despit, qu'in-

continent ils se ietterẽt sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hõmes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuant ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux auec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celles du Sud il gagna & assujectit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout auec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce qui fut accomply) que l'on ne conquestast point la prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui s'y sont executees, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune

Republique, voire qui fuſt des plus floriſſantes de l'Europe. Ce meſme Roy augmenta beaucoup la maiſon Royalle, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant pluſieurs & diuers officiers, deſquels il ſe ſeruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & ſeruice de ſes idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des miniſtres, leur inſtituant de nouuelles ceremonies, auſquelles il portoit vn grand reſpect Il edifia ce grand temple dedié à leur dieu Vitzilipuztli, duquel il a eſté fait mention en l'autre liure. Il ſacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerſes victoires. Finablement iouyſſant de ſon Empire en grande proſperité il tomba malade & mourut, ayant regné vingt huict ans, bien autre que ne fut ſon ſucceſſeur Ticoçic, qui ne luy reſſembla ny en valeur ny en bon-heur.

Comme Tlacaellec refuſa d'eſtre Roy, & de l'eſlection & geſtes de Ticoçic.

CHAP. XVII.

LEs quatre deputez ſ'aſſemblerent en conſeil auec les ſeigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où preſidoit Tlaellec, & procederẽt à l'eſlectiõ d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut eſleu par toutes les voix, cõme meritãt mieux ceſte charge que nul autre. Il la refuſa pourtãt, leur perſuadãt par raiſons pertinentes, qu'ils en deuoiẽt eſlire vn

autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'vn autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent seulemẽt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne leçon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'vn estimoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fideles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'vne trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, cõme vn tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neãtmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion

de pouuoir dauantage aider à ſa Republique, eſtant ſubiect qu'eſtant ſouuerain Seigneur. Et tout ainſi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui repreſente le perſonnage qui importe le plus, encor qu'il ſoit d'vn paſteur ou d'vn payſan, & laiſſe celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le ſçait faire. Ainſi en bonne Philoſophie, les hommes doiuent auoir eſgard ſur tout au bien public, & ſ'appliquer en l'office & eſtat qu'ils entendent le mieux. Mais ceſte philoſophie eſt la plus eſloignee de ce qui ſe pratique auiourd'huy. Cependant venons à noſtre diſcours, & diſons qu'en recompenſe de ſa modeſtie, & pour le reſpect que luy portoient les eſlecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il diſt celuy qui luy ſembloit propre, & il donna ſa voix à vn fils du Roy defunct, qui pour lors eſtoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, ſurquoy ils repliquerent que ſes eſpaules eſtoient bien foibles pour vn ſi grand fardeau. Tlacaellec reſpondit que les ſiennes eſtoient-là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux defuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur reſolution, & fut eſleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accouſtumees. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne eſmeraude, qui eſt la cauſe pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy eſt denoté par la narine percee. Il fut fort different de ſon pere & predeceſſeur, ayãt eſté remarqué pour homme coüard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour ſon Couronnement en vne prouince qui ſ'eſtoit rebellee, où il

perdit beaucoup plus des ſiens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, diſant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il eſtoit requis pour les ſacrifices de leur couronnement, & ainſi il fut couronné auec vne grande ſolemnité. Mais les Mexiquains, mal contens d'auoir vn Roy ſi peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poiſon. Pour ceſte occaſion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne ſuiuent pas touſiours le ſang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a eſté la gloire des predeceſſeurs, plus abominable eſt la laſcheté & puſillanimité de ceux qui leur ſuccedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceſte perte fut bien reſtauree, par vn frere du defunct, qui eſtoit auſſi fils du grād Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut eſleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencōtra mieux qu'au precedent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca, 7. Roy des Mexiquains.

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec eſtoit deſia fort vieil, & à cauſe de ſa vieilleſſe, l'on le portoit en vne chaire, ſur les eſpaules, pour ſe trouuer au conſeil & aux affaires qui ſe preſentoient. En fin il tomba malade, où le nouueau Roy, qui n'eſtoit pas encor couronné, le viſitoit ſouuent, & reſpandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy ſembloit qu'il perdoit en luy ſon pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affe-

ctueusement ses enfans, principalement l'aisné, qui s'estoit mõstré valeureux aux guerres passees, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler dauantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, auec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. Que s'ils ne fussent passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bienheureux, attendu que d'vne si petite, & si paure Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoin pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee auec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cents lieuës, & là il donna la bataille à vn puissant exercice & nombre infiny d'hommes, qui estoient assemblez, tant de ceste prouince comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança, pour se mesler au cõbat, fut le mesme Roy deffiãt les ennemis, desquels il faignit fuyr, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez souz de la

paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterẽt au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuans leur victoire, ils raserent leur Cité & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester aucunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auiourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes despoüilles & richesses, où il fut honorablement couronné auec de somptueux & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son courõnement. Les Roys de Mexique receuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinses, où il obtint de grandes victoires, estant tousiours le premier, qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine: & non content de subiuguer les estrangers, il reprima & mit le frein aux siens, qui s'estoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux s'estoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est auiourd'huy S. Iacques. Ceux-là s'estans reuoltez tindrent vn party à part, & s'accreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoistre les

ſtre les Seigneurs de Mexique, ny leur preſter o-
beyſſance. Le Roy Axayaca les enuoya donc re-
querir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis
qu'ils eſtoiẽt d'vn meſme ſang & vn peuple, qu'ils
ſe ioigniſſent & recogneuſſent le Roy de Mexi-
que. Surquoy le Seigneut de Tlatelulco fit vne
reſponce pleine de grand meſpris & orgueil, de-
fiant le Roy de Mexique à combattre en duel, &
incontinent aſſembla ſes hommes, commandant
à vne partie d'iceux qu'ils allaſſent ſe cacher dans
les herbiers du lac, afin d'eſtre mieux couuerts.
Où pour ſe moquer d'auantage des Mexiquains,
il leur cõmanda prendre des figures de corbeaux,
d'oyes, & d'autres animaux, cõme des grenouil-
les, & autres ſemblables, penſans par ce moyen
ſurprendre les Mexiqúains, lors qu'ils paſſeroiẽt
par les chemins & chauſſees du lac. Ayant enten-
du le defi & la ruze de ſon contraire, il partit ſon
armee, donnant vne partie à ſon general fils de
Tlacaellec, & luy commanda de rompre & de
charger ſur ceſte embuſcade du lac, luy d'autre
coſté, auec le reſte de ſes gens par vn chemin qui
n'eſtoit point hanté, s'alla camper deuant Tlate-
lulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit
defié, afin qu'il accompliſt ſa parole, & comme
les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco,
ſ'aduancerent, ils commanderent chacun aux
ſiens, qu'ils ne ſe remuaſſent iuſques apres auoir
veu lequel des deux ſeroit le vainqucur, ce qui
fut fait, & tout auſſi-toſt ces deux Seigneurs vin-
drent l'vn contre l'autre valeureuſement, où ayãs
longuement combattu, en fin celuy de Tlatelul-
co fut contraint tourner les eſpaules, d'autant

que celuy de Mexique le chargeoit plus furieuſement qu'il ne pouuoit ſupporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirẽt courage, & tournerent auſſi le dos : mais les Mexiquains les ſuyuants de prés les chargerent furieuſement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eſchappa pas des mains d'Axayaca. Car ſe penſant ſauuer, il ſe retira au haut du temple où Axayaca le ſuiuit de prés, qui l'attaignit & le ſaiſit d'vne grande force, puis le jetta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la cité. Cependant que cela ſe paſſoit à Tlatelulco, le general Mexiquain eſtoit fort eſchauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu defaire par ruze, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de ſe rendre, & de luy demander miſericorde, le general leur diſt qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'euſſent fait les offices des figures qu'ils repreſentoient, parquoy il vouloit qu'ils criaſſent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun ſelon les figures qu'ils auoient prinſes, d'autant qu'ils n'auroient point de compoſition qu'en ce faiſant. Ce qu'il fiſt pour les affronter & moquer de leur ruze. La crainte & neceſſité enſeigne toutes choſes, tellement qu'ils chanterent & crierent auec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies ſauues, combiẽ qu'ils fuſſent fort deſpitez du paſſetemps que leurs ennemis prenoiẽt d'eux. Ils diſent que iuſques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portẽt impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces

chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaiſir à ceſte riſee, & incontinent apres ſ'en retournerent en Mexique en grande reſiouiſſance. Ce Roy fut eſtimé pour vn des meilleurs qui ayẽt commandé en Mexique. Il regna vnze ans, & luy ſucceda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faicts & actes d'Autzol, 8. Roy de Mexique.
CHAP. XIX.

Entre les quatre eſlecteurs de Mexique, qui comme il a eſté dit, auoient le droict d'eſlire au royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doüé de pluſieurs perfections, nommé Autzol. Ceſtuy fut eſleu des autres, & fut ceſte eſlection fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il eſtoit fort vaillant, tous l'eſtimoient courtois & officieux enuers vn chacun, qui eſt vne des principales conditions requiſes à ceux qui gouuernent, pour ſe faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feſte de ſon couronnement, il ſ'aduiſa de faire le voyage, & aller chaſtier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui eſt auiourd'huy la principale de la neufue Eſpagne. Ceux-là auoient vollé les officiers & maiſtres d'hoſtel qui apportoient le tribut à Mexique, & auec cela ſ'eſtoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceſte nation, pource qu'ils ſ'eſtoient mis en vn lieu où vn grand bras de mer empeſchoit le paſſage aux Mexiquains. Pour lequel trauerſer Autzol fit auec vn eſtrange trauail & induſtrie fonder en l'eauë, comme vne iſlette de faſcines, de terre, &

autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal que vaillant: car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient auec vn grand appareil & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoient necessité. Il donnoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats & seruiteurs de la maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbattre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruoiét ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux sorcier, & luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté

& qu'il entendist, que s'il tiroit ce russeau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le sorcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'vn tigre tres-furieux, & ne luy oserent nõ plus toucher. Les troisiesmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façõs de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le sorcier lié, il feroit raser leur cité: pour craincte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eauë peut couler à Mexique, par le moyẽ duquel il fit venir vn gros cours d'eauë au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloient ençensans le long du riuage, les autres sacrifians des cailles du sang desquelles ils oignoiẽt les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoient l'eauë de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'vn habit de la

façon qu'ils attribuoient à la deeſſe de l'eauë, & tous la ſaluoient, luy diſant qu'elle fuſt la bien venuë. Toutes leſquelles choſes ſont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure deſquelles eſt auiourd'huy à Rome, qui a eſté mis en la ſacree Bibliotheque, ou librairie Vaticane, où vn pere de noſtre cõpagnie qui eſtoit venu de Mexique le vid, & les autres hiſtoires leſquelles il expliquoit, & faiſoit entendre au Bibliothecaire de ſa Sainɛteté, qui ſe plaiſoit infiniment d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalemẽt l'eauë fut amenee en Mexique, mais elle yſourdit en telle abondance, que peu ſ'en falluſt qu'elle ne noyaſt la cité comme l'autre auoit predit, & en effeɛt elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'induſtrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & iſſuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les baſtimens qui eſtoient tombez d'vn ouurage exquis, eſtans au parauant de meſchãs edifices. Par ainſi il laiſſa ſa cité enuironnee d'eauë, comme vne autre Veniſe, & fort bien baſtie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand ſucceſſeur de tous les Mexiquains.

De l'eſleɛtion du grand Moteçuma dernier Roy de Mexique.

CHAP. XX.

AV temps que les Eſpagnols entrerent en la neufue Eſpagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuiɛt, Moteçuma ſecond de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres ſa mort

en esleurent vn autre, voire du viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerẽt ennemy de la patrie, comme l'õ verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de rois, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous cõtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puissance & grãdeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euãgile, & regne de Iesus-Christ, en ceste contree ie racõteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & respecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au Temple de Vitzilipuztli, où ils disoient que leur idole parloit auec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son eslection fut briefue & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple en ceste chapelle, fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust, comme ie croy,

par hypocrisie, & pour monstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant auec toute la resiouissance qui leur fut possible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils disoient tous que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Electeurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le fouyer des Dieux, pour encenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des jambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres-riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoient accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conseruee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & vnité des voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses que pour la resiouyssance si generale que tous demonstrẽt, à cause d'icelle. En quoy à la verité ils ont biẽ de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellemẽt dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il est, &*

porter vne charge si pesante, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins reposé & de moindre prudence que de la tienne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant aime ceste cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce quy luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue aussi bien obtenir auiourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy ès choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse defallir l'aide & le secours à la veufue, & à l'orphephelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenu au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creees, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent: Resiouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donne vn Prince, qui te sera vne colomne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disner, ayant l'esprit suspendu en l'ima-

gination de ton bien. Dy moy donc Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses, & te recree à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le seigneur des choses creées t'a donné ceste charge, il te dõnera aussi la prouësse, la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisse tu iouïr plusieurs annees. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aise & le contentement a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement: *Ie serois trop aueuglé, bon Roy de Tezcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creees, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy.* Ces paroles dites il recommença derechef à pleurer.

Comment Moteçuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.

CHAP. XXI.

CELVY là qui en son election fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyãt Roy commẽça incontinent à descouurir ses hautes pensees. La premiere fut qu'il commãda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruist en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassẽt les offices de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grãde authorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroiẽt regarder en la face, se voyãs ainsi reietez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiẽs allassent ainsi meslez parmy les nobles, cõme ils auoient fait iusques alors, disãt que le seruice qu'ils faisoiẽt estoit selon leur condition, qui causoit que les Rois ne gagnoiẽt aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son conseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant

en ſa maiſon qu'en ſa cour, & qu'ils en pourueuſſent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il illa en perſonne à l'entrepriſe neceſſaire pour ſon couronnement. En ce temps ſ'eſtoit reuolté contre la couronne vne prouince fort eſloignee, vers la mer Oceane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ſes hommes, fort leſtes & bien accommodez. Il y fit la guerre, auec vne telle valeur & dexterité, qu'ẽ fin il ſubiuga toute la prouince, & chaſtia rigoureuſement les rebelles, retonrnant auec vn grand nombre de captifs pour les ſacrifices, & beaucoup d'autres deſpoüilles. Toutes les citez luy firent de ſolẽnelles receptions à ſon retour, & les ſeigneurs d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer, luy faiſans offices de ſeruiteurs, choſe non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoient. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par pluſieurs & diuers iours: Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſme y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroient de nuict en ces feſtes, comme le Roy, faiſans leur ieux & maſcarades. Et

pource que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapeaca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent touſiours valeureuſement cōtr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firēt auſſi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Eſpagnols eurēt eſté chaſſez de Mexique, pretendit fonder la premiere cité d'Eſpagnols, qu'il appella ſi bien m'en ſouuient, Segura de la Frontiere, mais ceſte peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconqueſté Mexique, tous les Eſpagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlaſcalla, & de Mechouacan ont touſiours eſté ennemis des Mexqiuains, encor que Meteçuma diſt à Cortes, qu'il ne les auoit pas ſubiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAP. XXII.

LE Roy s'adonna à ſe faire reſpecter, voire quaſi adorer comme Dieu. Nul Plebein ne le pouuoit regarder en face, que s'il le faiſoit, il eſtoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ſes pieds en terre, mais eſtoit touſiours porté ſur les eſpaulles de quelques ſeigneurs, & s'il deſcēdoit, ils luy mettoient de riches tapis, ſur leſquels il marchoit. Quand il faiſoit quelque voyage, luy & les ſeigneurs de ſa compagnie alloient comme dans vn

parc ou circuit qui eſtoit fait tout à propos, & le reſte du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn coſté & d'autre. Iamais il ne veſtoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vaſe ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit eſtre touſiours neuf, & donnoit à ſes ſeruiteurs ce qui luy auoit ſeruy vne fois, de façon qu'ils eſtoient ordinairement riches & magnifiques. Il eſtoit extrememẽt diligent à faire obſeruer les loix, & quād il retournoit victorieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de ſ'aller esbatre, puis ſe deguiſoit pour voir ſi les ſiens, penſans qu'il ne fuſt preſent, laiſſoient & obmettoient à faire quelque choſe de la feſte ou reception : que ſ'il y auoit quelque excez ou quelque defaut, il en faiſoit la punition rigoureuſement. Et afin de cognoiſtre meſme commẽt ſes miniſtres faiſoient leurs offices, il ſe deſguiſoit bien ſouuent, & enuoyoit offrir des dons & preſens aux Iuges, les prouoquāt à faire quelque choſe de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils eſtoiẽt incontinent punis de mort ſans remiſſion, & les faiſoit mourir, ſans auoir eſgard qu'ils fuſſent ſeigneurs ou ſes parens, voire de ſes propres freres. Il conuerſoit & ſe familiariſoit peu auec les ſiens, & peu ſouuent ſe laiſſoit voir, eſtant ordinairement retiré pour penſer au gouuernement de ſon Royaume. Outre ce qu'il eſtoit grand iuſticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceſte grandeur, qui eſt deſcrite aux hiſtoires d'Eſpagne. De laquelle il me ſemble que ce ſeroit choſe inutile d'eſcrire d'auantage: ſeulemẽt i'auray ſoin de reciter cy apres ce que les liures &

histoires des Indiés racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mentiõ, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneuës, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire print fin.

CHAP. XXIII.

COMBIEN que l'escriture saincte nous deffende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S. Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel cõme font les Gentils: Neantmoins la mesme escriture enseigne, que les signes mõstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuẽt ils ont accoustumé de preceder quelques changemens vniuersels, & les chastiments que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme seigneur du ciel, & de la terre enuoye de els prodiges & nouueautez au ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, afin qu'en partie cela serue d'aduertissemẽt aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuentement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabees, qu'auparauant ce grand changement & persecutiõ du peuple d'Israël, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnõmé Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellẽt racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem

Deut. 18.

Hierof. 10

Lib. 9. de demonst. Euang. demonst. 1.

1. Mach. 5

1. Mac. 1.

de grands eſcadrons de cheualiers en l'air, leſquels auec des armes dorees, leurs lances & eſcus, & ſur des cheuaux furieux, ayants leurs eſpees tirees ſe frappoient & offenſoient, eſcarmouchans les vns contre les autres, & diſent que ceux de Hieruſalem voyans cela, ſupplioient Dieu qu'il appaiſaſt ſon ire, & que ces prodiges tournaſſent en bien. Il eſt eſcrit meſme au liure de Sapience, que quand

Sap. 17. Dieu voulut tirer ſon peuple d'Egypte & chaſtier les Egyptiens, quelques viſions terribles & eſpoupouuantables s'apparurent à eux, comme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Ioſephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte pluſieurs & grands prodiges qui precederent la deſtruction de Hieruſalem, & la derniere captiuité de ſon malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuſte occaſion, duquel Euſebe de

Euſeb. lib. 1 de Eccl. hiſt. Ceſaree & les autres racontent les meſmes paſſages, authoriſans ſes prognoſtics. Les Hiſtoriens ſont pleins de ſemblables obſeruations aux grãds changemens d'Eſtats ou Republiques, cõme Paul Oroſe qui en raconte pluſieurs, & ſans doute ceſte obſeruation n'eſt pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce ſoit vanité, voire ſuperſtition deffendue par la loy noſtre Dieu, de croire legerement à ces prognoſtics & ſignes, toutesfois és choſes fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes & loix fort notables: ce n'eſt pas choſe vaine, mais biẽ pluſtoſt certaine & bien aſſeuree de croire que la ſageſſe du Tres-haut ordonne & vueille permettre ces choſes, qui donnent quelque nouuelle & preſage de ce qui doit arriuer, pour ſeruir, comme i'ay dit, d'aduertiſſemẽt aux vns, & de

chaſtiment

chaſtiment aux autres, & à tous de teſmoignage que le Roy des Cieux a ſoucy des affaires des hõmes, lequel tout ainſi qu'il a ordonné de tres-grands & eſpouuentables preſages pour le plus grand changement du monde, qui ſera le iour du iugement, ainſi luy plaiſt-il de donner de merueilleux preſages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui ſont toutesfois remarquables, leſquels il diſpoſe ſelon la loy de ſon eternelle ſageſſe. L'on doit auſſi entendre, que combien que le diable ſoit pere de menſonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien ſouuent confeſſer la verité contre ſa volonté, laquelle il a declaree plusieurs fois de pure crainte, comme il fit au deſert par la bouche des demoniaques, criant que IESVS eſtoit le SAVVEVR, qui eſtoit venu pour le deſtruire: Comme il fit par la Pythoniſſe, qui diſoit que Paul preſchoit le vray Dieu. Comme quand il s'apparut & tourmenta la féme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuſte. Et comme pluſieurs autres hiſtoires, outre les ſacrees, rapportẽt diuers teſmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chreſtienne, dequoy Lactance, Proſpere, & autres font mention. Que l'on liſe Euſebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de ſa Demonſtration, où il eſt traicté amplement de ceſte matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne meſpriſe ce que racontent les Hiſtoires & Annales des Indiens touchant les preſages & prodiges eſtranges qu'ils eurent de la prochaine fin & ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout enſemble. Leſquels me

Matth. 1.
Luc. 4.
Act. 16.

ſemblent dignes d'eſtre creus,& que l'on y adiouſte foy, tant pour eſtre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en eſt encor toute fraiſche, que pource que c'eſt vne choſe fort vraye ſemblable, que le diable ſe lamentaſt d'vn ſi grand changement,& que Dieu par vn meſme moyen commẽçaſt à chaſtier les idolatres ſi cruels & abominables. C'eſt pourquoy ie les raconteray icy comme choſes vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné pluſieurs annees en grande proſperité,& tellement eſleué en ſes fantaſies, qu'il ſe faiſoit ſeruir & craindre, voire adorer comme ſ'il euſt eſté Dieu: le ſeigneur tout-puiſſant commença de le chaſtier & de l'aduertir auſſi, permettant que les meſmes diables qu'il adoroit luy annonçaſſent les triſtes nouuelles de la perdition de ſon Royaume, & le tourmentaſſent par des prognoſtics qui n'auoient iamais eſté veuz, dequoy il demeura ſi triſte & ſi troublé, qu'il en deuint tout hors de ſon ſẽs. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent eſtrange pour poſſeder ſes Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui eſtoit grand magicien & auoit accord auec le diable, vint vn iour viſiter Moteçuma à heure extraordinaire,& l'aſſeura que ſes dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui ſ'appreſtoient pour luy & pour tout ſon Royaume. Pluſieurs ſorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre leſquels il y en eut vn qui luy annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il eſtoit auec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de tel-

les nouuelles faisoit prẽdre tous ces sorciers: mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuãt tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissemẽts, il voulut appaiser l'ire de ses dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grãde pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener auec des engins & instrumens, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que s'y estans obstinez ils y eussent rõpu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses creées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & disent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'est point la volõté du seigneur des choses creées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire iusques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laissa porter iusques à l'entree de la cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchans, ne la peurent retrouuer, mais fut trouuee depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurerent

tous confus,& eſpouuentez. En ce meſme temps apparut au ciel vne flambe de feu treſ-grande, & fort luiſante en façon de piramide,laquelle commençoit à apparoiſtre à la minuict, & alloit touſiours montant, iuſques au matin leuer du Soleil, qu'elle demeuroit au Midy, où elle diſparoiſſoit. Elle ſe monſtra de ceſte façon chaſque nuict par l'eſpace d'vn an entier,& toutes les fois qu'elle apparoiſſoit,le peuple iettoit de grands cris,comme ils auoient accouſtumé,croyãs que c'eſtoit vn preſage de grand malheur.Il aduint meſme que le feu ſe print au temple, ſans qu'il y euſt aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy,ny qu'il y fuſt tombé aucun eſclair ny tonnere. Surquoy les gardes ſ'eſtans eſcriees,il y accourut grand nõbre de peuple auec de l'eauë,mais rien ny peut remedier,tellement qu'il fut du tout conſommé, & diſent qu'il ſembloit que le feu ſortiſt des meſmes pieces de bois,& qu'il ſ'enflamboit d'auãtage par l'eauë que l'on y iettoit.L'õ vid ſortir vne Comette en plein iour,qui couroit du Ponant vers l'Orient, iettant grande quantité d'eſtincelles, & diſent que ſa figure eſtoit comme d'vne queüe fort longue, ayãt au commencement trois teſtes. Le grand lac qui eſtoit entre Mexique,& Tezcuco,ſans qu'il y euſt aucun vent, & ſans tremblement de terre ou aucune autre cauſe apparante,commença ſoudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons,que tous les edifices,qui eſtoient proches d'icelle,tomberent par terre. Ils diſent que l'on ouit en ce temps pluſieurs voix comme d'vne femme angoiſſee, qui diſoit quelques fois, *ô mes enfans ja eſt venu le temps de voſtre deſtruction*, *&* *d'autres fois*

disoit:ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout? Il apparut mesme diuers monstres auec deux testes, qui estans portez deuant le Roy disparoissoient aussi tost. Tous ces monstres furẽt surpassez par deux autres fort estrãges, dont l'vn fut, que les pescheurs du lac prindrẽt vn oiseau grand comme vne grue, & de la couleur mesme, mais d'vne estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel estoit tout tendu de noir: d'autant que cõme il auoit plusieurs palais, pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez changé & tourmenté, à cause des menaces que ses dieux luy faisoient, par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le poinct de midy, & mirent deuant luy cet oiseau, qui auoit au faiz de la teste vne chose comme luisante, & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma veid les cieux, & les estoilles, dequoy il demoura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grãd nõbre, lesquels ayans veu toutes choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de biẽ, le vint

trouuer,& luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage,vn grand Aigle vint volant vers luy,qui le print en ses griffres,& sans le blesser, le porta vne certaine cauerne,où il le laissa,prononçant cet aigle ces paroles.*Tres-puissant seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit,cognois-tu cet homme, que tu vois là estendu en terre,& regardant en icelle veid vn hõme endormy & fort vaincu du sommeil auec les enseignes royalles,des fleurs en la main,& vn baston de senteurs & parfum ardant comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant recogneut que c'estoit le grãd Roy Moteçuma:parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray,regarde quel il est,& comme tu le vois endormy, & assoupy sans auoir soing des grands maux & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nõbre des offenses qu'il a faites à dieu, & qu'il reçoiue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela,& qu'il est si aueuglé en ses miseres, qu'il n'a desia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardant en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas.* Le pauure laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'õ luy disoit,pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recommença à dire, N'*ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, &*

le deffendre: parquoy fais ce que ie te cõmande. Sur ce cõmandement le paiſan prend ce baſton d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne ſe mouua, ny monſtra aucun ſentiment. Cela fait la voix luy diſt que puis qu'il voyoit, cõbien ce Roy eſtoit endormy, qu'il l'allaſt reſueiller, & luy racontaſt ce qu'il auoit veu. Alors l'aigle par le meſme commandement reprint l'homme en ſes griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accompliſſement de ce qui luy auoit eſté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils diſent qu'alors Moteçuma ſe regarda au viſage, & trouua qu'il l'auoit bruſlé, ce qu'il n'auoit iuſques alors ſenty, dequoy il demeura extremement triſte & ennuyé. Il peut eſtre que ce que le ruſtique raconta luy eſtoit arriué, en imaginaire viſion, & n'eſt pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permiſt par le moyen du mauuais, qu'on donnaſt ceſt aduertiſſement au ruſtique, pour le chaſtiment du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous liſons en la diuine Eſcriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de ſemblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchodonoſor, Balaam & la Pythoniſſe de Saul. Et quand quelque choſe de ces apparitions ne ſeroit arriué ſi expreſſement, à tout le moins il il eſt certain que Moteçuma eut beaucoup de grãdes triſteſſes & faſcheries, pour pluſieurs & diuerſes reuelations qu'il eut, que ſon Royaume & ſa loy ſe deuoient bien toſt acheuer.

Daniel. 2. *Num.* 22. 3. *Reg.* 28.

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'ariuee des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIIII.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dix-sept, apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes descendans, dequoy les subjects de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoës, portans plusieurs rafraischissements de viãdes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & estoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fausses, rouges, azurees, vertes, & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur donnerẽt congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique auec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoiẽt, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort pẽsif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgassent, &

ne le diſſent à perſonne. Le iour enſuiuant il aſſembla ſon conſeil,& leur ayant mõſtré les draps, & les chaines,mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut reſolu de donner ordre à toutes les coſtes de la mer,que les habitãs y fuſſent au guet, & que quelque choſe qu'ils veiſſent, ils en aduiſaſſent incontinent le Roy. L'annee enſuiuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dix-huict, ils veirent paroiſtre en la mer la flotte où eſtoit le Marquis del Vallé, Dõ Fernande Cortes,auec ſes compagnons, nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma,& conſultant auec les ſiẽs, ils dirent tous que ſans faute leur ancien & grand ſeigneur Quetzalcoalt eſtoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du coſté d'Orient,où il ſ'en eſtoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps paſſé laiſſez,& promis qu'il retourneroit,de l'origine & fondement de laquelle opinion ſera dit en vn autre lieu.C'eſt pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambaſſadeurs,auec des preſẽs riches, pour le congratuler de ſa venuë, leur diſans qu'ils ſçauoient bien que leur grand ſeigneur Quetzalcoalt venoit là, & que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoioit viſiter, ſe tenant pour ſon ſeruiteur. Les Eſpagnols entendirẽt ce meſſage par le moyẽ de Marina Indienne qu'ils menoient auec eux, & ſçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes,trouuant que c'eſtoit vne bonne occaſiõ pour leur entree, commanda que l'on luy ornaſt fort bien ſa chambre, & eſtant aſſis auec grãde authorité,& ornement,fit entrer les ambaſſadeurs, leſquels n'obmirent rien de ſ'humilier, ſinon de l'a-

dorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, & qu'il tenoit le pays en son nom, comme son lieutenant, qu'il sçauoit bien que c'estoit le Topilçin, qui leur auoit esté promis, il y auoit plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainsi qu'ils luy apportoient les habits qu'il auoit accoustumé de porter, quand il conuersoit auec eux, le supplians qu'il les receut pour aggreables, en luy offrans plusieurs presents de grande valeur. Cortes respondit receuant les presents, & donnant à entendre, qu'il estoit celuy qu'ils disoient, dequoy ils demeurerent fort contens, & se voyans receus & traictez de luy amiablement, (car en cela, aussi bien qu'es autres choses, ce valeureux capitaine a esté digne de loüange,) que si l'entreprinse eust passé outre, qui estoit de gaigner par amitié ce peuple, il semble qu'il s'estoit offert la meilleure occasiõ, que l'on pourroit imaginer, pour assujectir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié : mais les pechez de ces cruels homicides & esclaues de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugements de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & aueuglement des vns, fut la saluatiõ
Rom.11. des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant, & riche, il leur sembla que c'estoit cho-

ſe conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fuſſent peu, ils ſeroiēt craints, & receus en Mexique. A ceste fin ils deſchargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'eſtoit choſe qui iamais n'auoit eſté ouye par les Indiens, ils demeurerent auſſi eſpouuantez que ſi le ciel fuſt tombé ſur eux. Apres les Eſpagnols ſe mirent à les deffier, afin qu'ils combattiſſent auec eux, & les Indiens ne ſ'y oſans hazarder, il les battirent, & mal traitterent, leur monſtrans leurs eſpees, lances, pertuiſanes, & autres armes, dont ils les eſpouuanterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect ſi craintifs & eſpouuentez qu'ils changerent d'opinion, diſans que leur ſeigneur Topilcin ne venoit point en ceſte troupe. Mais que c'eſtoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les deſtruire. Quād les Ambaſſadeurs retournerent en Mexique, Moteçuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le mal-heureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les ambaſſadeurs, penſant par ceſte ceremonie (qu'il auoient accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponſe. Mais ayant entendu le rapport & informatiō de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyens, d'au-

tant qu'ils auoient grande communication auec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent dõc tous les sorciers, magiciens, & enchãteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoquer le diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy disans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniuratiõs & enchãtements. Alors Moteçuma s'aduisa d'vne autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort contẽt de leur venuë, il enuoya commander à tous ses Royanmes qu'ils seruissent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & sursaut, & venoient souuent nouuelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloient les siẽs, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast, luy offrans à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissans pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

IE ne pretens point traitter les faicts & gestes des Espagnols qui conquesterent la neufue Espagne, ny les aduentures estranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires & relatiōs, comme celles que le mesme Fernande Cortez escriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles soiēt d'vn stile rond & assez esloigné d'arrogance, lesquels donnent suffisante cognoissance de ce qui passa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais seulement pour accomplir mon intention, il reste de dire ce que les Indiens racontent de cet affaire, ce qui n'a esté iusques auiourd'huy redigé par escrit en nostre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour sa conqueste, qu'il s'estoit confederé & ioint auec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis, s'imagina de le tromper ou esprouuer, en luy enuoyant vn hōme principal, vestu & accommodé des mesmes ornemens & enseignes Royales, qui feignist estre Moteçuma, laquelle fictiō ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya, apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres

imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & sorciers. Parquoy il assembla vn plus grãd nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoiẽt vers luy sans accomplir son commandement, il n'en reschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en allerẽt au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de soy & comme vn homme insensé & enuyuré de rage & de furie, Arriué qu'il fut à l'escadron des negromanciẽs & sorciers, il s'arresta & leur dist en grand colere. *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Moteçuma pretẽd faire par vostre moyen ? Il est s'est trop tard aduisé: car desia il est determiné, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, auec tout ce qu'il possedé, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouuerné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyãs ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirẽt de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faisant point d'estat de ces choses cõmença derechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir*

d'elle. Et diſent qu'ils ſe retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruſlante & toute enflãbee de viues flames. Alors le diable diſparut, & eux n'oſans paſſer plus outre, firẽt ſçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps ſans parler, regardant penſif en terre, puis diſt, que ferons nous donc, ſi les dieux & nos amis nous delaiſſent, & qu'au contraire ils aident & fauoriſent nos ennemis? Ie ſuis deſia reſolu, & nous deuõs tous reſoudre à ce poinct, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuõs point fuir ny nous cacher, ny monſtrer aucun ſigne de coüardiſe. I'ay ſeulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour ſe deffendre, & diſant cela ſe teut, pource qu'il commençoit à ſe tranſporter en extaſe. En fin le Marquis ſ'approchãt de Mexique, Moteçuma ſ'aduiſa de faire de neceſſité vertu, & ſortit pour le receuoir comme à trois ou quatre lieües de la cité, allant d'vne graue majeſté, porté ſur les eſpaulles de quatre ſeigneurs, & eſtãt couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils ſ'entrerencontrerent Moteçuma deſcendit, & tous deux ſe ſaluerent l'vn l'autre fort courtoiſement: Dõ Fernande Cortez luy diſt qu'il ne ſe souciaſt de riẽ, & qu'il n'eſtoit là venu pour luy oſter ſon Royaume, ny diminuer ſõ authorité. Moteçuma logea Cortez & ſes compagnons en ſon palais Royal, qui eſtoit fort magnifique, & luy ſ'ẽ alla loger en d'autres maiſons priuees qu'il auoit. Les ſoldatds deſchargerent ceſte nuict-là l'artillerre par reſiouiſſance, dequoy les Indiens ſ'eſpouuanterent beaucoup, n'eſtans pas accouſtumez d'ouyr vne tel-

le musique. Le iour ensuiuant Cortez fit assembler Moteçuma & les seigneurs de sa cour en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, afin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se trauailler & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endõmager, au contraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruant de ces interpretes & truchements. Ce qu'entendu par le Roy & les autres seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monstrerent grand signes d'amitié à Cortez & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils eussent peu facilement ordõner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Christ sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grands, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre, par ainsi n'ayans suiui leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy communiquant la lumiere de son sainct Euangile, apres auoir fait iugemẽt & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reuerence.

rence. Tant y a que quelques occaſions ſ'eſmeurent, dont plufieurs plaintes, griefs & ſoupçons naſquirent d'vn coſté & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à ſe diſtraire d'eux, il luy ſembla neceſſaire de s'aſſeurer, en mettant la main ſur le roy Moteçuma, lequel fut ſaiſi, & mis les fers aux pieds, acte certes eſpouuentable au monde, & qui eſt eſgal à l'autre ſien, d'auoir bruſlé ſes nauires, & s'eſtre enclos au milieu de ſes ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cauſe de la venuë inopinee d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Crux*, pour alterer & mutiner le pays fut de beſoin que Cortés s'abſentaſt de Mexique, & qu'il laiſſaſt le pauure Moteçuma entre les mains de ſes compagnons, qui n'auoient pas la diſcretion ny la moderation telle que luy; par ainſi l'affaire vint à telle diſſenſion, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & ſortie des Eſpagnols de Mexique.

CHAP. XXV.

LORS que Cortés eſtoit abſent de Mexique, celuy qui eſtoit demeuré ſon lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chaſtiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la nobleſſe en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut ſi exceſſif, que tout le peuple ſe mutina, & d'vne furieuſe rage prindrent les armes pour ſe venger & tuer les Eſpagnols. Par ainſi ils les aſſiegerent au palais, les preſſans de ſi prés, que le dommage que

les Eſpagnols leur faiſoient de leur artillerie & de leurs arbaleſtes, ne les pouuoit diſtraire, ny faire retirer de leur entreprinſe, à quoy ils perſiſterent par plusieurs iours, leur empeſchãs les viures, ſans permettre qu'il y entraſt ou ſortiſt aucune creature. Ils ſe battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des eſpeces de lances qui ſont comme des fleſches, où il y a quatre ou ſix raſoirs tres-aigus, qui ſont telles, que les hiſtoires racontẽt, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces raſoirs emporta preſque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceſte reſolution & furie, les Eſpagnols pour les faire ceſſer, firent monter Moteçuma auec vn autre des principaux ſeigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maiſon, couuerts des rondelles de deux ſoldats qui eſtoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, ſ'arreſterent & firent grand ſilence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils ſ'appaiſaſſent, & qu'ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols, puis qu'ils voyoient, que luy eſtant priſonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'eſtant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient deſia d'eſlire pour leur Roy, dit à haute voix à Moteçuma, qu'il ſe retiraſt comme vn villain, que puis qu'il auoit eſté ſi coüard, que de ſe laiſſer prendre, ils ne luy deuoiẽt plus obeyr, mais pluſtoſt luy donner le chaſtiement qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfoncer ſon arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & pourſuiure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'vn coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique affermeant le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incõtinent. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger où ils estoient, lequel ayant auec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grãde partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouuoir plus se deffendre, le capitaine Cortez delibera de sortir vne nuict sans bruit. Parquoy ayant fait des põts de bois, pour passer deux grãds courants d'eauë fort dangereux, il sortit sur la minuict auec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'enfuioient, à laquelle voix s'assembla, & accourut tout le peuple d'vne terrible furie, tellement que passant le second pont, ils

furent tellement chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & blessez en vn lieu, où est auiourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle auiourd'hui des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient ne peurent eschaper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furẽt prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le roy Motecuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opinion, que ceste nuict les Espagnols le tuerent auec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuict vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit auec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres & d'argent qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit, Motecuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des cieux ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil & tyrannie: Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de roy, non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand mespris & colere. Vn sien seruiteur ayant pitié du mal-heur de ce roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espagnols qui eschaperent, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suiuirent obstinément deux ou trois iours, sans

les laiſſer repoſer vn moment, & alloient ſi fatiguez à cauſe du peu de viures, que bien peu de grains de mays eſtoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Eſpagnols & des Indiens s'accordent, que noſtre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeuſement la mere de miſericorde, & royne des cieux, Marie les defendant en vne montagnette, où à trois lieuës de Mexique eſt auiourd'huy fondee vne Egliſe en memoire de cela, auec tiltre de noſtre Dame de ſecours. Ils ſe retirerent vers leurs anciens amis de Tlaſcalla, où ils ſe retirerent par leur aide, & par la valeur & ruſe de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eauë, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirẽt dans le lac, & apres pluſieurs combats, & plus de ſoixante dangereuſes batailles, ils gaignerent du tout la cité de Mexique le iour de ſainct Hippolyte trezieſme du mois d'Aouſt, mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexiquains ayant obſtinément ſouſtenu la guerre, en fin fut prins en vne grande canoe, où il s'enfuyoit, lequel eſtãt amené auec quelques autres des principaux ſeigneurs deuant Fernande Cortés, le roitelet d'vne eſtrange magnanimité ſaccant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dit: *Iuſques auiourd'huy i'ay fait ce que i'ay peu pour la defenſe des miens, maintenant ie ne ſuis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceſte dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy reſpondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point eſté ſon intention de les endommager, mais que leur obſtination ſi folle eſtoit coulpable de tant de mal, & de la perſecutiõ qu'ils

auoient ſoufferte: qu'ils ſçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardaſt, & qu'on le traictaſt fort bien luy & les autres, qui eſtoient eſchappez. Pluſieurs choſes aduindrent en ceſte conqueſte de Mexique eſtrãges & admirables, car ie ne tiens point pour menſonge, ny pour addition ce que diſent pluſieurs, qui eſcriuent que Dieu fauoriſa l'affaire des Eſpagnols par pluſieurs miracles, d'autant qu'il leur eſtoit impoſſible de vaincre tant de difficultez, ſans la faueur du ciel, & de s'aſſujectir au commencement ceſte terre, auec ſi peu d'hommes. Car combien que nous autres fuſſions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cauſe de noſtre Dieu, la gloire de noſtre foy, le biẽ de tant de milliers d'ames, comme eſtoient ces nations, que le ſeigneur auoit predeſtinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à preſent arriué, il y ſuruint des moyens ſupernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoiſſance de luy les aueugles, & les priſonniers, & leur donne la lumiere & liberté par ſon S. Euangile, & afin que l'on puiſſe mieux entendre cecy, & y adiouſter foy, ie raconteray quelques exemples qui me ſemblent à propos de ceſte hiſtoire.

De quelques miracles que Dieu a monſtrez és Indes en faueur de la foy, ſans le merite de ceux qui les firent.

CHAP. XXVII.

SAINCTE Croix de la Syerre est vne prouince fort grande, & fort eslongnee, au Royaume du Peru; qui s'auoysine auec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis party, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste prouince de saincte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la prouince de Charchas craignant la iustice, qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auãt dans le pays, & fut recueilly gratieusemẽt des barbares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grande necessité par faute d'eauë, & que pour faire pleuuoir ils faisoient beaucoup de ceremonies superstieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eauë, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'auë, ce qu'ils firent. Chose merueilleuse! incontinent tomba de l'eauë si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement

qu'ils rompirent leurs idoles, & commencerent à porter les croix pour enſeignes, & à demander des predicateurs qui les enſeignaſſent & baptiſaſſent. Pour ceſte occaſiõ la prouince a eſté iuſques auiourd'huy appellee Saincte Croix de la Sierre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faiſoit ces merueilles, il ne ſera mal à propos de dire comment ce ſoldat, apres auoir quelques annees fait ces miracles d'Apoſtre, n'ayant point toutesfois amendé ſa vie, ſortit de la prouince des Charcas, & continuant ſes mauuaiſes façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Pottoſi. Polo qui le cognoiſſoit, eſcrit tout cecy comme choſe notoire, & qui arriua de ſon temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, eſcrit en la peregrination eſtrange qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons, qui reſterent ſeuls d'vne armee, où ils paſſerent dix ans auec les barbares cheminãs, & penetrans iuſques à la mer du Sud, & eſt autheur digne de foy, que les barbares les forçans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faiſoiẽt, qu'ils leur oſteroient la vie: d'autre-part ne ſçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la neceſſité, ſe firent medecins euangeliques, diſans les oraiſons de l'Egliſe, & faiſans le ſigne de la croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades. Pour le bruit & renommee dequoy, ils furent contraints d'exercer ceſte office par toutes les villes où ils paſſoient, qui furent innumerables, en quoy le Seigneur les aida miraculeuſement,

de ſorte qu'ils eſtoient eux-meſmes eſmerueillez pour eſtre de vie commune, voire l'vn d'eux vn negre. Lancero eſtoit vn ſoldat au Peru, duquel l'on ne ſçait d'autres merites, que d'eſtre ſoldat: il diſoit ſur les playes certaines bonnes paroles, & faiſant le ſigne de la croix les guariſſoit incontinent, d'où l'on diſoit comme par prouerbe le pſalme de Lancero. Eſtant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Egliſe, ſon office & ſes œuures furent approuuees. Quelques perſonnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire meſmes, qu'en la cité de Cuſco, lors que les Eſpagnols y eſtoient aſſiegez & preſſez de ſi prés, que ſans l'aide du ciel il leur eſtoit impoſſible d'en pouuoir eſchapper, les Indiens jettoient du feu ſur les toicts des maiſons où ſ'eſtoient retirez les Eſpagnols, qui eſt l'endroit où eſt aujourd'huy baſtie la grand' Egliſe: & bien que le toict fuſt de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y jettoient deſſus eſtoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune choſe ne print en feu, ny ne fut bruſlee, à cauſe qu'il y auoit vne Dame en haut qui eſteignoit le feu incontinent, & cela fut viſiblement apperceu des Indiens, qui le refererent du depuis, en eſtans fort eſmerueillez. L'on ſçait de certain par les relations de pluſieurs, & par les hiſtoires qui en ſont eſcrites, qu'en diuerſes batailles que les Eſpagnols eurent, tant en la neufue Eſpagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air vn cheualier, monté ſur vn cheual blanc, vne eſpee en la main, combatant pour les Eſpsgnols, d'où eſt venuë la

grande veneration qu'ils portẽt aux Indes au glorieux Apostre sainct Iaques. D'autresfois ils veirẽt en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs, & benefices : que si l'on racontoit par le menu toutes les œuures du ciel comme elles sont aduenuës, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritassent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absoluement toutes ces choses, des premiers cõquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté ; car cõbien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaistié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chastiement. Et ce qui est d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fussent pecheurs, voulant fauoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se debuoient conuertir au sainct Euangile

par ceste occasion : car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

CHAP. XXVIII.

IE mettray fin à ceste histoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa, & prepara l'entree de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de loüer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & discours que i'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premirement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoiẽt paruenuës au sommet, & periode de leur puissance ; veu que les Inguas possedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iusques plus outre que Quitto, qui sõt mil lieuës de pays suiui. Estans si abondans en or & argent, sõptueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estant craint, & adoré nõ pas comme homme, mais plustost cõme Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouueau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ

vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayemẽt apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facillement communiquer à tant de peuples & natiõs, ce qui est aussi arriué és Indes où ayans dõné la cognoissance de Christ aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouuelles terres ils y alloient aussi introduisans leur langue, car iaçoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auiourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique, ne s'estendoit gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce temps que les predicateurs n'õt pas le don de plusieurs langues, comme ils auoiẽt anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimentee, à reduire en Christ les Indiens, qui ne recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a pas faict vn

tel effect en cinquante ans, cõme on a fait au Peru, & en la neufue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu conseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels auec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions auec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, *Aug. li. 2. de con. Euã. c. 36.* la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattee, non seulement en la dextre, mais aussi en la senestre, qui est comme il declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Guasca, estãt nouuellemẽt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom Frãçois Pizarre & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neufue Espagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au

Marquis Fernande Cortez, & aux ſiens la victoire, & ſeigneurie de Mexique, & ſans eux il leur euſt eſté impoſſible de la gaigner, voire ſeulement de ſe maintenir au pays. Ceux là ſe trompent beaucoup qui eſtiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'auantage, que les Eſpagnols ont ſur eux, de leurs perſonnes, cheuaux & armes offenſiues, & deffenſiues, ils pourront conqueſter quelconque terre, & nation d'Indiens. Chillé eſt encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui ſont deux villes, ſur leſquelles nos Eſpagnols n'ont pas ſçeu gaigner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre ſans ſ'y eſpargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuſes, & ſçachans que l'Eſpagnol tombe auſſi bien qu'vn autre, d'vn coup de pierre où auec vne fleſche, ils ſe haſardent & entrent dans les piques, faiſans leurs entreprinſes. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Eſpagne, que l'on mene contre les Chychymequos, qui ſont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez ſeulement de leurs arcs, & fleſches, toutesfois iuſques auiourd'huy ils n'ont peu eſtre vaincus, au cõtraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas eſté, menant auec ſoy ſi grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firẽt ils? auec quel profit retournerẽt-ils? Ils en reuindrẽt certainemẽt bien heureux de n'y

auoir laiſſé la vie, y ayans perdu leur bagage & preſque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'eſtime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doiue entendre des hommes de rien, mais s'il le penſe, qu'il vienne, & en face l'eſpreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui eſt principallement à Dieu, & à ſon admirable diſpoſition, car ſi Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru ſe fuſſent employez à reſiſter aux Eſpagnols, & leur empeſcher l'entree, Cortez, & Pyzarre y euſſent peu profité, encor qu'ils fuſſent excellents Capitaines, d'auoir mis ſeulement pied en terre. C'a eſté meſme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Chriſt, que la grãd ſujection qu'ils auoient à leurs Rois, & ſeigneurs, & meſme la ſujection, & ſeruitude qu'ils auoient au diable, à ſes tyrannies, & à ſon ioug ſi pezant. Ce fut vne excellente diſpoſition de la ſapience diuine, laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin; & reçoit ſon biẽ du mal d'autruy qu'elle n'a pas ſemé. Il eſt certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait eſté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont eſté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & ſeruices, cõme de couſtumes, & vſages ſanguinolẽts. Tout ce que poſſederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, eſt auiourd'huy le plus cultiué de la Chreſtienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Eccleſiaſtique. Les Indiens eſtoient deſia ſi laſſez d'endurer le ioug tres-peſant, & inſupportable des loix de Satan, des ſacrifices & ceremonies, dont nous auõs parlé cy-deſſus,

qu'ils consultoiẽt entr'eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissẽt. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auiourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autãt que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobees de nostre loy euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoratiõ de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilemẽt receuoir la verité à ceux qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire auec ses propres armes, l'arreste auec son lacs, & l'esgorge auec sa propre espee. Finablement nostre Dieu, (qui auoit creé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hõmes qu'ils tenoient faulsement pour dieux, donnassent tesmoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racõtez, auec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responses, &

apparitions viſibles, qui eſtoient ſi ordinaires en toute ceſte infidelité, ont ceſſé és lieux où le ſigne de la Croix a eſté planté, où il y a des Egliſes, & où l'on a confeſſé le nom de Chriſt. Que s'il y a encor auiourd'huy quelque ſien miniſtre maudit, qui participe encor de quelque choſe de cela, ce n'eſt que dedans les cauernes, ſommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout eſloignez du nom & communion des Chreſtiens. Le Seigneur ſouuerain ſoit benit, pour ſes grandes miſericordes, & pour la gloire de ſon ſainct nom: & à la verité, ſi l'on gouuernoit & regiſſoit ce peuple, tant temporellement que ſpirituellement, de la façon que porte la loy de Ieſus Chriſt, auec vn ioug ſi doux, & vne charge ſi legere, & qu'on ne leur donnaſt point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainſi qu'il eſt porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'auec cela ils prinſſent la moitié du ſoucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures ſueurs & trauaux, pour leur aider à leur ſalut, ce ſeroit la Chreſtienté la plus paiſible & heureuſe de tout le monde. Mais nos pechez bien ſouuent ſont occaſion que Dieu ne depart pas ſes graces ſi abondamment qu'il feroit. Toutesfois ie dy vne choſe qui eſt vraye, & le tiens pour certain, que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas eſté accompagnee de ſincerité, & de moyens Chreſtiens deſquels on ſe deuroit ſeruir, ſi eſt-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la ſubiection

des Indiens, leur aye esté vn parfait remede, & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponant, & combien il y a eu entr'eux peu de seureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de soy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruict entre les Indiens assubiectis, & au contraire va se diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux: & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres fiés, hommes saincts & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de sainct François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de sainct Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de sainct Augustin, auec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu sainctement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cogneu & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mon intention n'a esté plus outre que de traitter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusques au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ

voulut leur communiquer la lumiere de ſa parole, ie ne paſſeray plus outre, laiſſant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le diſcours de l'Euangile aux Indes Occidentales, ſuppliant le ſouuerain Seigneur de tous, & priant ſes ſeruiteurs qu'ils ſupplient humblement ſa diuine majeſté qu'il plaiſe à ſa bonté viſiter ſouuent & augmenter par ſes dons du ciel, la nouuelle Chreſtienté, que les derniers ſiecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des ſiecles gloire, honneur, & empire pour touſiours & à iamais. Amen.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES CONtenuës en ceste Histoire naturelle & moralle des Indes.

A

B

G

I

O

Q

R

V

FIN.

